

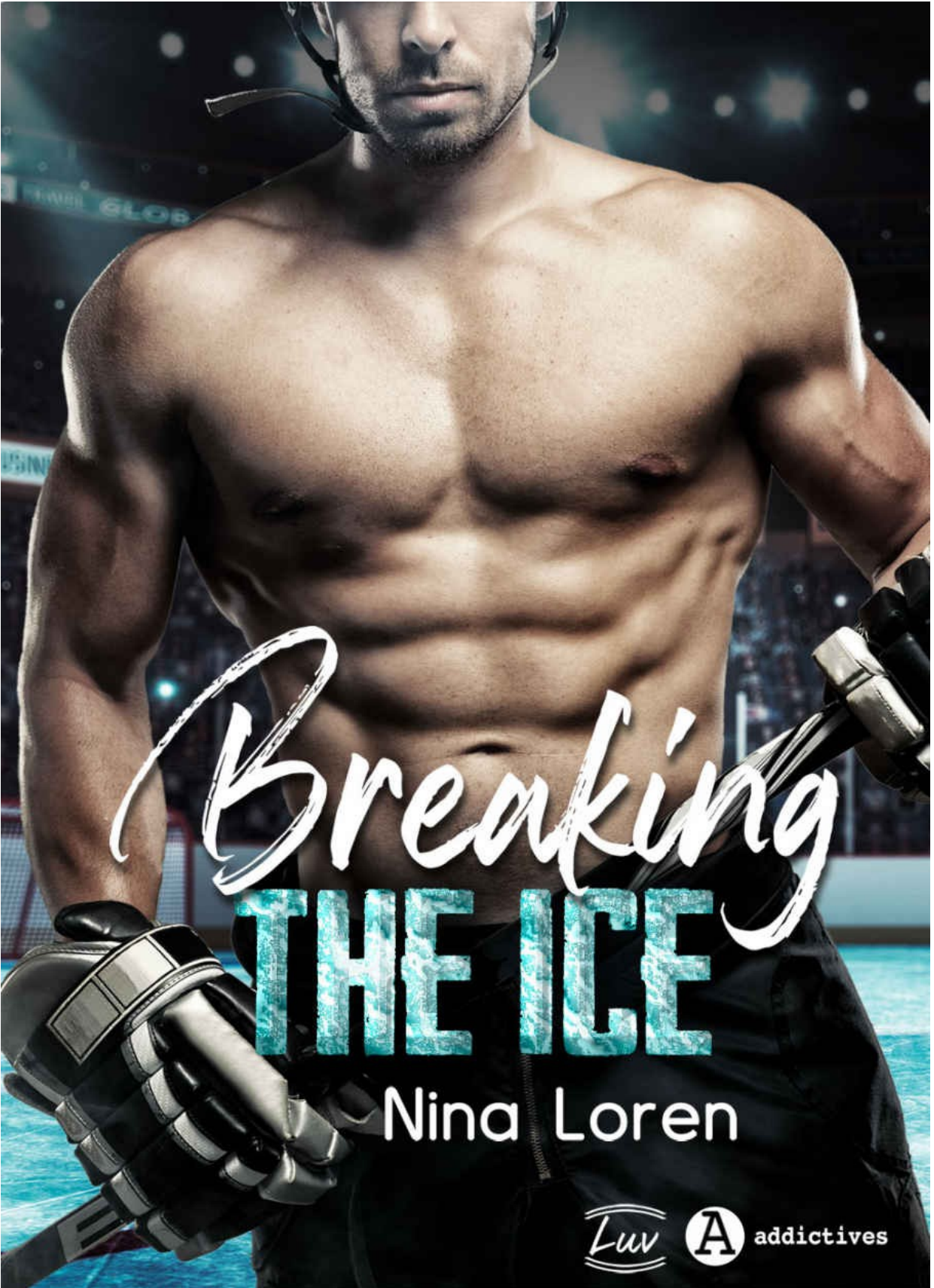


Breaking
THE ICE

Nina Loren



addictives



Breaking
THE ICE

Nina Loren



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Disponible :

Donovan, roi des connards

Donovan est un connard avec les femmes, il le sait et l'assume, et ses conquêtes savent qu'il ne leur offrira jamais plus d'une nuit. Il aime le sexe, les partenaires variées, multiplier les plaisirs et les orgasmes, et surtout ne pas s'engager.

Jamais il n'a été déstabilisé... avant Penny. À leur première rencontre, elle lui balance son cocktail à la figure. À leur deuxième, elle l'envoie bouler sans cérémonie.

Surpris qu'elle lui résiste, sous le charme, Donovan est décidé à la séduire ! Mais la pétillante jeune femme pourrait bien le surprendre et le piéger à son propre jeu !

[Tapotez pour télécharger.](#)

LENA K.
SUMMERS

DONOVAN

*roi des
connards*



addictives

Disponible :

Imprévisible – Un peu, beaucoup, dangereusement !

Leia Taylor est une femme forte et sûre d'elle. Elle a surmonté tellement d'épreuves par le passé qu'aujourd'hui elle se sent prête à tout affronter. Tout sauf Jack !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**SOPHIE S.
PIERUCCI**

IMPRÉVISIBLE

**UN PEU,
BEAUCOUP,
DANGEREUSEMENT !**



addictives

Disponible :

Initiation with my Enemy

Journaliste pour un grand magazine londonien, Galiane vient de recevoir une super promotion : sa propre rubrique !

Seul souci : elle doit rédiger des articles sur le sexe et le plaisir... sauf qu'elle est toujours vierge !

Quand Sedge, le meilleur ami de son frère, l'apprend, il commence par éclater de rire... avant de lui proposer de l'initier. Au désir, à la frustration, aux différents types d'orgasmes, aux sextoys...

Galiane est réticente au début, mais elle n'a pas le choix : c'est ça ou elle perd sa place si chèrement acquise au sein du journal.

Elle le déteste depuis toujours et pourtant elle se rend compte que son corps lui envoie un tout autre message. Elle crève de désir pour lui !

Et ça, ce n'était vraiment pas prévu...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Camilla
Simon

INITIATION

With my enemy

Luv **A** additives

Disponible :

Sensual Secret

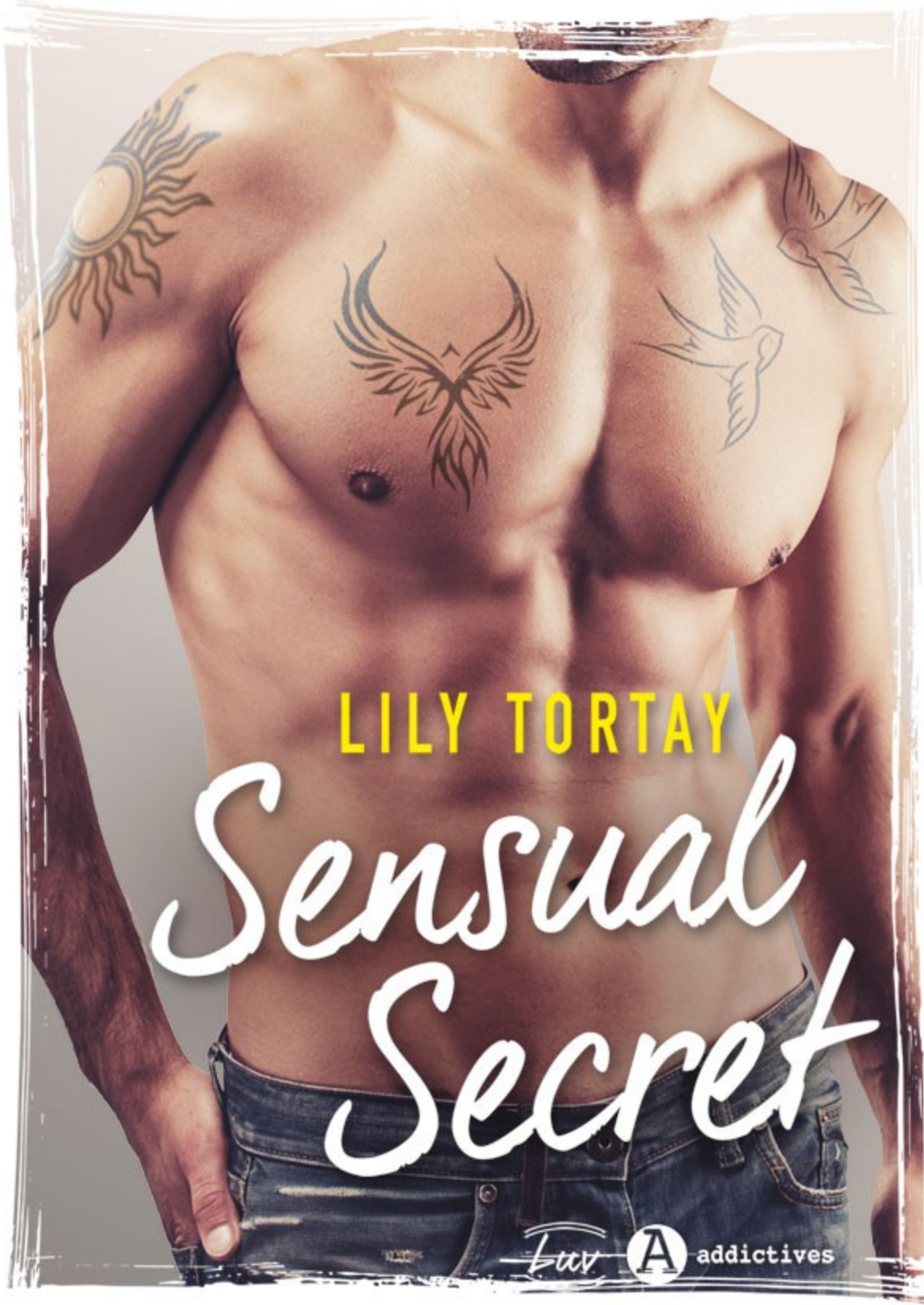
Iris est lumineuse, pleine de vie et curieuse. À travers ses photos, elle aime découvrir les secrets de ses modèles.

Chris est aussi sensuel qu'énigmatique, et déteste qu'on cherche à entrer dans son univers.

Leur première rencontre tourne au clash : Iris doit faire un reportage sur les œuvres de Chris, il ne répond à aucune de ses questions et cherche à la faire fuir !

Lequel des deux rendra les armes le premier ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



LILY TORTAY

*Sensual
Secret*

luv **A** additives

Disponible :

Sensual Stepbrother

La mère de Victoire épouse un riche armateur grec qui possède sa propre île paradisiaque : c'est le début d'une nouvelle vie idéale !

Le seul souci ? Pâris, le fils du nouveau beau-père. Il est sensuel, sûr de lui, séducteur... et déterminé à faire craquer Victoire.

Ils se désirent, entre eux l'attirance est électrique et impossible à ignorer...

Et pourtant, c'est interdit.

Un seul baiser et toute cette belle harmonie vole en éclats.

Le jeu en vaut-il la chandelle ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Ana
Scott

Sensual
STEPBROTHER

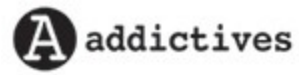
Luv



addictives

Nina Loren

BREAKING THE ICE



Note de l'auteur

Cette histoire me tient vraiment à cœur, notamment car le hockey sur glace est l'une de mes passions (et non, je ne regarde pas les matchs uniquement pour me rincer l'œil sur les joueurs). Je pratique moi-même ce sport et suis fascinée par tout cet univers. Malgré mes connaissances techniques et toutes mes recherches préalables à l'écriture, certaines informations sur la vie et le fonctionnement des plus grands clubs ont été impossibles à vérifier ; certains points de « l'envers du décor d'une équipe NHL » seront donc probablement fantasmés, si je puis m'exprimer ainsi.

Autre point important, les équipes citées dans ce roman sont toutes de véritables équipes de la NHL ; des hockeyeurs cités, comme Kutcherov ou Seguin, sont de vrais joueurs, actifs au moment de l'écriture, et hautement respectés dans le milieu. En ce qui concerne l'équipe des Rangers, au sein de laquelle se déroule l'histoire, bien que ce club existe réellement, le personnel et les joueurs sont issus de mon imagination ! Il en sera évidemment de même pour une foule d'autres personnages rencontrés au hasard des chapitres.

J'espère en tout cas que vous passerez un bon moment de lecture en compagnie de Paige, Emma, Big G, et, bien sûr, Soren !

Nina

Tout a changé une veille de Noël.
Ce jour-là, tout a basculé. Tard dans la soirée, quelqu'un a frappé à la porte,
et l'homme qui habitait mes rêves depuis des années a rendu ce jour encore
plus exceptionnel.

Mais ce n'est pas ce jour-là que mon histoire commence.
Ce n'est pas ce jour-là, car, pendant des mois, je ne me suis pas rendu
compte de ce qui se passait devant mes yeux...

Prologue

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. J'ai eu 16 ans ce matin et mes parents m'ont offert le plus beau des cadeaux : un accès VIP au match du Wild du Minnesota, l'équipe fétiche de ma famille, contre les Sénateurs d'Ottawa¹. Le meilleur ami de mon père vient d'être embauché en tant que nouvel entraîneur des Wild ; il lui a donc proposé de venir, avant la rencontre de ce soir, faire un tour en coulisses.

Je ne tiens plus en place. Avec mes parents, nous attendons dans l'un des petits halls, à l'entrée des vestiaires. J'ai tellement hâte de voir l'équipe en chair et en os que je suis littéralement survoltée. Le match ne commencera pas avant quatre heures, mais tous les joueurs sont déjà là et il ne manque plus que Jonathan, ancien équipier, meilleur ami de mon père et nouvel entraîneur, pour nous lancer dans notre visite guidée. Sauf que, là, le stress monte en moi, et ce, à tel point que j'ai une envie irrépressible d'aller aux toilettes.

– Quentin ! Clara ! Paige ! Bienvenue !

– Jonathan, mon vieux, ça va ? Ou alors il faut que, nous aussi, on t'appelle « Coach » ?

L'homme qui vient de nous interpeller, en avançant à grandes enjambées, rit de bon cœur en réponse au trait d'esprit de mon père. Arrivé à notre hauteur, il le serre alors dans une étreinte d'ours, avant d'embrasser ma mère avec davantage de retenue.

– Mais n'est-ce pas la petite Paige ? La vache, non, t'es loin de la fillette dont je me souviens ! Un vrai petit bout de femme !

Je lève les yeux au ciel tandis qu'il m'ébouriffe les cheveux.

– On a encore du mal à s’y habituer, dit alors mon père avant de passer un bras autour de mes épaules en un geste protecteur dont il a le secret.

– Toujours une joueuse implacable ?

– J’essaie, dis-je en souriant.

– C’est une battante, affirme mon paternel, toujours fier de me voir marcher sur ses traces.

– Bien, bien, tu iras loin, j’en suis sûr... Alors, comment ça va ? Ça fait quoi : deux, trois ans qu’on ne s’est pas vus ?

– Quatre, précise ma mère. La dernière fois, c’était au mariage de Prisca et Elliott.

– Oh, la vache, oui !

Cela fait en effet des années que l’on n’a pas vu Jonathan Trest autre part que furtivement sur le petit écran, les soirs de match. Avant d’être embauché ici, dans mon Minnesota natal, il était coach assistant pour les Panthers de Floride. Mon père et lui n’ont jamais manqué une occasion de s’appeler et de se donner des nouvelles, mais je vois bien que la distance leur a pesé et qu’ils sont ravis de se retrouver en personne.

Les trois adultes commencent alors la conversation typique des gens qui ont des tonnes et des tonnes de trucs à se raconter en un huitième du temps qu’il leur faudrait pour le faire. Moi, je ne veux qu’une chose : voir l’envers du décor, et surtout rencontrer les joueurs. Sauf qu’à cet instant précis, ce dont j’ai réellement besoin, c’est d’aller faire pipi, et ce, le plus vite possible. Le trop-plein d’excitation et ce stress m’ont foutu le corps dans tous les sens, et j’ai la désagréable impression que je suis sur le point d’exploser au beau milieu du hall.

– Désolée de vous couper mais, Jonathan, tu sais où je pourrais trouver des toilettes ?

– Euh, oui, des toilettes... Attends... Tu vois le couloir, là, à gauche ?

– Oui ?

– Au bout de ce couloir, sur ta droite.

– Merci.

– On t’attend là, ma chérie, dit ma mère.

– Oui, et après, je vous emmènerai un peu visiter, ajoute l’entraîneur. Et ensuite, je vais vite devoir vous laisser. C’est pas le tout, mais j’ai une équipe à faire gagner !

– Je fais vite.

Je laisse les trois amis rattraper le bon vieux temps et me précipite dans le fameux couloir, étonnamment long. Je trotte tant bien que mal et m’efforce d’accélérer. J’arrive au bout, où il se sépare en trois branches. Je prends à droite, comme on me l’a dit, et quelques mètres plus loin, à un autre embranchement, je vois un panneau sur lequel est indiquée la direction des toilettes. Je me rue vers la porte en essayant de garder une certaine contenance, mais, lorsque je la referme derrière moi et me retrouve enfin seule, j’ai envie de crier : « Alléluia ! »

Deux minutes plus tard, je respire à nouveau normalement. Je me lave les mains à la hâte, sors d’un bon pas et pars rejoindre mes parents. Pourtant, j’ai un énorme doute. J’ai tellement tourné dans tous les sens que je ne sais pas vers où me lancer. Je m’arrête au milieu du couloir et réfléchis deux secondes. J’ai pris à droite, puis encore à droite, et puis... mince, droite ou gauche ? Quand j’ai vu le panneau, je n’ai pas fait attention. Je choisis une direction et commence à remonter le couloir. J’entends déjà mon père me taquiner en me disant que je suis trop tête en l’air. Quelques mètres plus loin, je réalise que je ne reconnais absolument rien et fais demi-tour. Alors que je m’apprête à tourner à l’angle d’un virage, j’entre en collision avec une surface dure qui sent drôlement bon.

– Attention !

Je me retrouve engoncée dans une paire de bras étonnamment musclés et qui m’empêchent, accessoirement, de m’écrouler comme la dernière des gourdes. Je lève les yeux et rencontre un regard bleu glacial surplombant un sourire timide.

– Ça va ?

Je m’écarte un peu vivement et rougis instantanément.

– Euh... merci. Désolée, je ne regardais pas devant moi. Je suis un peu perdue...

En face de moi se tient un garçon pas beaucoup plus vieux. Il a des cheveux blonds mi-longs et porte un costume gris qui, bien qu'extrêmement élégant, semble un peu trop grand pour lui malgré sa carrure. Il est vraiment très beau, et je regrette déjà de m'être extirpée aussi vite de ses bras. J'ai *très* chaud, tout à coup. Je commence à ne plus trop savoir où me mettre. Je triture mes doigts, cherchant désespérément – et avec assez peu de succès – un moyen de ne pas irrémédiablement passer pour une idiote.

– Je m'appelle Soren, dit-il en tendant sa main.

Il a un léger accent, que je n'arrive pas à définir précisément, mais qui, à l'évidence, me fait un effet monstre.

– Euh... Paige, bredouillé-je timidement.

J'ai les joues en feu, et ça ne s'arrange pas lorsque ses doigts puissants se referment sur les miens avec une infinie délicatesse.

– Enchanté, Paige.

Il me fixe, un sourire désarmant sur le visage. Nos doigts ne se sont pas quittés, et j'ai l'impression que lui comme moi sommes un peu fébriles. La scène est complètement irréaliste. Mon pauvre cœur bat à mille à l'heure.

Un silence un peu gêné s'installe. Je baisse les yeux avant de lâcher sa main. Il s'éclaircit alors la gorge, me faisant relever le regard. Mon Dieu, il est vraiment trop beau !

– Euh... je dois y aller, lancé-je, alors que je pourrais rester des heures pour profiter de l'aura divine de... Soren.

Oui, vous avez deviné, je l'ai dit en soupirant.

Même son prénom est affreusement sexy.

– Oui, euh... moi aussi...

J'avais l'intention de prendre congé, mais un, je suis vraiment perdue, et deux, je ne veux, en toute honnêteté, absolument pas partir. Je suis comme hypnotisée : il est tellement... tellement... Tous les mecs de mon lycée m'indiffèrent totalement, mais ce garçon-là dégage un truc indescriptible. J'ai comme l'impression qu'il y a de l'électricité dans l'air. Tout juste si je ne passe pas une main dans mes cheveux pour vérifier qu'ils ne se sont pas dressés à la verticale.

– T'es perdue, c'est ça ?

Je sursaute au son de sa voix. J'étais vraiment partie trop loin. C'est la honte intersidérale.

– Si ça peut te rassurer, je crois que je me suis perdu aussi.

Sa réflexion a le mérite de détendre l'atmosphère. Nous rigolons tous les deux et je ne peux m'empêcher de rougir de plus belle.

– C'est la première fois que je viens ici, en fait.

– Tu travailles là ? me hasardé-je.

– Euh, non, je suis dans l'autre équipe, je viens juste d'arriver pour le match de ce soir.

J'écarquille les yeux et bloque complètement, la bouche grande ouverte. Je suis en face d'un des joueurs des Sénateurs ? Un joueur pro de hockey ? Un joueur de la NHL !?

– Tu... tu... tu es un joueur des... ?

– Sénateurs, oui. Je suis nouveau. T'aimes bien le hockey ?

– Si j'aime le hockey ?

Son visage est souriant. Il l'est depuis notre rencontre, en fait, et ça le rend encore plus beau.

Si, si, c'est possible.

– Oui... euh... j'aime. Vraiment. Beaucoup. Le hockey, arrivé-je finalement à articuler en fronçant les sourcils.

Je suis en face d'un vrai joueur de la NHL, et en plus il est à tomber par terre !

– T'es pour les Wild, j'imagine ? plaisante-t-il.

– C'est... c'est surtout l'équipe de mon père, en fait.

– Et qui tu aimes, toi ?

J'ai tellement envie de répondre : « Toi, depuis cinq minutes ! » Mais la part de mon cerveau qui arrive encore à fonctionner décide que ça ne serait probablement pas une très bonne idée.

– Les Rangers.

– Très bon choix, je trouve.

Il m'adresse alors un clin d'œil ravageur et je baisse les yeux sur ses mains. Je remarque alors, seulement maintenant, qu'il tient une petite trousse. Il suit mon regard et, alors que je fixe l'objet en me demandant à quoi ça peut bien servir, il se dépêche de préciser.

– Euh... c'est une trousse de couture.

– De couture ?!

Il grimace, presque embarrassé, puis tourne le côté de sa veste vers moi.

– Je me suis accroché à une poignée de porte et j'ai déchiré la poche. Bonjour la honte pour mon premier jour. T'imagines ? Je voulais la recoudre, mais je n'y connais absolument rien, alors j'ai voulu me planquer, commencer à réfléchir sans qu'on me voie galérer, mais je me suis paumé aussi. Cet endroit est un vrai labyrinthe.

– Je sais faire, moi.

– Tu peux recoudre ma poche ?

Il semble sincèrement étonné et sourit en coin comme s'il avait gagné le gros lot. Mes joues s'embrasent. Mince, il faut vraiment que j'apprenne à

me contrôler ! La manière dont il me regarde est réellement déstabilisante.

– Bien sûr, soufflé-je timidement.

– Je te serai redevable à vie, Paige. Si le coach voit l'état de mon costume, je vais me prendre une soufflante. J'ai pas envie de passer le reste de ma carrière à nettoyer les chiottes ou à me faire appeler Tom Sawyer, tu vois ?

Je glousse comme une pintade, mais il n'a pas l'air de s'en formaliser.

Houston, tout est sous contrôle.

– Tu m'aides à réparer ça et je nous aide à retrouver notre chemin, ça te convient ?

– D'accord, marché conclu.

Nous restons plantés comme deux idiots, jusqu'à ce qu'il réalise qu'il doit faire le premier pas et me tendre la trousse. Il commence alors à enlever sa veste et me la passe. Je réfléchis, en regardant partout autour de moi, car je me demande bien où je vais pouvoir m'installer au milieu d'un couloir. Je décide alors de m'asseoir par terre, dos au mur. Je suis étonnée lorsqu'il fait de même. Il se colle alors contre moi, sa cuisse touchant la mienne.

Sa cuisse touche la mienne !!

Je commence à recoudre sa poche avec un minimum d'élégance. Je ne parviens pas à croire ce qui m'arrive, mais j'essaie de me contrôler pour éviter de trembler et de lui montrer à quel point il me trouble.

– Tu es douée, souffle-t-il alors, impressionné.

Je relève les yeux vers lui et reste désarmée devant l'éclat de son regard. Il m'observe comme si j'étais la créature la plus extraordinaire au monde et mon cœur manque plusieurs battements. Je retourne rapidement à ma tâche parce que, sinon, ma timidité va finir par me manger toute crue. Je termine avec brio, mais, trop confiante au moment de faire mon dernier point, je me

pique le doigt avec l'aiguille et une belle goutte de sang apparaît. On dirait *La Belle au bois dormant*. Je relève vivement la main sous le coup de la surprise et envoie directement mon poing dans la figure de Soren, mais il a des réflexes de surhomme et l'attrape au vol, comme si de rien n'était, évitant ainsi que j'abîme son si beau visage.

- Oh, mince, désolée, je ne voulais pas...
- Ce n'est pas grave, Paige.

Il fixe alors mon doigt, puis sort un mouchoir de sa poche de pantalon et essuie la petite goutte de sang. Il fait alors la chose la plus improbable qui soit en portant ma main à ses lèvres et en posant un baiser délicat sur le dessus de mon index.

- Voilà, c'est guéri, comme dirait ma mère.
- Euh...

Je tremble de tout mon être. Je n'arrive pas à croire que je suis en train de vivre mon premier coup de foudre. Je ne le connais que depuis dix minutes, mais je n'ai qu'une seule envie : plaquer ma bouche contre la sienne et ne plus jamais le quitter. Étrangement, j'ai comme la drôle d'impression qu'à cet instant, il a envie de faire la même chose, vu comme ses yeux sont fixés sur mes lèvres.

Une voix nous fait alors sursauter tous les deux.

- Paige ! Ah, te voilà !

Jonathan et mes parents arrivent à notre rencontre en trotinant, essoufflés. Soren lâche ma main précipitamment et nous nous relevons à la hâte. Il récupère sa veste et l'enfile tant bien que mal.

- Pettersen ? Mais qu'est-ce que vous foutez là ? Vous êtes du mauvais côté des vestiaires !
- Toutes mes excuses, Coach Trest. Je me suis perdu et j'ai rencontré Paige qui cherchait aussi son chemin.

– T’as de la chance d’être un bleu, Pettersen... Non, mais franchement... Bon, c’est tout droit derrière moi, puis à gauche en face de l’atelier. Magne-toi, gamin, ou tes coéquipiers vont t’en faire voir de toutes les couleurs.

Soren (Soren *Pettersen*, donc) se retourne vers moi et, devant mes parents, pose ses lèvres sur ma joue, une fraction de seconde, avant de s’enfuir en courant, en s’excusant et en me remerciant tout à la fois.

Je reste bouche bée et une sorte de foudroyante impression de vide me prend par surprise. Je crois que j’aurais presque envie de pleurer. Ma mère prend alors un air attendri et vient se poster à côté de moi, avant de passer un bras autour de mes épaules.

– Je crois que tu as un admirateur, ma puce.
– Ces garçons d’aujourd’hui ne savent plus se tenir, rajoute alors mon père, faussement bourru, en me faisant un clin d’œil.

Mes parents et le coach reprennent leur discussion, mais je ne les écoute pas. J’essaie encore de me souvenir de ces deux baisers chastes qui m’ont définitivement retourné le cerveau. Je prends alors mon portable et envoie un texto à Emma, ma meilleure amie :

[Je crois que je suis amoureuse.
Et au passage, je ne me laverai
plus jamais la main et la joue.]

1 Le Wild et les Sénateurs sont deux équipes de hockey sur glace qui évoluent dans la LNH (ou NHL en anglais), l’une des plus prestigieuses ligues de hockey au monde.

PARTIE I

« Qui vit d'espoir meurt de désir. »

Proverbe italien

JANVIER

Dix ans, neuf mois et vingt-cinq jours plus tard

1

Paige

« J'aimerais que cette nouvelle vie soit une vraie chance de tout recommencer. »

« Bonne année !! » s'écrie joyeusement la foule réunie en masse pour célébrer le début de la nouvelle année.

Nouvelle année, nouveau job, nouvelle vie.

Assise devant ma télé, au beau milieu de mon nouvel appartement envahi par les cartons que je n'ai pas eu le temps de déballer, je regarde les images de Times Square sur la chaîne nationale. J'aurais pu m'habiller et y aller pour assister en direct au compte à rebours, profiter des festivités, mais quel est l'intérêt de se déplacer quand on ne connaît personne ? Rester en pyjama avec une tasse de chocolat chaud, emmitouflée dans mon plaid préféré, avec Biscuit, mon chaton, sur les genoux, voilà qui est beaucoup plus agréable. Étrangement, je crois que je me sentirais bien plus seule si j'étais entourée par une foule d'inconnus. Je ne pourrais m'empêcher de penser à tous les gens que j'ai quittés pour commencer cette nouvelle vie. Celle dont je rêvais depuis des années. J'ai débarqué dans la Grosse Pomme il y a exactement une semaine, non sans un petit pincement au cœur. Avant Noël, je vivais encore dans mon Minnesota natal. Je travaillais dans un petit hôpital, dans une ville paumée au milieu de nulle part, attendant de pouvoir accomplir mes rêves. Tout a basculé début décembre, lorsque j'ai reçu le coup de fil qui allait changer ma vie.

Ce jour-là, j'étais avec ma meilleure amie, Emma. Nous étions en train de poser pour une photo avec le père Noël, dans sa « maison » construite dans l'un des centres commerciaux de la ville, lorsque mon téléphone s'est mis à vibrer.

- Alors, jeunes filles, avez-vous fait votre liste de cadeaux ? nous demande le gentil monsieur déguisé en père Noël et avec lequel nous nous sommes assises pour être photographiées.

Je sais qu'on a passé l'âge pour ce genre de choses, mais nous adorons, toutes les deux, Noël et la magie qui l'entoure. Le petit cliché avec le père Noël est l'un de nos rituels préférés.

- Tu peux me livrer les clés d'une villa dans les Caraïbes ? demande joyusement Emma en lui adressant un clin d'œil aguicheur.

Mesdames et messieurs, voici Emma, la seule fille au monde capable de draguer le père Noël !

Il rit de bon cœur et ma chère amie lui offre alors son plus beau sourire.

- Et toi ?

- Moi ? Je ne fais pas de liste, expliqué-je.

J'aimerais bien, mais pour la donner à qui ?

Ma meilleure amie attrape ma main, comme pour me réconforter, car elle sait exactement pourquoi je ne commande jamais rien pour Noël.

- Une jolie jeune femme comme toi doit bien avoir des envies ?

Je lève les yeux au ciel parce que, c'est évident, j'ai des désirs.

Hum, un beau blond, les yeux bleus et un torse sculpté... mais surtout un mec honnête.

En fait, si je ne fais pas de liste, ce n'est pas une histoire d'envies, c'est parce que les deux seules personnes qui m'offrent des cadeaux à Noël sont Emma et ma grand-mère. Emma n'a pas besoin

d'idées et ma grand-mère me donne toujours de l'argent. Mes parents sont décédés à la suite d'un accident de voiture alors que je n'avais que 18 ans. Cela a été l'événement le plus traumatisant de ma vie. Sans ma grand-mère et l'appui d'Emma, je ne suis pas sûre que j'aurais pu traverser cette épreuve, mais je suis là, et la seule famille qui me reste, qu'elle soit de sang ou de cœur, se résume à ma meilleure amie et à ma mamie. Depuis cette catastrophe, j'ai pris l'habitude, pour les événements comme mon anniversaire, ou encore Noël, de faire un vœu, adressé à personne en particulier, en évitant de penser à ce que j'aurais pu demander à mes parents - comme ça, j'échappe aux déceptions relationnelles.

- Tu exauces les souhaits ? me hasardé-je.
- Euh... j'imagine que oui. Qu'est-ce que tu souhaites ?
- Un homme, et célibataire de préférence.
- Waouh ! s'exclame-t-il en riant. Je ne suis pas Cupidon, tu sais ! Mais je vais essayer de faire ce que je peux !

C'est assez marrant, quand on y pense, parce que, si tout le monde sait bien qu'il ne s'agit pas du vrai père Noël, une part de moi veut tout de même croire que quelqu'un m'entendra et amènera vraiment l'amour sur le pas de ma porte. On ne peut pas dire que je sois un canon de beauté. On me répète toujours que j'ai un joli visage, mais ma taille 44 a l'air d'effrayer les hommes. Malgré tout, le dernier en date, Douglas, avait l'air d'apprécier mes formes - il a juste oublié de me préciser qu'il était marié. Je n'ai pas le temps de tergiverser davantage, car mon téléphone vibre pour m'indiquer un appel. Je dis rapidement au revoir au faux père Noël avant de décrocher et de m'éloigner.

- Oui, allô ?
- Mademoiselle Kennedy ?
- Oui, Paige Kennedy à l'appareil.
- Richard Farrow, je suis le directeur RH des...
- ... New York Rangers, complété-je lentement, complètement abasourdie, en réalisant à qui je suis en train de parler.

Oh, merde...

- Exactement ! Je vous contacte, car vous nous avez envoyé un CV, l'année dernière, mais nous n'avions pas, à l'époque, la nécessité d'embaucher quelqu'un avec vos compétences. Les circonstances ont changé et je serais plus que ravi si nous pouvions nous rencontrer pour discuter de votre avenir au sein de notre club. Quand pourriez-vous venir à New York ?
- Euh... veuillez patienter un instant, je regarde mon agenda.
- Prenez votre temps.

Je plaque mon téléphone contre ma poitrine pour neutraliser le micro et commence à sautiller partout comme une gamine à qui l'on vient d'offrir le plus beau des cadeaux. Le destin a enfin décidé de me donner un coup de pouce, on dirait.

Emma, qui me rejoint, me regarde avec curiosité.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive ?
- C'est les Rangers !
- Les Rangers ? Comme les *vrais* Rangers ?

J'acquiesce, un immense sourire aux lèvres.

- Oh, mon Dieu ! C'est pas vrai ! Attends, attends, je veux écouter.

Je reprends mon appareil, après avoir soigneusement vérifié mon agenda imaginaire, et positionne le téléphone entre nos deux oreilles.

- Monsieur Farrow ?
- Oui. Quand seriez-vous disponible ? Le voyage sera à nos frais, bien sûr.
- Après-demain, si ça vous convient ?
- Alors, c'est décidé. Je vais demander à ma secrétaire de vous contacter et de vous envoyer toutes les informations dont vous avez besoin pour venir, ainsi que les papiers nécessaires pour postuler officiellement.
- Merci beaucoup, c'est une merveilleuse opportunité que vous m'offrez là.
- Tout le plaisir est pour moi. À vendredi.

Sans autre forme de procès, il raccroche. Emma et moi échangeons alors un regard émerveillé avant de sauter littéralement dans les bras l'une de l'autre.

À la mort de mes parents, je me suis fait le serment de ne jamais abandonner mes rêves et de tout accomplir pour les rendre fiers. J'espère que, là où ils sont, ils voient que j'ai tenu ma promesse : en réussissant à intégrer les Rangers, c'est leur mémoire que j'honore, et pour rien au monde je ne laisserai passer ma chance. En attendant, il est temps que j'appelle ma grand-mère et que je fête dignement les choses avec elle et ma meilleure amie.

Voilà comment, deux jours plus tard, on m'a offert de travailler pour les Rangers comme thérapeute physique spécialiste en ostéopathie. En plus de mon diplôme de kiné, j'ai fait une formation de cinq ans dans cette spécialité, et c'est pour cette compétence, en particulier, que l'équipe me veut. Je vais m'occuper des joueurs de ma team de hockey favorite. C'était mon rêve depuis toujours, travailler dans cet univers qui me fascine. Étrangement, aux États-Unis, contrairement à l'Europe, les ostéos sont assez peu présents dans l'univers du sport – on fait généralement davantage appel à des kinés. Il semblerait que l'équipe des Rangers ait subi pas mal de blessures dernièrement. L'entraîneur a demandé des renforts médicaux et une nouvelle approche. J'ai hâte de commencer ma nouvelle vie.

Le hic, c'est que je me retrouve seule à New York. Loin de ma grand-mère, mais pas loin d'Emma pour longtemps. On s'est promis, il y a des années, de ne jamais nous séparer. Alors, quand j'ai obtenu mon emploi chez les Rangers, elle a décidé de me suivre. Encore faut-il qu'elle trouve un poste ici, et c'est pour ça qu'elle n'est pas encore avec moi. En attendant, Biscuit me tient compagnie. Je l'ai trouvé abandonné dans un carton, au coin de ma rue, et j'ai tout de suite craqué pour cette boule de poils toute noire aux irrésistibles yeux verts. C'est un sacré farceur, qui a tendance à grignoter tout ce qui lui passe sous le nez. C'est aussi un vrai pot de colle : il passe son temps à demander des câlins.

Le point positif, c'est que je suis maintenant très, très loin de Douglas, qui a encore le culot de m'appeler de temps en temps pour me supplier de le reprendre. J'ai vraiment cru être tombée amoureuse de lui, mais ça, c'était avant de découvrir qui il était vraiment. Le fait qu'il m'ait menti par omission, et surtout mise, à mon insu, dans la position de la maîtresse de service, la fille qu'on cache, la briseuse de ménage, m'a rendue folle de rage. Il a tenté de me promettre monts et merveilles, mais la mayonnaise ne prend plus. Je sais que je n'ai pas une file de mecs qui m'attendent en bas de chez moi, et je sais aussi que je vais probablement rester célibataire jusqu'à la fin de ma vie, entourée d'une dizaine de chats qui finiront par me dévorer à ma mort, mais je préfère encore ça plutôt que d'être la femme

qu'il baise dans des hôtels discrets pour éviter de se faire prendre. Mes parents et mes grands-parents m'ont montré que la vie de couple n'est pas toujours évidente, mais que la clé, c'est la confiance, l'honnêteté et la communication. Sans ça, l'amour ne suffit pas. Enfin, c'est ce que je pense, et d'autant plus depuis que l'on m'a imposé une situation sur laquelle je n'avais aucun contrôle. Quoi qu'il en soit, je vais me donner à mille pour cent pour mon boulot et laisser de côté mes chagrins d'amour. J'ai juste hâte qu'Emma arrive enfin. J'aurai peut-être, à ce moment, un peu plus envie de déballer mes affaires et de considérer cet appart comme mon chez-moi.

Assise sur mon canapé, pourtant seule pour fêter la nouvelle année, je garde le sourire, car je sais que tout ne pourra que s'améliorer au fil des jours. La présence de Biscuit, sur mes genoux, est apaisante. Il ronronne comme un petit moteur bien huilé. Je le gratouille derrière les oreilles et il s'étend de tout son long, le ventre offert à mes caresses. Je ne peux résister et laisse courir mes doigts dans sa fourrure. On dirait une peluche. Peluche qui profite de mes câlins pour choper ma main et mordiller mes doigts.

– Aïe ! Hé, petit chenapan !

Mon portable sonne alors, et Biscuit, surpris, s'enfuit comme une furie, avant de grimper sur l'un de mes rideaux, toutes griffes dehors. Je décroche en essayant vainement de déloger la petite terreur.

– Descends de là tout de suite !

– Bonne année à toi aussi, ma chérie ! annonce la voix douce de ma grand-mère au téléphone.

– Mamie ! Bonne année ! Non, Biscuit, pas les fils de la télé ! m'égosillé-je alors que mon chat, enfin descendu, tente de ronger les câbles électriques qu'il trouve sur son passage.

– C'est ça, d'avoir des enfants ? demandé-je alors en chassant mon petit diable. Allez, ouste !

– Oh, que oui ! s'amuse-t-elle. Je ne pouvais pas laisser ton père sans surveillance une seule minute quand il était petit. Il trouvait toujours une

bêtise à faire ! Quand il cassait quelque chose, il n'y avait rien de dramatique, mais j'avais toujours peur qu'il se blesse.

– Jusqu'à quand ? l'interrogé-je, toujours curieuse d'entendre des anecdotes sur mon papa.

– Les bêtises ou le fait de m'inquiéter ?

– Les deux.

– Les bêtises, il n'a jamais vraiment arrêté, plaisante-t-elle. Et on s'inquiète toujours, ma puce. Toujours.

Elle soupire, et ni elle ni moi n'avons besoin d'en dire plus.

– Ils me manquent, Mamie, avoué-je pourtant, incapable de dissimuler ma tristesse.

– Je sais, je sais. À moi aussi, mais ne laissons pas tout ça entacher notre bonne humeur, d'accord ?

Le son de sa voix trahit son état : elle sourit, mais l'émotion est bien là, toujours présente depuis qu'elle a perdu son unique fils, et moi, mon père.

– Tu as passé une bonne soirée ? me demande-t-elle alors pour changer de sujet.

– Je ne me plains pas.

– Tu as le droit, tu sais, toute seule dans cette immense ville.

– Ça ne sert à rien, mamie. Et puis, après-demain, ce sera le début d'une super aventure...

Je me dirige vers ma chambre et commence à me mettre au lit tout en discutant de mon futur boulot avec ma grand-mère.

– Tu m'appelleras, hein ? me rappelle-t-elle gentiment quelques minutes plus tard. Je veux tout savoir.

– Tu sais bien que oui.

– Tant mieux. Bonne nuit, ma chérie, je t'aime fort.

– Moi aussi. Bonne nuit.

J'ai à peine posé mon téléphone sur ma table de chevet que ma boule de poils me saute dessus. Biscuit s'installe sur ma poitrine et me léchouille le

bout du nez avec sa langue râpeuse. Il ronronne tellement fort que je sens les vibrations dans toute ma poitrine.

– J’aurais dû t’appeler Lucifer, salope de chat, parce que tu es un vrai petit démon.

Biscuit me répond en posant sa tête entre ses pattes minuscules et en fermant les yeux. Je décide de faire de même et, lorsque le sommeil commence à me gagner, je ne peux m’empêcher de faire un vœu.

Je voudrais que cette nouvelle vie soit une vraie chance de tout recommencer.

Paige

« Je voudrais que cette journée soit la plus parfaite qui soit. »

Le grand jour est arrivé. Postée depuis cinq bonnes minutes devant la porte d'entrée du staff, je suis stressée, et en même temps excitée à l'idée de pénétrer dans ces lieux qui sont, pour moi, mythiques.

– Impressionnante, comme porte, n'est-ce pas ? dit alors une voix grave à côté de moi.

Je tourne lentement la tête vers l'homme que je n'ai pas entendu arriver et écarquille les yeux de stupeur.

Putain... Thomas Gatineau...

– Il y a de la recherche, quand même : le côté gris et austère, cette pancarte, digne des plus grands graveurs, avec marqué « *Personnel only* », s'extasie-t-il. Non, n'y a pas à dire, ça en jette !

Je regarde ce grand gaillard qui me dépasse d'au moins deux têtes, la bouche ouverte comme une idiote parce que je n'arrive toujours pas à réaliser *qui se tient près de moi*.

Eh bah, on est mal barré si j'ai la même réaction avec tous les joueurs.

Il se tourne vers moi et sourit.

– Tu n’aimes pas cette porte, c’est ça ? dit-il en posant son sac par terre et en croisant les bras.

– Euh...

– Oui, je m’en doutais.

Je tourne le visage vers la fameuse entrée et nous restons comme ça, sans parler, pendant un temps qui me paraît infini. J’essaie vainement de retrouver ma langue, mais...

Nom de Dieu, je vais bosser avec les Rangers.

J’ai encore du mal à réaliser ! Depuis ce fameux coup de fil, j’ai peur de me réveiller et de m’apercevoir que tout cela n’est qu’un rêve.

– Hé, Big G, qu’est-ce tu fous bloqué comme ça ? claironne alors une autre voix derrière moi.

Big G ? Ils ne sont pas allés la chercher bien loin, celle-là !

– On admire la porte.

– Vous admirez la porte ?

– Ouais. Je crois que la demoiselle ici présente a besoin d’un peu de temps.

Je vois alors un autre mec, tout aussi impressionnant, se positionner de l’autre côté. Je tourne la tête et réalise qu’il s’agit du capitaine de l’équipe. Il me sourit et me tend la main.

– Isaac Blake. Et toi, tu dois être notre nouvelle thérapeute. Le coach nous a briefés hier. Paige, c’est ça ?

J’acquiesce et lui serre la main, un air ahuri toujours sur mon visage.

Je suis avec Blake et Gatineau... Waouh !

– Un peu tendue à l’idée de rentrer dans le grand bain ? me demande Isaac.

- Un peu, oui, articulé-je, la gorge nouée.
- Il n’y a vraiment pas de raison. Au fait, moi, c’est Thomas.

Il me tend aussi la main et je lui rends ses salutations.

- Pardonnez-moi... j’ai... j’ai du mal à réaliser.

Gatineau passe alors son bras autour de mes épaules et me serre gentiment, comme si on se connaissait depuis toujours.

- T’inquiète pas, Doc, on est des gars gentils. On est super contents qu’une femme vienne un peu s’occuper de nous.

- Ouais. Juste, ne t’approche pas trop de Lev Jarkov avant les matchs, il a tendance à se transformer en ours avant de jouer, précise Blake.

- Ouais, on l’entend grogner, des fois ! En russe.

- En fait, je crois que c’est à peu près la base de son vocabulaire. Grogner et jurer. En russe.

Les deux explosent de rire et, bizarrement, ça me détend. Sans que je m’en rende compte, mes épaules se relâchent, ce qui ne passe pas inaperçu aux yeux des deux hommes.

- Voilà, ça va mieux, non ? demande Isaac.

Je lève le nez en regardant tour à tour les deux hockeyeurs.

- On t’accompagne ? Parce que, si on reste là encore longtemps, on va être à la bourre pour l’entraînement, et je n’ai pas envie d’être encore interdit de match pour ça.

Mes deux gardes du corps m’emmènent alors dans le bureau des préparateurs physiques. Même si mon boulot consiste à prendre soin de la

santé des joueurs, je suis tout autant une préparatrice sportive qu'une thérapeute. J'ai beau avoir été embauchée en tant qu'ostéopathe, j'ai d'autres cordes à mon arc. Le plus important, c'est que je vais souvent devoir me déplacer avec l'équipe. Je vais en être un membre à part entière et, accessoirement, la seule femme.

– Hé, Zach ! La nouvelle thérapeute est arrivée ! annonce Isaac Blake à un homme aux cheveux grisonnants. On te la confie.

– OK !

– À toute, Doc, lance alors Thomas Gatineau avant que les deux disparaissent dans les couloirs.

– Mademoiselle Kennedy, c'est ça ?

– Oui.

– Zach Quincy, enchanté de vous rencontrer.

Zach n'est autre que l'entraîneur physique en chef. C'est lui qui supervise l'équipe à laquelle je suis rattachée. Alors qu'il me tend une tasse de café, il commence à m'expliquer le fonctionnement du club, et surtout le calendrier de l'équipe et du staff. Il y a un emploi du temps précis pour chaque type de journée : les jours de voyage, les jours avant match, les jours de match, etc. En gros, j'aurai une réunion à chaque début et fin de journée, et différents moments pour bosser avec les athlètes. Mais ce n'est pas tout, car je serai aussi là pour aider l'équipe responsable du management de l'équipement lors des jours de voyage. Checker le bon acheminement du matériel, l'installer dans les vestiaires, ça fait également partie de mes attributions. Une vie de dingue m'attend, c'est certain. Je crois que, la pire journée, ça sera celle où l'on prend l'avion. Ces jours-là, je commence à cinq heures quarante-cinq et termine à vingt et une heures, au bas mot.

Après m'avoir submergée d'informations, Zach regarde l'heure.

– Tu vas bosser avec Clark Barnes. C'est notre kiné. Il est là depuis six ans maintenant. Tu vas voir, c'est un gars sympa et très sérieux. Vous serez les deux thérapeutes de l'équipe. Je vous laisserai vous organiser pour la prise en charge des joueurs, OK ?

- Ça va, affirmé-je en souriant.
- Je vais te faire visiter le camp de base. Ensuite, d’ici une heure, toute l’équipe et le staff doivent se réunir. On te présentera à ce moment-là. Ça te convient ? Des questions ?
- Oui. Pas de questions.
- Parfait !

Étrangement, même si la perspective de mes colossales journées de travail aurait dû me stresser, je suis détendue, et surtout impatiente de commencer. L’étape que je dois maintenant réussir à franchir est de ne pas faire une syncope lorsque je vais me retrouver devant les vingt-trois joueurs qui composent l’équipe des Rangers. Vu comment j’ai réagi lors de ma rencontre avec Thomas Gatineau et Isaac Blake, ça promet de ne pas être beau à voir.

Allez, Paige ! Tu es une pro dans ton domaine. Tu vas gérer. Tu dois gérer.

Oh là là, je gère rien du tout, là !

Toute la salle a les yeux braqués sur moi. Ce n’est pas pesant à proprement parler, car tout le monde a le sourire, mais c’est vraiment intimidant. Heureusement qu’il n’y a aucun miroir dans la salle de réunion, sinon je suis sûre que je pourrais constater que je suis écarlate. J’ai le feu aux joues, je le sens.

- Est-ce que vous voulez vous présenter ? demande alors John Hennington, le *head coach* des Rangers.
- Euh... bonjour. Paige, donc. Je suis kiné et ostéo. Avant de venir ici, je bossais dans un hôpital, dans le Minnesota, où je travaillais en rééducation

postopératoire. Je suis super heureuse d'être là, c'était un peu mon rêve de pouvoir travailler dans ce milieu.

– Eh bien, on est contents de vous avoir aussi, répond amicalement le coach. Des questions, messieurs, pour M^{lle} Kennedy ?

– Vous pouvez m'appeler Paige, précisé-je gentiment.

– Pour Paige, donc. Non ?

Certains font « non » de la tête.

– OK, très bien. Maintenant, écoutez-moi bien. Je compte sur vous pour vous comporter en gentlemen avec Paige. Si j'entends quoi que ce soit sur un quelconque comportement ou de quelconques paroles déplacées, vous aurez affaire à moi et je vous botterai le cul comme il faut, c'est bien compris ?

– Oui, Coach ! crie d'une même voix l'ensemble des joueurs avec un respect manifeste.

– Vous inquiétez pas, Coach ! On s'occupera bien de notre doc, intervient Thomas.

– Je ne suis pas docteur, rectifié-je timidement.

– C'est noté, Doc, insiste-t-il, un large sourire aux lèvres.

– Gatineau, l'interpelle Hennington, et si tu la bouclais, pour voir ?

– À vos ordres, Coach.

Tout le monde rit, et je fais de même. Je commence à réellement me détendre, car j'ai soudain l'impression que tout se passera bien. Je suis impressionnée, c'est indéniable, parce que certains des joueurs ont été, voire sont toujours des idoles. Le fait que je sois entourée de mecs n'est pas le problème. Ce qui m'intimide, pour l'instant, c'est plutôt de côtoyer des athlètes de haut niveau que j'avais l'habitude d'admirer à la télévision.

Quelques instants plus tard, lorsque la réunion se termine, Thomas Gatineau vient me voir.

– Ça va, Doc ? Tu stresses moins ?

Il est étonnamment familier avec moi. Toutefois, ça ne m'étonne pas. Dans le milieu du hockey, et surtout chez les fans, il est connu pour être un vrai trublion, mais toujours de bonne humeur et très proche de ses admirateurs. Un gros nounours survolté, en somme.

– Oui, ça va. Désolée pour ce matin, j'étais un peu... enfin, tu vois.

– Fan de hockey, hein ?

– Ça se voit tant que ça ? grimacé-je, légèrement embarrassée d'avoir été démasquée.

– Un peu. Disons que tu nous regardais tous comme si on était des super-héros. C'est agréable, je ne vais pas te mentir. Dis, certains des gars et moi, on va manger un bout à midi, dans un resto tranquille : tu te joins à nous ?

– Vraiment ?

– Bah, oui, vraiment ! Si tu veux, je te fais même profiter de ma voiture. Enfin, sauf si tu es venue avec la tienne. Dans ce cas, je te file l'adresse.

– D'accord, avec plaisir, j'accepte ton invitation.

Pincez-moi, je rêve !

– En tout bien tout honneur, bien sûr. Je suis un homme marié.

– Pourquoi tu te sens obligé de préciser ? plaisanté-je.

– Parce que je t'ai mis le grappin dessus dès ce matin. Certains pourraient croire que je te drague, mais ce n'est pas mon genre. Je suis un homme profondément fidèle. J'aime juste les gens. Et puis je ne voudrais pas que tu croies à une parole déplacée et que le coach me botte le cul comme il faut. Tu vois ?

– D'accord, dis-je en souriant.

Le restaurant où nous avons élu domicile est plus un pub bruyant qu'un lieu chic. Pourtant, tout semble si familier, informel et chaleureux qu'on se croit vite à la maison. En plus de Thomas et moi, cinq autres joueurs sont présents : Isaac, le capitaine, attaquant, tout comme Taylor Ravic ; Jude et Erik Marleau, les jumeaux défenseurs, qui, je ne sais par quel miracle, jouent dans la même équipe, et Antoine Bouquet, le Français de service et l'un des deux gardiens.

– Bon, Paige, il va falloir qu'on parle un peu sérieusement, annonce Jude.

Il croise les bras et se penche en avant en me regardant droit dans les yeux. Il est assis en face de moi et semble jouer sa vie avec cette discussion.

– Parce que, vois-tu, il y a un problème dans cette équipe, et personne n'arrive à trouver une solution.

Il marque une pause. Je regarde autour de moi. Antoine dévore son hamburger sans vraiment prêter attention aux « soucis » de son collègue. Isaac et Thomas le regardent comme si c'était un extraterrestre, alors que Taylor et Erik arborent un air plutôt espiègle.

– Qui est le plus beau gosse de l'équipe ?

– Putain ! Mais qu'est-ce que t'es con, déclare Antoine, la bouche pleine.

– Ne réponds pas à cette question, m'avertit Isaac, le sourire aux lèvres.

– T'es grave ! ajoute Taylor.

– Quoi ? s'offusque exagérément Jude. Il faut bien que la question soit tranchée, non ?

Je ne peux m'empêcher de rire. Thomas donne alors un coup dans l'épaule de son coéquipier et commence à l'engueuler, tout en rigolant :

– Jude, ferme-la, sérieux ! Tu vas la mettre mal à l'aise. En plus, ta question est vraiment conne parce que tout le monde sait que c'est moi, le plus beau gosse de l'équipe !

- Foutaises, déclare Isaac.
- Même pas en rêve ! crie alors Erik. C’est moi le plus beau gosse ici.
- Tu as la même gueule que ton frère, t’as remarqué ? raille alors Taylor.
- Dit le mec avec deux dents en moins, ajoute Erik.
- Erik a été bercé trop près du mur, c’est pour ça que je suis plus beau que lui ! enchaîne son frère.

Jude reçoit alors un coup de poing joueur dans les abdos, asséné par son frère, vexé. Tout le monde éclate de rire. Pour ma part, je n’ai toujours pas donné mon avis, car je suis bien trop occupée à m’amuser en les regardant débattre sur le sujet. J’ai déjà l’impression de faire partie d’une grande famille.

- Bon, tu vois, personne n’est d’accord, mais toi... tu es une femme... commence Jude.
- Merci de le remarquer, ironisé-je.

Tous rigolent.

- Toi seule peux nous départager.
- Tu veux vraiment une réponse ? Ce n’est pas bizarre de me poser cette question ? demandé-je en levant un sourcil interrogateur.
- Non, non. Vas-y, tu peux le dire, que c’est moi. La plupart des autres femmes le pensent déjà.
- Et dans quel monde ? s’offusque Isaac.
- Oui, capitaine ! articule Jude. C’est moi qui serre le plus sur la route...

Thomas me bouche alors les oreilles avec ses mains pour, me semble-t-il, éviter que j’entende la suite de la phrase. Sauf que j’entends absolument tout, et je ne vais pas mentir, Jude ne fait pas dans la dentelle. Je ricane bêtement. Mon « protecteur » décolle ses mains à la fin de la tirade de son équipier à la langue bien pendue et se remet à l’engueuler.

- T’es un crétin ! Surveille un peu ton langage devant une lady.

Une lady ?

Le joueur incriminé lève les yeux au ciel.

– OK, Paige, je t’ai choquée ?

– Non. Tant que tu ne parles pas des filles comme d’un bout de viande, tu as le droit d’avoir une vie sexuelle.

– Voilà ! Voilà ! Merci, Paige. Je peux baiser tant que je les respecte, on est bien d’accord !

J’acquiesce et il lève les bras en signe de victoire, adressant au passage un doigt d’honneur à Thomas.

– Mais ça ne répond pas à ma question...

– Jude, ferme-la, ordonne Antoine, qui a enfin fini d’engloutir son burger.

– Toi, ta gueule, et arrête un peu de manger des trucs aux oignons, je n’ai pas envie que tu emboucanes la chambre d’hôtel demain !

– Bon, que *tout le monde* la ferme, en fait, plaisante Erik.

Il se tourne vers moi et me redonne ostensiblement la parole.

– Qui est le plus beau, c’est ça ?

– En tout bien tout honneur, comme toujours.

Je fais durer le suspense un petit moment avant de répondre.

– C’est une décision difficile, mais, s’il faut trancher... Isaac.

– Je le savais ! Dans tes dents, Jude !

– Je ne te remercie pas, Paige, réplique le jumeau.

Je lève les épaules et arbore une mine désolée.

– Bon, parlons un peu de toi, Doc, enchaîne le gagnant du concours.

Je leur répète, une fois encore, que je ne suis pas docteur, sans grand succès. Puis je leur raconte un peu ma vie, sans m’étendre sur des trucs trop personnels. On discute ensuite de tout, mais surtout de hockey. L’équipe est plutôt bien classée pour l’instant, mais l’année n’est qu’à moitié écoulée et

il y a encore beaucoup de boulot. J'apprends notamment que Thomas a une faiblesse au dos et qu'Erik a déjà subi deux opérations du poignet. Le hockey est un sport violent. C'est d'ailleurs pour cela que, lorsqu'un joueur se blesse, les communiqués n'indiquent qu'un endroit vague de la blessure, comme « haut ou bas du corps », pour éviter de transformer cette vulnérabilité en une force pour les adversaires. Il est loin le temps où chaque équipe embauchait des hommes forts pour défendre les copains et démolir les opposants. La NHL a changé légèrement les règles pour réduire la violence gratuite, mais il n'empêche que les intimidations et les bagarres sur la patinoire existent toujours – ça fait partie du jeu.

J'apprends aussi qu'Antoine est le mec le plus superstitieux de l'équipe. Ils le sont tous, mais le premier gardien a des rituels bien définis, à la limite de l'obsession, avant chaque match (même ceux où il ne joue pas et où il reste sur le banc, quand le deuxième goal le remplace). C'est une grande caractéristique des joueurs de hockey. Ils ont tous, jusqu'au dernier, leurs petites croyances, leurs amulettes, leurs porte-bonheur, mais personne n'explique à haute voix en quoi consiste son rituel personnel de peur de tuer la magie. C'est assez drôle, en y réfléchissant : voir ces grands gaillards se péter deux dents en tombant sur la patinoire sans en avoir rien à faire, même pas mal, mais piquer une crise si le *tape*² sur leur crosse n'est pas posé correctement ou s'ils ne mettent pas le bon pied en premier en entrant sur la glace.

Le repas se termine bien, et lorsque Thomas propose de me raccompagner, je n'hésite pas, car je me sens à l'aise avec lui.

- Ça va, on ne t'a pas fait peur ?
- Non, c'était sympa. J'ai passé un agréable moment, merci.
- Tant mieux ! Ouais, on ne peut pas manger des burgers tous les jours, mais c'était une bonne occasion, vu que tu étais là.
- Attends, c'était pour moi ?
- Yep ! On voulait que tu te sentes bien accueillie. Je l'ai juste proposé aux mecs les plus drôles, mais tu verras, on est tous sympas, au fond. On ne sent pas tous toujours la rose, surtout après l'entraînement, mais il n'y a pas de mauvais gars, juste de fortes personnalités.

- Je note, dis-je en souriant.
 - Juste un conseil : ne t’approche pas trop d’Antoine quand il a bouffé des oignons.
 - D’accord, lancé-je en riant.
 - Bienvenue dans la famille des Rangers, Doc.
-

2 De l’anglais. Adhésif en tissu que les joueurs installent sur la lame de leur crosse, pour favoriser l’adhérence avec le palet, ou sur le manche pour avoir une meilleure prise.

FÉVRIER

Paige

« Si seulement j'arrivais à cacher mes sentiments. »

J'adore mon travail ! Je suis là où j'ai toujours rêvé d'être et je me sens enfin à la hauteur de la promesse que je me suis faite, de la promesse que je *leur* ai faite : j'ai enfin intégré les Rangers.

Tous les matins, lorsque le réveil sonne, je n'ai qu'une hâte : aller prendre soin de mes joueurs.

Oui, j'ai bien dit « mes » joueurs !

Mon arrivée en milieu de saison a été très bien acceptée, et les hockeyeurs que j'ai dû soigner ont été plus que satisfaits de mes « doigts de fée ». La vie dans un club de hockey est toujours intense et tout se passe à cent à l'heure. Avec dix à quinze matchs par mois, sans compter les vols aux quatre coins de l'Amérique du Nord, on n'a pas vraiment le temps de se construire une vraie vie personnelle. Mais je suis heureuse comme ça, car le club est un peu devenu ma seconde famille. Je n'ai personne qui m'attend à la maison, et mes rares proches sont à quelques États de distance, de toute façon. Il n'est donc pas difficile de me concentrer sur mon boulot et de me laisser porter par ma nouvelle vie.

Je suis à peine arrivée au centre que Clark me saute dessus. Il est là depuis plus longtemps que moi, mais, étonnamment, il ne se prend pas pour le chef : on collabore, sans concurrence, car on a chacun un poste avec des

spécificités différentes. Moi, c'est l'ostéo ; lui est plus terre à terre : la kinésithérapie, et c'est tout. En tout cas, je n'ai pas à me plaindre. C'est un mec taciturne qui a, de temps en temps, l'œil baladeur, mais rien de bien méchant.

– Paige, Big G a encore des douleurs dans le dos et il veut que ce soit toi qui t'occupes de lui.

– Après la mise en échec de Marchand, hier, ça ne m'étonne pas !

– Oui, c'est sûr qu'il n'y a pas été avec le dos de la cuillère.

Il commence à partir, mais se retourne au dernier moment.

– Au fait, on doit décoller plus tôt demain. Ils prévoient une tempête de neige à partir de dix-huit heures sur Calgary et le directeur a changé les horaires de vol. Vérifie tes mails !

– C'est noté !

Je me dirige vers les salles de soins et trouve Thomas, assis sur l'une des tables, torse nu. Je pense qu'il doit être l'un des joueurs les plus imposants de toute la Ligue. Je ne sais pas si c'est son sang canadien qui lui a donné son physique monstrueux, mais, quoi qu'il en soit, ce n'est pas le genre de mec qu'on s'amuserait à venir emmerder.

– Bonjour, Thomas. Alors, ce dos ? lancé-je avec légèreté.

Je me dirige vers mon casier, puis enlève mon manteau et mon pull pour être plus à l'aise.

– Salut, Doc ! Ouais, j'ai mal dormi cette nuit. Tu peux t'en occuper ?

– Tu sais que je ne suis pas médecin. Je suis ostéo, ce n'est pas tout à fait la même chose. Pourquoi tu n'as pas laissé faire Clark ? hasardé-je.

– Parce qu'il n'est pas aussi sexy que toi ! plaisante-t-il.

– Ah, ah, ah ! Très, très drôle.

Moi, sexy ? Dans mes rêves, oui...

J'ai droit à un regard de remontrance qui semble sincère.

- Oh, Doc, tu ne devrais pas te dévaloriser comme ça !
- Dit le mec marié à un ancien top model.

Il rit et attrape son tee-shirt, roulé en boule à côté de lui, avant de me le lancer en pleine face.

- Hé ! m'insurgé-je en riant.
- Allez, *Doc*, au boulot !

Je lève les yeux au ciel avec espièglerie, comme je sais très bien le faire lorsque l'on joue aux idiots, avec Thomas, mais mon professionnalisme est là malgré tout. Je frotte mes mains pour les réchauffer – elles en ont bien besoin après avoir passé un bout de temps dans le froid glacial de New York – et décide de taquiner un peu mon patient.

- Ne m'appelle pas Doc... McFly !
- Doc ! s'agace-t-il.
- Tu me cherches, tu me trouves, mauviette !
- Tu vas vraiment m'appeler McFly ?

Je réfléchis un instant, un doigt sur la bouche.

- Hum... c'est vrai que tu as plutôt le physique de Biff Tannen³, en fait.

Je rigole, contente de ma petite réplique. Un air choqué se dessine sur son visage. Je crois que j'ai touché au but : j'ai cloué le bec du légendaire Gatineau. Je lui offre alors mon plus beau sourire parce que, bon sang, je suis fière de moi !

- Où est-ce que t'as mal... Thomas ?
- Au dos, Doc !
- C'est bien vague, tout ça... soupiré-je.

Gatineau est définitivement le joueur le plus sympa. Il est d'un naturel plutôt jovial, et je crois que c'est pour ça qu'on s'entend si bien. C'est la première personne que j'ai rencontrée ici et il a toujours tout fait pour que je sois bien. On a des caractères assez similaires, et donc plutôt

compatibles. Certains joueurs se prennent un peu trop au sérieux, mais c'est loin d'être le cas pour tous. Avec Thomas, c'est très informel. Il adore faire tourner ses collègues en bourrique, et moi aussi, en m'appelant sans arrêt « Doc » malgré mes protestations.

Je ne suis pas médecin, mais, soyons honnête, j'aime bien ce surnom. Je ne proteste que par principe.

Je m'entends aussi très bien avec Isaac Blake, qui, depuis que je lui ai dit qu'il était le plus beau gosse de l'équipe, vante en permanence auprès de ses coéquipiers mon goût infallible en matière d'hommes.

On discute longuement, Thomas et moi, de ses douleurs et de la manière dont il s'est *encore* fait mal hier. C'est aussi une part importante dans le début d'une thérapie : poser des questions, comprendre ce que ressent le patient, où il a mal, comment il s'est blessé et son ressenti de la douleur. Je passe ensuite à la pratique. Mes expériences précédentes à l'hôpital me servent tous les jours. Après tout, le boulot reste le même, je suis simplement confrontée à un public différent. Les sportifs ont besoin qu'on les soigne après une blessure, mais pas uniquement : je suis aussi là pour prendre soin de leur corps au quotidien afin, justement, d'éviter les accidents. Alors que je suis en train de le manipuler, on commence à parler de tout et de rien.

- Comment va ta Gina ?
- Très bien. Elle te remercie, d'ailleurs.
- OK, détends les épaules et pose ta main là, voilà. Pour ?
- Comment ça, « pour » ?
- Elle me remercie pour... ?
- Tu sais, les conseils pour ses cervicales et le nom de la crème au menthol.
- Ah, oui, c'est vrai ! Elle a réussi à en trouver ? Ça va mieux ?

La semaine dernière, Thomas est venu me voir afin d'avoir des conseils pour son épouse, qui, après une mauvaise chute de cheval, a tendance à avoir des douleurs au cou assez désagréables.

- On en a commandé sur le Net.
- Tu sais que je peux passer la voir si tu veux. Je pourrais certainement mieux l'aider si je l'ai devant moi.
- Non, ne t'inquiète pas. Elle se masse avec la crème, c'est déjà assez efficace, mais merci de le proposer.
- Sans problème. Après, comme je te l'ai dit, il faut qu'elle fasse des étirements. Tu peux aussi lui suggérer d'utiliser le truc avec la balle pour délier tous les muscles des trapèzes, vu que ce sont les mêmes muscles que ceux du cou.

C'est une technique d'automassage super efficace : on coince une balle de tennis entre son dos et un mur, et ensuite il n'y a plus qu'à la déplacer avec la pression souhaitée. Il n'y a rien de mieux pour masser les muscles et appuyer sur les points de pression.

- Au fait, tu as entendu la nouvelle ? m'annonce-t-il alors que je l'invite à s'allonger en position fœtale pour étirer sa colonne.
- On part plus tôt demain, c'est ça ?
- Je te parle d'une nouvelle, pas d'un changement d'emploi du temps ! plaisante-t-il. Non, Ziegler a été *tradé*.
- Quoi ? Quand ?
- Hier.
- Comment j'ai pu louper ça ?!

Frank Ziegler était l'un des jeunes de l'équipe. Les *trades*⁴ arrivent tout le temps pendant la saison, mais tout s'accélère avec l'avancée du calendrier. On a coutume de dire, au hockey, de ne jamais s'attacher aux joueurs, mais plutôt à une équipe, car n'importe qui peut être *tradé* n'importe quand. Certains joueurs ont des clauses de non-échange, mais c'est loin d'être toujours le cas. Ça concerne surtout les stars, comme Gattineau ou Blake.

- C'est vrai que t'es une vraie groupie !

Je pince gentiment son flanc, et il sursaute sous l'effet de ma chatouille.

– Je ne suis pas une groupie. J’aime vraiment le hockey. En tant que discipline sportive. Je ne fais pas *que* mater les joueurs, lui expliqué-je en souriant.

– C’est ce qu’elles disent toutes !

Il se redresse et fait tressauter ses sourcils pour appuyer sa réplique.

– Frimeur, va !

Ça le fait rire.

– Et donc, on va récupérer qui ? demandé-je.

– Pettersen.

– Pettersen ? Soren Pettersen ? *Le* Soren Pettersen ?

Mon cœur rate un battement.

– Oui, pourquoi ?

Je bloque. Je n’en crois pas mes oreilles. En une fraction de seconde, je me retrouve projetée près de onze années en arrière. Sans m’en rendre compte, je pose ma main sur ma joue et ferme les yeux. Une sensation étrange m’envahit.

– Doc ?

Soren Pettersen...

Je sens mon cœur s’emballer de plus en plus vite en réalisant ce qu’il vient de m’annoncer.

– Doc ?

Je reviens vite à moi et ouvre les yeux sur un Thomas à l’air interloqué.

– Pardonne-moi, j’étais perdue dans mes pensées.

Je continue mes manipulations sous le regard amusé de Gatineau. Je dois me reprendre et ne rien laisser transparaître, car penser à nouveau à mon anniversaire et à ce baiser n'a aucun sens, surtout que cet événement, qui a été un moment fort de mon adolescence, ne doit être qu'un souvenir oublié pour Soren. Tout ceci ne devrait rien changer à ma vie. Je décide de chasser toutes les pensées étranges qui passent dans ma tête et me concentre de nouveau sur Thomas. Je lui fais mettre les bras en avant, puis les lui fais lever en l'air pour voir la manière dont réagissent ses épaules et son dos, et surtout pour voir s'il garde des douleurs dans ces positions.

Malgré une envie certaine de faire mon travail correctement, mon esprit repart très loin en quelques secondes. Je réalise alors ce qu'implique sa « nouvelle » : je viens d'apprendre que le garçon pour qui j'ai eu un coup de foudre absolu, adolescente, se retrouvera de nouveau devant moi, dans quelques jours, et jouera bientôt dans l'équipe pour laquelle je bosse. Soren, pourtant, n'est plus un garçon. J'ai suivi de près sa carrière, et il est resté avec les Sénateurs d'Ottawa depuis son premier jour à la NHL. Enfin... jusqu'à maintenant. La première fois que je l'ai rencontré, c'était le jour de mes 16 ans. Pourtant, cela faisait déjà un an qu'il avait débarqué de sa Norvège natale, à peine majeur, pour rentrer en NHL. Il a passé sa première année comme prospect, avant de se jeter dans le grand bain pour son premier match, le jour de notre rencontre. Grand, blond, et des yeux d'un bleu azur à tomber par terre, il avait tout du jeune premier prometteur, et il est devenu une pointure du hockey au fil des années.

– Doc, je peux baisser les bras ?

Je m'aperçois alors que Thomas est toujours dans la même position.

– Oh, mince ! Oui, vas-y.

Je suis embarrassée, mais Thomas rigole comme un gamin.

– Tu as déjà bossé avec lui ? me demande-t-il, très intrigué.

– Hein ? Bossé avec qui ?

– Pettersen !

– Euh... non, pourquoi ? Je te l'ai déjà dit, j'étais dans un hôpital, avant.

– OK, mais tu as une expression bizarre... Non, pas bizarre, on dirait juste que...

Il me fixe longuement et essaie de déchiffrer mon visage. Je vire inexorablement à l'écarlate.

– Doc, tu rougis ! Attends, tu rougis parce que je te regarde ou à cause de Pettersen ?

Je commence à être franchement cramoisie et détourne la tête, ne sachant plus du tout où me mettre.

– Oh, mon Dieu, c'est Pettersen ! réalise-t-il, surpris.

– Mais qu'est-ce que tu dis comme bêtises... essayé-je de feindre, tentant de mon mieux d'arborer un air incrédule.

Mes gestes maladroits me trahissent pourtant.

– Non, non, c'est ça, j'en suis sûr !

Je décide d'aller chercher ma crème de massage pour m'occuper pendant que Thomas digresse sur la raison de mon embarras.

– Doc ? T'es célibataire ?

– Mets-toi sur le ventre, s'il te plaît, je vais terminer par un massage, lui ordonné-je.

J'essaie de garder un tant soit peu de contenance parce que, d'un côté, parler de ma vie amoureuse ne me met pas super à l'aise, et de l'autre, devoir me confier sur ce moment irréel que j'ai vécu avec Soren ne pourra que me faire passer pour la dernière des *puck bunnies*⁵.

– Donc, tu es célibataire.

Je le regarde et indique la table d'un signe impérieux du menton.

– Allez, Gatineau, sur le ventre !

– Ne m'appelle pas Gatineau, on dirait le coach. Pourquoi tu ne m'appelles pas « Big G », comme les autres, ou « lapin », comme ma femme ?

– Le prends pas mal, mais je ne te trouve pas vraiment des airs de lapin... On va s'en tenir à Thomas.

– C'est toi, le doc, Doc !

– Sur le ventre...

Il s'exécute en rigolant. J'ouvre mon flacon, verse une bonne dose de crème au creux de ma main et réchauffe le produit. Alors que je commence à masser ses trapèzes, il revient à la charge.

– On pourrait organiser un truc. S'il est célibataire, bien sûr, mais ce serait dingue, non ? T'imagines les journaux : la jeune thérapeute trouve l'amour auprès de la nouvelle star des Rangers et...

– T'as fini de raconter n'importe quoi ! m'écrié-je. On dirait une adolescente ! Tu te rends compte ?

– Ouais, je sais, Doc. Je me suis déjà donné comme mission de trouver la future femme de Clark, mais je peux carrément te mettre sur mon agenda. Mon épouse dit que c'est mon côté féminin. Je ne peux pas m'empêcher de m'occuper des histoires de cœur des autres.

Je laisse échapper un éclat de rire, car Thomas Gatineau n'a absolument rien de féminin en apparence. Il est immense, mesure près d'un mètre quatre-vingt-dix, ne doit pas être loin du quintal, tout en muscles, et il exhibe une magnifique barbe de bûcheron. Alors, l'entendre dire qu'il adore jouer les entremetteurs ne peut que me faire sourire.

– Bon, donc, t'es d'accord ?

– D'accord pour quoi ?

Mes mains continuent de masser son dos en recherchant les points de tension.

– Pour qu'on t'arrange le coup avec Pettersen.

– Mais pourquoi ça t'intéresse tant ?

– Parce que je sais lire les gens. Et toi, jeune demoiselle, tu en pinces pour lui !

– Dois-je te rappeler que nos contrats nous interdisent d’avoir des relations entre collègues, t’as oublié ça ?

– Ah, ah ! crie-t-il. Tu vois, tu ne me contredis pas sur le fait que *tu en pinces pour lui* ! Et puis, sur cette histoire de contrat, t’as qu’à te trouver un autre boulot, et l’affaire est réglée !

– On peut changer de sujet, s’il te plaît ? Déjà, ce boulot, je ne le quitterai pour rien au monde. C’est le rêve de toute une vie, rien de moins. Et j’ai fait une promesse à... Merde, ça n’a aucune importance ! De toute façon, je ne le quitterai pas, point final. Et en plus, ce que tu dis n’a aucun sens. Ça se saurait, si j’étais le genre de fille à attirer les joueurs de hockey. Il est sûrement déjà marié à une femme sublime, comme toi.

En plus, soyons honnête, contrat mis à part, j’ai énormément changé depuis mes 16 ans : j’ai pris du poids à la mort de mes parents et je suis loin d’avoir un physique parfait. Inutile de dire qu’un demi-dieu comme Soren est hors de ma portée.

Thomas se relève, m’obligeant à reculer précipitamment, et s’assoit sur la table, face à moi.

– Doc ?

– Oui ?

– C’est toi qui dis n’importe quoi, là.

Il lève les yeux sur l’horloge pendant que je m’essuie les mains.

– Merde, je vais être en retard à l’entraînement !

Il saute de la table et m’embrasse rapidement sur le front.

– Merci, Doc. Cette conversation n’est pas terminée.

Il s’enfuit en courant. Je soupire de soulagement. Quelle idée j’ai eue de m’entendre aussi bien avec le conseiller matrimonial officieux de l’équipe ! Ce genre de conversation ne peut que me rappeler, entre autres joyeusetés,

la situation désastreuse de ma vie amoureuse, qui se résume à recevoir, encore et encore, les appels de mon cachottier d'ex encore marié. Le dernier message que j'ai reçu de lui était une promesse de quitter sa femme si je revenais dans le Minnesota. Comme si j'allais me faire avoir...

Ce qui me trouble le plus reste cette nouvelle qui promet de mettre ma vie sens dessus dessous.

3 McFly, Doc et Biff sont les personnages principaux de la trilogie *Retour vers le futur*, de Robert Zemeckis. Dans ces films, Marty McFly ne supporte pas d'être traité de mauviette : il réagit très mal quand c'est le cas et s'attire ainsi de nombreux problèmes. C'est pourquoi Paige répond à Thomas, qui l'appelle « Doc » : « Tu me cherches, tu me trouves, mauviette ! »

4 Échanges de joueurs entre équipes, qui peuvent avoir lieu à tout moment dans l'année (jusqu'à une certaine date avant les séries éliminatoires).

5 Terme péjoratif désignant les femmes qui ne s'intéressent qu'au physique des joueurs, sans avoir ni connaissances techniques ni d'intérêt pour le jeu.

Paige

« Je souhaite... je souhaite... »

Lorsque j'arrive devant mon appartement, le soir de mon retour de Calgary, je remarque que mon entrée n'est plus verrouillée. Mon cœur se met à battre à cent mille à l'heure et j'envisage un instant de m'enfuir en courant à l'idée qu'un voleur ait pénétré dans mon chez-moi. J'ai à peine fait un pas en arrière que la porte s'ouvre en grand. Je crois mourir de peur, lorsque devant moi se plante Emma, ma meilleure amie, radieuse.

- Alors, Cacahuète ! On se fait désirer !
- Oh, mon Dieu, saloperie ! Tu m'as foutu une de ces trouilles !

Mes mains se posent par instinct sur mon cœur, qui bat extrêmement fort.

Ma meilleure amie a imaginé ce surnom (avec une certaine fierté, et elle ne s'en cache pas) à cause de mon amour complètement déraisonnable pour le beurre de cacahuètes. À l'âge de 10 ans, elle m'a affirmé que, puisque nous sommes ce que nous mangeons, il était temps que le monde connaisse la vérité. À l'époque, mes parents ont validé son raisonnement de bon cœur, et, des années après, la coutume est restée.

- Gros câlin ? propose-t-elle en ouvrant les bras et en faisant la moue.
- Tu sais comment te faire pardonner, toi !
- Yep !

Je lui saute dans les bras, et l'on sautille comme deux gamines, trop heureuses de nous retrouver après deux mois de séparation.

- Comment t'es rentrée ? Je n'étais pas là et...
- Ton concierge m'a ouvert. J'ai dû lui faire un peu de charme, mais...
- T'as dragué M. Madison ? Mais il a huit mille ans ! T'es vraiment infernale... Mais qu'est-ce que...

Je m'arrête de parler quand, en rentrant, j'aperçois des cartons et une énorme valise ouverte au milieu de mon salon. Je me retourne et vois un sourire immense se peindre sur son visage.

- Ça y est ?
- Oui !
- Ah ! C'est trop bien !

Emma attendait d'obtenir son transfert à JFK pour venir habiter avec moi. Elle est hôtesse de l'air chez American Airlines, et la voir ici me confirme qu'elle a enfin dû recevoir une réponse à sa demande. J'en ai presque les larmes aux yeux.

- On va tellement s'éclater, toutes les deux ! À nous New York ! crie alors Emma en levant les bras en signe de victoire.

Mon sourire est tellement immense que j'en ai mal aux joues. Je jette mon sac de voyage sur mon canapé et, alors que je commence à enlever mon manteau, Emma m'arrête d'un signe de la main.

- T'es fatiguée ? me demande-t-elle.
- Un peu... mais si tu veux sortir...

Elle ne répond même pas. Elle farfouille dans sa valise, attrape son élégant manteau rouge, son béret assorti et des gants en cuir. Emma est toujours habillée pour plaire. C'est une brune sublime, avec un corps de déesse et un caractère bien trempé. Ce qui n'est pas vraiment mon cas. Moi, je suis la petite rigolote rondouillarde (plus cliché comme duo, tu meurs). J'ai un manteau en laine simple sur le dos, mon jean et mes éternelles

baskets. Je ne suis pas franchement en mode « glamour », mais pour passer la soirée avec ma sœur de cœur, ça m'est complètement égal.

– Allez... allez, insiste-t-elle. En route !

L'appartement que je loue se situe dans le Queens, mais c'est à Manhattan que j'ai décidé d'emmener Emma boire un verre, et plus précisément au Warren 77, dans le quartier de Tribeca, au sud de l'île. Après quarante-cinq minutes de métro, on débarque sur Warren Street et l'on arrive devant un bar bondé.

Lorsque l'on parvient enfin à l'intérieur, il n'y a plus une seule place pour s'asseoir, mais nous réussissons à nous faufiler et à nous accouder au bar. Il fait une chaleur de dingue, et, quand Emma enlève son manteau, l'un des mecs à côté de nous la siffle en la regardant comme si elle était un bon plat appétissant.

Ce qui est vraiment le cas ! Mais sérieusement, les mecs...

– Va te rincer l'œil ailleurs, espèce de mort de faim ! envoie l'hôtesse de l'air en prenant son air le plus défiant, mais en gardant quand même le sourire.

– On peut bien admirer la marchandise, non ? demande le gars, absolument pas intimidé.

Elle le détaille de haut en bas sans dissimuler son mépris, comme s'il était une chose inconnue et répugnante. Le type n'est pas si mal, mais il sent la bière et semble pas mal éméché.

– La marchandise, hein ? s'étonne Emma.

Elle se rapproche du mec. Ce dernier n'hésite pas à reluquer son décolleté, sans aucune gêne, avant de relever la tête et d'arborer un sourire carnassier.

Mon amie le chope alors par l'oreille, le forçant à se lever de son tabouret. Je ris de bon cœur, car l'expression outrée et surprise qu'arbore soudain le pauvre idiot est assurément comique.

– C'est comme ça qu'on parle à une femme, crétin ?

Le mec grimace et se tord sous la poigne de fer d'Emma, et je crois que je vais avoir mal au ventre à force de rire. Cette fille a un tempérament de feu.

– Aïe, aïe...

– Alors ? Je répète ma question : est-ce que c'est comme ça qu'on parle à une femme, *crétin* ?

– Non. Pardon, mademoiselle. Vous pouvez me lâcher ? S'il vous plaît ?

Elle le libère, et il s'affaisse comme un ballon mal gonflé.

– Bien.

Elle s'installe alors sur son siège.

– Merci pour la place, dit-elle avec le sourire en lissant son joli tailleur.

Le mec boude quelques secondes avant d'attraper sa pinte, en nous bousculant au passage, puis il se barre en faisant signe à son pote hilare, installé sur le siège voisin, de le suivre. Emma tapote alors le tabouret fraîchement vacant à mon intention pour que je m'y installe.

– Voilà qui est beaucoup mieux. Barman !

Quelques minutes passent avant qu'on nous serve deux bières.

– Je n'arrive pas à croire ce que t'as fait ! m'extasié-je.

– C’était un bon moyen d’avoir une place, non ? réplique-t-elle en me faisant un clin d’œil.

Elle prend alors conscience de l’endroit où l’on est et secoue la tête, amusée.

- Il fallait, bien sûr, que tu m’emmènes dans un bar de hockey !
- Tu me connais, rien ne vaut une bonne bière en regardant un match !
- Alors, raconte-moi tout...

Un sourire encore plus grand et un air malicieux se répandent sur mon visage.

- Oh, toi, tu prends ton pied !
- Exactement ! C’est le rêve, ce boulot. Épuisant, je te l’accorde, mais le rêve. Tout le monde est super sympa, et j’arrive même à me faufiler sur le banc pour voir les joueurs s’entraîner de temps en temps. Pas aussi souvent que je le voudrais, parce que mon collègue Clark me flique un peu, mais, à chaque fois, je lui dis que c’est un bon moyen de surveiller que personne ne se blesse ou qu’un joueur n’a pas une faiblesse physique qu’il essaierait de cacher. Bon, j’avoue, ce n’est pas complètement vrai, mais pas complètement faux non plus. Clark est un mec correct. Et puis je me suis vraiment liée avec Gatineau. Tu te rends compte ? Thomas Gatineau est mon ami ! Il m’appelle « Doc » sans arrêt, c’est le petit surnom qu’il m’a donné le premier jour, et c’est resté. Tu sais que je n’aime pas ça, mais il me fait trop rire parce qu’il le fait exprès pour m’enquiquiner.

Je prends deux secondes pour avaler une gorgée de ma bière et reprends :

- Ah, oui, et les vols ! C’est un peu fatigant de voler aux quatre coins du pays, je ne sais pas encore gérer le *jetlag*, et j’ai été pas mal crevée, mais bon, tu connais ça, et puis...

Je m’arrête parce que je remarque qu’Emma fait tout pour ne pas exploser de rire.

- Quoi ? Qu’est-ce que j’ai dit ?

- Oh, ma bichette, est-ce que tu as pensé à respirer entre deux phrases ?
- Saloperie !

Elle éclate de rire.

- Je te taquine. Je suis contente de te voir comme ça. Ça change de l'après « vieux connard ».
- Ne l'appelle pas comme ça, grondé-je.

L'un des serveurs pose des chips devant nous et j'en profite pour en picorer une ou deux.

- C'est plus un connard, alors ? m'interroge Emma.
- Si. Si, c'est un connard. Un sacré connard, d'ailleurs, mais on ne peut pas vraiment dire qu'il soit vieux.
- Paige... ? Il a quoi, dix-huit ans de plus que nous ?
- Et alors ? Même si c'est un connard, il n'est pas mal, non ?
- Oh, Seigneur ! Oui, dans le genre vieux beau, il est pas mal. Je reste persuadée que tu méritais mieux. Tu *mérites* mieux !
- Mouais, mouais...

J'avale une grosse gorgée de bière et me concentre deux minutes sur le match des Stars, qui affrontent l'Avalanche à la télé, devant moi. J'aime bien l'équipe de Dallas. Les Stars ont des joueurs talentueux, particulièrement Seguin, mais ils ont tendance à se comporter comme un bon vieux moteur diesel : ils mettent du temps à démarrer, surtout en début de saison.

Je me concentre sur le jeu quelques instants, car je déteste avoir à réfléchir sur ma vie sentimentale, et encore plus à en parler, même avec ma meilleure amie – surtout quand ladite amie est, à mes yeux, l'une des plus belles filles au monde. Je ne suis pas jalouse – oh, que non ! –, mais je donnerais cher pour lui ressembler.

Je sens alors le bras d'Emma se poser sur mes épaules. Elle m'embrasse sur la joue.

– Tu es magnifique, ma belle. Si j'étais un mec, je voudrais dévorer ces hanches généreuses et planter mes dents dans ce joli cul rebondi.

On rigole toutes les deux et profitons d'un moment d'accalmie pour nous faire un câlin.

– Hé, les filles, ça vous dit un plan à quatre ?

– Oh, putain, soufflé-je avant de me retourner, tout comme Emma.

Non, mais ils sont sérieux, ces gars ?!

– Tirez-vous, les débiles. On aime uniquement se tripoter toutes les deux, et certainement pas avec des détenteurs de chromosomes Y de votre calibre, me lancé-je.

Je ne sais pas où j'ai pu soudain trouver le courage de les envoyer bouler, mais je ressens un certain bien-être à l'idée d'avoir réussi à m'affirmer devant des types que j'aurais, par le passé, laissé m'emmerder un bon bout de la soirée. Emma passe alors sa main sur ma cuisse de manière très explicite et exhibe un magnifique sourire de défi. Le mec lève les mains en signe de défaite et tourne son attention ailleurs, manifestement déçu, et perplexe devant ce que j'ai pu entendre par *calibre*. Je jette un coup d'œil à ma meilleure amie, avec qui il ne s'est jamais rien passé, et explose de rire. Encore.

– Quelle repartie ! Mon Dieu, tu m'as tuée !

– T'as vu ça ? Je me transforme en vraie New-Yorkaise, non ?

Après que j'ai terminé ma première bière, Emma propose de continuer avec de la tequila. Elle interpelle un serveur, qui nous sert rapidement tout ce qu'il faut pour déguster nos shots.

Alors que je mets du sel sur ma main, ma compagne de beuverie me pose la question qui tue.

– Et alors ? Est-ce qu'il y aurait un beau Ranger qui pourrait être à la hauteur de ma p'tite Cacahuète ? demande-t-elle avant d'avaler cul sec son

premier shot.

J'ingurgite le mien avant de répondre.

– Non, m'exclamé-je, déjà guillerette. De toute façon, c'est rigoureusement interdit par mon contrat.

– Ah, oui, c'est vrai, la poisse ! Nous, heureusement, on peut s'envoyer en l'air quand on veut et avec qui on veut, sauf pendant le boulot, et surtout sans l'uniforme !

– Comme si c'était pratique de coucher avec quelqu'un dans les toilettes d'un avion avec votre tenue.

– Le steward de Delta Air Lines ne s'est pas gêné.

Je la regarde, interloquée, la bouche grande ouverte. Emma prend alors un air coquin.

– Le mec n'était pas en service, mais il s'est tapé un acteur porno dans les toilettes de l'avion où ils étaient.

– Mais ce n'était pas avec un collègue, donc où est le problème ?

J'avale un nouveau shot.

– L'acteur a tout filmé et l'a balancé sur son compte Twitter. Le steward est un peu dans la merde parce qu'il portait son uniforme, et ça fait mauvais genre pour la compagnie !

– Tu m'étonnes ! J'ai absolument aucune chance de me faire prendre dans ce genre de situation, avec qui que ce soit, de toute façon.

Alors que j'aspire le jus du quartier de citron vert que je viens de récupérer, Emma enchaîne :

– N'importe quoi. T'es une reine, Paige, une déesse ! La déesse des... des cacahuètes ! Et t'as le droit d'être attirée par quelqu'un. Genre, tu regardes, mais tu touches pas ! Pas forcément un joueur, d'ailleurs. Et si tu me parlais de ce Clark ?

– Clark ?

– Hum, hum.

Emma lève la main pour attirer, à nouveau, l'attention d'un serveur. Elle demande une double dose pour toutes les deux, tout en restant toujours concentrée sur moi, guettant ma réponse avec une impatience non dissimulée.

– Oh, mon Dieu, non ! Enfin, il n'est pas moche, mais on est clairement incompatibles.

– Donc, t'y as pensé.

Je suis une fille, et célibataire. Oui, je regarde les mecs.

– Ouais, mais non, pas pour moi, avoué-je en secouant la tête, l'alcool commençant déjà son sournois travail de sape.

On s'enfile, coup sur coup, les deux shots suivants.

– Et les joueurs ?

– Non ! m'empressé-je de répondre, troublée. Mais arrête ! T'as entendu ce que je t'ai dit à propos de mon contrat ?

– Je te demande juste sur qui tu fantasmes, pas qui tu vas épouser !

Je lève les yeux au ciel pour cacher mon embarras, mais, hélas, rien n'échappe à Emma.

– Pourquoi tu rougis ? demande-t-elle, en se penchant en avant, tout en scrutant mon visage, à l'affût du moindre détail révélateur.

– Je suis saoule, miss Perfection, normal que je sois rouge.

– Si... enfin, je veux dire « non », c'est pas à cause de l'alcool ! Tu rougis pour de vrai ! Oh, mon Dieu, Paige, tu craques sur un joueur ! Gatineau ?

– Mais non ! m'offusqué-je, trouvant qu'il fait très chaud tout à coup.

– Alors, accouche, Paige Kennedy !

Je soupire, mais je n'ai pas le choix, je dois le lui dire.

– Demain, on reçoit un nouveau joueur.

– Hum ? Un autre shot ? me demande-t-elle.

- Juste un dernier.
- Et donc ?

C'est le moment de lancer ma bombe, n'est-ce pas ?

- C'est Soren Pettersen.

Emma bloque. Littéralement. Elle attrape ensuite un quartier de citron, s'acharne dessus, l'esprit complètement dans les nuages, avant de boire le shot de tequila que vient de nous resservir le barman.

– T'as pas fait dans le bon ordre ! C'est le sel, ensuite l'alcool et ensuite le citron.

- Paige ! Pettersen ! C'est... c'est... merde ! *Pettersen !*
- Ouais, c'est tout à fait ça. T'as tout compris.

Elle réfléchit. Moi, j'avale mon dernier verre d'alcool, en pensant à demain, quand je vais me retrouver nez à nez avec... lui. Le prince de mes rêves. Littéralement. Et maintenant, ma meilleure amie sait tout !

- Bon, OK.

Emma remonte les manches de son cardigan avant de secouer la tête pour, j'imagine, se remettre les idées en place. Machinalement, je me rapproche d'elle afin d'entendre sa prochaine déclaration tout en mangeant des chips pour essayer d'éponger la tequila, sans grand succès.

- Il faut monter un plan !
- Un plan ?
- On l'appellera le « Méga Plan » !
- Le méga plan ?
- Dis, t'arrêtes un peu de répéter tout ce que je dis !
- Oups, désolée, dis-je en ricanant.
- Déjà, tu vas retourner chez le coiffeur, parce que ta coupe est dans tous les sens.

Je baisse la tête sur les larges boucles auburn qui tombent sur ma poitrine, et ne vois pas vraiment où est le problème. Je relève mon visage trop vite et le bar se met à tourner autour de moi.

– Ensuite, on va s’occuper de ta peau ! Tu as un joli teint, mais on doit faire quelque chose pour ces rougeurs causées par le froid. Et puis il faut qu’on fasse du shopping.

– Tu peux t’arrêter deux secondes ? Pourquoi tu dis tout ça ? Je comprends rien du tout.

– Bah, Paige, il ne faut pas que tu rates ta chance.

– Quoi ?!

Un air interloqué se plaque sur mon visage.

– Il faut te caser avec Pettersen, nunuche !

– Hein ?

– Bah, oui !

– Tu es une grande malade, en plus d’être une complète obsédée sexuelle.

– Oui, je sais, mais il n’empêche que j’ai raison !

– Non.

– Si !

– Non... parce que, encore une fois, tu oublies deux choses : déjà, je n’ai pas-le-droit. Et ensuite, même si les mecs de *Queer Eye* se pointaient chez moi demain matin, je resterais toujours insignifiante.

– Chut !

– Ne me dis pas ch...

Elle lève un doigt pour me faire taire, puis adresse un signe au barman pour commander de nouveaux shots, dont je n’ai pas particulièrement envie. Je commence sérieusement à être saoule. Pour preuve, notre conversation. On dirait deux ivrognes qui se disputent pour savoir lesquels des M&M’s rouges et bleus ont le meilleur goût. Je pense aussi à la suite. Si on veut rentrer entières, il faudrait que je me calme. Ou alors, qu’elle se calme. Enfin, qu’on se calme, quoi.

- Tais-toi et bois, Cacahuète ! m’ordonne-t-elle gaiement.
- Tu es beurrée, comme moi d’ailleurs, et c’est pour ça que tu dis n’importe quoi. Je n’ai pas besoin d’un plan, ni d’une remise en beauté, ni de shopping, et ni d’un énième verre, ni de manger des M&M’s.
- Hein ?
- Laisse tomber.

On avale encore un verre, puis je la regarde avec insistance. Elle est en train de réfléchir très sérieusement et je trouve qu’elle a un air inhabituel. Enfin, je ne veux pas dire que, d’habitude, elle ne réfléchit pas, non. J’ai juste l’impression qu’elle va me dire...

- T’as raison, t’es belle comme tu es ! Jouons la simplicité. On peut t’acheter des sous-vêtements sexy ? Genre ultra sexy. MÉGA sexy. Pour le Méga Plan, t’as compris ?

Je ne comprends strictement rien.

- Non.
- Bon, OK. Est-ce qu’on...
- Non.
- OK.

Nous échangeons un regard et gloussons comme deux adolescentes.

- Il faut qu’on rentre, je commence tôt demain.
- Ouais, t’as raison, Cacahuète.

Emma se lève et manque de tomber. Je me moque d’elle, mais, lorsque je mets un pied à terre, je m’aperçois que le retour va être aussi compliqué pour moi que pour elle.

- Emma ?
- Ouais ? Ouais, t’as raison. Taxi.

Telles deux bienheureuses, nous sortons à l’air libre, dans la rue. Le froid est terrible en ce mois de février. Il y a de la neige un peu partout, souvent

noircie par les gaz d'échappement. Il est près de vingt-trois heures, mais les trottoirs sont encore bien bondés. J'arrête un taxi en le hélant avant de pousser Emma pour qu'elle s'installe sur la banquette arrière. Je n'ai pas passé une soirée aussi fun depuis longtemps. Je suis saoule, mais heureuse. J'ai mon boulot de rêve, ma meilleure amie va vivre avec moi, que souhaiter de plus ? Des M&M's ?

Je souhaite... Je souhaite...

Je n'arrive pas à finir ma phrase, car je m'écroule dans le taxi, complètement exténuée... et cuite.

Paige

« J'aimerais être capable d'oublier le passé. »

Je me réveille avec le bruit d'un marteau-piqueur dans la tête et des poids énormes comme accrochés à mes tempes.

Ah, non, j'ai juste une gueule de bois absolument épique.

Je me redresse dans mon lit avec difficulté. Je m'aperçois que j'ai toujours mes vêtements d'hier soir et qu'Emma est vautrée à côté de moi, dans le même état.

– Il est quelle heure ? bougonné-je, la bouche pâteuse.

– Oh, non, tais-toi, tu fais trop de bruit, articule Emma avant de se cacher sous son oreiller.

Je me lève et me sens immédiatement nauséuse. Je devine que je vais être malade et me précipite dans ma petite salle de bains. Je me penche au-dessus des toilettes et vomis. Je me relève, le souffle court, mais, étrangement, je me sens un petit peu mieux. Je reviens dans la chambre, encore groggy, pour vérifier l'heure qu'il est avant de me préparer. Il ne doit pas être si tard que ça, car il fait encore nuit et l'alarme de mon téléphone n'a pas encore sonné, mais je préfère être sûre. Quand je me penche du côté du lit où se trouve Emma, pour jeter un œil à mon radio-réveil, mon cœur s'arrête.

– Oh, merde ! Merde, merde, merde ! Oh, mon Dieu, je suis à la bourre !

Il est déjà sept heures et demie, et je devrais déjà avoir quitté mon appartement depuis cinq minutes. Mon portable a dû tomber en rade. Je n'aurais jamais dû faire la fête comme ça hier. Je cours partout dans ma chambre pour trouver mes affaires. Je file vite sous la douche pour enlever cette odeur horrible qui colle à ma peau, me lave les dents à la hâte et saute dans mes vêtements. Pas le temps de me coiffer, ou autre, car je suis déjà en retard. Si je ne parviens pas à le rattraper avant ma réunion de ce matin, je vais me faire lyncher.

Pratiquement une heure après, j'arrive au club et me dirige vers la salle où doit se dérouler le briefing, parce qu'aujourd'hui...

Putain, j'avais complètement oublié ! C'est le premier jour de... Soren.

Lorsque j'arrive devant la porte, j'entends du bruit à l'intérieur.

Merde, ça a déjà commencé...

J'essaie d'ouvrir le battant le plus discrètement possible. L'entrée est au fond de la salle et je prie pour qu'on ne me remarque pas. Cependant, la malchance semble définitivement accrochée à moi, car j'ai à peine posé un pied dans la pièce que tout le monde me regarde.

Absolument. Tout. Le. Monde.

– Miss Kennedy, vous nous faites l'honneur de votre présence... gronde l'entraîneur.

– Toutes... mes... excuses, mons... euh, Coach, bafouillé-je, en réalisant soudain que l'homme qui se tient juste à côté de lui n'est autre que...

– Vous êtes malade ? demande-t-il.

– Non, Coach, réponds-je, la tête basse et profondément mal à l'aise.

Ne pense pas à Soren à côté de lui... ne pense pas à Soren.

- Votre chat est malade ?
- Non plus, Coach.

Je regarde mes baskets. Mais je relève vite la tête quand l'entraîneur enchaîne :

- Vous savez quelle est la punition en cas de retard pour mes joueurs ?
- Oui, Coach, acquiescé-je doucement, en cherchant autre chose à fixer que l'homme devant moi qui me fait passer un sale quart d'heure.
- Et donc ?
- Euh... un retard, cinquante pompes sur la glace, deux retards, un match sur le banc, et trois retards, votre poing dans la figure.

Achevez-moi, s'il vous plaît.

Je relève les yeux et essaie tant bien que mal de fixer Hennington, qui, malgré son ton ferme, me regarde maintenant avec un amusement certain. Ce n'est pas un gars méchant, juste autoritaire.

- Êtes-vous un de mes joueurs, miss Kennedy ?
- Non, Coach, affirmé-je en montrant un peu d'aplomb.
- Vous avez raison, même si je pense que vous pourriez sûrement faire mieux que ces incapables, en tout cas mieux que ce qu'ils ont pu faire pendant le match contre Calgary.

Il lance alors un regard mauvais à ses poulains, qui, en effet, ont joué comme des pieds avant-hier soir. Je vois, dans ma vision périphérique, que Jude et Erik, les jumeaux, se retiennent de rire.

- Quelque chose vous amuse, les deux crétins ? gueule le coach à l'adresse des deux frères. Vu votre performance stratosphérique au dernier match, je m'abstiendrais de l'ouvrir, si j'étais vous.

Ils ne répondent rien et baissent les yeux, penauds.

- Je suis plutôt magnanime aujourd'hui, donc je vais vous laisser décider de votre punition, miss Kennedy. Vous me direz ce que vous en pensez à la

fin de la réunion, est-ce que c'est clair ?

– Limpide, Coach.

– Bon, très bien. Maintenant que tout le monde est là, je tiens à souhaiter bon courage à...

– Coach ? l'interpelle mon ami Thomas en se levant et en croisant les mains derrière son dos.

– Gatineau ? grogne-t-il.

– Si je peux me permettre, je me porte volontaire pour effectuer la punition du Doc. À sa place, je veux dire.

Je vois Isaac secouer la tête et lever les yeux au ciel. Il murmure à Antoine, à côté de lui : « Du Big G tout craché. » Ça me fait sourire. Mais pas seulement. Thomas vient simplement de faire le geste le plus adorable au monde pour moi et ça me touche profondément.

– Tiens donc ? s'étonne l'entraîneur.

– Oui.

– Tu as déjà été en retard une fois en octobre, non ? Tu veux vraiment être privé de match pour notre chère Paige ?

– Non, Coach. Si je ne suis pas là au prochain match, on va perdre.

Tout le monde éclate de rire. Jarkov le traite de crétin, et Gatineau esquive avec souplesse une casquette volante prête à s'écraser sur son nez.

– Je pensais plutôt vous proposer de doubler la première option. Cent pompes sur la glace.

John Hennington, le *magnanime* coach, réfléchit. Je ne peux m'empêcher de tourner mon regard vers Soren. Sauf que, contrairement à ce que je croyais, le nouveau joueur n'est pas en train de regarder l'entraîneur comme tous les autres. Non. Il me fixe. Moi. M'a-t-il reconnue ? Il a l'air... étrange. Je pourrais détourner précipitamment les yeux et faire comme si j'avais eu l'intention de les laisser traîner nonchalamment dans la pièce, mais je n'y arrive pas. Il est comme un aimant. Un aimant surpuissant qui attire inexorablement toute mon attention, un homme tellement séduisant que ça devrait être interdit. Ses yeux sont d'un bleu plus clair que dans mes

souvenirs, ses cheveux blonds parfaits sont presque blancs sous cette lumière, et...

– D'accord.

Le ton tranchant d'Hennington me ramène directement à la réalité.

– La prochaine fois, Gatineau, pense plutôt à la fermer quand je parle. Et vous, miss Kennedy, je vous conseille fortement de garder un œil sur votre réveil parce que, et ça me coûte de l'admettre, je vous en voudrais un peu si je devais amputer l'équipe de votre chevalier servant en cas de récurrence de votre part, vu ?

Thomas se rassoit, non sans avoir adressé un signe de tête au coach, puis il m'envoie un clin d'œil complice dans son dos. Pour ma part, je me contente d'acquiescer en silence, rouge comme une pivoine. Au moins, le nouvel arrivant semble avoir arrêté de me dévisager. C'est toujours ça de pris.

– Donc... où en étais-je ? Ah, oui, bienvenue chez les Rangers, Pettersen. J'espère que tu as pu retenir une poignée de noms. Aujourd'hui, les enfants, il faut qu'on teste les alignements pour voir avec qui notre ancien Sénateur pourrait être compatible. Maintenant, tout le monde en tenue, parce qu'on n'est pas en avance et y a du boulot ce matin !

Les joueurs se lèvent rapidement. Soren quitte la pièce d'un pas assuré, sauf que, lorsqu'il passe devant moi, j'ai droit à un froncement de sourcils, doublé d'un regard que je suis bien incapable d'interpréter. J'espère de tout mon cœur qu'il n'est pas en train de réaliser qui je suis et à quel point j'ai changé. Gatineau me ramène vers d'autres pensées nettement moins troublantes quand, en passant près de moi, il m'ébouffie les cheveux et m'embrasse sur le front. Je le repousse avec humour et me dirige vers le *head coach*, qui discute avec ses deux assistants.

– On devrait tester Jarkov avec Pettersen, je suis sûr que ça ferait des étincelles, propose le premier.

– Oui, ça serait... Paige ? Un souci ? demande le deuxième.

Je me racle la gorge et John se tourne vers moi.

– Paige ! dit-il. Qu'est-ce qui vous est arrivé ce matin ? Ça ne vous ressemble pas...

– Toutes mes excuses, Coach, j'ai eu un problème de réveil. Il n'a pas sonné.

John passe alors un bras autour de mes épaules.

– Vous saviez que je n'allais pas réellement vous punir ? m'explique-t-il avec le sourire. C'était surtout pour vous embêter. Mais je dois avouer que la perspective de voir Gatineau faire cent pompes parce qu'il a accouru pour défendre votre vertu va être un des meilleurs moments de ma journée ! Vous en pensez quoi ?

– Je dis que vous avez un petit côté sadique, plaisanté-je. Mais je suis soulagée de savoir que vous ne l'interdirez pas de match si j'arrive encore en retard !

– Vous avez sûrement raison. Pour le côté sadique. En revanche, ne poussez pas votre chance sur les retards, ma petite. Bon, je change de sujet, mais il faut absolument que vous voyiez Erik aujourd'hui, il ne joue pas comme d'habitude. Je suis sûr qu'il a un truc au poignet. Je ne veux pas l'envoyer voir les médecins de l'équipe pour le moment. Je me suis dit qu'une petite séance avec vous, en amont, ça devrait lui faire du bien.

– À vos ordres, Coach.

– Mais si vous pensez que c'est grave, vous n'hésitez pas à l'envoyer en consult', hein ?

– Très bien.

Je m'éloigne et m'arrête quand l'entraîneur m'appelle à nouveau.

– Oui, Coach ?

– Vous êtes un bon élément, Paige !

– Merci, Coach.

Lorsque les joueurs se retrouvent sur la glace pour s'entraîner, je demande l'aval de Clark pour aller observer la technique de notre nouvel élément. Étonnamment, il me propose qu'on y aille ensemble, car il est curieux, lui aussi.

Nous nous installons sur l'un des bancs et regardons les garçons. Dans un coin de la patinoire, je vois Thomas faire ses pompes sous la surveillance de son capitaine, qui, de temps en temps, s'éloigne pour récupérer un palet et le poser sur le dos de mon sauveur. Je ne peux réprimer un rire. Ce sont de vrais gamins...

– Blake ! crie le coach. Ce n'est pas le moment de faire des âneries ! Allez, ça suffit, Gatineau, reviens ici ! Et Blake aussi !

Les joueurs se regroupent devant le coach, un genou à terre pour écouter les consignes.

– OK, aujourd'hui, on commence par les exercices de passes habituels. Par deux. Pettersen, tu commences avec Jarkov. Ensuite, on testera du trois contre trois avec les buts rapprochés...

Je ne fais plus attention à l'entraîneur, car je suis bien trop occupée à regarder le nouvel arrivant. Depuis mes plus jeunes années, je suis une fan absolue de hockey. J'ai attrapé le virus grâce à mon père, qui jouait en ligue mineure quand il était plus jeune. Ma mère aimait ça aussi, bien entendu. En fait, c'était comme dans le film *Vice-Versa*, de Disney. J'étais, étant jeune, pareille à l'héroïne, Riley. Mon père m'a mise sur des patins dès mon plus jeune âge et, tous les trois, nous avons passé d'innombrables heures à jouer sur l'un des étangs près de notre maison. En grandissant, j'étais même dans un club junior avec l'espoir de faire carrière. J'étais aussi une supportrice très assidue de mon équipe : les Rangers, au plus grand dam de mes parents, aficionados du Wild.

Hélas, tout a changé après l'accident de voiture qui a fait de moi une orpheline. J'ai arrêté de pratiquer, et c'est aussi à ce moment que j'ai

commencé à prendre du poids. Pas énormément, mais assez pour cesser d'être, encore aujourd'hui, à l'aise avec mon corps. Cet événement a été un vrai traumatisme, et même si je ne jouais plus au hockey, j'ai continué à suivre la NHL, à conserver ce rituel qui rendait à ma vie un semblant de normalité. C'est surtout à ce moment que Soren a pris une autre dimension dans mon existence. Depuis notre rencontre, j'avais suivi sa carrière avec intérêt, mais, à partir du décès de mes parents, cet attachement – apparu deux ans auparavant, au hasard de notre rencontre fortuite dans les vestiaires – est devenu une vraie échappatoire à mon chagrin immense. Je le trouvais tellement beau sur la glace. Il me faisait oublier tout le reste. Il était mon salut parce que j'étais une très jeune femme qui ne savait pas comment affronter le drame de sa vie. Il était ma bulle d'oxygène du soir, lorsque je le regardais pendant ses matchs. C'était peut-être stupide, mais il était devenu presque tout pour moi. Avec le temps, la douleur s'est apaisée et j'ai pu apprendre à respirer, à avancer seule. Pourtant, Soren est resté celui qui, à sa manière, m'a aidée à surmonter tout ça. Je crois surtout que le premier coup de foudre d'une adolescente ne s'efface pour rien au monde. Je me revois chez ma grand-mère, scotchée à la télé, le soir, guettant le moindre de ses gestes. Alors, le voir en chair et en os, ici, c'est presque irréel. Surtout plus d'une décennie après notre première rencontre.

Je repense alors aux projets de Thomas et d'Emma : vouloir essayer de me caser avec Soren. Cette idée est vraiment stupide, car jamais un homme comme lui ne posera les yeux sur moi. Et même si c'est le cas, même si nous nous entendons bien, et plus si affinités, je n'ai pas le droit. Point. C'est écrit noir sur blanc dans mon contrat. Contrat qui matérialise la promesse que j'ai faite à mes parents le jour de leur enterrement. Pourtant, une question me taraude : se souvient-il de moi ? A-t-il ressenti la même chose que moi ce jour-là ?

- Il est sacrément doué, me dit alors Clark, assis à mes côtés.
- Euh... oui.
- T'es dans la lune, Kennedy ?
- Qui ? Moi ? Non, absolument pas.
- On dirait, pourtant, s'amuse-t-il.

Même si je fixe ce qu'il se passe sur la glace, je suis consciente du regard de mon collègue posé sur moi. Clark est vraiment un personnage étrange. Très fermé et sérieux, puis soudain ouvert et sympathique. Avec lui, je ne sais jamais sur quel pied danser.

Je décide de me concentrer sur Soren. Il est assurément encore plus impressionnant en vrai. Il n'a plus rien de l'adolescent que j'ai rencontré. Ses cheveux sont plus courts, ses traits, moins juvéniles. Il a beau être plus près de la fin que du début de sa carrière, il est toujours aussi doué.

Après plusieurs minutes à regarder les joueurs sur la glace, je réalise que je n'ai d'yeux que pour lui. Soudain, nos regards se croisent. Je suis trop loin, impossible pour moi d'en interpréter la signification. Une chose est sûre, une sensation étrange naît au creux de mon ventre. Ce n'est pas de l'excitation, c'est... de la peur. Une peur qui se répand tel un venin dans tout mon corps, et c'est Soren, sans même l'avoir réalisé, qui m'a injecté ce poison.

J'ai peur de ne plus être capable de faire mon travail correctement s'il est constamment là.

J'ai peur de faire une fixation sur lui, qui n'aurait pour conséquence que de me rendre malheureuse.

J'ai peur qu'il ne soit pas à la hauteur de mon souvenir.

J'ai peur que ma vie parte complètement dans tous les sens.

J'ai peur. Point.

Paige

« Tout ce que je demande, c'est qu'il me parle. »

Le lendemain, c'est complètement terrifiée que je débarque au travail. Je vais passer ma journée entière avec Soren et je ne sais absolument pas comment je vais réagir. J'ai tout aussi peur que j'ai hâte. Ce soir, on s'envole pour une semaine et demie. Au programme, Pittsburgh, Buffalo, Toronto et Detroit. Mais, pour l'instant, je suis toujours dans l'enceinte du centre, tout comme le reste de l'équipe. Je suis censée voir Erik et Jarkov en séance, mais aussi... *lui*. Le coach a envoyé un mail à l'attention de Clark et de moi, nous informant que Soren viendrait nous trouver pour faire un bilan rapide de sa condition physique, histoire de décider si on aura besoin de mettre en place une préparation d'avant match spécifique. Son ancienne équipe a envoyé son dossier au staff médical. Je n'ai personnellement accès qu'aux informations en lien avec notre activité.

J'arrive dans le cabinet du centre et salue Clark, qui écrit frénétiquement sur son ordi.

- Qu'est-ce qu'il t'a fait ? lui demandé-je.
- Hein ?

Clark lève le nez et fronce les sourcils.

- Ton ordi. Tu tapes sur ton clavier comme si tu voulais lui donner une leçon.

Il rit avant de se passer la main dans les cheveux en un geste qui trahit en réalité son agacement.

– Je suis en train d’envoyer un mail à mon frère. Il a décidé de m’utiliser comme alibi pour partir en vacances avec des potes à Vegas.

– Alibi pour qui ? m’amusé-je.

– Sa femme.

– Oh !

– Oh, comme tu dis. Il lui a raconté qu’il venait me voir ce week-end, et ce lâche a décidé de faire ça par mail pour se laisser le temps de se barrer avant que je réagisse. Donc, je suis en train de lui passer un savon.

– T’as bien rai...

– Bonjour, lance une voix grave qui me donne instantanément des frissons.

Je lève les yeux et tombe sur deux iris d’un bleu de glace irréel et... *renversant*. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Soren est là... dans mon... euh... notre cabinet.

Sa présence remplit la pièce, malgré une posture tout à fait décontractée, les mains dans les poches. Il est encore plus massif qu’il y a onze ans. Il a les épaules larges et un torse sculpté des plus impressionnant, et le tee-shirt blanc à manches longues qu’il porte ne cache absolument rien. Son pantalon cintré ne laisse guère non plus de place à l’imagination. Ce mec a des muscles par-dessus ses muscles, même avec des fringues. Il est toujours aussi blond, mais ses cheveux ne sont ni trop longs ni trop courts, la longueur idéale pour passer une main dedans et s’y accrocher.

Paige... mais arrête de le mater comme ça...

– Pettersen ! lâche mon collègue.

– Clark, Paige.

– Bonjour, soufflé-je, hésitante.

Le petit coup d’œil qu’il me lance me serre la gorge. Il se dirige alors vers Clark :

– Tu peux t’occuper de moi ?

Je ne vais pas mentir, je suis déçue... En fait, ce n’est pas réellement de la déception. Je ne saurais pas vraiment expliquer de quoi il s’agit exactement, mais la situation m’attriste, c’est indéniable. Vu le stress que j’avais de le revoir, je devrais être soulagée, mais non. Encore une fois, je ne sais même pas, en fait, ce que je voulais vraiment qu’il se passe.

Tant mieux ? Tant pis ?

Je décide de ne pas m’attarder dans la salle. Je me lève et me dirige vers la sortie, puisque Soren vient de clairement décider de ne travailler qu’avec Clark. Ce dernier hausse les épaules en ma direction, avant que je ne franchisse la porte, pour me faire comprendre qu’il est désolé. J’ai l’habitude que certains patients préfèrent s’adresser à un homme et à un kiné plutôt qu’à une femme et à une ostéopathe. Mais je ne m’attendais pas à ce que Pettersen m’ignore à ce point. J’entends la conversation entre Soren et Clark s’estomper au fil de mes pas. Je perçois qu’il y a du monde dans la salle de musculation et décide de partir à l’opposé. Arrivée près des toilettes, je m’y planque le temps de reprendre mes esprits. Je pénètre dans la petite pièce, puis dans un box. J’abaisse le couvercle du siège et m’assois dessus. Le soupir que je lâche est empreint, à parts égales, de soulagement et de frustration.

Avec, peut-être, un léger avantage pour la frustration.

Je serre mes mains l’une contre l’autre pour éviter qu’elles tremblent. Je ne sais vraiment pas comment je dois prendre ce qu’il vient de se passer. Je devrais laisser courir. Après tout, il y a une énorme chance qu’il ne se souvienne pas de moi, donc je ne dois pas me formaliser de tout ça. J’aimerais juste avoir l’occasion de lui parler. Idéalement, de savoir s’il se souvient de moi et ce qu’il en pense, et ce, sans passer pour une complète idiote dans l’opération.

Rêve toujours, Cacahuète.

L'équipe est à Pittsburgh. Le match a eu lieu en milieu d'après-midi et nous sommes de retour à l'hôtel. Nous ne partons que demain matin. Assise sur mon lit, seule dans ma chambre, je réfléchis. Étant l'unique femme, j'ai l'immense privilège de pouvoir bénéficier d'une chambre individuelle, ce qui est assez agréable, mais je suis plutôt sociable et je crois que je préfère largement être entourée, finalement. J'ai trop de difficultés à supporter la solitude. Je sais que certains des mecs sont en train de jouer aux cartes dans la chambre d'Isaac. Ils m'ont proposé de venir, mais j'hésite encore parce que je ne sais pas s'il y aura Soren. Pourquoi ai-je à la fois envie de le voir et de me planquer ? Je regarde l'heure sur mon portable et souffle bruyamment.

Bon, Paige, ne reste pas là... T'as pas peur d'un joueur de hockey, quand même ?

Je sors de ma chambre et me dirige dans le couloir aux murs crème et au sol recouvert d'une moquette épaisse et immaculée.

Je tire la lourde porte coupe-feu vers moi, non sans difficulté. Elle est trop massive et, alors que je m'avance, mes doigts ripent et elle se referme sur moi. Elle est alors arrêtée dans son élan quand une main puissante et ciselée apparaît dans mon champ de vision pour la retenir sans effort apparent. Je sens la chaleur intense d'un corps derrière moi.

Soren.

– Mer...ci, bafouillé-je.

– De rien, Paige.

Son ton est neutre. Ni froid ni réellement amical. Je suis presque déçue, mais je me reprends, franchis la porte et me tourne vers lui. Il lève sur moi un regard tout aussi énigmatique que son intonation. Sa présence emplît

l'espace. Il a cette aura surréaliste qui le rend à la fois intimidant et comme hors de ce monde.

Un dieu vivant parmi nous, simples mortels.

J'ai tellement envie de lui parler sans rougir comme une midinette pour apprendre à le connaître, exactement comme j'ai pu découvrir les autres joueurs de l'équipe à mon arrivée. Et ça, sans me laisser parasiter par un souvenir d'adolescence complètement hors sujet et insignifiant aujourd'hui. Je prends mon courage à deux mains et parviens enfin à décider de me lancer.

– Co... comment vas-tu ?

– Bien, je te remercie.

Bien ? Juste bien ? Pas de précision, pas de : « Et toi ? »

– Tu...

Le téléphone de Soren sonne alors et mes mots s'éteignent dans ma gorge. Il farfouille dans la poche arrière de son survêtement en coton et décroche.

– Pettersen, dit-il d'un ton un peu sec au téléphone.

Il me fait un signe de tête presque imperceptible et presse le pas avant de disparaître. Je suis bloquée, la bouche entrouverte, puis je me ressaisis d'un seul coup.

Paige, bourrique, bouge-toi !

Je pousse un soupir de frustration et m'avance en direction de la pièce où se trouvent les joueurs de cartes. Une porte du couloir s'ouvre soudainement devant moi et me fait sursauter. Un cri suraigu s'échappe alors de ma gorge, et l'homme responsable de mon émoi se tord de rire sans aucune retenue.

– Putain, Jude !

Il en pleurerait presque, plié en deux. Une paire de têtes, celles d'Antoine et de Taylor, sortent dans l'embrasure pour voir ce qu'il se passe.

– Salut, Paige, m'envoie gentiment Antoine avant qu'une voix crie mon nom depuis la chambre.

– Doc ? Y a ma Doc ? Viens jouer au poker, on est en train de plumer Isaac !

Je rigole et Jude, qui s'est enfin calmé, passe un bras autour de mes épaules.

– Allez, viens jouer avec nous.

Je regarde tour à tour les trois hommes devant moi et entends Thomas m'interpeller de nouveau. J'ai encore raté ma chance avec Soren, on dirait. Je décide de ne pas me laisser abattre – je me dis qu'on aura mille autres occasions de discuter encore. Pourtant, est-ce vraiment une bonne idée ? Pourquoi en avais-je tant envie, alors que, depuis le début, l'idée même de sa présence, de sa proximité me terrifie ?

– Alors, la blonde ou la brune ? me demande Isaac en me désignant les photos de deux femmes plutôt dénudées sur son téléphone.

On attend notre bus pour partir du Little Caesars Arena, où le match contre les Red Wings a eu lieu ce soir. Il est assez tard et la malchance fait que notre moyen de transport est *très* à la bourre, pour d'obscures raisons logistiques. Du coup, les garçons tuent le temps comme ils peuvent.

Comme des mecs, quoi.

- Isaac ! le grondé-je.
- Allez, Paige, les autres ont vraiment des goûts de merde. J’ai besoin de ta touche féminine pour trancher.

Je soulève les sourcils pour arborer mon plus bel air incrédule. Erik, de son côté, lève carrément les yeux au ciel avec ostentation, malgré l’intérêt certain qu’il semble porter à notre conversation. Je m’apprête à répondre lorsque quelqu’un se poste à côté de nous.

– Les mecs, arrêtez avec vos conneries, un peu de respect, dit alors la voix envoûtante de l’homme qui occupe très souvent mes pensées ces derniers temps. Excuse-les, Paige. Normalement, à cette heure-là, ils sont endormis ou saouls. Ils ne savent pas comment se tenir, surtout en présence d’une femme.

Je ne sais pas pourquoi, mais même si j’apprécie qu’il se soucie de « ma vertu », cette intervention me frustre.

– Le chevalier servant qui vole à la rescousse de la demoiselle en détresse ? plaisante Isaac. Allez, Soren, arrête de prétendre que t’es pas fait comme nous...

– Comme vous, je ne sais pas, mais ta femme m’a dit que j’étais plus grand que toi de dix centimètres, Isaac, répond alors Soren d’un ton complètement sérieux.

– N’importe quoi, on fait la même tai... Espèce d’enfoiré !

Notre capitaine donne alors un coup fraternel sur l’épaule de Soren et tout le monde se marre.

– Blague à part, Paige, ça te gêne ?

– Ça ne me dérange pas du tout. Je te remercie, Soren, de prendre ma défense, mais je peux les rembarrer moi-même s’ils abusent, répliqué-je, pour la première fois sans sourire.

Il fronce les sourcils devant mes paroles. Son regard pour moi est indéchiffrable. Pourtant, j’ai l’impression qu’il voudrait me dire quelque chose. Mais alors qu’il semble enfin se lancer, Gatineau, qui vient d’arriver,

m'attrape par les épaules pour me serrer dans un gros câlin. Du coin de l'œil, je crois discerner un tic nerveux le long de la mâchoire de Soren. On dirait qu'il serre les dents.

Mince, moi qui voulais, pour une fois, ne pas m'écraser pour qu'il daigne peut-être me parler...

– Pour répondre à ta question, Isaac, je dirais... la blonde, lancé-je pour cacher mon trouble.

– Très bon choix, plaisante Thomas près de mon oreille, avec la voix d'un commentateur sportif en pleine finale du Super Bowl.

– Elle a l'air plus... gentille, ajouté-je.

Soren s'éloigne alors en laissant traîner son regard sur moi une seconde de plus. J'essaie de ne pas y faire attention, mais je ne peux m'empêcher de tourner les yeux vers lui.

– À vrai dire, moi, je ne les aime pas trop gentilles, enchaîne alors une voix enjouée derrière nous.

Je tourne la tête et réalise que c'est Jude, fraîchement arrivé. Il était aux abonnés absents depuis plus d'une demi-heure. Ses cheveux sont en bataille et il arbore un sourire vraiment satisfait.

– Où t'étais, blaireau ? l'engueule alors son frère.

Jude soulève les sourcils de façon très équivoque.

– Putain, j'y crois pas ! s'éberlue Erik.

– Oh, putain, le veinard ! ajoute Isaac, jetant un regard dégoûté à ses photos de charme.

Le défenseur à l'air satisfait tire alors le col de sa chemise d'une façon théâtrale, dévoilant sa clavicule. Une marque de morsure se détache nettement, d'un rouge violacé contrastant avec la pâleur de sa peau. Tous les mecs se mettent à rire et à le féliciter, car il semblerait désormais que son absence était tout à fait volontaire, et plutôt agréable. Jude est vraiment

incorrigible. Mais, malgré la conversation des garçons, qui est plutôt divertissante, je suis irrésistiblement attirée vers... *lui*. Il est vraiment indéchiffrable, et j'avoue que cette distance qui existe entre nous me trouble au plus haut point. Je n'aime pas cette sensation qui prend de plus en plus de place dans mon ventre. Elle me déstabilise tout autant que l'homme qui en est à l'origine.

Lorsque le bus arrive enfin, Thomas est en train d'interroger Jude en bonne et due forme sur son escapade au septième ciel. Les garçons se précipitent dans le véhicule comme des collégiens. Je traîne derrière, un peu dans mes pensées, lorsque je percute le dos de quelqu'un. Je m'excuse avant de remarquer que je viens tout simplement de rentrer dans Soren.

– Fais attention à toi, Paige, s'il te plaît.

Il sourit simplement, mais n'en ajoute pas plus, avant de grimper dans le bus. Encore une fois, je reste muette et un peu abasourdie. Avec moi, Soren est distant, puis protecteur, puis à nouveau distant. Avec les autres, il semble bien s'entendre, mais dès que je suis là, il se referme. Est-ce que j'aurais loupé quelque chose ? Depuis son arrivée, il y a un peu plus d'une semaine, il reste un mystère, et cette absolue incertitude commence à me peser.

MARS

Paige

« Je souhaiterais être capable de lire dans les pensées. »

Cela fait trois semaines que Soren Pettersen a rejoint l'équipe. Pendant tout ce temps, nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de discuter. Il n'est pas froid, ni désagréable, ni méprisant. Non, j'ai le droit à un « bonjour » tous les matins, et souvent un « bonne soirée » ou un « bonne nuit », avec un sourire indéchiffrable. Il ajoute toujours *Paige* à la fin de ses phrases, comme s'il aimait bien entendre les consonances de mon prénom. Pas un seul jour ne s'est passé sans ces deux petites phrases et le sourire, que je veux croire gentil, qui va avec. Et puis il y a ces moments où j'ai cette impression étrange qu'il me regarde. Mais, dès que je tourne la tête, il est en train de faire autre chose. Je ne suis pourtant pas folle. On dirait presque qu'il a peur de venir vers moi. Est-ce que j'ai fait quelque chose qui l'a gêné ? Ou dit une bêtise ?

Je crève littéralement d'envie qu'il me parle, qu'il me dise pourquoi il m'évite, et de me livrer à lui, cœur à cœur. Je voudrais tant lui raconter ce qu'il a fait pour moi sans le savoir. C'est assez paradoxal : dans un sens, je veux interagir davantage, et dans l'autre, je suis, quelque part, soulagée que ça n'arrive pas – car, d'un, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, ça ne m'aidera pas à régler mon petit problème de « je ne dois pas faire une fixation sur lui », et de deux, je pense que je serais incapable d'aligner trois mots sans passer pour une complète idiote. Rien que de le croiser à la va-

vite dans un couloir me fait déjà perdre toute capacité à raisonner logiquement.

Le jour de son arrivée chez les Rangers, ça a été une catastrophe et, franchement, j'ai cru que j'allais faire un malaise à cause du trop-plein d'émotions dû à sa présence et à la réprimande du coach. J'en avais presque les larmes aux yeux. Je repense à ce moment, car je passe justement devant la salle de réunion où a eu lieu l'incident. Comme pour essayer d'oublier ce malencontreux événement et pour me persuader que je suis une femme adulte, libre, sûre d'elle, qui ne se laissera pas abattre par cette petite boule insignifiante au creux de mon ventre, je lève la tête et me redresse.

Allez, ce n'est rien, Paige. Ne pense plus à ça. Soren n'est qu'un collègue de travail de plus. C'est tout.

Alors que je me dirige vers mon cabinet (enfin, plus exactement celui de Clark et moi), au petit matin, j'entends les pas d'une personne arrivant de l'autre côté du couloir. Je me demande qui c'est, mais mon portable bipie à cet instant précis et je regarde le message que je viens de recevoir, sans m'occuper du reste.

[Je viens d'atterrir de mon vol de Moscou, est-ce que tu veux que je passe faire des courses ?
Bisous de ta brune préférée ;)]

[Figure-toi, ma brune préférée, que j'ai fait des courses hier parce que, pour une fois, j'étais de repos :-P]

[Bien, bien, ô déesse des courses !]

Je ris de bon cœur et, quand je relève la tête, je m'aperçois que les bruits de pas que j'ai entendus étaient ceux de...

- Soren... murmuré-je,
- Oh ! Bonjour, Paige.
- Oui, je... Bonjour, Soren.

Je m'aperçois trop tard que j'ai oublié que le couloir n'était pas tout droit. Comme je suis occupée à fixer le grand blond devant moi, je ne fais pas attention. Je rentre en collision avec le mur de manière assez violente. Mon visage – et surtout mon nez – percute la cloison. Le choc m'assomme à moitié et je tombe sur un genou, par terre.

- Paige, ça va ?

Soren, la voix paniquée, accourt à mes côtés. Par réflexe, je porte ma main à mon nez et sens un liquide chaud couler le long de ma paume. Je prends soudain conscience d'une douleur fulgurante.

- Aïe ! crié-je.
- Oh, merde ! Attends, ne bouge pas. Ne bouge pas, *Kjæreste*. Je suis là. Ça va aller.

Je ne me rends pas trop compte de ce qu'il se passe autour de moi, car j'ai vraiment très mal.

Comment m'a-t-il appelée ?

J'imagine qu'il a dû faire une erreur, ou alors j'ai dû mal comprendre, ce qui serait fort possible, vu la douleur qui me vrille le visage. Je sens alors Soren enlever délicatement ma main, qui tente toujours vainement d'arrêter le saignement, avant de poser un tissu épais, en coton, semble-t-il, sur mon nez.

- Voilà, ne bouge pas.

Il penche la tête pour capter mon regard.

– Paige ? Paige ? Regarde-moi, s’il te plaît.

Je tourne le visage vers lui, les larmes aux yeux.

– Tu peux te lever ?

Je secoue la tête et Soren me sourit.

– Je vais t’aider. On va t’emmener voir l’un des médecins. Il faut qu’on vérifie que tu ne t’es pas cassé le nez.

Il passe alors son bras autour de ma taille et m’aide à me relever.

– C’est bon, tu te sens de marcher ?

J’acquiesce doucement.

– Je me sens comme une idiote, marmonné-je à travers l’épais tissu qui, je m’en aperçois, n’est autre que son sweat à capuche.

Il rit tout bas de ma remarque avant de commencer à m’accompagner vers l’aile du bâtiment où travaillent nos médecins. Sa présence est très réconfortante et me fait oublier, un instant, que je ne suis qu’une pauvre empotée. Il va réellement falloir que j’apprenne à gérer mes réactions quand il est là. C’est quand même dingue d’avoir été tellement absorbée par quelqu’un que j’en ai oublié le mur juste devant moi. D’accord, on ne parle pas de n’importe qui, il s’agit de Soren, LE Soren... Mais tout de même, c’est du grand n’importe quoi.

– Tu n’as pas l’air d’une idiote, ne t’inquiète pas.

On avance toujours et je sursaute presque lorsqu’il reprend :

– Quand j’étais encore un bleu, je me suis pris un coup de crosse dans le nez pendant un match contre les Ducks. Sur la patinoire, je pissais le sang et...

– Je m’en souviens, arrivé-je à répondre doucement, en pensant presque qu’il ne m’entendrait pas à cause du sweat qui recouvre une partie de mon visage.

– Hein ? Comment tu te souviens d’un truc pareil ? s’amuse-t-il.

Je lui fais « non » de la tête et lui montre, du doigt, son pull plein de sang.

– Ouais, t’as raison, on en reparlera plus tard.

On avance toujours dans le dédale du centre d’entraînement lorsqu’il reprend.

– Donc, je pissais le sang et, sur la patinoire, je suis resté droit. Je suis un joueur de hockey, après tout, il faut montrer qu’on est des gros durs. Enfin... au moment où je suis rentré dans le vestiaire, je me suis mis à pleurer parce que j’avais vraiment très, très mal. Pas comme un bébé, mais j’avais les larmes aux yeux et je ne faisais plus le fier. Ce que j’essaie de te dire, c’est que, les accidents, ça arrive, et t’as le droit d’avoir mal. Il n’y a que moi ici, donc pas de problème. Ce n’est pas comme si on était de parfaits étrangers, en plus.

Je m’arrête net et, malgré la douleur, je le dévisage.

Il s’en souvient.

Il sourit alors, un peu embarrassé.

– Je suis désolé, je me demandais si tu te souvenais de moi... Je... De mon côté, je ne t’ai pas oubliée, Paige. Je n’ai pas osé venir te parler de peur de passer pour un crétin, mais vu ta tête, j’imagine que là, maintenant, je *passe* pour un...

– Merde ! Doc ! Qu’est-ce que t’as foutu ? Mais dans quel état tu es ! Putain, Soren ? Tu l’as tapée ? Je vais te démolir le portrait si t’as touché à ma Doc !

Comme sorti de nulle part, Thomas se tient devant nous, en survêtement, et il ne cache pas son effarement.

– Hé ! C'est pas moi ! Elle a eu un accident et j'étais là, abruti ! Je l'emmène voir le médecin.

– Sérieux ? Mais, Doc, fais un peu attention à toi ! Respecte-toi un minimum, bon sang !

Je ne peux me retenir plus longtemps et, malgré la douleur, je lui fais un vilain signe du majeur. Ce crétin rigole avant de se positionner de l'autre côté de moi et de passer la main sous mon coude pour m'aider à son tour.

– J'aime ton caractère, Doc. Mais sinon, plus sérieusement, qu'est-ce que t'as foutu ?

– Je ne regardais pas où j'allais, expliqué-je à travers le pull, en avançant, flanquée de mes deux gardes du corps.

– Hein ?

J'écarte le vêtement légèrement et répète.

– Tu es trop facilement distraite, Doc, plaisante Thomas.

Soren a le mauvais goût de glousser et son coéquipier fait de même. Je m'arrête et les fusille tous les deux du regard.

– Doc, tu fais vraiment peur !

Je fronce des sourcils.

– Non, mais le regard de tueuse, le sang partout... Tu ne vas pas nous faire un remake de *Carrie*, hein ? Tu trouves pas, Soren ?

Et les voilà repartis à rire. J'essaie de m'offusquer réellement, mais leur bonne humeur est communicative. Je ne peux m'empêcher de m'esclaffer à mon tour. La situation est vraiment comique, je suis bien obligée d'en convenir, mais rire ne me fait pas franchement de bien, et je grimace en poussant un « aïe » grinçant.

– Tout doux, Doc, me dit Thomas.

Il ne nous faut que peu de temps pour rejoindre l'un des cabinets, et c'est le Dr Edwards qui nous accueille. Après m'avoir installée sur une chaise, le gentil médecin prend l'initiative d'enlever le sweat-shirt toujours plaqué contre mon visage.

– Voilà, doucement. C'est bien, vous ne saignez plus, j'ai l'impression.

Il regarde mon nez avec attention et le touche du bout du doigt. Mes deux accompagnateurs sont restés postés derrière lui et me fixent avec intensité.

– Vous pouvez partir, vous savez, me hasardé-je.

– Non, statue Soren en croisant les bras.

– Même pas en rêve, ajoute Thomas.

Leur réaction me fait vraiment chaud au cœur. Edwards, lui, s'en fout royalement et continue donc son inspection. Il me fait ouvrir la bouche et vérifie mes dents, avant d'examiner mes pommettes.

– Le coach doit vous chercher, non ?

Ils ne me répondent même pas, me faisant bien comprendre qu'ils ne partiront pas de sitôt.

– Ça va aller ? Vous pensez que le nez n'est pas cassé ? Tu ne t'es pas ratée, Doc. T'as de la chance que Soren était là pour te sauver. Tu aurais pu te blesser enco...

– Gatineau, pouvez-vous vous taire deux secondes, s'il vous plaît ? C'est douloureux, ça ? me demande le médecin en palpant doucement mes zygomatiques.

– Un petit peu.

– Et là ?

– Pas trop.

– Alors ? insiste Soren.

Le médecin fait volte-face et je suppose qu'il lance un regard assassin aux deux hockeyeurs, car ils lèvent les mains dans un bel ensemble et font une moue assez marrante. Edwards revient vers moi avec un sourire complice.

– Je ne pense pas que ce soit cassé, miss Kennedy. Mais j'aimerais quand même faire une radio, d'accord ? Pour être sûr. Je vais aller préparer la machine et je reviens tout de suite.

Il se relève et se tourne vers Soren et Thomas.

– Tous les deux, rendez-vous donc utiles et cherchez un moyen de trouver des affaires pour votre thérapeute, qu'elle se débarrasse de ses vêtements pleins de sang.

– J'y vais, lance Thomas sans réfléchir.

– Je reste pour la surveiller, annonce Soren.

Le médecin rigole et sort en même temps que Gatineau. Je me retrouve seule avec Soren, qui ne me lâche pas du regard. Ça me trouble plus que je ne le voudrais et je baisse les yeux. Mon attention se porte sur mes genoux, sur lesquels repose le hoodie que j'ai bousillé. Je suis un peu mal à l'aise. Je soulève le pull et le lui tends.

– Je... je suis désolée, j'ai...

– Ne t'en fais pas avec ça, Paige. Ça m'est égal.

Il attrape le vêtement souillé et le jette dans la poubelle la plus proche.

– J'avoue que j'étais vraiment inquiet. Tu t'es cognée super fort et tu as perdu beaucoup de sang. Alors, je suis soulagé que tu n'aies rien.

Je ne sais pas quoi répondre parce que, *merde*, Soren Pettersen est en train de me dire qu'il était inquiet pour moi.

Soren Pettersen était inquiet pour moi... Inquiet pour moi !

L'idée s'ancre de plus en plus dans ma tête, et plus j'y réfléchis, plus ça me fait... paniquer ? Oh, merde, je vais paniquer...

Mon cœur se serre et ma respiration s'accélère.

Non, non, calme-toi, Paige.

Je respire profondément pour me calmer et ferme les yeux.

– Ça va ?

– Hum, hum.

Des bruits m'indiquent que Soren a bougé, et quand mes paupières se relèvent, il est accroupi devant moi. L'une de ses mains se pose sur mon genou.

– T'es sûre que ça va ?

Son pouce trace alors de petits cercles réconfortants sur mon jean. Je n'ose pas le regarder dans les yeux, alors je fixe le sol parce que, sinon, je vais paniquer pour de bon.

– Tu m'as porté chance, ce soir-là.

Je lève mon regard vers le bleu si clair de ses iris.

– Je sais que c'est bizarre de dire ça, reprend-il, mais j'ai mis mon premier but en NHL à ce match, et c'est grâce à toi.

– Je n'ai fait que recoudre ta veste, m'amusé-je.

– Oui, mais tu m'as motivé... Je savais que je connaissais au moins une personne dans les gradins.

– Waouh, soufflé-je, c'est...

Je ne trouve plus mes mots et, incapable de soutenir davantage son regard, je baisse encore la tête et observe sa main toujours posée sur moi. Il la retire alors gentiment et se relève.

– C'était étrange comme rencontre, hein ?

– Oui, je crois. Enfin, en un sens...

C'était surtout un déchirement de te voir partir dans ce couloir pour l'ado que j'étais.

J'aimerais discuter encore de tout ça, mais je ne pense pas avoir le courage d'avouer, un jour, tout ce que j'ai réellement ressenti lors de ce moment hors du temps. Heureusement pour moi, le docteur revient et m'invite à le suivre. Il est obligé d'ordonner à Soren de rester dans son bureau, car celui-ci semble avoir décidé de ne plus me lâcher d'une semelle.

Quelques minutes plus tard, les radios reviennent. Je n'ai rien de cassé. Fort heureusement. Mon ego, lui, en a pris un coup, et je suis troublée par certaines des choses qui se sont passées. L'attitude de Soren, en premier lieu, car il avait l'air réellement inquiet. J'imagine que n'importe qui l'aurait été, vu le choc que j'ai reçu et la quantité de sang que j'ai perdue. Pourtant, ses gestes, ses paroles semblaient porter au-delà de la simple crainte passagère, comme s'ils signifiaient quelque chose... d'autre. Je n'ai guère le temps de pousser mon dangereux raisonnement plus avant dans la spéculation.

Thomas revient quelques instants après avec une tenue de sport qui, normalement, est attribuée aux joueurs. Après que le docteur m'a nettoyé le visage et appliqué une crème pour éviter que mon nez n'enfle trop, je m'habille. Je sors du cabinet, et les deux garçons sont toujours là.

– Une vraie Ranger ! plaisante Thomas en me prenant dans ses bras avec précaution.

– Tu as eu de la chance, insiste Soren. Mais tu dois rentrer te reposer. Tu as perdu trop de sang, tu dois reprendre des forces.

Je m'écarte de mon ami.

– Je vais bien, vraiment. Mais vous, vous allez avoir des ennuis si vous ne retournez pas faire des pompes.

– J'ai prévenu le coach, Doc.

– On est embauchés pour te raccompagner chez toi, Paige.

- Quoi ? Mais non ! Il y a match, ce soir, je dois être là pour vous.
- Paige...
- Doc...
- Vous vous rendez compte qu'aucun de vous n'est mon grand frère ? Ni mon père, d'ailleurs, ironisé-je. Ce n'est pas parce que vous êtes des mecs beaucoup plus grands que moi que vous devez me dire ce que je dois faire.
- Ordre du coach. C'est plus fort que la famille.
- Non !

Je les défie du regard.

- Bon, moi, j'abandonne. Soren ?

Il ne dit rien et me fixe intensément. Puis il s'avance et s'exprime enfin.

- Paige...
- Non.

Il soupire et prend un air contrarié que je n'avais jamais vu sur son visage.

- S'il t'arrive quelque chose, quoi que ce soit, Paige, tu auras affaire à moi ! Tu restes le plus loin possible du banc, ce soir, ou alors je t'oblige à mettre un casque intégral pour protéger ton visage, est-ce bien clair ?

En tant que thérapeute physique, je suis normalement directement sur le banc pendant les matchs. Clark et moi avons tous les deux un accès prioritaire à la glace, en cas d'accident, pour apporter les premiers soins avant les médecins. Qui dit « banc » dit être complètement à la merci de n'importe quel palet perdu. Je reste sur le côté, je ne suis pas à la place du coach, face à la glace, mais les accidents arrivent, donc je comprends qu'il s'inquiète. Même si j'avoue que ça m'agace.

- D'accord.
- Bien, conclut-il.
- Bien, rajouté-je, déterminée, en posant mes mains sur mes hanches.

Il me lance un regard noir et décide de partir.

– Très bien ! crie-t-il au loin, en levant les bras en signe de défaite, sans même me regarder.

Il disparaît, et je me tourne vers Thomas.

– Il vient de se passer quoi, là ? me demande-t-il. Je ne l'ai jamais vu comme ça, c'est vraiment bizarre.

Devant mon silence, Thomas secoue la tête et s'en va à son tour, marmonnant un truc inintelligible. Moi, je reste figée sur place parce que, en effet, je ne comprends absolument rien à ce qu'il vient de se passer.

– Bon, tu viens ?

– Oui, j'arrive.

Soren

Putain, reprends-toi, Pettersen... Putain.

Je quitte l'aile médicale, toujours énervé. Je le suis contre Paige, contre Gatineau, et surtout contre moi-même.

Contre elle, parce qu'elle ne fait jamais attention à rien.

Contre Gatineau, à cause de son numéro d'éternel chevalier servant. Et désintéressé, en plus. Quel petit salopard !

Contre moi-même, enfin, parce que, merde, faut vraiment que j'arrête tout de suite cette fixation stupide.

J'ai besoin, là, maintenant, de trouver un moyen d'oublier cet épisode. Je décide de rejoindre les autres à la salle de sport pour me défouler sur un tapis de course.

J'entre dans la pièce, où tous les gars transpirent déjà. Je n'accorde même pas un regard aux autres. Pas envie de les envoyer chier par inadvertance. J'ai un pic d'agressivité à évacuer, voilà ma priorité actuelle. Par chance, je suis déjà en tenue. Pas besoin de perdre du temps à me changer. Je grimpe sur la machine. Je ne prévois même pas de temps de chauffe : j'entre directement une vitesse de 9 mph et me lance, porté par mon humeur de chien. Mes baskets frappent le tapis régulièrement. Ma respiration s'accélère. Je dois m'empêcher de penser à tout ce qu'il s'est passé.

Je me concentre sur mes foulées. Je fixe le mur en face de moi. Il y a une légère fissure dans le béton. Elle ressemble à un serpent qui ondule sur le sol. Ondule comme les boucles de Paige, qui tombent en cascade autour de son joli visage. Visage qui était encore maculé de sang il y a peu de temps.

Merde...

Je l'imagine encore avec son nez saignant abondamment, les yeux dans le vague. Cette vision d'horreur m'a retourné. Elle ne s'est pas ratée. J'avais l'envie furieuse de la serrer dans mes bras ou de l'engueuler pour qu'elle arrête enfin d'être aussi tête en l'air. Ou peut-être bien de faire les deux en même temps. Il faut qu'elle apprenne vraiment à faire plus attention. Un jour, elle va vraiment se blesser.

Et en quoi ça te regarde, abruti ?

J'essaie de chasser ces pensées invasives de ma tête fatiguée et me reconcentre sur mes pas. Mes poings sont crispés. Je tente de les desserrer pour faire circuler le sang et me calmer. Je commence déjà à transpirer et ça fait du bien. Faire du sport de manière intensive est l'un de mes moyens préférés pour expulser le stress ou la contrariété. Ça, et baiser, évidemment. Sauf que je ne me suis pas envoyé en l'air depuis... Ouais, *trop longtemps* suffira largement à résumer la situation. Je n'ai ni besoin ni envie de me plonger dans le *pourquoi*.

Stop, ne pense pas à ça. Stop !

Je secoue la tête comme si c'était un vrai moyen pour en extraire mes pensées. Sauf que ça n'en est pas un, évidemment. Tout ce que j'arrive à faire, c'est asperger la fissure-serpent d'une copieuse averse de gouttelettes de transpiration. Et le serpent me fait penser à...

Merde, Soren, arrête ça, tu veux ?

Tout me ramène à... elle.

Cette femme qui évolue avec une aisance étonnante dans ce monde d'hommes pas toujours délicats.

Cette femme au caractère malgré tout bien trempé, qui se cache sous une timidité absolument bandante.

Cette femme avec des courbes généreuses, délicieuses, que j'ai littéralement envie de dévorer.

C'est aussi pour ça que je me suis barré.

La manière dont elle m'a tenu tête a éveillé en moi un désir aussi soudain et inattendu qu'incontrôlable. Je ne sais pas si j'aurais eu le contrôle nécessaire pour éviter de la plaquer contre un mur si nous avons été seuls. Lui arracher ses fringues, sa blouse d'ostéo sexy, vénérer toutes les parties de son corps et la faire hurler de plaisir.

Non ! Même pas en rêve !

Je ne vais certainement pas coucher avec Paige. Ni l'attraper à la hussarde dans les couloirs du centre. Je ne peux pas. C'est rigoureusement impossible, particulièrement si on considère le foutoir intersidéral qui me tient lieu de vie en ce moment. Je suppose que c'est ce souvenir d'adolescent naïf qui me fait réagir comme ça. Ce bisou godiche que j'ai planté sur sa joue, comme un gros niais, avant de m'enfuir comme, ouais, un gros niais. En plein dans le mille. Mais je ne suis plus un gamin. Je ne suis plus *ce* gamin.

Le tapis de course indique que je ne suis là que depuis un quart d'heure. J'ai pourtant l'impression que je suis perdu dans mes pensées depuis une éternité.

Je dois vraiment arrêter ça tout de suite.

Tu n'as pas envie d'elle. Tu n'as pas envie d'elle. Tu. N'as. Pas. Envie. D'elle.

Quatre heures plus tard, je suis assis dans les vestiaires. J'ai terminé d'enfiler tout mon équipement et je suis prêt à rentrer dans l'arène. Le hockey, c'est ça : un combat de gladiateurs, une lutte de chaque instant. Je me lève et attends dans le couloir qui mène à la patinoire du Madison Square Garden. On attend tous là, avant l'entrée triomphale sous les feux des projecteurs, avec du bon vieux gros rock qui sature l'atmosphère de la salle. Je sautille sur place pour me réchauffer et assouplir mes muscles avant la ruée sur la glace. Je crispe et décrispe mes mains gantées sur le manche en carbone de ma crosse.

– C'est l'heure de botter des culs ! crie alors Antoine.

– Amen, mon frère, lance Gatineau dans une désastreuse imitation d'un prêcheur méthodiste du Sud.

Je tends mon poing et nos deux gants se rencontrent avec une violence réjouie.

– Amen, répété-je plus sobrement.

En moins d'une minute, tout le monde est là, et chacun y va de son petit rituel. Check du poing, tape dans le dos, coup de crosse sur les jambières. Les jumeaux sautent l'un contre l'autre, torse contre torse, avec toute la force dont ils sont capables, avant de retomber lourdement sur le sol. Jarkov se donne des claques. Il est sur pile électrique, comme d'habitude. On dirait des gladiateurs se préparant à rentrer dans le Colisée, où ils devront se battre pour leur vie devant un public assoiffé de sang. *Morituri te salutant.*⁶

La musique d'intro retentit lourdement dans la patinoire, où le public est présent en masse, comme à son habitude. Ici, c'est la patrie des Rangers, et ici on ne rigole pas avec le hockey. Les spectateurs profitent du maelström

de sons et de lumières qui annonce toujours les matchs et notre arrivée imminente sur la glace.

– Allez, les mecs ! On envoie la sauce ce soir, gueule alors notre capitaine.

– Hey ! crie en chœur l'ensemble des joueurs, moi y compris.

Il faut juste que je fasse abstraction de la très sexy et voluptueuse rouquine blessée qui sera sur le banc...

Gatineau se place alors à côté de moi et se penche.

– Ça va aller ? chuchote-t-il.

– Pourquoi tu me poses cette question ?

Il me jette un regard incrédule et attend que je réagisse.

Je sais exactement de quoi tu parles, Big G, mais je ne te ferai pas ce plaisir. Oh, non !

– T'as le droit d'avouer que ça t'a bien contrarié, Soren.

– Je ne vois absolument pas de quoi tu parles.

– Oh, bien sûr que si ! Mais... si tu veux. Faisons comme si tu n'étais pas autant accroché que nous à notre Doc.

Je grogne parce que je ne sais pas quoi faire d'autre. Il rigole avant de poser sa main sur mon casque et de me secouer la tête.

– Pense avec ton cerveau et tes muscles ce soir, dit-il à voix basse. Enfin, tes muscles... juste ceux qui te servent à jouer au hockey !

Il explose de rire face à sa connerie. J'ai envie de lui dire de se mêler de son cul, mais c'est le signal. Il est temps de rentrer sur la glace et de donner une bonne leçon de hockey aux Blue Jackets. Ils vont payer pour tous les autres, ceux-là.

C'est la troisième période et c'est l'égalité parfaite, 3-3. Il faut absolument qu'on marque pour éviter les prolongations. Depuis le début du match, j'ai toutes les peines du monde à me concentrer. Je n'ai pu m'empêcher de regarder Paige du coin de l'œil. Son visage n'est vraiment pas beau à voir et je n'ai qu'une seule peur : qu'un palet perdu aggrave les dégâts. J'en perds souvent mes repères, c'est certain. De toute façon, depuis que j'ai posé les yeux sur elle à New York, plus de dix ans après notre première rencontre, c'est le cas. Je ne peux pas me laisser distraire. Je dois absolument éviter le plus possible d'être avec elle. J'y suis plutôt bien arrivé, jusqu'à son petit accident. J'avais réussi à rester poli sans trop échanger, et quand je lui ai dit que je n'avais pas osé lui parler parce que j'avais peur de passer pour un crétin si elle ne se souvenait pas de moi, ce n'était pas *toute* la vérité. Je *dois* l'éviter. C'est *nécessaire*.

Arrête de tergiverser, tu as un match à gagner, Pettersen.

Je me parle à moi-même avec la voix du coach. C'est parfaitement ridicule, mais ça fonctionne.

Je me place pour la mise en jeu. Le dégagement interdit que vient de commettre l'un des Blue Jackets nous a placés directement dans la zone d'attaque. Je pose ma crosse sur le cercle d'engagement alors que mon adversaire croise la sienne juste en face.

Je me concentre sur ce qu'il se passe devant et autour de moi.

– Comment va ta mère ? Elle arrive à marcher ? s'amuse alors Johnson, juste à côté de moi.

Ce gars est l'un des pires « pests »⁷ de l'équipe adverse, mais, dommage pour lui, je sais aussi rester glacial quand je joue, parfaitement capable de contenir mes émotions.

Même si tu insinues que tu t'es tapé ma mère.

– Elle a du mal à se remettre. C'est la première fois qu'elle voyait un micropénis pour de vrai.

Ce petit con de Johnson en reste comme deux ronds de flan.

L'arbitre lâche alors le palet et l'adrénaline du jeu prend le dessus sur tout le reste. Taylor gagne la mise en jeu et fait une passe à l'un des jumeaux. Je me décale et patine sur quelques mètres pour me dégager du défenseur adverse. Erik me fait la passe. Mon cerveau bascule en mode automatique. J'attrape le palet d'un revers de crosse et fonce comme un dingue en direction des buts. Sauf qu'on me barre le chemin. Je change brutalement de direction, entre du côté droit et passe derrière la cage, la rondelle toujours en ma possession. Jarkov se place devant le gardien. J'avance encore un peu, pour passer de l'autre côté de l'arrière du but, et lui décoche une passe foudroyante. Il exécute une reprise instantanée. Le *puck* vole en direction du filet, mais le gardien dévie le tir. L'arbitre siffle l'arrêt de jeu.

Putain. Putain, putain, putain.

– Désolé, mec, c'était une belle passe.

– Pas de soucis, Jarkov, le rassuré-je en lui donnant une tape sur l'épaule.

Alors qu'on se dirige tous les deux vers le banc, cet enfoiré de Johnson revient à la charge. Il a dû enfin penser à une bonne réplique.

Pauvre con.

Il me cherche depuis le début du match, et comme cette fin de période est tendue, il tente le tout pour le tout afin de me déstabiliser. Je suis d'un calme à toute épreuve quand ça concerne le hockey et mon jeu, ce qui n'est pas le cas quand il s'agit de...

– Eh, Pettersen ! Quand on aura gagné, je me taperai votre petit kiné pour fêter ça ! Elle a un gros cul, mais...

Je ne le laisse même pas finir sa phrase et fais tomber les gants. L'équivalent, en hockey moderne, d'une provocation en duel. Je vais lui faire manger sa race, à ce petit merdeux. Un air satisfait s'étale sur son visage de petit salopard.

Ouais, t'as gagné, je perds mon sang-froid. Et maintenant, je vais te réarranger façon Picasso, mon pote.

Je m'élançe contre lui avant qu'il puisse réagir et mon poing percute violemment le côté de son casque, qui tombe entre nous avec fracas. J'enchaîne avec un crochet du gauche au menton pendant qu'il est sonné, puis me jette carrément sur lui. Je ne pense pas qu'il s'attendait à une fureur pareille. J'ai envie de l'incruster dans la glace. J'ai des semaines de frustration qui ne demandent qu'à sortir, et Johnson a ouvert les vannes en grand.

Pas touche à Kjæreste, trou du cul.

Je continue à le marteler de mes poings. Je ne contrôle plus rien. Et, alors que je me prends aussi un coup violent en pleine tempe et qu'on tombe tous les deux à terre, les arbitres nous séparent enfin.

On a gagné le match en prolongation. C'est Gatineau qui a mis le dernier but, et de manière plutôt grandiose : un tir frappé digne d'un film hollywoodien. Pour ma part, j'ai pris une belle pénalité pour la petite bagarre avec Johnson, et les quelques minutes que j'ai passées au cachot ont permis à l'autre équipe de profiter d'une supériorité numérique. Malgré ça, ils n'ont pas réussi à marquer, pour mon plus grand plaisir. Il faut dire que Johnson n'a guère fait mieux qu'un acte de présence après la rouste que je lui ai collée. Le seul problème, c'est que je suis vraiment en colère contre moi. Ça ne me ressemble pas, de perdre les pédales comme ça, et je dois

vite me reprendre avant qu'on vienne me reprocher mon comportement sur la glace ou que je fasse une *vraie* connerie.

Il va falloir que t'apprennes à bosser avec elle sans que ça devienne personnel, CAPISCE ?

Alors qu'on commence à rejoindre le vestiaire, je vois Paige discuter avec Clark. Elle lève les yeux sur moi et je crois discerner dans son regard une certaine froideur. Il faut dire qu'entre ma façon de péter les plombs sur la glace et celle dont je lui ai parlé après qu'elle a refusé de rentrer chez elle, elle doit avoir une sale image de moi. Je ne regrette pas d'avoir refait le portrait de Johnson, mais je m'en veux d'avoir réagi comme ça avec elle tout à l'heure. Je devrais m'excuser.

Nope, trop personnel.

Je devrais surtout aller me changer.

Putain, je rêve d'une douche.

Je commence à partir.

Mais merde, t'excuser ne veut pas dire l'inviter au resto. Tocard.

Ouais ?

Ouais.

Je fais demi-tour et décide de régler les choses définitivement. Au moins, on n'aura plus de dossier en cours et je pourrai essayer, de nouveau, de faire comme si je ne ressentais pas de désir pour cette femme.

– Non, il ne m'a pas rép...

– Excusez-moi, demandé-je en les coupant. Je peux te parler, Paige, s'il te plaît ?

Elle hoche légèrement de la tête. Clark s'en va, nous laissant seuls.

– Je voulais m’excuser pour tout à l’heure. Je n’aurais pas dû réagir de cette façon. Te voir te blesser comme ça, ça m’a secoué, et je m’excuse de ne pas avoir eu une réaction, euh... tu vois... une réaction *raisonnable*. De ne pas avoir été raisonnable. Vraiment désolé.

Paige me fixe avec les yeux grands ouverts. Je ne pense pas qu’elle s’attendait à ce qu’on reparle de ça. Elle se lèche alors la lèvre inférieure et, malgré sa blessure, le désir de suivre le même chemin avec ma propre langue est insoutenable.

– Mer... merci.

Elle n’en rajoute pas plus. Je retiens mon envie de caresser sa joue et m’en vais en ajoutant un petit signe de tête. Je ne peux cependant pas m’empêcher de lui dire un dernier mot avant de partir.

– Prends soin de toi, d’accord ?

OK, maintenant, on passe à autre chose...

Je dois continuer de l’éviter. Avec l’air naturel. Décontracté.

Putain, c’est trop le bordel dans ma vie...

Je suis épuisé et incapable de prendre la bonne décision.

Et je sens que, quoi que je fasse, je vais le regretter...

6 Expression latine qui signifie : « Ceux qui vont mourir te saluent. » Paroles prononcées par les gladiateurs devant l’empereur, avant le début des combats.

7 Un « pest », au hockey, est un joueur connu pour sa propension à déstabiliser le match et l'adversaire. C'est un provocateur qui joue avec les nerfs des autres, essayant, de son mieux, de les pousser à la faute.

Paige

« J'aimerais arrêter de ressentir des choses pour les mauvaises personnes. »

Le lendemain, je suis dans ma salle de bains, en train d'examiner les dégâts subis par mon nez. Il est toujours un peu enflé, et j'espère que ça partira vite. La couleur rougeâtre va à ravir avec mes cheveux ondulés auburn et ma peau blanche : ça me donne un côté guerrier, genre Boadicée⁸. Je profite de ce que je suis en peignoir, fraîchement sortie de la douche, pour monter sur la balance. Je grimace lorsque l'écran indique un chiffre que je déteste. Je me dis qu'un peu de sport ne me ferait pas de mal si je veux séduire quelqu'un. Mais quand on est comme moi, on n'intéresse pas vraiment les hommes, et certainement pas un dieu vivant comme Soren.

J'observe encore une fois mon reflet. Seule dans ma salle de bains, ce matin, j'ai du mal à garder le sourire que j'arrive à plaquer sur mon visage le reste du temps. Je pense être quelqu'un d'optimiste et d'enjoué, mais, de temps en temps, ma solitude me pèse. C'est peut-être puéril, mais l'arrivée de Soren dans l'équipe m'a fait réaliser mon envie de trouver l'amour. J'ai envie d'être aimée, j'ai envie qu'on me prenne dans les bras et qu'on me fasse l'amour toute la nuit. Je n'ai pas de raison de ruminer comme ça : j'ai un boulot de rêve, un toit au-dessus de ma tête, ma meilleure amie comme colocataire, une grand-mère qui m'aime. Je me sens coupable d'être déprimée juste à cause d'une histoire de mec. Ou, plutôt, à cause d'une *absence* d'histoire de mec.

Je finis de me préparer lorsque mon portable bipe à côté de moi, signe que j'ai reçu un message. Lorsque j'ouvre le SMS en question, mon moral s'effondre encore plus, car les mots que je lis me font un mal de chien.

[Tu me manques. Reviens, bébé.]

Douglas...

J'hésite un instant à bloquer son numéro, mais c'est au-dessus de mes forces aujourd'hui.

Je lève les yeux vers mon reflet. Je ne peux pas accepter qu'il ruine encore tout. Je ne peux pas accepter qu'un mec manipulateur et minable fasse autant de dégâts. Je dois arrêter ces sempiternelles crises de conscience. Je me force à sourire devant le miroir et essaie de positiver. J'évacue le plus rapidement possible mes pensées les plus tristes et trouve la force de garder mon sourire, avec un peu plus de cœur, cette fois.

Tu es une jolie fille, tu trouveras ton prince charmant ! Reste positive, Paige !

Je suis sortie de ma rêverie par un coup sur la porte.

– Dépêche-toi, Cacahuète ! Si on veut être à l'heure à l'aéroport, il faut qu'on parte dans dix minutes.

– J'arrive !

Je n'ai pas le temps de continuer mon introspection. Remontée à bloc, je mets la touche finale à mon maquillage pour essayer de cacher les bleus et sors de la salle de bains. Je tombe nez à nez avec mon amie, qui entreprend d'inspecter ma blessure.

– Ça se résorbe bien, mais... attends deux secondes.

Elle part, puis revient quinze secondes plus tard avec un petit pot.

– On va essayer ça pour cacher un peu plus ce vilain bleu.

Elle ouvre son minuscule récipient. Il contient une crème teintée orange, qu'elle prélève délicatement à l'aide de son index. Elle l'applique alors sur mon visage avec la même attention.

– Alors, comme ça, il se souvient de toi ?

– Oui.

– Juste « oui » ? Tu n'es pas contente ? Ça veut quand même dire que tu lui as fait une sacrée impression la première fois.

– Peut-être, dis-je, pensive.

Elle lève les yeux au ciel avant de terminer de badigeonner mon nez. Il ne lui faut pas beaucoup de temps pour qu'elle soit satisfaite de son œuvre.

– C'est beaucoup mieux, maintenant ! C'est toujours douloureux ?

– Ça peut aller.

Je retourne dans la salle de bains pour inspecter le travail d'Emma.

– Waouh ! Ça marche bien, ton truc !

– Oui, je sais ! C'est mon petit secret. Le vert annule le rose, l'orange pour le bleu. Pourquoi tu crois que j'ai toujours la peau parfaite, Cacahuète ?

– Parce que tu *es* parfaite ?

– Arrête de dire n'importe quoi. J'aimerais bien avoir tes belles fesses rebondies, annonce-t-elle en m'assénant une claque sur la zone citée.

Je sursaute.

– Aïe !

Elle me lance un clin d'œil amusé, puis regarde sa montre.

– Allez, faut qu'on y aille !

J'attrape mon sac de voyage, car, ce matin, on s'envole pour la Floride : les Rangers doivent affronter le Lightning, puis ce sera Saint Louis, Nashville et la Caroline. Je ne serai de retour que dans une semaine.

– Hé, Doc ! Comment ça va ? s'écrie Gatineau en me voyant rentrer dans l'avion.

– Mieux.

Il s'approche rapidement de moi et me serre dans ses bras.

– On arrête les cascades, du coup ? plaisante-t-il.

– Très drôle...

– Bien sûr que c'est drôle ! Regarde, même toi, tu souris.

Il serre gentiment mon épaule.

– Content que tu n'aies rien de grave, en tout cas.

– Merci. Et toi, le dos ?

– Tu as fait des miracles ! Je me sens beaucoup mieux. Ce n'est pas parfait, mais je revis.

On a passé pas mal de séances à remettre ses lombaires en place. Le boulot va être long et je ne suis pas sûre qu'il parvienne un jour à ne plus avoir mal. Mais j'essaie de faire tout ce que je peux, car c'est sa carrière qui est en jeu, et ce n'est pas rien.

– Je suis contente aussi, alors !

Thomas lève alors les yeux et regarde derrière moi.

– Hé, Pettersen, t'as eu le plaisir de tester les mains magiques du doc ?

Je me retourne et aperçois mon sauveur. Il me sourit, et une chaleur agréable prend naissance dans ma poitrine.

– Non, pas encore.

Après ma sortie du cabinet du médecin, c'était un peu tendu entre nous. Il n'était pas ravi que je ne rentre pas chez moi. Pourtant, à la fin du match, hier, il est venu s'excuser. Il m'a avoué que mon accident l'avait un peu stressé et qu'il n'avait pas été raisonnable. C'est le mot qu'il a utilisé : « raisonnable ». Quand il m'a dit ça, j'ai eu du mal à croire que Soren Pettersen ait des mots pareils à mon égard. Je ne suis que... *Paige*. Mais je crois que c'est surtout le « prends soin de toi » qui m'a définitivement émue. C'était très personnel et ça m'a touchée.

– Mec, continue Thomas, tu ne sais pas ce que tu manques.

– Je suis d'accord, enchaîne Isaac.

Les autres joueurs arrivent au compte-gouttes et chacun y va de son petit compliment sur mes capacités. C'est très agréable d'être louée comme ça, mais mon esprit reste focalisé sur Soren et je commence à rougir.

– Laissez-la respirer, bande d'idiots, annonce alors l'entraîneur, qui vient d'arriver. Vous la mettez mal à l'aise.

Tout le monde rigole, mais l'ambiance s'apaise vite et chacun vaque à ses occupations. On a trois heures de vol, plus le match ce soir. Les joueurs profitent en général des heures de transport pour se reposer. Je m'installe dans l'un des immenses sièges disponibles. On vole dans un Boeing 737, mais l'avion a été arrangé avec des sièges plus spacieux que les versions charters, où s'entassaient tant bien que mal jusqu'à cent cinquante personnes. Je m'assois à côté de Clark, davantage par habitude que par envie particulière. Clark est un mec sympa, mais un peu trop sérieux à mon goût. Je ne m'intéresse plus vraiment à ce qui se passe autour de moi et sors un bouquin de mon sac.

Un mouvement, dans ma vision périphérique, me fait lever le nez un instant et je m'aperçois que Soren est en train de s'installer près de moi,

juste de l'autre côté du couloir de l'appareil. Il ne me prête pas attention et commence à pianoter je ne sais quoi sur son téléphone.

Je souris comme une idiote.

Je l'observe du coin de l'œil en essayant de ne pas me faire remarquer. J'avais l'infime espoir qu'il ne soit devenu qu'un connard arrogant. Ça aurait vraiment simplifié les choses. Mais, depuis son arrivée, j'ai rencontré le vrai Soren Pettersen, le joueur de hockey qui n'a pas eu honte de me raconter qu'il s'était déjà caché pour pleurer après une blessure et qui s'est battu parce qu'un joueur adverse a insulté un membre de l'équipe. Personne n'a d'ailleurs voulu me raconter qui Johnson avait visé et ce qu'il avait dit, mais c'était assez insultant pour que le coach ne punisse pas Soren d'une corvée de pompes après leur débriefing. Le vrai Soren Pettersen, c'est aussi l'homme qui s'énerve quand on lui tient tête, mais qui s'excuse après, celui qui cesse soudainement d'être « raisonnable » quand il voit une collègue se blesser – à moins que ce soit quand il me voit, moi, Paige Kennedy, me blesser.

Non. Même pas en rêve.

Je refuse de considérer cette éventualité parce que, si je commence à croire que j'ai une quelconque importance à ses yeux, je ne vais pas pouvoir garder la tête froide. Pourtant, rien que le fait qu'il ne m'ait pas oubliée devrait montrer que j'ai un intérêt non nul à ses yeux. Mais, là encore, je suis déjà bien assez troublée pour ne pas croire au fantasme que j'ai de l'importance dans son monde.

Je l'observe discrètement, et la boule que j'avais au ventre revient à la charge. Étrangement, elle a disparu lorsqu'il m'a aidée, hier. J'imagine que le fait d'avoir une vraie interaction avec lui a transformé l'image idéale que je m'étais construite depuis des années en une vision plus réaliste, plus humaine. Ce n'est pas que je ne le trouve pas parfait. C'est plutôt que tout m'a paru naturel, comme si on ne s'était jamais quittés depuis notre première rencontre. Mais là, la boule revient... Elle est toujours nourrie par

cette peur, mais il y a aussi autre chose, indéfinissable, qui n'est pas de bon augure pour moi.

Soren est toujours concentré sur son téléphone, parfaitement neutre, mais, avant que l'avion ne décolle, son expression change du tout au tout : on dirait qu'il est en train de lire quelque chose qui le contrarie. Il fronce les sourcils et respire profondément, comme pour se contenir. Il balance son portable dans la poche devant lui, puis ferme les yeux en appuyant son crâne contre le dossier de son siège. Ses traits sont tirés et je ne peux m'empêcher de m'inquiéter pour lui. J'ai comme une envie furieuse de trouver ce qui le blesse et de le faire disparaître. Je pourrais le reconforter... Je me mets à penser à l'effet que cela pourrait me faire s'il m'embrassait, là, maintenant. Sentir ses mains se poser sur ma taille, profiter de la chaleur de son corps, de...

Non ! Rappelle-toi, Paige, tu ne peux que te faire du mal en ayant ce genre de pensées. Il. N'est. Pas. Fait. Pour toi.

– T'as pensé à faire ta liste du matériel pour la prochaine commande ?

Je me tourne vers Clark, qui vient de me sortir de ma rêverie.

– Pardon ?

– La commande ? Les crèmes, tu as envoyé la liste de celles qu'il te faut ?

J'essaie d'atterrir après mon petit voyage dans le monde des fantômes. J'avale ma salive avec difficulté et lui réponds en regardant dans le vide.

– Euh... oui, j'ai... tout ce qu'il me faut.

Je suis alors étonnée quand Soren m'adresse la parole.

– Ce n'est pas plutôt le truc des kinés, les crèmes ? me demande-t-il avec une curiosité non feinte. Vous, les ostéos, vous préférez tordre les gens, non ?

Tordre les gens ?!

Je tourne mon visage vers lui et il me regarde en souriant.

– Je... euh...

Et voilà, je n'arrive pas à aligner trois mots.

Reprends-toi, bon sang !

– Je m'en sers pour les massages... euh... les massages thérapeutiques, je veux dire, et c'est plus facile avec une crème. J'en utilise une... à l'arnica et au camphre, qui est efficace pour résorber les douleurs musculaires. J'ai aussi un diplôme de kiné, donc j'imagine que, ce que je fais, c'est un peu hybride.

– Intéressant. J'ai au moins appris quelque chose aujourd'hui. Tu vas mieux ?

– Mon nez, tu veux dire ?

Il acquiesce.

– Oui, je crois. C'est un peu douloureux et pas joli à voir, mais ça va.

– Ton visage redeviendra aussi parfait qu'avant, et en un rien de temps, j'en suis sûr.

Je suis estomaquée, car, après « je n'ai pas été raisonnable », il trouve que mon visage est « parfait » ? J'ai envie de lui demander ce qu'il entend par là, mais il tourne la tête vers le hublot. Je ne peux détourner le regard. Mon cerveau carbure à mille à l'heure et tout l'intérieur de mon corps devient chaotique. La chaleur qui se diffusait depuis ma poitrine s'étend à nouveau, et la boule dans mon ventre devient énorme.

Ne pas se faire d'illusions. Ne pas se faire d'illusions...

Je retourne au livre que j'ai sorti, avant que Clark engage la conversation avec moi, mais je n'ai pas le temps de terminer ma ligne que Soren m'adresse la parole encore une fois :

– Qu'est-ce que tu lis ?

Je tourne la tête vers lui et soulève mon livre pour lui montrer la couverture de la romance légère que je suis en train de commencer. J'ai droit à un sourire espiègle.

– Trop cliché ? tenté-je, embarrassée, en essayant de ne pas rougir.

Trop cliché de lire des romans à l'eau de rose ? Ou trop cliché d'être attiré par toi ?

Merde, merde. Non, pas ça.

– Pas du tout. Tout le monde aime lire des histoires d'amour, non ?

– J'imagine que... oui.

Je suis foutue, je suis super... méga... carrément... foutue.

Clark ne peut s'empêcher d'ajouter :

– C'est surtout un truc de nanas, quand même, plaisante-t-il.

– Je ne suis pas entièrement d'accord, répond Soren sereinement. Shakespeare était un mec, à ce que je sache, et il a écrit l'histoire d'amour la plus connue et lue au monde.

Il lève la tête et se penche en avant pour bien regarder Clark. Mon voisin ne pipe plus mot et Soren retourne à ses occupations, non sans m'avoir, au préalable, décoché un sourire entendu.

J'en reste coite. Je ne sais pas quoi dire ni quoi faire, à part le regarder. C'est le merdier dans ma tête et je sens que ça va vite être le merdier dans ma vie. Après les bonjours et les sourires chaleureux, après m'avoir aidée hier, après les « je ne t'ai pas oubliée », voilà qu'il me défend. Je ne pense pas que Clark ait fait sa remarque désobligeante par méchanceté, non, c'est un gars gentil. Je pense que c'est sorti tout seul, un propos de mec tout ce qu'il y a de plus classique, mais Soren a tout de suite remarqué que c'était

macho et méprisant. Et, tel un chevalier en armure étincelante sur son fidèle destrier, il a brandi son épée et...

Bon, faut vraiment que j'arrête, parce qu'en plus de dire n'importe quoi, la petite voix dans ma tête ne peut s'empêcher de prendre un ton épique, genre bande-annonce de film historique.

Je sombre peu à peu. Si j'avais été seule, à cet instant, je pense que j'en aurais pleuré, à la fois de joie et de tristesse. De joie parce que j'ai dépassé le stade de la simple connaissance avec lui. On échange, on interagit, et je n'ai pas l'impression d'être transparente. L'homme a effacé le fantasme d'adolescente, et je ne suis pas déçue : sa personnalité me plaît. Vraiment. De tristesse, aussi, car je me connais, je vais me faire des films (j'ai, hélas, déjà commencé), mais intérieurement je sais que je n'ai aucune possibilité d'avenir avec cet homme. Il ne peut pas être attiré par une fille comme moi. C'est si difficile de voir comment quelqu'un peut faire battre votre cœur à une telle vitesse quand vous ne voudriez plus qu'il batte du tout.

Je suis, encore une fois, arrachée au train chaotique de mes idées, puisque c'est le moment que choisit l'entraîneur pour partager une bonne nouvelle.

– Kutcherov est *out* pour ce soir. Blessure sur le haut du corps.

Tout le monde accueille l'annonce avec enthousiasme, car, quand le meilleur joueur de l'équipe adverse se blesse, c'est toujours une bonne nouvelle. Pas très sympa, certes, mais le hockey ne s'encombre pas de sentiments.

– Dommage qu'il ne t'ait pas sous la main, me dit doucement Soren, les yeux rieurs.

S'il te plaît, ne me souris pas comme ça... Tu ne te rends pas compte de l'effet que ça me fait.

J'ai envie de m'enterrer dans un petit trou et ne plus en ressortir parce que, là, c'est vraiment la cata. La cata totale. Je ne dois pas tomber sous le

charme. Non. Non. Non.

Je décide d'envoyer un message à Emma avant de devoir mettre mon téléphone en mode avion.

[Mayday, mayday... catastrophe imminente.

Je suis en train de craquer pour un

homme que je n'aurai jamais.

Aide-moi, s'il te plaît :')]

[8](#) Reine guerrière celte, qui s'est révoltée contre l'Empire romain.

Paige

« S'il y a bien un vœu dont j'aimerais la réalisation, ce serait d'être capable d'oublier mon physique. »

Après le match contre le Lightning, que les garçons ont gagné, nous nous sommes directement envolés, le soir même, pour Saint Louis. Le lendemain, tout le monde a droit à une bonne pause avant d'aller à la patinoire, vers dix-sept heures. Je décide de profiter de ce moment de calme pour aller me détendre dans le Jacuzzi. Il n'y a personne. Une chance, parce que je ne suis pas très à l'aise à l'idée de m'exhiber en maillot de bain devant qui que ce soit. Arrivée au spa, emmitouflée dans mon peignoir, je commence à en défaire le nœud quand deux mains se posent sur ma taille. Un « bouh ! » jovial retentit à mon oreille. Je hurle à pleins poumons en sursautant. Je me retourne et tombe nez à nez avec Thomas, absolument mort de rire. Derrière lui, Jude et Isaac se retiennent à grand-peine, une main devant la bouche comme une paire de collégiennes.

– Abruti !

– Oh, mon Dieu, Doc... c'était trop tentant..., articule, à bout de souffle, mon ami.

Je lui assène une pichenette sur le front par vengeance, car il m'a assurément foutu une trouille d'enfer.

– Aïeaaaaa !

Je lui tire la langue et plisse les yeux vers les deux crétins, derrière, qui rigolent de plus belle.

– Qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'avez pas de briefing ? dis-je, un air de défi sur le visage.

– Non ! Coach a d'autres choses plus urgentes à régler, le briefing est reporté dans une heure, explique Jude, un sourire aux lèvres. Donc, on t'a suivie, vu qu'on aurait dit que tu complotais quelque chose.

– Quoi ?!

– Ouais, affirme Isaac, mais maintenant on sait. Tu t'offres un petit moment de détente sans même nous inviter !

– Mais...

– C'est mal, Doc, tu n'as pas le droit de nous faire des cachotteries comme ça.

– C'est...

– Après, on comprend, enchaîne Isaac. Comment tu pourrais résister à trois beaux mâles à moitié nus si on te suivait dans ce Jacuzzi ?

Je deviens, en un instant, totalement écarlate et resserre les pans de mon peignoir. Maintenant que j'ai un public, hors de question de rentrer dans l'eau chaude. Je commence alors à m'en aller.

– Doc, qu'est-ce que tu fais ?

– Hors de question de me mettre en maillot de bain devant vous, bafouillé-je.

– OK.

Je le regarde, étonnée. Je m'attendais, de la part de Thomas, à devoir me justifier, mais...

– On se retourne deux secondes, tu rentres, et là, on te rejoint.

Là, ça ressemble davantage à du Gatineau.

– Non !

– Si, allez, Kennedy, intervient Jude. On ne verra rien quand on sera dans l'eau !

J'ai la bouche grande ouverte, car, là, je ne sais pas quoi dire.

- Allez, Doc, à l'eau !
- Mais vous n'avez même pas de maillot !

Thomas enlève alors ses vêtements à une vitesse impressionnante et se retrouve en caleçon, un air délibérément fier plaqué sur le visage.

- Voilà, maintenant, je suis prêt. Allez, Doc, trempette !

Je les regarde alors tous les trois se retourner. J'hésite un instant, avant de finalement pénétrer dans le Jacuzzi. Moins d'une minute après, Jude, Thomas et Isaac me rejoignent, avec l'élégance (et le volume sonore) de trois bulldozers déchaînés.

- On n'est pas bien, là ? affirme Isaac en prenant ses aises.
- Le rêve pour mon dos, soupire Thomas en fermant les yeux.
- Le rêve pour s'envoyer en l'air, aussi ! lance alors Jude, un sourire carnassier aux lèvres.

Isaac l'éclabousse abondamment, inondant de fait une bonne moitié de la pièce.

- Espèce d'obsédé !
- Mais quoi !? T'es pareil que moi !

Je rigole devant la franche camaraderie qui existe si naturellement entre ces hommes.

- Paige ? Défends-moi, s'il te plaît !
- Je défends Jude, plaisanté-je.
- Merci !

Nous sommes interrompus dans notre discussion par l'ouverture soudaine de la porte du spa. J'écarquille les yeux quand mon regard se pose sur Soren.

Il a à peine fait un pas qu'il bloque complètement. Je sais ce qu'il voit. Moi, une femme seule, entourée de trois hockeyeurs en sous-vêtements dans un Jacuzzi. Son visage est impassible, mais ses yeux en disent suffisamment. Il n'a franchement pas l'air d'apprécier la situation. Ça me trouble beaucoup plus que ça ne le devrait, et je ne peux m'empêcher de m'enfoncer au maximum dans l'eau pour me cacher complètement.

– Bah quoi, Pettersen, t'as jamais vu de Jacuzzi ou quoi ? Tu te joins à nous ou tu vas rester là toute la journée ?

Les paroles de Thomas ont au moins l'intérêt de casser la tension palpable dans la pièce. J'en ai des frissons.

– Non. J'avais juste oublié ma veste ce matin, dit alors froidement l'intéressé avant de traverser l'espace d'un pas raide et de récupérer ses affaires.

Il part encore plus vite qu'il n'est arrivé.

Qu'est-ce qu'il vient de se passer ?

– OK... Il est bizarre parfois, Pettersen, ou alors c'est notre Doc qui l'intimide ? plaisante Thomas alors que les deux autres s'esclaffent.

Je suis mal à l'aise. Je ne vois pas en quoi je pourrais intimider Soren, mais il a clairement fui comme un voleur.

Ne. Pas. Se. Faire. De. Film.

Alors qu'Isaac et Jude reprennent leur discussion pour savoir lequel des deux est le plus obsédé, je reviens sur la raison de leur présence avec moi.

– Alors, qu'est-ce qu'il se passe avec le coach ?

– On ne sait pas trop, explique Isaac. Apparemment, il devait avoir une conversation urgente avec le manager général.

– Pourquoi ? Vous pensez qu'ils ont prévu des *trades* ou un truc du genre ? relevé-je.

- Tout est possible, enchaîne Isaac.
- Mais t’inquiète pas, Doc, je ne te quitterai jamais.

Thomas me regarde, un sourire tendre sur le visage. Il tend alors son poing vers moi.

- BFF *forever* ?

J’éclate de rire.

– *Best friend forever forever* ? Putain, Big G, t’en tiens une couche, s’amuse Jude. Entre les neurones qui te manquent et ton côté cucul la praline, je me demande vraiment comment t’as fait pour emballer ta femme !

- Elle ne doit pas être au courant de tout, se moque Isaac.
- Hé ! Attention à ce que vous dites !

Les deux lèvent les mains en signe d’excuse.

- Je préfère ça. Bon, Doc, BFF... F ?

Je frappe mon poing contre le sien en rigolant.

- BFF... F.

On continue de spéculer au sujet du coach. C’est vraiment étrange. Il faut que ce soit sacrément important pour que ça décale un briefing d’avant match. On reste une bonne demi-heure dans l’eau à discuter, ensuite, de tout et de rien. Puis, au bout d’un moment, je commence à avoir bien chaud. J’aimerais sortir, mais je n’ose pas m’extraire de l’eau devant eux. Je gigote un peu sur moi-même, jusqu’à ce que je croise le regard amusé de Thomas.

- Tu veux sortir, c’est ça ?
- Absolument pas...
- menteuse.

Je serre les lèvres, mais, en mon for intérieur, je trouve ma propre attitude vraiment ridicule.

- Tu sais, Doc, faut vraiment que tu arrêtes de t’inquiéter pour ça.
- Dit le mec avec des abdos jusqu’aux sourcils ! ironisé-je.
- Argument rejeté, votre honneur, plaisante Jude. Déjà parce que j’ai plus d’abdos que lui, et puis, franchement, entre nous, tu sais très bien qu’on ne te jugera jamais sur quoi que ce soit.
- Je sais, soupiré-je, honteuse.
- Bon, OK, les mecs, on ferme les yeux, annonce alors Isaac.

Je sors rapidement et attrape mon peignoir.

- C’est bon, les informé-je timidement.

Les trois me regardent, un sourire aux lèvres.

- Pas de problème, Doc !

Le clin d’œil que m’offre Thomas est rassurant. Les garçons repartent alors en pleine discussion pendant que je rejoins les vestiaires.

Les cheveux encore trempés, mais habillée, je décide de retourner dans ma chambre ; je dois pour cela passer par le rez-de-chaussée. Alors que je me tiens devant les ascenseurs, j’entends des sons étouffés venant du couloir, derrière moi. Je sais que je devrais me comporter en adulte et m’efforcer d’ignorer tout ça, mais je reconnais alors la voix de Soren. Le plus discrètement possible, je pénètre dans l’aile réservée aux séminaires et m’arrête tout près de l’une des portes donnant sur une salle de réunion.

- Elle a appelé au siège ? grogne Soren.

Je ne devrais pas entendre cette conversation, j’en suis absolument certaine.

- Oui, dit alors le coach.

Le coach, qui devait régler une chose avec le manager général ? Le coach, qui maintenant discute avec Soren ?

J'entends ce dernier faire les cent pas et soupirer de frustration.

– Tu aurais dû tout de suite m'en parler, Pettersen, explique Hennington calmement. Ils ne sont pas très enchantés, sur place.

– Putain, je sais...

– C'est pour ça que tu as voulu partir d'Ottawa ?

Attends ? Il l'a demandé, ce transfert ?

Je n'ai pas le temps d'en écouter davantage, car j'entends, à ce moment, des pas arriver en face de moi. Je me précipite à nouveau vers les ascenseurs et appuie frénétiquement sur le bouton d'appel. Quand, enfin, je me retrouve seule dans la cabine, je soupire. Je me sens très mal d'avoir espionné cette conversation. Je n'ai pas entendu grand-chose, mais assez pour savoir que le transfert inattendu de Soren n'était pas innocent.

Paige

« Je donnerais tout pour rester des heures avec lui, et qu'ensuite il me prenne dans ses bras. »

Enfin deux jours de pause ! Emma n'a rien trouvé de mieux que de me proposer d'aller à une soirée pour fêter mon anniversaire, qu'on a loupé il y a quelques jours. D'après ses propres dires, c'est « une soirée avec du beau monde », et d'après, encore une fois, ses propres mots, ce sera l'occasion de me « trouver un mec à ramener à la maison », parce qu'apparemment elle a été invitée par l'hôte de la soirée et compte ne pas rentrer à l'appart à la fin. Elle m'a donc expressément précisé (genre, très, *très* lourdement) qu'elle ne serait pas à la maison cette nuit. J'aime bien faire la fête, mais j'avoue que, ces derniers jours, je suis épuisée. Les nombreux vols que j'ai dans les pattes et les décalages horaires qui vont avec me donnent l'impression de m'achever à petit feu. Mon Dieu, que je suis éreintée ! Cependant, quand Emma a décidé d'un truc – et ce truc étant, en l'occurrence, « faire la fête pour célébrer dignement tes 27 ans » –, je ne peux pas refuser. La seule contrainte que je me suis imposée pour cette soirée est de ne pas boire d'alcool. Pas une seule goutte ! Je suis déjà assez fatiguée comme ça, alors si en plus je bois, je vais finir par danser sur les tables. Ou rouler dessous. Donc, non, pas de bière, pas de tequila.

Rien. Nada. Nicht.

– Qu'est-ce que t'en penses ?

J'ai essayé, du mieux que j'ai pu, de bien m'habiller. J'ai enfilé un jean slim noir, des escarpins avec des talons vertigineux (qui me font déjà mal aux pieds), et une blouse rouge, joliment décolletée mais pas trop (juste assez pour ne pas ressembler à une nonne). Elle est juste assez fluide et longue pour cacher les quelques parties de mon anatomie dont je ne suis pas particulièrement fière. C'est un art que j'ai appris à cultiver au fil des années : dévoiler ce que je veux montrer pour mieux effacer ce qui me gêne.

– C'est très joli, ma belle, *tu* es très jolie. Viens t'asseoir, maintenant, je dois m'occuper de ton maquillage et cacher les dernières petites traces de ton accident.

– Merci.

– De rien, ma Cacahuète !

Une heure plus tard, je ressemble presque à une star grâce au talent de mon amie. J'ai relevé mes cheveux en une queue haute et, franchement, même moi, je dois avouer que je ne me trouve pas trop mal.

– Allez, en route, beauté ! me dit Emma en me claquant les fesses.

– Mais arrête de faire ça, bon sang ! m'exclamé-je en riant.

– Non, mais attends, tu as vu ce cul que tu as ! C'est trop tentant.

– Il est *gros*, ce cul que j'ai.

– Peut-être, mais même Beyoncé me dit de te dire qu'elle est jalouse.

Je lève les yeux au ciel et attrape ma pochette et mon manteau, avant de partir pour cette fameuse soirée dont je ne sais absolument rien.

On arrive au pied d'un building, un hôtel chic à Manhattan, dans l'Upper East Side. Devant l'entrée se tient un employé en uniforme très classe, qui nous ouvre la porte avec une certaine gravité.

– C’est quoi, cette fête, Emma ? chuchoté-je alors qu’elle m’emmène, en me tenant le bras, à travers un hall richement décoré. On se croirait dans *Gossip Girl* !

– T’as vu ! Le bar est au dernier étage et, pour info, c’est une soirée privée. C’est T.J. Heche qui m’a invitée, annonce-t-elle lorsque l’on entre dans l’ascenseur.

J’attrape son coude et la retourne vers moi avec énergie.

– T.J. Heche ? Attends, T.J. *fucking* Heche ? Des Red Sox ? Tu plaisantes ?

– Non !

– Non, mais attends, comment un être humain normal comme toi – toute hôtesse de l’air sois-tu – peut se faire inviter par l’un des anciens meilleurs joueurs de la meilleure équipe de base-ball des États-Unis ?

Elle se rapproche de mon oreille et chuchote de manière très équivoque.

– Les stars prennent aussi l’avion, bébé...

– Ah, la garce ! J’envie tellement ta vie sexuelle, vraiment !

Elle rigole, extrêmement fière d’elle.

– Il vit à Boston et organise des fêtes à New York ?

– On dirait, me répond-elle en souriant. De toute façon, ce n’est pas vraiment là où il est qui m’intéresse. C’est plutôt... là où il va aller, enfin... *venir* ce soir, tu me suis ?

Je la regarde, ne comprenant pas de quoi elle parle, et puis mon esprit s’illumine. Un air choqué se plaque sur mon visage.

– Emma ! T’es une complète obsédée !

– Ouais, je sais. Mais le sexe, c’est tellement bon, soupire-t-elle. Est-ce que ça fait de moi une salope ?

– Certainement pas. T’as le droit d’aimer le sexe. D’ailleurs, moi aussi, je veux m’envoyer en l’air.

– On va remédier à ça ! Ce soir !

Nous n'avons pas vraiment le temps de poursuivre notre conversation, puisque l'ascenseur arrive à destination et s'ouvre sur un petit hall. Là, un autre employé nous indique, d'un signe de la main, d'avancer tout droit.

Un bruit de musique filtre à travers d'immenses portes coulissantes, richement ornées de motifs asiatiques sculptés, face à nous. Lorsque nous entrons, nous nous retrouvons dans un lieu gigantesque, décoré dans le même style que les portes. De vastes baies vitrées offrent une vue époustouflante sur la nuit new-yorkaise. C'est absolument splendide. Le bar est bondé. Des gens dansent, d'autres boivent ou discutent. Mon regard se perd dans la foule et je réalise que la plupart des invités sont des sportifs de haut niveau ou des personnalités connues.

– Alors ? Je ne t'avais pas dit qu'il y aurait du beau monde ?

– Totalement... Mais... mais comment veux-tu que je trouve quelqu'un ce soir, petite maligne ? Je ne joue tellement pas dans leur catégorie.

– Déjà, tais-toi, Cacahuète. Tu racontes n'importe quoi. Ensuite, je te rappelle que le but est surtout que tu oublies ton Soren. Et éventuellement que tu trouves une nouvelle obsession.

– Je ne suis pas...

– Emma ! Beauté fatale, tu as pu venir, crie alors l'un des invités en s'approchant de nous.

Je réalise que c'est T.J., LA légende du base-ball et notre hôte pour la soirée.

– T.J. ! glousse mon amie.

Il arrive à grands pas et saute littéralement sur Emma tout en l'embrassant sur la joue. Ils se regardent de manière très équivoque en se tripotant sans aucune gêne. En attendant qu'ils aient terminé leur très classe rituel de séduction, je tiens la chandelle sans conviction, un peu vexée d'être ainsi ignorée, jusqu'à ce que ma meilleure amie le repousse gentiment et me présente. Je suis quelque peu intimidée de rencontrer cet homme à la renommée incroyable, mais il me met tout de suite à l'aise. Il nous fait la conversation quelque temps, puis propose à Emma de le suivre.

Je sens bien qu'il a envie de franchir une étape à laquelle je ne serai de toute évidence pas conviée.

– Je vous rejoins plus tard, capitulé-je. Je vais aller me chercher quelque chose à boire.

– T'es sûre ?

Emma se penche vers moi et chuchote :

– Je suis d'abord là pour toi, ma chérie. C'est ton anniversaire et...

– Va t'éclater ! Moi, je vais bien me trouver quelqu'un avec qui discuter.

– Mais...

– Mais rien du tout. Regarde mon visage. Air décidé. Va !

Elle aussi a une vie de dingue et elle a tout à fait le droit de s'amuser de temps en temps. En réalité, ça me donne une bonne excuse pour me poser dans un coin. Je ne perds pas une minute et pars en direction du bar, puis m'assois sur l'un des hauts tabourets en cuir.

– Un virgin mojito, s'il vous plaît, demandé-je à un barman extrêmement charmant.

– Virgin ? s'étonne-t-il, levant un sourcil espiègle.

– Oui !

– Vous êtes sûre ? demande-t-il en riant.

– C'est moi ou vous essayez de me convaincre de boire ?

– Loin de moi cette idée, c'est juste que vous devez être la seule fille ici à me demander une boisson sans alcool. Vous êtes... unique.

– Une nonne au milieu des pécheurs ! plaisanté-je en souriant.

Il me sourit en retour. J'ai presque l'impression qu'il essaie de me charmer. On commence à discuter, et je me plais à croire qu'il ne fait pas que son boulot en étant agréable avec moi. Cependant, mes petits espoirs disparaissent quand une blonde pulpeuse, du genre splendide, s'installe sur le siège voisin et devient, en un instant, le centre de l'attention du plus si gentil barman.

Pfff, voilà un bon rappel de mon insignifiance. Merci, j'avais vraiment besoin de ça.

Je me lève avec ma boisson et décide de trouver un coin sombre où me planquer. Emma est hors de vue, et c'est tant mieux. Elle, au moins, doit s'amuser comme une folle, et c'est le principal. J'ai à peine fait quelques pas que je m'arrête aussitôt. Je crois rêver. Là, assis près d'une table basse, dans un angle pas vraiment éclairé, se trouve la dernière personne que j'aurais cru rencontrer ici. Soren a le même air que s'il subissait un détartrage chez le dentiste. Il boit une bière à petites gorgées et, manifestement, se fait royalement chier. Je ne sais pas si je dois complètement l'ignorer et faire comme s'il n'existait pas, ou alors...

Je ne sais pas ce qu'il me prend, mais j'ai furieusement envie d'aller le voir. Je veux profiter de sa présence, transformer cette soirée en un vrai moment agréable. Il a l'air aussi seul que moi : il ne m'en faut pas plus pour me lancer.

J'arrive près de lui et pose mes fesses sur une banquette basse, à moins d'un mètre de sa personne.

– On dirait que ton chat vient de se faire écraser.

Soren tourne les yeux vers moi. Un air étonné se plaque alors sur son visage. Il me fixe comme si j'étais une apparition. Je décide de me la jouer décontractée avec lui, même si, intérieurement, je suis terrorisée à l'idée qu'on se retrouve physiquement aussi proches.

– Bonsoir, Soren. Moi, c'est Paige, au cas où tu l'aurais oublié. Tu sais, l'ostéo qui abat les cloisons avec son nez...

– Paige ?

Je crois que je viens de faire une énorme connerie. Il n'a pas du tout l'air d'apprécier de me voir. J'ai soudainement envie de m'enfuir très loin et de me cacher jusqu'au lendemain matin.

– Merde, désolée, je... Tu sais quoi ? On va faire comme si je m'étais trompée. On ne se connaît pas et je vais...

Je commence à me lever. Soren attrape alors mon poignet et me tire vers le bas tout en douceur. Je retombe sur mon siège en réussissant, par je ne sais quel miracle, à ne pas renverser mon verre.

– Ne dis pas n'importe quoi, Paige. Tu es la bienvenue, c'est juste...

Une espèce de silence gêné s'installe entre nous. Je triture mon verre entre mes mains et fais semblant d'être très inspirée par la musique. Je m'apprête à relancer la conversation, avant que ça devienne carrément l'angoisse, quand il ajoute :

– Pardonne-moi, j'ai cru que j'halluciniais encore. Je...

– Encore ?

Merde, mais qu'est-ce qu'il veut dire par là ?

– Qu'est-ce que tu fais là, au fait ? se dépêche-t-il d'ajouter.

– C'est une bonne question, mais qu'est-ce que *tu* fais là ?

Il rit un peu nerveusement.

– J'en sais foutre rien, très honnêtement, soupire-t-il, désabusé.

Il boit une gorgée de sa bière et se vautre sur le canapé. J'ai envie de me caler contre lui. Je crois que je donnerais n'importe quoi pour qu'il me prenne dans ses bras, là, maintenant. Nous restons comme ça pendant un temps infini jusqu'à...

– T'as mangé ? me demande-t-il alors, sans aucun rapport avec quoi que ce soit.

– Euh... pas vraiment.

– Allez, viens.

– Qu'est-ce...

Il laisse sa bière, attrape mon verre pour le déposer à côté et prend ma main. Le contact de sa paume contre la mienne m'électrise complètement, j'en ai le cœur serré. Il m'incite à me lever.

– Sor... ?

– Je t'invite. Viens, dit-il en s'avançant.

Je reste clouée sur place et le regarde, intriguée, nos deux mains toujours liées.

– Allez, viens !

Il tire gentiment sur ma main et je cède. Sauf que, comme je suis toujours aussi empotée, je manque de tomber. Soren me rattrape.

– *Easy*. Tu ne voudrais pas encore te blesser, si ? Tu fais aussi les carrelages, avec ce nez, alors ? me taquine-t-il.

Je secoue la tête, vaguement honteuse. Il sourit et passe son bras autour de ma taille. Je suis sur un petit nuage, car mon souhait de tout à l'heure se réalise. Je suis si près de lui que je peux sentir son parfum, et, comme je m'y attendais, il est divin.

Il se fraie un chemin à travers la foule, jusqu'à la sortie. Dans le couloir, il me lâche, à mon plus grand désarroi.

– Je connais un resto sympa juste à côté. C'est moi qui offre. Pas de discussion. C'est pour te remercier : tu me donnes une bonne excuse pour me tirer de cette soirée.

Paige

« Je souhaiterais avoir la force de tout te dire. »

Un quart d'heure plus tard, nous sommes attablés dans une petite pizzeria. Rien que tous les deux. J'ai envie de croire que c'est un rencard, même s'il est rigoureusement impossible que ça soit le cas, mais c'est tellement agréable.

Nous commandons une pizza à partager avec deux canettes de Dr Pepper, et alors que je mords dans ma première part, il me pose LA question qui tue.

– Pourquoi tu as décidé de venir travailler pour les Rangers ? C'était un choix particulier ou tu voulais juste bosser dans le milieu du hockey ?

Il croque dans une part, lui aussi, attendant ma réponse.

– Ça a toujours été mon équipe préférée.

– Mais oui, je m'en souviens maintenant. Tu me l'as dit, ça, et que tes parents roulaient pour le Wild.

– Mais... mais comment tu peux te souvenir de ça ?

– J'ai une bonne mémoire. Un joueur fétiche, chez les Rangers ?

– Euh...

Je deviens alors toute rouge, c'est plus fort que moi. Je ne sais plus où me mettre. Mon cœur se met à battre de plus en plus fort.

– Paige ? Pourquoi tu rougis ? me questionne-t-il en riant.

Je grignote une nouvelle part en pensant qu’il va oublier mon embarras, mais ce n’est apparemment pas mon jour de chance.

– Alors, dis-moi. Je trépigne d’impatience, là.

Il ne va pas lâcher le morceau... Je fais quoi, moi, maintenant ?

– Euh... mon joueur préféré n’était pas dans les Rangers... commencé-je, craintive et mal assurée.

– Attends, c’était quand même pas... moi, si ?

– Oh, merde, soufflé-je en prenant ma serviette pour me dissimuler derrière. C’est super embarrassant.

Il rigole, mais assurément pas par moquerie. Non, son rire est chaleureux.

– Paige ?

Je reste planquée, honteuse et...

– Paige, c’est mignon, t’inquiète.

Sa main se pose alors sur la mienne et abaisse ma serviette. Je me laisse faire, mais je suis incapable de le regarder dans les yeux. Je fixe mon assiette.

– En tout cas, ça explique pourquoi tu te souviens de ma minuscule blessure quand j’étais un bleu.

– Oui, je... Tu sais, j’ai perdu mes parents quand j’avais 18 ans, et...

– Merde, désolé, Paige, je... je ne savais pas.

Il pose sa grande main sur l’une des miennes, en un geste de compassion qui me touche au plus profond. Je ne peux réprimer un frisson. J’ai tellement envie de lui dire à quel point il a compté pendant cette période, lui dire que, même maintenant, mon cœur ne bat que pour lui... Mais je ne

peux pas lui raconter tout ça, je ne peux que lui dévoiler une partie de l'histoire. Même si, depuis mon accident, je suis plus à l'aise avec lui, il y a des choses que je ne peux pas encore aborder.

– Merci, Soren, c'est... gentil. Tu sais, quand ils sont morts, je suis partie vivre chez ma grand-mère paternelle, et le hockey à la télé était la seule distraction qui me permettait de m'échapper.

– Je ne sais pas quoi te dire, je suis sincèrement désolé.

Sa main quitte la mienne et je regrette instantanément la chaleur de sa paume sur mon corps.

– C'était il y a longtemps... et faire ce boulot, c'est aussi une façon pour moi de leur rendre hommage.

– Pourquoi ?

J'avale une gorgée de mon soda avant de répondre. J'ai peur de paraître...

– C'est stupi...

– Paige, non, me coupe-t-il avec douceur. Dis-moi.

Je lève enfin les yeux, rivés au fond de mon assiette depuis tout à l'heure.

– Quand ils sont partis, je leur ai promis que je ferais tout pour réaliser mes rêves. Ne pas abandonner. Me battre de toutes mes forces pour ce que je voulais.

– Ce que tu voulais ? Intégrer les Rangers ou devenir kiné ?

– Intégrer les Rangers. Le jour de l'enterrement, j'étais dévastée, mais en même temps, je voulais leur montrer, où qu'ils soient, que j'étais résolue à les rendre fiers malgré tout. Alors, j'ai fait cette promesse. C'était une façon de les maintenir en vie avec moi, en quelque sorte. Ce n'est que plus tard que j'ai trouvé ma voie dans le médical. J'ai envoyé mon CV aux Rangers et... rien ne s'est passé. Alors, j'ai mis ma promesse de côté. Mais quand j'ai reçu cet appel, quand j'ai intégré l'équipe, c'est un peu comme si... enfin... comme si j'avais honoré leur mémoire.

Je croque dans ma pizza pour ne pas laisser les larmes me monter aux yeux tandis qu'il me fixe sans rien dire, jusqu'à...

– Je suis certain qu'ils sont fiers de toi. Je ne vois pas comment ça pourrait être autrement. Et, tu sais, c'est tout sauf stupide, Paige. Je trouve même que c'est très courageux de réagir comme ça quand on perd ses parents à 18 ans.

Encore une fois, ce qu'il me dit me touche profondément.

– Je ne sais pas... J'ai arrêté de venir à mes entraînements de hockey, quand ils sont partis, parce que ça me faisait trop penser à mon père. Mais, bizarrement, regarder la NHL à la télé, c'était différent. C'est petit à petit devenu un vrai exutoire.

– Attends, t'as joué au hockey ? s'étonne-t-il, allégeant ainsi la conversation.

– Oui. Euh... rien de bien extraordinaire. Mais, tu sais, je viens du Minnesota, l'État...

– ... le plus canadien des États-Unis, complète-t-il.

– Oui, c'est ça, confirmé-je en souriant.

Il me rend mon sourire.

– Vous êtes une fille surprenante, miss Kennedy... Tu aurais pu me le dire quand on s'est vus dans ce couloir.

– Je n'y ai pas pensé sur le coup, et puis ce n'est pas comme si on avait eu le temps de vraiment discuter. On était des inconnus.

– Hum. Alors, quand est-ce que j'aurais le plaisir de te voir sur la glace ? me demande-t-il en mangeant.

– Houlà ! Jamais ! m'amused-je.

– Allez... Paige !

– Nooonnn ! Je n'ai pas patiné depuis près de dix ans, ça risque d'être un peu ridicule. Ou même *carrément* ridicule.

– Je suis sûr que non. De toute façon, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas ! Allez, Paige ! Ce serait fun ! Un contre un, contre moi !

– Même pas en rêve, monsieur Pettersen... Si je décidais de me couvrir de honte, j'aimerais encore me fracasser *une nouvelle fois* le nez contre un mur en te croisant dans un couloir.

Il rit de bon cœur avant de dévorer sa pizza.

– Et pour en revenir à ce que tu m'as dit tout à l'heure, c'était courageux de se focaliser sur un rêve comme ça, même si tu as abandonné le hockey. Je sais ce que c'est de vivre en ayant un objectif qui surpasse tout le reste.

– Le hockey a toujours été toute ta vie ?

– Oui. Je suis sur des patins depuis que j'ai 5 ans, et je me suis battu toute ma vie, dès ce moment-là, pour en arriver où je suis aujourd'hui. Quand mes potes traînaient en ville après les cours, moi, j'avais entraîné pendant des heures. Tous les soirs, et sans pour autant délaissier l'école. Je n'ai pas eu la même adolescence que les autres. C'est éprouvant, mentalement et physiquement, mais le jeu en valait la chandelle. C'était *mon* rêve.

– C'était la NHL ou rien, hein ?

– T'as tout compris ! s'amuse-t-il en terminant son repas. Après, ça voulait dire accepter le bon comme le mauvais. Contrairement à ce que les médias peuvent montrer, c'est loin d'être une vie facile. Entre le rythme de sportif de haut niveau et le feu des projecteurs qui sont toujours sur toi, même quand t'es malade ou en vacances, ça peut être assez épuisant de tout gérer. J'adore mon boulot, même si tu pourrais penser l'inverse avec ce que je viens de dire. Je *vis* même pour ça. Mais, parfois, j'aimerais juste rester au lit et traîner chez moi toute la journée sans rien faire. Et manger de la glace. Des tonnes et des tonnes de glace. Mais surtout, ne pas avoir à gérer... certains problèmes. La fatigue est là.

– Je peux imaginer. T'as subi pas mal de trucs à Ottawa, hein ? C'est pour ça que t'es parti ?

– Euh... non, pas vraiment. J'avais besoin... de changer d'air, tu vois ? Tu vas finir ta pizza ?

Je suis étonnée par ce soudain changement de sujet, j'aurais voulu en savoir plus. Mais, en effet, j'ai laissé une grosse part de pizza au fond de mon assiette.

– Tu n’as rien mangé, reprend-il.

Comment lui dire que je n’ai pas envie de passer pour une goinfre ? Je suis déjà assez ronde comme ça pour ne pas, en plus, montrer de la moins classe des façons que je ne fais pas attention à ce que je mange. En réalité, si j’avais été avec Emma, j’aurais terminé ma part. Et peut-être même la sienne. Mais, devant lui, je ne peux pas.

– Paige ?

– Tu la veux ? m’empressé-je de lui demander en lui tendant mon plat.

– Paige, je ne vais pas te juger parce que tu avales deux parts de pizza... enfin, si c’est ça qui te gêne.

Je ne lui réponds pas, mais j’imagine que le rouge qui colore mes joues est un indice suffisant pour comprendre que, oui, c’est ça qui me gêne. Un sourire triomphant apparaît alors sur son visage.

– C’est bien ce que je me disais. La pizza, c’est la vie, alors mange.

Son côté autoritaire pourrait me refroidir, mais c’est l’effet inverse qui se passe. J’ai chaud, tout à coup, et j’apprécie qu’il me mette à l’aise en se montrant aussi détendu.

– La pizza, c’est la vie, hein ? C’est ta deuxième passion, alors ?

– Exactement ! plaisante-t-il. La pizza et les sundaes. D’ailleurs, je vais aller nous en chercher. Ne bouge pas.

Il se lève et, alors qu’il attend au comptoir de la pizzeria pour nous commander deux pots de glace, il m’adresse un clin d’œil qui me fait fondre littéralement.

– Et voilà, deux sundaes caramel qui marchent, lance-t-il avec une voix d’annonceur sportif en revenant d’un pas décontracté.

J’apprécie vraiment de passer ce moment avec lui. Je ne l’ai jamais vu aussi à l’aise et j’ai l’impression d’avoir franchi un cap dans notre...

relation. J'ai envie de tout savoir sur lui, qu'il me parle de... lui. *Tout ce qu'il y a à savoir sur lui.*

- Alors, hockey, pizza et sundae. J'espère, pour toi, que t'as d'autres intérêts dans la vie, le taquiné-je.
- Bien sûr que oui, petite maligne...
- Et donc ?
- Tu promets de ne pas te moquer ?

Je lève les sourcils. Je ne m'attendais pas à une demande pareille.

Même en faisant l'activité la plus ridicule du monde, il serait quand même sexy, c'est certain !

- Paige, je veux que tu jures, insiste-t-il.
- D'accord, d'accord : promis. Alors ?
- J'adore regarder le patinage artistique.

J'éclate de rire avec toute la franchise du monde, parce que je n'aurais jamais cru de ma vie qu'un hockeyeur comme lui puisse aimer... ça.

- Je savais que tu allais te moquer... souffle alors Soren en croisant les bras, un demi-sourire sur les lèvres.
- Désolée... dis-je, à bout de souffle et toujours pliée en deux. Je... je... vais me cal... mer.

Les autres personnes présentes dans la petite échoppe me regardent avec une mine amusée, mais quand même curieuses de ce qui a bien pu provoquer pareil fou rire. J'arrive à me contenir avant d'essuyer les quelques larmes qui se sont échappées de mes yeux.

- T'as fini ?
- J'ai fini, dis-je, toujours hilare. Donc, le patinage artistique. Choix très... intéressant pour un homme de ta carrure.

Soren baisse alors le regard sur son torse et ses bras musclés, toujours croisés contre lui.

- Tu admettras que c’est étonnant.
- Pas un mot à qui que ce soit, Paige !

Je fais semblant de fermer ma bouche avec ma main avant de jeter une clé imaginaire.

– Je trouve ça beau, explique-t-il, et puis je dois avouer que je suis très impressionné par la technique des patineurs. Ils arrivent à passer des trucs à des années-lumière de ce qu’on est capables de faire en NHL.

– C’est récent, comme intérêt ? lancé-je, réellement curieuse de comprendre.

– Non. En fait, quand j’étais gamin, ma mère ne loupait jamais un championnat. Je regardais avec elle, et franchement, ça assure sur la glace. J’aime le sport et, ouais, j’avoue, le patinage artistique.

À la mention de sa mère, je crois déceler une certaine... révérence. Comme si elle était très importante pour lui.

– Tu sais, je ne te juge pas, au contraire, précisé-je pour clarifier les choses. Je trouve ça même plutôt classe que tu passes au-dessus des clichés, que tu t’intéresses à ce sport sans a priori. Et puis à chacun ses passions : je ne lis bien que des romans à l’eau de rose, et j’adore ça !

– J’ai pu le remarquer, me taquine-t-il. Allez, mange ta glace !

Le reste de la soirée se déroule vraiment bien. On passe un long moment à parler de tout, de rien, et il finit par réussir à me convaincre de lui accorder, dans un avenir proche, un petit match à un contre un. Hélas, notre moment de complicité prend fin brutalement lorsqu’il reçoit un coup de fil d’un de ses collègues qui, apparemment, le cherche partout à la fête de T.J.

– Désolé, je dois y aller. J’ai promis à Vince que je le ramenais. C’était agréable, merci. Tu... grâce à toi, j’ai vraiment passé une très bonne soirée.

Il se penche alors et m’embrasse sur la joue, avant de partir comme si de rien n’était – mais, pour moi, ça signifie beaucoup. J’aurais aimé pouvoir passer davantage de temps avec lui, et peut-être le questionner sur son

transfert – parce que je l’ai bien remarqué, il a détourné la conversation dès que je lui ai posé la question.

Mon petit cœur en a pris un coup, ce soir.

Profite de ta chance, Paige.

C’est vrai, après tout, ce n’est pas tous les jours que mes vœux sont presque exaucés.

Paige

« Je souhaite que le temps se fige pour toujours. »

Plus les jours passent et plus je me dis qu'il est tout bonnement impossible de ne pas ressentir ce que je ressens pour Soren, même si j'en connais la malheureuse issue. J'ai lutté, mais ça ne sert à rien. Le pire, dans tout ça, c'est que ça provoque en moi des réactions complètement irréflechies.

Avant-hier, après un énième message de Douglas, alors que nous étions au beau milieu de la Caroline du Nord pour notre dernier jour de périple, j'ai presque failli lui répondre et lui demander de venir me rejoindre. Heureusement, une longue conversation téléphonique avec Emma m'a finalement dissuadée de le faire. Enfin, plus précisément, j'ai surtout été convaincue par sa menace de m'écortcher vive et de se faire un manteau en peau de cacahuète, plutôt que par les arguments du genre « il t'a menti » ou « il est trop vieux », avec lesquels elle avait démarré. Notre discussion a ensuite tourné, bien sûr, autour de Soren. D'après elle, il craque pour moi. Ce que je trouve, bien sûr, insensé. Et, toujours d'après elle, il faut que je fasse le premier pas moi-même, car les femmes doivent prendre le pouvoir, et les Scandinaves sont du genre à toujours tergiverser. Quoi qu'il en soit, tout ça n'a aucun sens. J'ai notamment expliqué à Emma que, même si elle avait raison, il y a toujours cette histoire de contrat. Je n'ai pas le droit d'être avec lui, et perdre ce travail, ce serait abandonner mon rêve. Cela signifierait trahir la mémoire de mes parents, et c'est tout bonnement

impossible. Je suis enfin heureuse, là où j'ai toujours voulu être, et je ne compte pas abandonner ce pour quoi je me suis battue.

Ce qui m'intrigue, aussi, c'est que Soren n'est encore jamais venu me voir en thérapie. Clark s'est occupé de lui à plusieurs reprises, mais moi, absolument jamais. Je ne sais pas pourquoi. Je ne me l'explique pas. Il est souvent près de moi, mais il ne supporte pas l'idée que je le touche ? Je suis une professionnelle, et lorsque je manipule quelqu'un, mes gestes sont toujours purement techniques. Le fait que je sois une femme qui soigne des hommes n'a jamais été un problème. Mis à part lui, tous les joueurs sont passés entre mes mains. Même l'entraîneur, qui souffrait dernièrement de l'épaule, est venu me voir pour profiter de mes talents. Clark y est passé une fois, aussi. On dit toujours que les cordonniers sont les plus mal chaussés, et je crois que, pour les kinés et les ostéos, c'est pareil. On passe tellement de temps à s'occuper des autres qu'on oublie parfois notre propre santé.

Pourtant, même si je n'ai jamais eu le plaisir de prendre soin de Soren, on discute. Beaucoup. Tous les jours.

Ce soir, on est en plein match contre les Islanders, nos rivaux new-yorkais de Long Island (plus particulièrement de Brooklyn). Depuis le début de la rencontre, l'ambiance est électrique et l'on est passés pas loin de plusieurs blessures. Isaac s'est pris un palet dans la joue, qui heureusement n'a pas fait d'autres dégâts qu'une méchante coupure. Jarkov a plongé, tête la première, par-dessus la rambarde qui sépare notre banc de la glace, en atterrissant directement sur les genoux de ses coéquipiers, et Thomas a subi, encore une fois, une mise en échec qui n'a pas arrangé l'état de son dos. Quant à Soren, il a été chirurgical, réussissant un coup du chapeau⁹ dès la deuxième période, qui a mis en ébullition l'équipe adverse. C'est bientôt la fin du match et mes joueurs mènent quatre à trois. Rien n'est encore acquis. Je ne laisse rien paraître, car je me dois de me tenir correctement sur le banc, mais je suis, intérieurement, surexcitée. J'ai envie de hurler des encouragements et de féliciter les Rangers pour leur incroyable boulot. Les dernières minutes sont intenses. Le trio d'attaquants formé par Soren, Jarkov et Taylor, notre Tchèque sanguin, s'installe au centre de l'espace.

L'arbitre se place entre Taylor et son adversaire, avant de lâcher le palet. Les deux hommes se le disputent comme des chiffonniers, et c'est le Ranger qui remporte la mise en jeu. Tout s'enchaîne alors très vite. Les trois hommes remontent dans la zone d'attaque, suivis par les jumeaux, Jude et Erik. Une, deux, trois passes, et Taylor marque un dernier but à une fraction de seconde de la sonnerie de fin de match. Le gardien des Islanders est tellement énervé qu'il explose sa crosse en la frappant violemment contre sa cage de but. Les Rangers, eux, fêtent leur victoire sur la glace. Je suis sur un petit nuage, mais je n'ai pas le temps de tergiverser. La soirée n'est pas encore finie pour moi. Je laisse les joueurs défiler devant moi pour rentrer au vestiaire. En passant, j'ai droit à un clin d'œil de Gatineau et à un joli sourire de la part des autres. La réaction qui m'étonne le plus est celle de Jarkov, qui me prend dans ses bras et me soulève du sol. Il sent la mort et dégouline de sueur, mais son rire de joie sincère me fait oublier son état. Il repart aussi vite qu'il est arrivé, sous le regard médusé de ses coéquipiers et du reste du staff.

- Il est vraiment bizarre, ce gars, me dit Clark.
- Ouais. Allez, viens, on va aider à ranger le matériel.

Il est tard, et Zach, mon chef, m'a demandé d'aller finir de récupérer les maillots et les bas des joueurs pour les envoyer à la laverie. Je n'hésite pas en rentrant dans les vestiaires, car, s'il me fait cette demande, c'est que les mecs sont partis et que je ne risque pas de tomber sur l'un d'entre eux, à moitié à poil, en train de se changer. Pourtant, j'ai à peine mis un pied dans la pièce que je tombe nez à nez avec un Soren dégoulinant d'eau, une serviette autour des hanches. Ce n'est pas comme si je n'avais jamais vu de joueurs dans leur plus simple appareil, mais là, il s'agit de Soren, pas d'un autre. Il a un corps d'apollon, qui me fait tout de suite un effet de dingue. Je

détourne vivement le regard, cache mes yeux d'une main et me répands en excuses.

– Oh, merde, Soren ! Je ne savais pas que tu étais encore là, vraiment désolée.

Je retire ma main et regarde le mur.

– Pas grave, Paige, dit-il en riant. Attends, je mets un caleçon et tu pourras faire ce que tu veux.

– Je peux partir si...

– Non, tu vois, c'est bon. Je suis décent.

Je lui fais face à nouveau et j'essaie à tout prix de ne pas le regarder. En fixant mes pieds, je me dirige vers l'immense bac, au milieu de la pièce, où les joueurs ont plus ou moins réussi à lancer leur tenue sale. Comme d'habitude, le vestiaire est un vrai chantier et, alors que je commence à ramasser les bas qui traînent par terre, Soren se précipite vers moi.

– Attends, je vais t'aider.

– Non, c'est bon... C'est mon boulot, je vais...

Et là, je fais l'erreur de me relever en posant les yeux sur lui. Soren n'a pas pris la peine d'enfiler autre chose que le simple boxer qui moule avantageusement ses hanches. Ma réaction ne se fait pas attendre et je vire à l'écarlate. Je ne sais plus où me mettre et mes gestes trahissent certainement mon état, car Soren bat précipitamment en retraite vers son banc.

– Je vais peut-être m'habiller.

– D'accord.

Oh, putain ! Voilà, il t'a vue rougir, et maintenant il est mal à l'aise.

J'essaie d'accélérer pour récupérer le matériel au plus vite et partir d'ici, quand je sens une présence à côté de moi.

– T'es sûre que tu ne veux pas que je t'aide ?

– Non. Tiens, regarde, j’ai fini.

Je jette les derniers maillots dans le bac lorsqu’un portable bipe. Soren se retourne vers les bancs et fouille dans son sac pour récupérer son téléphone. Je devrais être loin maintenant, mais je suis incapable de m’arracher à l’incroyable attraction que j’éprouve pour cet homme qui me rend dingue. Il est habillé, à présent, impeccablement sanglé dans son magnifique costume anthracite. Il était beau presque nu, mais, étrangement, je le trouve encore plus impressionnant comme ça. Cette tenue très formelle lui donne un côté extrêmement sérieux et inatteignable.

Il EST inatteignable, Paige...

En lisant son message, il sourit avec ce qui ressemble à de la tendresse et, lorsqu’il relève la tête vers moi, son sourire est toujours là. Je lui rends la pareille sans pouvoir m’en empêcher.

– Euh... désolé, c’est ma mère. Elle me félicite pour ce soir.

– Tes parents sont toujours en Norvège ?

– Ouais, mais ma mère se lève très souvent la nuit pour regarder mes matchs, m’explique-t-il, le nez et les doigts à nouveau sur son téléphone pour, j’imagine, répondre à son message.

– Elle se lève la nuit ?

– Oui, tu sais, à cause du décalage horaire. Je lui ai dit que c’était ridicule, qu’elle pouvait regarder en différé, mais elle n’est pas d’accord. Elle est un peu superstitieuse : elle pense que, si elle ne m’envoie pas les bonnes ondes au bon moment, ça va me porter malheur. Elle prend tout ça *très* sérieusement.

Il rit doucement et semble soudain perdu dans ses pensées. Je suis là, au milieu du vestiaire, à l’observer, et je n’ai qu’une envie : le prendre dans mes bras parce que je lis aussi une certaine tristesse sur son visage.

– Ça te manque ?

– De quoi ? demande-t-il en me regardant à nouveau.

– De ne plus être là-bas.

Il soulève les épaules en esquissant une légère moue, avant de s'asseoir sur le banc derrière lui. Ce n'est pas la première fois qu'il évoque sa mère et, comme le soir de la pizzeria, je décèle que c'est quelqu'un de très important pour lui.

– Non, ça va, m'explique-t-il en triturant son téléphone, fixé dessus. Enfin, dans l'ensemble, je veux dire. Tu sais, ça fait plus de douze ans que je suis parti. Au début, c'était dur parce que j'étais encore trop jeune et dans un autre pays, dont je ne connaissais presque rien. C'était un peu violent. J'avais 18 ans et je vivais seul dans mon appart. J'avais laissé toute ma famille là-bas et elle me manquait énormément. Mais c'est comme tout, on s'y fait et on avance.

– Tu regrettes, en fin de compte ?

Je ne sais pas pourquoi, mais je décide de m'asseoir à côté de lui. Il plonge ses yeux dans les miens avant de se reconcentrer sur ses mains. Je vois alors cette fragilité qu'il essaie souvent de cacher, mais qui transparaît quand personne ne le regarde.

– Je ne regrette pas d'avoir fait carrière en NHL, comme je te l'ai dit la dernière fois. C'est un choix que j'ai fait et que j'assume pleinement. C'est juste que... je crois que j'ai un peu perdu la flamme depuis quelque temps, tu vois... Je n'ai toujours eu que ça dans ma vie et j'ai... un peu oublié le reste, tu comprends ?

Il s'arrête avant de reprendre.

– Malgré le patinage artistique, tente-t-il de plaisanter.

– Tu avais un objectif, et parfois tu te demandes si c'était le bon, c'est ça ? C'est un peu ce que tu me disais la dernière fois : la fatigue est là.

– Dans les grandes lignes.

– Mais je te vois sur la glace. Tu... tu aimes jouer, tu...

– J'aime le hockey, oui, mais c'est une vie compliquée, intense, on ne s'arrête jamais et ce n'est vraiment pas le mieux pour s'ouvrir à d'autres choses ou... fonder une famille.

– Tu veux arrêter, c'est ça ?

– Je ne sais pas, souffle-t-il, défait. En tout cas, pas tant que je n’aurai pas une bonne raison.

– Comme quoi ?

Il soupire, puis pose de nouveau ses yeux sur moi, comme s’il pouvait trouver la réponse à cette question sur mon visage. Son téléphone sonne encore, nous arrachant à ce moment hors du temps. Sauf que, cette fois-ci, lorsqu’il jette un œil sur son écran, il n’a pas la même réaction qu’avec sa mère. Son expression n’a plus rien de tendre. J’ai l’impression que ses mains vont briser le téléphone tellement il a l’air crispé dessus. Il ne prend pas le temps de répondre et balance l’appareil dans son sac de sport.

– Tout va bien, Soren ?

Il se lève rapidement et, lorsque ses yeux croisent les miens, je suis surprise d’y déceler une froideur que je n’ai jamais vue. J’ai eu l’impression que nous étions proches, il y a à peine une minute, et là, en quelques secondes, il vient de mettre une distance infranchissable entre nous. Qui a bien pu lui envoyer ce message qui l’a mis dans un tel état ?

– Rien d’important. Je dois y aller, Paige.

Je le regarde partir, toujours assise sur le banc et complètement perdue, mais il s’arrête. Ses épaules se détendent et il me fait face de nouveau. La chaleur est revenue dans ses yeux.

– J’ai... pas mal de trucs à... enfin... ça n’a rien à voir avec toi.

– D’accord, soufflé-je.

– Bonne soirée.

Il quitte rapidement le vestiaire. Pour ma part, je ne sais pas du tout quoi penser de ce qu’il vient de se passer. C’était une vraie conversation à cœur ouvert, et en même temps, j’ai l’impression qu’il regrette ces moments où il s’ouvre à moi.

Quatre jours plus tard, nous sommes à Vancouver. Notre échange dans les vestiaires me laisse encore perplexe. L'attitude de Soren n'a absolument pas changé, malgré notre profonde discussion et sa réaction avant de partir du vestiaire. On parle de tout et de rien, comme maintenant, alors que l'on sort de l'avion qui nous a menés jusqu'en Colombie-Britannique.

– Alors ? Quel livre, ensuite ? me demande-t-il.

– Je ne sais pas trop, je vais peut-être relire *Outlander*.

– Ah, oui ! Avec... c'est quoi son nom, déjà ? Jamie. L'Écossais sexy qui ne met rien sous son kilt ! Le type parfait, même ses défauts sont des qualités. C'est pour ça que tu veux le relire, en fait ? plaisante-t-il.

– Absolument pas ! m'offusqué-je faussement, le sourire aux lèvres.

– Absolument que si ! Je te vois bien regarder la série, aussi. Ma mère et ma sœur passent leur temps à baver sur l'acteur. La dernière fois que je suis rentré au pays, elles ont déblatéré pendant des heures. Et je parie que, toi, tu te rinces l'œil tout pareil. *Sassenach*.

– Encore une fois, absolument pas.

– Vous mentez très mal, demoiselle.

– T'es jaloux ? osé-je lui demander avant de m'apercevoir que j'ai peut-être dit une bêtise.

– Absolument pas, ponctue-t-il, me rassurant. Je ne vais quand même pas être jaloux d'un rouquin écossais *fictif*.

Je lève les yeux au ciel et il fait de même. Malgré la futilité de notre conversation, je suis encore déboussolée à l'idée qu'il veuille en terminer avec sa carrière, et je n'ose même pas remettre le sujet sur le tapis. Cette perspective, égoïstement, me pèse (j'ai peur de ne jamais le revoir s'il quitte l'équipe), et révèle ce que je redoutais le plus. Je crois que je suis en train de tomber véritablement sous le charme. C'est ça, le plus dramatique. La chaleur dans ma poitrine a pris le dessus dans tout mon corps et la boule dans mon ventre n'a fait que grandir. Je garde pourtant la tête haute, car je dois faire mon boulot – et, pour ça, je *dois* garder mon sourire.

Ce soir, les Rangers affrontent les Canucks. Il reste un mois avant la fin de la saison régulière, et l'équipe doit impérativement gagner des points supplémentaires pour rester dans la course pour la Stanley Cup. Les joueurs commencent à ressentir la fatigue et les nerfs de chacun sont mis à rude épreuve. Résultat, mon rythme personnel est encore plus intense, et c'est pour ça que j'arrive à garder la tête froide. Je me demande, en revanche, ce qu'il va se passer quand la saison sera terminée et que je n'aurai plus rien pour m'empêcher de penser à Soren.

Quelques heures plus tard, peu de temps avant le coup d'envoi de l'affrontement, je me retrouve à m'occuper à nouveau du dos de Gatineau. Il a une vraie fragilité, et, avec l'ensemble du staff, nous faisons tout notre possible pour prendre soin de l'un de nos meilleurs joueurs.

– C'est douloureux, là ? le questionné-je en palpant tout doucement le creux de ses reins.

– Oui, grince-t-il, sa voix râpeuse lourde de sens.

Il doit souffrir comme un damné.

– OK, assieds-toi dos à moi, sur la table, les fesses le plus près du bord.

Il s'exécute. Je me place derrière lui.

– Croise tes bras, les mains posées sur les épaules. Voilà, comme ça.

Je l'entoure de mes bras du mieux possible, vu nos carrures respectives, et commence à faire bouger tout le haut de son corps pour délier sa colonne.

– Détends-toi et laisse-moi faire.

Il souffle puissamment et je le sens se relâcher complètement. Je bosse mieux dans ces conditions.

– Alors, qu'est-ce qu'il se passe entre Soren et toi ? m'interroge-t-il de but en blanc.

Et merde...

– Qu'est-ce que tu racontes ? m'étonné-je faussement.

Je suis peut-être en train de tomber amoureuse de Soren, et lui... lui, je ne sais pas...

Voilà la vraie réponse que j'aurais dû donner.

– Dès qu'il en a l'occasion, il se cale à côté de toi et il n'arrête pas de te parler.

– Je crois que tu hallucines complètement.

C'est moi qui suis dingue de lui et n'arrête pas de lui parler.

Je desserre mon étreinte et le redresse.

– Mets-toi sur le ventre.

J'attrape mon flacon de crème et en applique une noisette dans le creux de mes mains pour la réchauffer.

– Il est plutôt sympa, et c'est un putain de bon joueur. Mais avant, il bloquait dès que tu étais là. Maintenant, il n'est bavard avec personne, sauf avec toi.

– On discute juste, c'est tout. Je sais que tu adorerais être témoin à notre mariage, mais tu hallucines, Thomas. Tu ferais mieux de trouver quelqu'un à Clark, pour le détendre un peu.

J'utilise ma fameuse crème et commence à lui masser le dos.

– Ne change pas de sujet, Doc. Soren est peut-être intéressé.

– N'importe quoi, soufflé-je. Enfin, je n'en sais rien... Et merde, Thomas ! Ce n'est pas comme si je n'avais pas un contrat à la maison qui m'interdisait ne serait-ce que d'y penser.

Dans mes rêves, oui. Dans mes rêves, il pourrait tomber amoureux d'une fille comme moi.

– Bon, contrat mis à part, pourquoi tu dis ça ?

Sa question semble sincère. Mais ai-je réellement besoin de lui faire un dessin ?

– Tu m’as vraiment regardée ?

Il se relève sur ses coudes et me détaille de haut en bas avec curiosité.

– Va vraiment falloir travailler sur ton estime personnelle, Doc.

– Tais-toi donc et réinstalle-toi, lui dis-je un peu sèchement.

– Doc... souffle-t-il.

Je lui fais les gros yeux et essaie, tant bien que mal, de ne pas laisser les larmes me monter aux yeux. Je vis déjà mal le fait de ressentir ce que je ressens : mon cœur qui bat plus fort, les papillons dans le ventre quand il est près de moi. Mais aussi simplement quand je pense à lui. En plus, tout ça ne rime à rien, car ça n’est pas réciproque. Je n’ai donc pas besoin de quelqu’un en plus pour alimenter mes délires amoureux, ça ne ferait qu’empirer les choses.

– Hé, ça va ?

Mince...

Je me redonne vite une contenance et plaque un sourire sans joie sur mon visage.

– Réinstalle-toi, s’il te plaît, dis-je avec douceur. J’aimerais vraiment finir de m’occuper de tes muscles.

Il me fixe. Je souris à nouveau, timidement mais avec davantage de sincérité, et l’invite d’un signe du menton à se réinstaller. Il ne dit rien et s’allonge. Le silence est de courte durée quand il ajoute :

– C’est comme tu veux, Doc, concède-t-il. Tu devrais quand même aller consulter un ophtalmo, si tu veux mon avis, parce que t’es incapable de voir

qu'il est différent avec toi. J'en suis sûr et certain.

Je ne veux pas y croire... Je ne *peux* pas y croire... C'est ça où risquer d'avoir le cœur brisé, définitivement.

Les Rangers ont perdu leur match et l'ambiance n'est pas au beau fixe. Alors que tout le monde monte dans le car qui va nous emmener à notre hôtel, je n'en reviens pas lorsque Soren s'installe à côté de moi. Pas de l'autre côté du couloir, comme d'habitude. Non, la place précisément contre la mienne. Il s'assied sans dire un mot et ferme les yeux, manifestement épuisé par sa journée. Il a peut-être besoin, pour la première fois, que je lui soigne une quelconque douleur quelque part.

- Un problème, Soren ? me hasardé-je.
- Non, pourquoi ?

Il pivote et me fixe un court instant, puis retourne à sa position initiale. Je sens la chaleur émanant de son corps et, comme chaque fois que je suis physiquement proche de lui, j'ai envie de me blottir contre son torse. J'aimerais tant, à cet instant, qu'il me prenne dans ses bras ; puis je m'endormirais comme ça, la tête sur son épaule.

- Je... tu...

Je ne sais pas quoi dire... En fait non, je sais quoi dire, mais je n'ai tout simplement pas le courage de le prononcer à voix haute...

Je suis troublée que tu sois si près de moi.

- Je peux changer de place, si tu veux, me propose-t-il, une moue plaquée sur le visage.

J'ai envie qu'on se rapproche encore.

– Non... euh... non. Ça ne me dérange pas.

J'ai besoin de sentir encore plus ta chaleur.

– Tant mieux. Je suis bien, là aussi.

Mon cœur se met à battre rapidement en entendant son aveu. La soirée a été dure pour tout le monde, et même les coachs ont une mine dépitée.

Soren croise alors les bras et s'enfonce un peu plus dans son siège. Ses jambes sont légèrement écartées et son genou droit touche mon genou gauche. Ce simple contact m'arrache des frissons. J'ose à peine respirer et mes doigts se mettent à trembler.

– Hé, ça va ? me questionne-t-il en regardant mes membres incriminés, sagement posés, jusque-là, sur mes cuisses.

– Oui, oui, ça va.

Ma gorge est serrée, comme si je couvais quelque chose, mais je sais très bien que ce sont les émotions qui provoquent ça.

– T'as froid ?

Il attrape ma main gauche avant de la serrer dans ses deux paumes et de la frictionner légèrement. Un désir profond s'empare de moi et je n'arrive même plus à parler. Sa peau est chaude et je ferme les yeux une microseconde pour tenter de reprendre mes esprits.

– Elle est glacée ! Tu devrais te couvrir plus pour les matchs. Tu restes dans le froid sans bouger, tu vas attraper la mort un jour.

Le bus démarre et Soren lâche ma main. Il se relève et farfouille dans le compartiment au-dessus de lui. Je ne peux m'empêcher de fixer son torse, qui se présente si près de moi. Je ne vais pas mentir, je me rappelle encore parfaitement à quoi il ressemble sans cette chemise et cette veste. Je l'ai très

bien vu, dans le vestiaire. Il extirpe alors du rangement son manteau en laine et me le passe.

– Mets ça sur tes jambes, ça va te réchauffer.

Il n'attend même pas ma réponse et me tend le vêtement avant de se rasseoir. J'obéis parce que je ne suis pas capable de faire autrement. Puis, tout naturellement, comme si ce geste n'avait pas vraiment de sens, il reprend ma main entre les deux siennes et entrelace nos doigts. Le silence se fait, mais intérieurement, rien n'est calme. Je me laisse pourtant porter par sa présence. Je n'ai juste pas envie que ça se termine.

Vingt minutes plus tard, le bus s'arrête. Soren s'est endormi, c'est indéniable. Sa respiration est lente et profonde. Durant le peu de temps qui s'est écoulé, il a basculé et sa tête est maintenant posée sur mon épaule. C'est un euphémisme de dire que j'ai été submergée par mes sentiments. J'ai eu l'impression que j'allais me noyer dans toutes ces sensations qui m'ont assaillié, tout simplement parce que cet homme était appuyé contre moi et que j'avais ma main dans la sienne. Et même si c'était difficile à gérer, j'aurais voulu que ce moment dure une éternité, car je n'en aurais probablement jamais plus. La parenthèse se termine lorsque l'on arrive devant l'hôtel.

J'hésite un instant, car je ne sais pas quelle est la meilleure manière pour le réveiller : le toucher ou juste lui parler. Hélas, je n'ai pas le temps de choisir, car il ouvre les yeux. Il se relève, tourne le visage vers moi et me sourit. Je sens mon cœur s'accélérer et ma respiration se bloquer. Tous les joueurs se lèvent et il fait de même.

– Bonne nuit, Paige, et prends soin de toi, d'accord ?

J'ai à peine le temps de lui répondre qu'il se penche, dépose un baiser sur ma joue et part. Assurément, il s'est aperçu qu'il s'était endormi sur mon épaule, mais ça n'a pas eu l'air de le traumatiser. En fait, notre proximité ne l'a absolument pas dérangé. Il m'a même dit qu'il était bien là où il était.

Est-ce que... ? Non !

Je dois vraiment arrêter de réagir comme ça au moindre geste insignifiant. Ça ne veut rien, absolument rien dire.

Le sourire, peut-être. Le câlin et le baiser, c'est une autre histoire.

9 Coup du chapeau (*hat trick*) : joueur qui met trois buts pendant une même partie.

Paige

« J'aimerais que tous les hommes disparaissent de la surface de la Terre. Maintenant. »

Le surlendemain après-midi, de retour au camp de base, je suis convoquée dans le bureau du coach. Je ne sais pas vraiment ce qu'il se passe, mais ça ne me dit rien qui vaille. Lorsque j'arrive, j'y trouve Clark, appuyé contre le mur du couloir, près de la porte, les bras croisés.

– C'est bon... ou c'est mauvais ?

– Bonjour à toi aussi, Paige. Je n'en sais rien. Mais il y a aussi le *General Manager*.

– Ça pue, en fait, alors.

– On verra.

Nous n'avons pas le temps de nous interroger davantage, car la porte s'ouvre avec fracas.

– Entrez, nous demande alors Hennington dans l'embrasure.

Je m'exécute et suis étonnée de voir le GM installé au bureau du coach, un air pas vraiment amical sur son visage renfrogné. Cet homme ne me met pas franchement à l'aise. En fait, il me fout une trouille de tous les diables.

– Asseyez-vous rapidement, s'il vous plaît.

John nous invite gentiment du menton à prendre place. Alors que l'on s'installe, lui contourne le bureau et se poste derrière son supérieur.

– Il y a des choses qui ne vont pas, ici. Pourquoi mes joueurs se blessent encore autant ?

Il n'y va pas par quatre chemins. Ça, c'est ce qu'on appelle une attaque frontale.

– Sauf votre respect, monsieur, commence alors Clark, je n'ai pas l'impression qu'il y ait plus de blessés que d'habitude.

C'est exactement ce que je pense aussi. Pourquoi on vient nous interroger tous les deux, alors que l'on est des dizaines parmi le personnel médical et paramédical à nous assurer de la bonne santé des joueurs ?

– On perd, monsieur Barnes, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Et certains de mes joueurs ne sont pas à la hauteur sur la glace. Je ne peux que supposer que ça doit avoir un lien avec leur condition physique. Je vous rappelle que les playoffs sont pour bientôt. *Très* bientôt, Barnes, et j'ai besoin de tous mes joueurs au meilleur de leur potentiel. Alors, oui, je vous tiens tous les deux pour responsables, car, lorsque j'ai autorisé l'embauche de miss Kennedy, c'était pour améliorer les choses. Pas pour les voir stagner au double du prix. Vous voyez où je veux en venir ?

Là, ce n'est plus « nous », mais c'est « moi » et la légitimité de mon travail. J'ai les mains moites et, lorsque j'ouvre la bouche, j'ai un chat dans la gorge. Je suis obligée de m'éclaircir la voix avant de pouvoir me défendre.

– Je vous assure que je fais mon maximum, monsieur.

– Le maximum ? Vous en êtes sûre ? Je n'ai pas envie de regretter de vous avoir embauchée. Il va falloir faire *plus* que le maximum. Hennington m'a notamment dit que vous vous entendiez bien avec les joueurs. Est-ce le cas ?

– Oui, monsieur.

– Très bien. Alors, que les choses soient bien claires : je ne vous paie pas pour *bien vous entendre avec les joueurs*. Je vous ai proposé ce poste, car vous m’avez vendu des compétences sur votre CV. Alors, utilisez-les, bon sang !

Je déteste me faire hurler dessus. J’en perds tout de suite tous mes moyens.

– Monsieur, tente d’intervenir Clark, je…

– Ne jouez pas au chevalier servant, Barnes, ça ne vous va pas du tout.

Le GM se lève et reboutonne sa veste.

– Faites votre boulot, plus, mieux, et avec des résultats, cette fois. C’est tout ce que je vous demande. Intensifiez les thérapies, si besoin, mais *je veux des résultats*. C’est bien clair pour tout le monde ?

Sur ce, il quitte le bureau sans même attendre notre réponse, nous laissant seuls tous les trois.

Je pousse un profond soupir et essuie les larmes au coin de mes yeux. Cet homme me terrifie vraiment.

– Ne vous inquiétez pas, miss Kennedy, commence alors le coach. Il avait besoin de gueuler sur quelqu’un, et c’est vous qu’il a choisie. La semaine prochaine, ce sera moi, et dans deux semaines, il insultera certains joueurs devant les médias. Ce n’est pas comme si on n’avait jamais vu ça. L’arrivée des playoffs met tout le monde sur les nerfs, surtout que notre qualification est encore en sursis. Les prochaines semaines vont être éprouvantes, mais vous devez tenir.

Clark pose alors une main rassurante sur mon épaule. Il m’a carrément bluffée avec son sang-froid.

– Merci d’avoir essayé de me défendre.

– Pas de problème.

– Bon, tous les deux, je vous conseille tout de même d’intensifier le travail avec quelques joueurs, notamment Gatineau et Erik Marleau. Je veux aussi un suivi sur Jarkov, j’ai l’impression qu’il fatigue, d’accord ?

– Oui, Coach.

J’accompagne Clark hors du bureau et, même si je sais qu’Hennington s’est voulu un minimum rassurant, j’ai soudain peur de perdre mon travail. C’est d’autant plus terrifiant après cette réflexion mesquine à propos de mon lien avec les joueurs. Je ne peux pas déceimment me laisser distraire et risquer ma carrière pour qui que ce soit, y compris *lui*.

Tu n’as rien fait de mal, Paige. Absolument rien...

Pour l’instant, il me manque des réponses. Je n’ai qu’une envie, c’est de rentrer chez moi. Je rase les murs jusqu’à la sortie en espérant ne croiser personne.

J’ai besoin d’un arrêt de quarante-huit heures complètes sans pression extérieure. Je dois vraiment prendre le temps de respirer parce que j’ai beaucoup trop à gérer dans la situation actuelle : le boulot et puis... Soren. Je suis amoureuse de lui, c’est indéniable. Je prends enfin la mesure de la réalité de mes sentiments. Par le passé, j’ai toujours eu plus ou moins l’impression d’avoir un *crush* pour lui, par écran interposé, mais je me rends compte à quel point j’étais loin de ce qui m’arrive maintenant. Mon esprit a fait une fixation sur lui. Je le trouvais beau, j’étais admirative, il était un fantasme vivant, mais mes sentiments d’aujourd’hui vont bien au-delà de ces broutilles. Soren est soudain arrivé, en personne, dans ma vie. Une part de moi a prié pour qu’il ne soit qu’un homme arrogant et superficiel, pour enterrer une bonne fois pour toutes les sentiments troublants qu’il inspirait à l’adolescente que j’ai été. Cependant, au fil des semaines, j’ai appris à le connaître et je crois que, dans un sens, une certaine amitié s’est créée entre nous. Pas comme avec Thomas, avec qui j’entretiens une relation quasi fraternelle. Non, avec Soren, c’est autre chose, surtout depuis que, de mon côté, c’est progressivement devenu plus que ça.

Durant des semaines, j'ai lutté contre des signes qui ne trompent pas : cette chaleur diffuse et ce nœud au ventre, cette envie intense, tous les matins, de le voir, ce besoin incontrôlable d'être près de lui. Maintenant, je sais : je suis amoureuse pour la première fois de ma vie, et c'est la chose la plus terrible qui puisse m'arriver cette année.

Mon troisième mois au sein de l'équipe se termine, et je suis déjà dans la merde jusqu'au cou professionnellement et sentimentalement. Imaginons un instant que, lui comme moi, restions dans l'équipe pendant quelques années : je vais faire quoi avec mes sentiments ? Ruminer toute ma vie ? Je le refuse catégoriquement. J'ai quitté Douglas, j'ai déménagé et changé d'existence parce que je veux être une femme indépendante et forte, et je refuse de redevenir misérable. Je ne sais pas exactement ce que je vais pouvoir faire pour oublier mes sentiments, mais m'éloigner de lui – physiquement, déjà – me semble être un bon début.

Et je ne peux m'empêcher de penser que, de toute façon, moi, je ne suis pas assez bien pour lui. Qu'est-ce qu'un homme athlétique et avec autant de succès aurait à faire avec une fille aussi normale que moi ? Il pourrait avoir toutes les femmes du pays à ses pieds, alors pourquoi voudrait-il s'intéresser à moi ? Et surtout, dans quel monde deux personnes risqueraient-elles de briser leur carrière uniquement pour une hypothétique histoire d'amour ? Ça n'arrive pas dans la vraie vie – dans les films peut-être, mais là, c'est la réalité.

Celle qui ne fait pas de cadeau.

Je rentre enfin dans mon appartement, décidée à profiter d'un peu de temps avec ma meilleure amie. J'ai besoin d'elle, de son sourire, de sa vision optimiste et joyeuse de la vie. Avec nos deux emplois du temps de dingues, nous n'avons pas eu le temps de nous retrouver, mais là, j'ai deux jours de pause avant de repartir pour les derniers matchs de la saison régulière. Comme l'ont dit le GM et le coach, c'est une période compliquée. Les Rangers se disputent le quatrième as¹⁰ avec acharnement, malgré ce que peut penser l'autre, et les prochains résultats seront décisifs pour leur participation aux séries éliminatoires de la Stanley Cup. Je pense donc avoir

bien mérité de m'arracher un temps à cette pression omniprésente et de m'accorder un moment à moi avec mon hôtesse de l'air préférée. Pourtant, lorsque mon regard croise celui d'Emma, en entrant dans le salon, je remarque tout de suite qu'elle a pleuré. Mon amie a besoin de moi.

– Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ?

Je balance mon sac dans l'entrée et me dépêche de la rejoindre sur le canapé. J'ai à peine le temps de m'asseoir qu'elle se blottit dans mes bras.

– Tu veux en parler ?

– J'en... j'en ai marre des mecs, sanglote-t-elle.

On est deux, ma belle.

– Un mec ou tous les mecs, genre la totalité de la gent masculine de la terre ? À moins que ça soit simplement ton plan cul du moment ? plaisanté-je.

Emma se redresse en essuyant son visage avec ses mains. Elle sourit à mes bêtises et me repousse gentiment.

– Arrête de me faire rire, je suis en mode déprime, là. Tu dois plutôt me demander ce que Brad m'a fait.

– Brad ? Tu veux dire ton collègue steward ? Ton copain d'orgasmes ?

– Oui !

Elle me regarde avec des yeux de merlan frit.

– Bon, d'accord : qu'est-ce qu'il t'a fait, Brad ?

– Il est bi !

Elle se remet à pleurer toutes les larmes de son corps. Elle aperçoit Biscuit et l'attire dans ses bras pour le câliner. Mon petit diable se met à ronronner avec force.

– Tu pleures parce qu’il t’a annoncé qu’il était bi ? la taquiné-je en souriant.

– Mais non ! Pfff...

– Alors, je ne comprends pas, ma chérie. Qu’est-ce qui te chagrine ?

Elle reste silencieuse et se contente de gratouiller le ventre de Biscuit. Quelques secondes passent avant qu’elle ne se lance. Comme je la connais par cœur, sa réticence à commencer à parler me fait deviner qu’elle a honte.

– Je... on était en pause à Baltimore, et Brad m’a proposé enfin... tu vois...

– Euh... non, sois plus explicite, demandé-je gentiment, en caressant son dos pour l’apaiser.

– Il m’a proposé un plan.

C’est bien vague...

– Mais attends, vous baisez souvent tous les deux, donc...

Je m’arrête parce que je comprends, enfin.

– Il t’a proposé un plan à trois, c’est ça ?

– Oui, avec un mec qu’il connaît, là-bas. J’étais super partante, parce que... tu sais... enfin...

– Tu aimes bien les sandwiches ?

– Oh, tais-toi ! souffle-t-elle en pleurant et riant en même temps.

Elle rigole, et moi aussi. Autant détendre l’atmosphère, parce que je pense que la suite risque d’être à la fois croustillante et embarrassante.

– Bon, OK, tu aimes bien qu’on s’occupe de toi.

– Voilà... mais tout est parti en *live* parce que...

– Parce que Brad est bi et qu’il est devenu le sandwich ?

Elle acquiesce.

Tout est tout de suite plus clair, comme ça.

– C’est pour ça que tu pleures ? Ou il y a autre chose ?

Les histoires de cul d’Emma sont toujours rocambolesques. Brad, notamment, en plus d’être son ami d’orgasmes, est celui qu’elle va toujours voir quand elle a besoin de réconfort entre deux mecs. C’est sa manière de fonctionner. Je me demande quand même si elle n’aurait pas de vrais sentiments pour lui.

– Oui et non. Il aurait dû me dire qu’il voulait aussi se faire baiser, il n’a pas été très clair, en fait, mais ce n’est pas pour ça que je lui en veux. C’est plutôt que je me suis rendu compte, en pleine action, que je ne les intéressais plus tant que ça. Je suis partie. Et tu sais le pire ? C’est qu’ils étaient tellement à fond qu’ils ne se sont même pas aperçus que je me barrais ! Tu te rends compte ! Ils prenaient leur pied, et moi, j’étais la chandelle... Je déteste les mecs. Tous autant qu’ils sont !

– Attends, c’était pas sérieux avec Brad ? Si ?

– Non, bien sûr que non, mais c’était tellement humiliant. C’est minable de réagir comme ça, je sais, mais j’en ai marre !

– Tu es sûre que tu ne craques pas un peu pour lui ?

Ça expliquerait un peu mieux ses larmes...

– Oh là là, non ! Surtout que Brad, tout ce qui l’intéresse, c’est qu’on couche ensemble et de pouvoir s’en vanter. Mais quand est-ce que je vais rencontrer un mec qui ne veut pas seulement me baiser ou me mettre à son bras comme un putain de trophée ? J’ai des sentiments, merde !

Elle se remet à pleurer de plus belle et retombe dans mes bras.

– On devrait se marier, toi et moi, et se mettre ensemble, ajoute ma meilleure amie. Au moins, on aurait plus à s’emmerder avec eux, propose-t-elle sur le ton de la plaisanterie.

– Quand tu veux, Emma. J’en ai marre des mecs, moi aussi.

Elle s’écarte à nouveau et me regarde dans les yeux.

– Qu’est-ce qu’il s’est passé, Cacahuète ?

– Rien.

– C’est à cause de Douglas, il t’a encore envoyé des messages ? Ou Soren ?

Je soupire et pose ma tête sur ses cuisses, à côté de mon petit chat, qui en profite pour me mordre le nez.

– Aïeéééé !

Biscuit s’enfuit alors en sautant sur la table basse, entraînant derrière lui la moitié du bazar empilé dessus.

– Abruti de chat ! T’es à mettre dans le même panier que les autres mecs ! crie Emma.

Ça a le mérite de me faire rire. On se réinstalle confortablement sur le canapé, l’une en face de l’autre.

– Allez, dis-moi tout, me demande ma meilleure amie avec une bienveillante fermeté.

Et me voilà partie à raconter les derniers événements. Ça dure une éternité, parce qu’il s’est passé des tonnes de choses. Soren et moi à la fête, Soren et moi dans l’avion, Soren et moi dans les vestiaires.

Ça en devient ridicule... On croirait le titre d’un mauvais livre pour enfant.

À la fin de ma petite histoire, je me sens épuisée.

Emma garde le silence. Elle me fixe, un air presque halluciné sur le visage.

– Emma, dis quelque chose, s’il te plaît, parce que c’est super angoissant quand tu me regardes comme ça.

– Putain... de... merde... souffle-t-elle. Non, mais... waouh !

– Je ne dirais pas « waouh », quand je vois à quel point tout ce merdier me déprime.

– Mais tu ne vois rien ?

– Voir quoi ? Que je vais être minable jusqu’à la fin de ma vie ?

– Non. Paige, il est dingue de toi !

– Et voilà, ça recommence ! Tu sais, c’est dommage que Thomas ne soit pas célibataire parce que vous auriez été parfaits ensemble. Vous pensez exactement le même genre de conneries !

– Il est sexy ?

– Qui ça ? Gatineau ?

Elle acquiesce.

– Oui, mais il est marié, et il est fou de sa femme, alors laisse tomber.

– Hum...

Emma reste silencieuse encore une fois et ça me perturbe. Je commence à me relever quand elle m’attrape le bras et m’oblige à me rasseoir sur le canapé.

– Paige. Sérieusement, je ne sais pas s’il est amoureux de toi, mais il a des sentiments, c’est sûr.

– OK, admettons que tu dises vrai. Même dans ce cas, je suis baisée, et pas dans le bon sens du terme. Tu vois ce que je veux dire. Je ne peux pas perdre mon boulot.

– OK. Alors, Paige Kennedy, écoute-moi bien. Je sais que, ce boulot, c’est ton rêve, et ça l’est encore plus depuis que tu as fait cette promesse. Mais merde, on parle d’amour, là ! C’est plus important que tout ! Tu veux Soren ? Bats-toi pour l’avoir, et je suis certaine que, peu importe le choix que tu feras, tes parents seront toujours fiers de toi ! Tu m’entends ?

Je soupire fortement.

– Je ne sais même pas pourquoi je me pose toutes ces questions. Regarde-moi, je suis grosse, et insipide, et...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que je reçois une claque derrière la tête.

- Non, mais ça va pas ! Arrête de me martyriser sans arrêt !
- J'arrêterai quand, toi, tu arrêteras de dire n'importe quoi !

Un bruit de verre brisé se fait alors entendre. On se lève en sursaut, juste à temps pour voir Biscuit s'enfuir en courant de la cuisine.

- Ce chat est le diable incarné, soupire Emma.

Et c'est comme ça que notre conversation se termine, car, en allant constater les dégâts, nous réalisons que cette andouille de chat a brisé une bouteille d'huile d'olive, qui a inondé le sol de notre cuisine.

– Génial, maintenant j'ai une patinoire au boulot et à la maison, grommelé-je, à quatre pattes, alors que je viens de glisser en tentant de me relever.

Emma, elle aussi agenouillée sur le sol de la cuisine, une serpillière à la main, se retient de rigoler devant ma « presque chute ». Puis elle part dans l'un de ses fameux fous rires nerveux, et je ne peux m'empêcher de la rejoindre rapidement. Plus nous nous regardons et plus nous avons du mal à nous retenir de rire.

On n'est peut-être pas heureuses en amour, mais en amitié, c'est tout l'inverse !

10 Quatre places restantes dans le classement des équipes pour participer aux séries éliminatoires de la Stanley Cup.

AVRIL

Soren

On va louper les playoffs. Il ne reste qu'un match à domicile à jouer ce soir, mais notre classement est mauvais. En même temps, je m'en doutais. On n'a pas été assez réactifs. Pas assez appliqués. Pas assez impliqués. Surtout moi.

Tout le monde est déçu, c'est certain, mais l'entraîneur reste tout de même optimiste. On fera mieux l'année prochaine, selon lui, parce qu'on a quand même mis en place quelques combinaisons qui ont bien marché au cours de cette saison. J'admire sa confiance. J'espère que, de mon côté, je vais pouvoir régler un certain nombre de choses. Je *dois* les régler.

J'arrive au centre plus tôt que d'habitude. Aujourd'hui, c'est la dernière fois que je verrai Paige avant longtemps. Ces deux mois passés près d'elle ont été plus que compliqués. Je m'étais promis de rester éloigné. J'ai plutôt été mauvais, on ne va pas se le cacher. Comment j'aurais pu faire, de toute façon ? Quand on est dans la même pièce, je ne vois qu'elle. Je ne sais pas encore combien de temps j'aurais pu lutter. Au fil des semaines, c'est devenu plus que du désir. Un lien s'est créé, un lien au-delà de la simple attirance sexuelle, même si elle est toujours là, elle aussi. C'est réciproque, je le sais. Il n'y a qu'à voir la manière dont elle me regarde, comme si j'avais décroché les étoiles pour elle. Mais j'ai tenu bon.

Ce qui m'a fait tenir : nos contrats, d'abord, mais surtout...

Elle t'a dit qu'elle avait fait une promesse à ses parents... Qui t'es, putain, pour lui demander de la briser ?

– Pettersen ! Ça tombe bien, faut qu'on parle, et sérieusement, râle alors le coach, qui arrive près de moi.

– Un souci ?

– Ouais, et pas des moindres.

Je crains le pire. J'ai pensé naïvement que les sept cents kilomètres qui me séparent de mon ancienne vie seraient suffisants pour qu'on me foute la paix.

Tu paies pour tes erreurs, mon vieux.

– On vient de recevoir une assignation à témoigner.

– Quoi ?

– Désolé, fiston.

– Putain... c'est pas vrai...

Je passe la main dans mes cheveux, avant d'en attraper une poignée et de tirer dessus.

– On nous demande de témoigner sur ta santé mentale, tes compétences et tes relations avec le personnel.

– C'est une blague ?!

Ce merdier aura ma peau.

– C'est notre service juridique qui a reçu les infos.

– Et ils en disent quoi ?

– Ils disent que c'est juste un moyen de te mettre la pression, de te faire peur, et surtout de te décrédibiliser.

– Ça va trop loin... soufflé-je.

– C'est de la poudre aux yeux, et je dois t'avouer qu'ils sont un peu agacés, là-haut, mais ils te défendront du mieux qu'ils peuvent. Et toi, appelle *ton* avocat et demande-lui de contacter Farrow, aux RH. Ils lui enverront toutes les infos.

Si ce n'est pas un putain de retour à la réalité, je ne sais pas ce que c'est !

– Ça va aller ?

Franchement ? J'en ai aucune putain d'idée.

Je confirme d'un signe de tête alors que mon cerveau carbure à mille à l'heure sur les implications de cet énorme bordel.

– Je dois y aller, j'ai une réunion avec Farrow et Paige.

– Paige ?

– Oui.

Je regarde le coach et je vois dans ses yeux qu'il n'est pas dupe. Il fronce les sourcils.

– T'en fais pas. Le GM était un peu sur son dos : il lui a reproché de ne pas être assez efficace dans son travail. Mais là, on discute juste de la suite à donner à son contrat. C'est une formalité, d'accord ?

– D'accord, dis-je, un peu absent.

– Garde la tête froide, OK ?

– Merci, Coach.

Il s'en va, et moi, je reste comme un connard au milieu du couloir, sans savoir quoi faire. Au moins, la claque que je viens de prendre me fait réaliser que je dois absolument m'éloigner d'elle. Je ne veux pas qu'elle subisse les dommages collatéraux de *mes* emmerdes. Elle a déjà bien assez à gérer de son côté.

Je dois mettre un terme à tout ça avant que les choses se compliquent.

Alors que je rejoins les vestiaires, je rencontre en chemin la femme qui occupe toutes mes pensées. Lorsqu'elle me voit, son visage s'illumine. Ce

que je m'apprête à lui infliger va sûrement lui faire de la peine, mais je n'ai pas le choix. Cette mascarade doit cesser. Tout de suite.

- Soren, souffle-t-elle. Tu vas bien ?
- Bonjour, Paige. Excuse-moi, je n'ai pas le temps.

Son visage s'assombrit et je m'en veux déjà. Je la dépasse et commence à partir.

- Attends ! me dit-elle, me forçant à m'arrêter.

Je me retourne et je n'ai qu'une envie, revenir vers elle et poser mes lèvres sur les siennes. Juste une fois... Mais l'idée est vraiment stupide. Et infiniment trop *dangereuse*.

– Tu... tu fais quoi pendant les vacances ? Peut-être que, si t'es sur New York, on pourrait...

- Je rentre en Europe, lancé-je sur un ton le plus neutre possible.

Ce qui n'est pas vrai. Je risque de devoir rentrer à Ottawa pour m'occuper de ce foutoir.

- Ah... euh... d'accord.

Je suis vraiment un absolu connard... Putain, je me déteste.

- Je dois y aller.

Elle ne me répond pas et s'éloigne dans la direction opposée, les épaules affaissées. Je n'ai pas voulu tout ça. Tout ce que je veux, c'est la protéger.

Paige

« Je ne demande qu'une nuit. »

C'est avec un pincement au cœur que j'appréhende la saison morte. Les joueurs ne seront vraiment de retour qu'en août pour les bleus, et en septembre pour les autres. Ce qui veut dire que je vais passer presque cinq mois sans voir Soren. C'est sûrement pour le mieux, car son attitude d'hier, à l'opposé de nos derniers échanges, a jeté un froid entre nous. Ce sera peut-être l'occasion de me désintoxiquer des sentiments que j'ai pour lui. Car, soyons réalistes, contrairement à ce qu'affirment Thomas et Emma, Soren n'est pas du tout intéressé, sinon il n'aurait pas réagi comme ça hier, et il aurait déjà entrepris quelque chose, non ?

Dit la fille qui est intéressée et ne tente rien...

Je suis en train de ranger le cabinet des kinés avec Clark quand je reçois un SMS de Thomas.

[Tu fais quoi vendredi soir ?]

Vendredi soir, j'ai un rencard prévu avec un petit chaton démoniaque pour boire de la tequila et bouffer des chocolats jusqu'à l'intoxication, car

ma meilleure amie s'est envolée pour quelques jours, encore, et je vais donc être toute seule pour ruminer... Bien sûr que je suis libre !

[Je ne fais rien.]

[Ça te dit d'aller boire un coup quelque part ? Tu pourrais enfin rencontrer Gina. On a à nouveau du temps libre, ce serait dommage de pas en profiter.]

[Oui, d'accord, avec grand plaisir.]

[Super, je t'enverrai les infos.]

Il est dix-neuf heures trente lorsque je passe les portes d'un bar à Brooklyn, un peu en retard. Thomas et sa femme sont déjà là, une bière à la main, assis autour d'une table. Je me dirige vers eux. C'est là que je remarque qu'ils ne sont pas les seuls présents : Soren est ici.

Soren est ici... c'est un putain de rencard à quatre !

J'ai déjà été seule avec lui, j'ai déjà passé du temps en sa compagnie, mais jamais, au grand jamais il n'y a eu un espoir de séduction. Là, ça

ressemble vraiment à un arrangement foireux, et je ne peux pas. Je ne peux absolument pas.

– Doc ! me salue Thomas. Gina, chérie, je te présente Doc, enfin Paige, celle qui a pris soin de moi cette année et qui t’a refile tous les bons tuyaux pour rafistoler ton cou.

– Enchantée, Paige, me dit Gina très chaleureusement. Ravie de te rencontrer enfin en personne.

– De même, réponds-je en souriant, perturbée par la tournure des événements.

– Salut, Paige, me dit ensuite Soren.

Je ne sais pas dans quelle entourloupe je me suis fourrée. Je devrais être contente, mais, étrangement, ce n’est pas le cas. Je me sens prise au piège, et je pense que je ne suis pas la seule. Soren a l’air aussi étonné que moi par la situation.

– Alors, qu’est-ce que tu veux boire ? enchaîne Gatineau, enjoué.

Je lui lance un regard plutôt mauvais.

– Une bière, statué-je quelque peu froidement.

– OK, ça marche. Chérie ? Soren ? Une autre ? demande-t-il en se levant.

– C’est bon pour moi, répond Gina.

– Une autre, répond à son tour Soren après une hésitation.

– OK, je reviens, je vais chercher tout ça.

– Attends, je viens avec toi, lancé-je.

Pour qu’on ait une petite discussion, tous les deux.

On se dirige vers le bar. J’attends qu’il passe sa commande pour lui réclamer des explications.

– Tu as tout manigancé ?

Il se tourne vers moi, l’air faussement perdu.

– Je ne vois vraiment pas de quoi tu veux parler.

Étrangement, son sourire vacille légèrement et donne l'impression, un court instant, qu'il ne sait absolument pas de quoi je parle.

– Pourquoi tu as fait ça ? lui reproché-je, quelque peu submergée par une masse d'émotions contradictoires.

– Je suis sérieux, Doc, je ne sais pas de quoi tu parles.

Son expression est indéchiffrable.

– Monter un rencard à quatre.

– Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je...

– Pourquoi tu ne m'as pas dit que Soren serait là ? Tu l'as fait exprès. Tu savais très bien que je ne serais pas venue si tu m'avais annoncé que tu allais vraiment jouer les entremetteurs. Espèce de... de traître. Je... je...

J'en ai presque les larmes aux yeux. Il le voit tout de suite. Il m'attrape par le coude et nous éloigne du bar, vers un coin plus calme.

– Hé, Doc, qu'est-ce qui t'arrive ? Je ne pensais pas que ça te mettrait dans un état pareil ! Vous êtes amis tous les deux, non ?

Il marque une pause.

– Ça s'est fait un peu au dernier moment. Je n'avais pas spécialement prévu quoi que ce soit, mais j'avoue qu'après, je me suis dit que ce serait sympa qu'on se voie tous les quatre. Il pourrait enfin se rendre compte que...

– Que je suis amoureuse de lui et que je n'en ai pas le droit, que je ne peux pas ! le coupé-je, désespérée.

Il soupire tandis que je perds pied et fonds littéralement en larmes. Je suis épuisée de garder tout ça pour moi. J'ai la sensation d'être une bombe à retardement prête à exploser à la moindre secousse. Avouer devant Thomas que je suis amoureuse de Soren, c'est une conséquence de toute cette pression que je n'arrive plus à contenir. Je suis à bout, et le voir ce soir,

alors qu'hier il me parlait comme si j'étais une parfaite inconnue, c'est au-dessus de mes forces. Depuis plusieurs jours, je dois gérer trop de choses. J'ai l'impression de me noyer.

– Paige, mais pourquoi tu ne lui parles pas, enfin ! Je ne comprends pas... Et lui, c'est pareil... il est infernal !

– C'est pas possible ! En plus, ça ne te regarde pas, Thomas. Je t'ai dit que je ne voulais pas que tu t'en mêles et...

– Bien sûr que ça me regarde, on est amis, non ?

Je ne réponds pas.

– Non ?

– Si, bien sûr, concédé-je, essuyant mes joues trempées.

– Alors, pourquoi tu ne fais pas le premier pas ? Je vois bien que ça te bouffe.

– Je... je... je ne peux pas, Thomas. Ça n'arrivera jamais, tu comprends ? Je suis banale, et hier il m'a bien fait comprendre, par son attitude, que je me faisais des idées. C'est interdit par mon contrat, de toute façon. C'est la principale raison, d'ailleurs. Le reste ne compte pas, en fait.

– Qu'est-ce qui ne compte pas ? demande une voix derrière nous.

On se retourne alors tous les deux. Soren est là, un large sourire aux lèvres.

Merde, merde, merde !

Très furtivement, j'essuie mes dernières larmes. Thomas, prévenant, engage la conversation pour me couvrir. Il envoie alors Soren chercher les bières, qui nous attendent depuis un bout de temps, maintenant. Celui-ci me lance quand même un regard inquisiteur. Je n'ai pas dû réussir à dissimuler mon état, car il me demande, assurément inquiet :

– Paige, ça va ? T'as pas l'air dans ton assiette.

– Euh... oui. Je... je vais me rafraîchir, je reviens tout de suite.

Il acquiesce et se dirige vers le bar. Avant que Thomas parte, je lui glisse un dernier mot discrètement.

– Ne lui dis rien... s'il te plaît, le supplié-je.

Il soupire légèrement, pose sa main sur mon épaule et me fait « oui » de la tête. Il m'embrasse alors sur le front en un geste d'apaisement.

Je me réfugie aux toilettes. J'ai envie de rester cachée toute la nuit ici, au calme. Je sais, au fond de moi, que ça ne rime à rien, mais je profite tout de même de cet interlude pour rectifier mon maquillage et redevenir présentable.

Je reviens auprès des autres quelques instants après, mais le cœur n'y est pas complètement. Je devrais être aux anges, mais ce n'est pas le cas. J'ai peur. Je sais que mon comportement pourrait paraître stupide, que ça n'a aucun sens parce que j'ai déjà passé du temps avec Soren, à de multiples reprises, mais là – là ! –, ce n'est pas pareil...

– Ça va mieux ? me demande l'objet de mon désarroi.

Tous les trois se sont installés à une table, dans un coin du bar. Deux banquettes se font face et je me retrouve à côté de Soren. En face de moi, Gina et Thomas se font les yeux doux.

– Oui, soupiré-je doucement.

– Tiens, Doc, bois ta bière, ça te fera du bien ! annonce Gatineau en poussant une bouteille entre mes doigts.

J'aurais préféré quelque chose de beaucoup plus fort pour une fois !

On discute de tout et de rien. Enfin, plus eux que moi... Pour ma part, j'en suis à ma quatrième bière et je suis enfin capable de me détendre. L'alcool a au moins l'avantage de me désinhiber un peu. Tout se déroule mieux aussi. Sauf que Soren passe alors son bras derrière moi, le long du dossier de la banquette. J'arrête de respirer parce que je suis à deux doigts de me blottir contre lui, comme à chaque fois qu'il est près de moi. Mais je

ne dois pas. Je n'ai pas le droit de me laisser aller ainsi. Je me raccroche à cette idée de contrat comme à une bouée qui m'empêcherait de dériver, alors que j'en meurs d'envie. Décidément, mes pensées ne sont plus cohérentes quand je suis près de lui.

Règle numéro un : savoir gérer la quantité d'alcool pour se détendre, mais éviter de faire n'importe quoi.

Malgré tout ce qu'il a pu se passer, une chaleur se diffuse dans mon corps.

– Alors, Paige, pas trop dur de se retrouver entourée de mecs à longueur de journée ? demande joyeusement Gina.

– On survit, dis-je timidement en avalant une énième gorgée d'alcool.

– Quoi ? Hé ! on est les mecs les plus sympas du monde, râle Thomas.

– Sauf qu'on est tous plus mal élevés les uns que les autres, ironise Soren.

– Doc ? T'es vraiment traumatisée par notre manque de savoir-vivre ?

– Mais non... rétorqué-je en souriant enfin. Vous ne faites pas dans la délicatesse, mais c'est pas la mort. T'es content ?

Gatineau, mon ami qui arrive toujours à me redonner le sourire, se tourne alors vers sa femme.

– C'est une fan de hockey, elle prend son pied !

J'attrape une chips qui traîne et la lui envoie sur le nez. Tout le monde rit et je ne peux qu'avouer :

– Oui, Thomas, j'aime le hockey et je suis très heureuse avec les Rangers.

Sauf que je ne voulais pas tomber amoureuse et que, à cause de ça, je risque mon boulot et ma santé mentale.

– Ah, bah voilà !

– On est heureux aussi, ajoute Soren.

Je le regarde et il détourne tout de suite les yeux en buvant à son tour une gorgée de bière.

J'ai bien entendu ce que j'ai entendu ?

– Alors, Soren, tu vas faire quoi pendant les vacances ? demande Thomas.

– Voyager, sûrement. J'avais, euh... prévu... enfin peut-être... de rentrer en Europe. Et vous ?

– On va enfin pouvoir partir en lune de miel...

La conversation continue autour des vacances, puis enchaîne sur la saison qui vient de se terminer. J'ai l'impression qu'au fur et à mesure de la soirée, Soren se rapproche physiquement de moi. Le sentir plaqué contre mon flanc, avec son bras autour de mes épaules, provoque en moi des réactions intenses. Mon cœur se serre, ma respiration s'accélère, et j'ai une envie viscérale qu'il me prenne vraiment dans ses bras et qu'il attise le feu qui commence à brûler en moi. Je suis réellement à deux doigts de me jeter sur lui. Il est temps que je m'en aille parce que ce ne sont plus des sentiments que j'ai, mais un désir ardent qui va me dévorer vivante si je ne fais pas quelque chose pour l'apaiser. L'euphorie de l'alcool n'arrange rien. J'ai l'impression de tout ressentir au centuple. Je ne suis pas dans mon état normal et je dois absolument éviter la catastrophe.

– Je vais y aller, je suis épuisée.

Thomas me lance un regard inquiet.

– Tu veux qu'on t'appelle un taxi ? me demande-t-il.

– Non, je peux...

Je ne finis pas ma phrase, car, en me levant, je m'aperçois que je suis beaucoup plus éméchée que je ne le pensais. Je me sens même un peu étourdie. Un bras m'entoure alors et je lève les yeux sur Soren, qui arbore une expression protectrice.

– Je vais te raccompagner chez toi, propose-t-il.

Je le regarde fixement. Ses yeux aussi sont légèrement vitreux, signe qu'il n'est pas, non plus, sobre.

- Je peux rentrer toute seule, tu ne vas pas conduire dans cet état.
- Même si je ne peux pas conduire, je peux au moins t'accompagner dans un taxi.
- Il a raison, Doc. Laisse-le te ramener.

Je ne fais pas le poids face à mes deux amis. Gina me sourit.

- D'accord, me résigné-je, toujours à moitié dans les bras de Soren.

Je me dégage gentiment de sa prise pour pouvoir dire au revoir au couple.

- Tu devrais venir à la maison cet été, propose Gina. On pourrait papoter sans les mâles alpha.
- Mêle toi-même ! plaisante Thomas avant de me prendre dans ses bras.

Il chuchote à mon oreille :

- Je suis désolé pour tout à l'heure, Paige. Appelle-moi si tu veux qu'on en discute. Mais ne laisse pas passer ta chance. Il en a autant envie que toi.

Je m'écarte et le regarde dans les yeux. Je suis émue parce qu'il ne m'appelle jamais Paige, et ça me fait tout bizarre.

- Tu es prête ? me demande Soren.
- Oui.

Il attrape alors ma main et la cale autour de son bras replié, comme les gentlemen de l'ancien temps.

C'est en silence que nous arrivons dans la rue, jusqu'à ce qu'il hèle un taxi. Il fait froid dehors, mais heureusement la présence de Soren me réchauffe. Ce n'était pas le but quand j'ai décidé de partir. L'objectif était de m'éloigner de lui au plus vite afin de me calmer. Là, c'est tout le contraire

qui est en train de se produire. Toutes mes barrières s'effondrent d'un seul coup. Je cesse de me retenir, car je suis épuisée de lutter. Je me blottis alors contre lui, à la recherche d'un apaisement physique. Je réalise qu'il y a une grande chance qu'il me rejette, mais il me surprend en changeant notre position, puis m'entoure de ses bras.

- Tu sens tellement bon, avoué-je, complètement désinhibée.
- Tu es ivre, Paige.
- Oui, mais ça n'empêche pas que tu sentes bon.

L'alcool a eu définitivement raison de mon filtre social. Il glousse comme un adolescent et son bras me serre davantage contre lui. Lorsque nous arrivons à la voiture, il m'ouvre la porte et m'aide à m'installer. Alors qu'il s'assied à son tour à côté de moi, je ne peux m'empêcher de le fixer. Lui ne fait pas attention à moi : il regarde par la vitre sans jamais quitter la route des yeux. Le trajet ne dure pas longtemps, et quand le taxi se gare devant chez moi, je sais au fond de moi que je ne veux plus qu'une seule chose...

Paige

« Est-il possible d'annuler mon dernier vœu ? »

Soren a la gentillesse de me raccompagner jusque sur le pas de ma porte. Comme tout à l'heure, il me tient contre lui pour m'aider à marcher parce que je suis vraiment très, *très* loin d'être sobre. Je galère à sortir mes clés, et, quand j'arrive à enfin ouvrir la porte, mon sac m'échappe des mains. Lorsque j'essaie de le rattraper, je trébuche et entraîne Soren avec moi. On tombe presque à la renverse, mais Soren arrive à me retenir en me prenant dans ses bras.

On se retrouve l'un contre l'autre, nos visages seulement séparés par quelques malheureux centimètres. Je sens, à travers nos vêtements, son cœur qui cogne contre ma poitrine. Il me dévisage et son souffle s'accélère, tout comme le mien. J'ai l'impression que mon corps va lâcher si je ne fais pas quelque chose. Je dois m'éloigner, mais Soren commence à se rapprocher davantage. Je pose un doigt sur ses lèvres pour l'arrêter.

- Qu'est-ce que tu fais ?
- J'ai... j'ai envie...
- Attends, Soren, non.
- Pourquoi ?

Mais qu'est-ce qu'il se passe ?

- Tu ne sais pas ce que tu fais...

- Paige... me coupe-t-il d'un ton suppliant.
- Je... je... Non...

J'ai tellement peur qu'il regrette ou qu'il soit dégoûté, et des conséquences pour lui comme pour moi.

- Paige... souffle-t-il avec tristesse. Dis-moi oui, s'il te plaît...

Ses pupilles cherchent une réponse dans les miennes. Je veux le lui dire, mais le mot n'arrive pas à franchir mes lèvres, car j'ai peur qu'il se rende enfin compte que ce n'est que l'alcool qui parle, et pas lui.

- S'il te plaît...

Il fait disparaître les derniers centimètres qui nous séparent, lentement, puis ses lèvres rencontrent les miennes. Je retiens mon souffle et me fige, les yeux grands ouverts. Il m'embrasse délicatement et j'ai l'impression de fondre dans ses bras. Je n'arrive pas à lui rendre son baiser parce que j'ai trop peur.

Comment suis-je censée lui dire que c'est une erreur, alors que c'est tout ce que j'ai toujours voulu ?

Lorsqu'il pose sa main sur ma joue, je réagis enfin. D'un seul coup, je rends les armes et me jette sur lui. Sa bouche s'écrase sur la mienne avec une ardeur grandissante. Je sens ses mains entourer ma taille. Il me serre contre lui de toutes ses forces. Ses lèvres s'ouvrent alors et me goûtent avec avidité. Les larmes que j'essayais de retenir coulent désormais librement, car je n'ai jamais été aussi heureuse qu'en cet instant précis. L'homme que j'aime, l'objet de tous mes désirs, m'embrasse avec force et passion. J'ai la sensation de vivre une expérience extrasensorielle intense. Je nous fais reculer, et, même si nous nous cognons contre les meubles à plusieurs reprises, nous arrivons rapidement devant ma chambre. Il n'hésite pas et ouvre la porte en grand avant de me soulever dans ses bras et de nous faire rentrer. Je lâche alors mon sac à main à nos pieds, puis Soren me plaque violemment contre l'un des murs de la pièce. Il m'embrasse encore avec avidité, puis descend dans mon cou. Je brûle intérieurement et gémis

lorsque ses lèvres se posent dans le creux de ma clavicule. Il me mord alors sans guère de retenue avant de lécher tendrement l'endroit maintenant douloureux. Ses bras enserrant la chair de mes cuisses et je suis certaine que je vais avoir des bleus demain. Il est brutal, comme s'il s'était retenu pendant des années. Comme s'il avait envie de me dévorer, et j'adore ça. À tel point que je suis excitée comme jamais. Je veux qu'il arrache mes vêtements et qu'il me prenne là, à même le mur.

– Soren...

Je reconnais à peine ma propre voix, rauque et transformée par un désir animal. Il comprend que je n'en peux plus et me décolle du mur avant de nous laisser tomber sur le lit. Je me retrouve sous lui, emprisonnée par ses bras puissants. Il plaque alors son bassin contre le mien et ondule des hanches. Son érection est impressionnante, et la sentir contre moi me fait perdre mes dernières pensées cohérentes. Je commence à tirer sur sa veste, qu'il enlève rapidement. Puis, lorsqu'il se relève, en appui sur ses genoux, pour se débarrasser de son pull et de son tee-shirt, je laisse mes mains parcourir son torse magnifique. Il revient sur moi en m'embrassant. Sa langue caresse la mienne avec vigueur. On ne m'a jamais embrassée de cette manière, avec une telle rage, une telle passion dévorante. Le moment est tellement intense que je pourrais jouir rien qu'en le prolongeant un peu. Je me nourris avidement de tout ce qu'il peut me donner. Je brûle.

La robe que j'ai sur le dos n'y reste pas longtemps. Je me retrouve presque nue, et quand enfin sa peau se colle contre la mienne, je lâche un langoureux soupir d'extase. Nos mouvements redeviennent presque frénétiques. Je déboutonne son jean et il m'aide à lui enlever ses derniers vêtements. Mon soutien-gorge et ma culotte ne font pas long feu, non plus. Il descend alors le long de mon corps. Il embrasse et mordille mes seins, puis revient au creux de mon cou. Je gémiss encore. Mes mains parcourent son torse ciselé, extraordinaire. Elles viennent se poser sur son dos, puis ses fesses. Je l'invite à se serrer davantage contre moi. Son sexe vient se coller contre ma cuisse. Il grogne alors, presque douloureusement, comme torturé.

– Capote... tout de suite, dit-il, à bout de souffle.

– Dans... dans le sac... par terre... bout du lit, dis-je, dans le même état.

Il se lève rapidement et sa chaleur quitte un temps la mienne. Je le regarde fouiller frénétiquement au sol, au pied du lit, en m'asseyant, puis me couvre avec mon drap. J'ai le plaisir de le voir nu, tout entier. Il a un corps sublime, irréel, comme une statue de la Renaissance. Il est tout en muscles finement dessinés, à la fois puissant et élancé. J'ai envie de lécher chaque parcelle de sa peau. Moi, à côté, je ne ressemble pas à... Mes doutes s'arrêtent rapidement, car il se relève, un air presque prédateur sur le visage. Avec des gestes fluides, il déchire le sachet avant d'enfiler adroitement le préservatif sur son membre dressé. Mon souffle s'accélère encore, si cela est possible, à l'idée qu'il me possède. Il s'approche à nouveau de moi, puis attrape ma cheville et tire dessus, fermement mais sans violence, pour me faire m'allonger. Il arrache le drap qui masque encore mes courbes.

– J'ai tellement rêvé de nous, Paige.

Ses paroles me tirent une larme de bonheur.

Moi aussi. Tellement.

Sans perdre de temps, il remonte le long de mon corps, en alternant entre des baisers appuyés et de petites morsures, parfaitement dosées, qui m'envoient des décharges électriques absolument partout. Il relève la tête et ancre son regard dans le mien avant de reprendre ses caresses.

Arrivé au niveau de mon bassin, il baisse la tête et embrasse le chaume auburn de mon pubis avant de plonger sur mon clitoris avec la férocité d'un rapace. Il l'aspire et joue avec, utilisant légèrement ses dents pour intensifier ses stimulations. Je deviens complètement dingue et mes soupirs se font de plus en plus bruyants. Je commence à me contracter. Les prémices d'un orgasme se pressent au creux de mes reins, mais, avant que j'arrive au bout, il s'arrête soudainement et revient sur ma bouche.

J'émet un grognement de mécontentement et son rire me répond, provoquant des frissons dans tout mon corps.

Il écarte alors mes cuisses avec ses mains et se positionne. Je sens une pression intense à l'entrée de mon corps. J'ai peur de me consumer sur place. Il me pénètre, d'abord lentement, en contraste total avec le début de nos ébats. Puis, lorsqu'il se retrouve complètement en moi, il se retire et donne un puissant coup de hanches, puis un autre, et encore un, m'emmenant, pantelante, au-delà de l'extase. Soren Pettersen me prend avec force et rapidité. Il respire de plus en plus fort, moi aussi. Je pose mes mains sur le bas de son dos, mais, tout en maintenant une cadence infernale et jouissive, il attrape mes poignets et les plaque loin au-dessus de ma tête. Il les serre implacablement, et je suis dans l'incapacité absolue de bouger. Nos peaux claquent l'une contre l'autre et je perds la raison. Cette position si érotique augmente encore mon plaisir. Je retiens les cris qui pourraient lui montrer à quel point ce qu'il me fait me rend dingue. J'ai trop peur qu'il me croie inexpérimentée ou trop naïve. Soren s'engouffre alors à nouveau dans mon cou et m'embrasse encore, comme il le fait depuis le début. Mon désir monte d'un cran. Il ne lui faut que quelques secondes supplémentaires avant de jouir. Le bref son guttural qui sort de sa gorge et le soudain arrêt des mouvements de son bassin sont sans ambiguïté. Je m'attends à ce qu'il se retire, mais il revient soudain à la charge.

– Je veux te voir jouir, Paige, toi aussi.

Il n'a pas à attendre longtemps. Emportée par un maelström de sensations, submergée par sa tendre violence, je suis terrassée par un orgasme dévastateur en quelques instants. Nous restons immobiles un moment. Lui toujours sur moi, en moi. Puis il se retire et se laisse tomber à mes côtés. Nous sommes à bout de souffle. Je plane encore.

C'était si intense que je n'ai plus la moindre once d'énergie. En revanche, j'ai une envie irrésistible de me blottir contre lui, de sentir encore la chaleur de son corps contre le mien, d'entendre les battements de son cœur. Pourtant, je retiens mon geste, car, lorsque je tourne la tête vers l'homme allongé à côté de moi, fixant le plafond, je crois lire sur son visage de la confusion, de l'incrédulité ; on dirait qu'il est complètement paumé. Le moment est passé, il doit se rendre compte de la connerie qu'il vient de faire. Je décide alors de me réfugier de l'autre côté du lit. Une douleur

sournoise s'empare progressivement de ma poitrine. Je sais qu'il est en train de commencer à regretter ce moment d'égarement. Bientôt, il partira sans se retourner.

Je me réveille désorientée.

Je suis dans mon lit.

J'ouvre les yeux. De là où je suis, au bord de mon lit, je fais face à la fenêtre. Des rayons filtrent à travers les rideaux. Le soleil ne brille pas vraiment ; il émet une lueur pâle, froide, comme l'organe malheureux qui bat dans ma poitrine. Ce qui me ramène indéniablement vers...

Soren...

Hier, j'ai fait l'amour avec Soren. J'ai passé une nuit magique dans les bras de l'homme que j'aime, et je devrais être la femme la plus comblée au monde. Mais... je me souviens. Je me souviens de son regard, quand nous étions en train de reprendre nos esprits.

Il avait envie d'être loin de moi, peut-être même d'oublier.

Je n'ai jamais eu aussi peur, de toute ma vie, de regarder derrière moi. Je ne sens rien dans mon dos, aucune chaleur, aucun mouvement. Peut-être s'est-il éloigné, de l'autre côté du lit ?

Je ne peux pas rester dans un tel flou indéfiniment. Je me retourne et laisse échapper un soupir étranglé lorsque mes yeux tombent sur des draps froissés.

Vides.

Il n'est pas là.

Lentement, je me lève. J'attrape et enfile ma robe de chambre, qui traîne au pied du lit, puis me dirige dans la salle de bains. J'avale ma salive avec difficulté et je sens mon cœur se serrer, car, lorsque j'entre dans la pièce, il n'y a personne.

Je me sens de plus en plus mal. Le carrelage est glacial sous mes pieds, et j'ai l'impression que ce froid remonte inexorablement vers ma poitrine. Je sors de ma chambre et pénètre dans le salon. Tout est parfaitement silencieux.

Vide.

Dehors, le soleil se voile et le vent se lève. C'est le seul bruit que j'entends – ça, et ma respiration fébrile.

Je fais le tour de la pièce pour être sûre qu'il n'est pas caché dans un coin. C'est ridicule, mais à cet instant je perds toute rationalité.

J'aperçois alors une note sur le bar de la cuisine et m'approche, hésitante. Je frémis – d'angoisse, d'anticipation, de terreur, d'espoir, je n'en sais rien. J'ai du mal à respirer. J'attrape le petit bout de papier, où figurent, tracés d'une main tremblante, deux mots.

Pardonne-moi

S.

Mon cœur se brise définitivement. Mes doigts lâchent le message et je regarde la pièce autour de moi, pantoise. Je suis vide à l'intérieur. J'ai dépassé le stade de la tristesse. Vide, et complètement hagarde. Lentement, je trouve la force de retourner dans ma chambre.

Arrivée au milieu de la pièce, je ne sais pas quoi faire.

Je ne pleure pas.

Je suis juste paumée. Je regarde partout, à la recherche d'une réponse inexistante. Quelques gouttes de pluie viennent alors frapper ma fenêtre, créant un rythme imperceptible. Mes yeux balaient la pièce sans but, puis rencontrent mon reflet dans l'immense psyché qui trône dans un coin.

Je m'approche et m'observe. Je constate alors que j'ai des marques bien visibles dans le cou. Comme pour remuer le couteau dans la plaie, je décide d'examiner les autres marques qu'il a pu laisser sur ma peau. Je retire mon peignoir. Je vois ce corps que je déteste et qui a, à lui seul, provoqué la fuite de Soren. Je remarque que j'ai des bleus sur les hanches, des traces de doigts. Des images de la nuit dernière me reviennent peu à peu, de ce plaisir que j'ai pris, de ce moment de béatitude complète.

Ce n'est plus que du passé et ça ne se reproduira pas.

Jamais.

Je touche les stigmates de notre étreinte et je réalise que je les hais, tout autant que le reste, car ils me jettent au visage ce bonheur absolu que je ne connaîtrai probablement plus jamais. Ces quelques ecchymoses éphémères sont tout ce que je garderai de cette nuit fatidique où j'ai si naïvement cru avoir enfin trouvé mon *happy ending*.

Je ferme les yeux. Pas pour me souvenir, mais pour oublier que j'existe. Juste un instant. J'ai froid, et ça résume tout ce que je ressens. La pluie, dehors, s'est intensifiée, et le bruit contre les vitres se fait peu à peu assourdissant.

Au bout d'un moment, je finis par relever mes paupières, car je me sens oppressée en les gardant closes.

Comme un zombie, je ramasse mon vêtement et me couvre.

Je reste plantée là, paralysée. Le manque de lui, voilà ce qui est insupportable... inenvisageable. Ce serait plus simple de tout oublier plutôt que de vivre en sachant que je ne serai plus jamais dans ses bras. J'ai honte de ce que j'ai fait hier, j'ai honte de ce que je suis. J'ai honte de ne pas avoir été capable d'anticiper les attentes de Soren, de n'avoir été à ses yeux qu'une déception, un fruit défendu qui s'est révélé fadasse et indigeste.

Je ne sais pas combien de temps je reste comme ça. J'ai perdu toute notion du temps ou de la réalité. Je suis seule dans mon appartement. Désespérément seule.

Je sens alors quelque chose me chatouiller les chevilles. Je ne sais pas d'où ça vient. Il me faut un certain temps pour baisser les yeux sur un chat.

Non, mon chat.

Biscuit me ramène sur terre, d'un seul coup.

Je me penche et prends mon chaton dans les bras. Je le serre contre moi pour trouver un quelconque réconfort. Il ronronne de plaisir et me donne des coups de tête sur le menton, m'invitant à le caresser. Alors que mes doigts s'enfoncent dans sa fourrure douce, mes yeux commencent à me piquer. Quelques instants plus tard, les premières larmes coulent sur mon visage. Je me dirige vers mon lit, pose Biscuit sur la couverture et me réfugie sous les draps. J'attrape alors le coussin à côté de moi, celui où Soren était allongé avant de s'enfuir, et le porte à mon visage. Son odeur est là, et cette petite parcelle de lui me fait définitivement perdre pied. J'éclate en sanglots.

J'ai juste envie de disparaître.

Paige

« Comme je voudrais que tout ceci n'ait été qu'un mauvais rêve... »

Cela fait trois jours que je n'ai pas quitté mon lit, sauf pour aller aux toilettes ou me chercher un verre d'eau de temps en temps.

Je ne mange pas.

Je ne me lave pas.

Je ne fais rien.

Rien, à part dormir et regarder le temps s'écouler à ma fenêtre.

Rien, à part espérer me réveiller et m'apercevoir que Soren est en fait là, près de moi.

J'ai arrêté de pleurer et je suis arrivée à un stade presque catatonique. Je me dis que, peut-être, si je reste là assez longtemps, le monde finira par oublier mon existence. Cette existence qui a mis Soren sur mon chemin, qui, pour une nuit, m'a laissé croire que je pouvais avoir l'amour de ma vie, et qui, en un instant, m'a fait réaliser la futilité de mes espoirs.

Comment suis-je censée continuer à vivre avec le cœur brisé ?

C'est pathétique, je sais. Des filles se font larguer sans arrêt et on ne les voit pas se réfugier dans leur lit pendant des jours. Pourtant, je m'octroie ce

droit parce que, moi, je ne me suis même *pas* fait larguer. Non, j'ai été baisée et jetée à la poubelle comme une moins que rien. J'essaie encore de comprendre ce qu'il a bien pu se passer. Ai-je été mauvaise ? A-t-il honte de ce qu'on a fait parce qu'il l'a fait avec moi ? A-t-il simplement compris la connerie que c'était ?

Une minuscule part de moi espère qu'il ne s'agit que d'un malentendu, qu'il va bientôt frapper à ma porte en se confondant en excuses, qu'il m'expliquera que ça n'était que pour mon bien, car ce n'était pas moi le problème, mais lui.

Le coup classique du « ce n'est pas toi, c'est moi », que les autres détestent, mais que je rêverais d'entendre.

De toute façon, je n'obtiendrai jamais de réponses, et je ne suis pas certaine de réellement en vouloir. J'ai des nausées rien que de penser à ce qu'il s'est passé. En réalité, j'ai honte, et pas seulement pour les raisons évidentes liées à mon corps, non. Je pense sans arrêt à cette promesse que j'ai faite à mes parents et à la manière dont j'ai mis en danger ma place au sein des Rangers en me laissant aller à mon désir. Comment j'ai pu commettre une faute pareille ? Au moins, cet écart unique n'aura pas de conséquences, puisque Soren s'est enfui en courant et qu'il semble avoir eu pour seule intention de mettre tout ça derrière lui, d'échapper au souvenir de cette nuit passée ensemble. Aucun risque qu'il aille laisser échapper quoi que ce soit à propos de cet écart et que nos carrières en souffrent. Notre histoire est déjà terminée. C'est un secret que j'essaie d'enfouir le plus profondément possible, que je *dois* enterrer. Le passé est passé, maintenant, mais ma culpabilité est bien présente. Surtout, je ne veux pas penser au moment où nous devons inéluctablement nous revoir à cause du boulot. Non, je ne veux pas y réfléchir, je suis dans le moment présent : moi, ma dépression et mon chat, qui ne m'a jamais autant fait de câlins et qui a, accessoirement, explosé son paquet de croquettes pour être sûr d'avoir accès à une quantité suffisante de nourriture (vu que j'ai oublié, ces derniers jours, qu'il y avait, en plus de moi, un autre être vivant dont je devais m'occuper). Je ne lui en veux pas : il est tellement glouton qu'il finira bien

par manger jusqu'à la dernière croquette renversée sur le sol de ma cuisine, avant ou après avoir dévoré sa maîtresse.

Je sais que ma complaisance à dormir dans ma propre crasse et ma propre déprime ne va pas durer longtemps. Emma est censée rentrer en fin d'après-midi et elle ne me laissera pas dans cet état, même si je la supplie. Peut-être que la solution serait de faire mes valises et de partir loin. Me trouver une chambre d'hôtel dans un coin paumé, où je pourrais végéter jusqu'à la fin de ma vie, qui ne sera pas bien longue si je ne me nourris pas.

Reprends-toi, bon sang, Paige, tu ne vas quand même pas te laisser crever de faim ! Pense à...

Oh, la ferme. Et laisse papa et maman en dehors de tout ça.

Je suis bien trop dramatique – une part de moi le sait pertinemment –, mais j'ai, dans l'ensemble, dépassé le stade de la raison. Ce que je ressens, ce que je pense n'a aucune forme de logique. Je me sens mal et je voudrais juste m'endormir jusqu'à ce que je puisse enfin dire que je vais *bien*.

Trois heures plus tard, le moment fatidique, qui va mettre fin à mon mélodrame personnel, est hélas arrivé.

– Cacahuète ? Hé, y a quelqu'un ? crie Emma depuis le salon.

J'entends le bruit d'une valise qu'on tire sur le sol et Biscuit qui miaule avec conviction.

– Salut, la terreur ! Je vois que tu as continué dans ton plan de carrière de roi de l'enfer. Tu trouves ça malin, d'étaler tes croquettes partout dans l'appart ?

Biscuit lui répond en miaulant encore plus fort. Moi, je m'enfonce encore plus dans mon lit. Entendre la voix de ma meilleure amie provoque une réaction que je n'avais pas prévue : je me remets à pleurer.

– Où est ta maîtresse ?

J'entends des bruits de pas et ma porte s'ouvre à toute volée.

– Ah bah, t'es là ! T'as vu que ton petit terroriste de chat a mis le bazar dans le salon ? Ses croquettes sont étalées partout et il a vomi deux fois sur le tapis.

Elle marque une pause.

– Paige ? Ça va ?

Je ne réponds rien et essaie de dissimuler le bruit de mes sanglots.

– Hé, Paige ?

Quelques secondes plus tard, elle s'accroupit devant moi.

– T'es malade, bichette ? demande-t-elle en caressant mon visage.

Je lui fais « non » de la tête.

– Tu veux en discuter ?

Même réponse.

– OK. Allez, fais-moi une place, pousse-toi.

Je me décale. Elle enlève ses escarpins et grimpe alors dans le lit, s'installe sous les couvertures, avant d'ouvrir ses bras. Je me blottis contre elle et me remets à pleurer de plus belle.

– Je ne sais pas ce qu'il se passe, ma belle, mais tu sens le vieux rat décomposé.

Même au fond du trou, je ne peux m'empêcher de rire à sa réflexion. Elle me serre encore plus contre elle et, pour la première fois depuis trois jours, je n'ai plus envie qu'on me laisse dans mon coin. J'ai besoin de réconfort et, heureusement, je sais que je peux compter sur ma meilleure amie.

– Tu es comme ça depuis combien de temps ?
– Trois jours, articulé-je, la voix enrouée par cette longue période de silence absolu.

Nous sommes toujours allongées dans le lit et fixons toutes les deux le plafond.

– Tu veux en parler ?

Je me lance et lui raconte tout : la soirée, ma nuit avec Soren et son absence le lendemain. Elle reste d'abord silencieuse. Puis se lève furieusement du lit.

– Non, mais j'hallucine ! Comment ose-t-il, ce bâtard ! Te faire ça, à toi !

Je m'assois dans mon lit et regarde ma meilleure amie avec un air de chien battu. Même si ça me fait indéniablement du bien de la voir me défendre, je me sens mal qu'elle s'en prenne à Soren.

– C'est peut-être ma faute, murmuré-je en me triturant les doigts, penaude.

– Ta faute ?! Tu l'as forcé à te baiser ?

– Non ! Bien sûr que non.

– Alors, c'est de sa faute.

– Mais... Emma, on n'était pas dans notre état normal, il ne savait pas ce qu'il faisait.

Je me remets à pleurer.

– Il est quand même assez grand pour garder sa bite dans son froc, cet enfoiré ! Non ? hurle-t-elle en commençant à faire les cent pas.

– On était sous l'effet de l'alcool.

– Et alors ! Ce n'est pas ta faute ! Et puis, même si j'acceptais tes arguments, la manière dont il est parti sans rien dire, aaaahhhh ! Quel lâche ! Tu sais quoi ? On va le retrouver et lui régler son compte.

– Emma... soupire-je en essuyant mes dernières larmes.

– Quoi ? aboie-t-elle.

– Je ne crois pas que ça soit une bonne solution. Est-ce qu'on peut plutôt parler d'autre chose ? S'il te plaît...

– Ah... euh... d'accord. Désolée, ma chérie, se tempère-t-elle. Qu'est-ce que tu veux faire ?

– Je ne sais pas.

Elle réfléchit en mordillant sa lèvre supérieure.

– Tu sais quoi ? Va prendre une douche, et en attendant je vais commander une pizza et changer tes draps, ça te va ?

En effet, le premier pas serait déjà de me laver. Dire que je sens la mort est un euphémisme.

– D'accord, concédé-je timidement.

– Et ensuite, on regarde *Bridget Jones* en mangeant de la glace.

– *Bridget Jones* ?

– Oui. C'est quand même LE grand classique de la romance pour meuf déprimée. Et puis, Hugh Grant et Colin Firth dans le même film, ça nous permettra de mater un peu.

– Ou pas... En plus, je le connais par cœur, ce film, ça...

– Pas grave. Ça te fera du bien de faire autre chose que de déprimer, de toute façon. Donc, ce soir, c'est pizza, glace et film de filles. Et toi, à la douche !

– Oui, maman...

Je sors enfin de mon lit et reçois alors une petite tape derrière la tête, en récompense de mon insolence, lorsque je passe près d'elle.

Sous la douche, je prends mon temps. L'eau chaude est sans aucun doute thérapeutique, mais ça ne m'empêche pas d'être encore au fond du trou. J'espère simplement que le temps va faire son boulot et guérir mes blessures.

« Je ne vous prends pas pour une demeurée. Je ne prétends pas nier qu'il y a une certaine part de ridicule en vous. Votre mère est assez étonnante et vous êtes d'une nullité épouvantable quand vous parlez en public, et... et... vous avez tendance à laisser tout ce qui vous passe par la tête sortir de votre bouche sans beaucoup vous préoccuper des conséquences. J'ai conscience que, lorsque je vous ai vue à la dinde au curry, je me suis montré d'une grossièreté impardonnable... et je portais un pull à tête de cerf dont ma mère m'avait fait cadeau la veille. Toujours est-il que... ce que je m'efforce de vous dire, d'une façon très confuse, c'est que, à vrai dire, malgré ce que les apparences peuvent laisser croire, c'est un fait, je vous aime beaucoup.

– Ah ! Mis à part que je fume pas mal, que je bois autant, que j'ai une mère pas sortable et... oh, une diarrhée verbale.

– Non, je veux dire que je vous aime beaucoup telle que vous êtes. »¹¹

– Mais aucun homme ne dirait ça en vrai ! Va te faire foutre, Mark Darcy, toi et... ton discours pourri.

Vautrée sur le canapé, je lance alors l'un des coussins du sofa sur la télé avec une rage terrible. J'attrape le pot de glace des mains d'Emma, avant d'en ingurgiter une cuillère presque plus grande que ma bouche.

- Pourquoi je n'ai pas mon Mark Darcy, moi ? Hein ? Pourquoi ?
- Tu as déjà ton Daniel Cleaver. Soren est un enfoiré affectif, comme lui. Il est là quand il a besoin de fourrer sa queue, mais y a plus personne pour les dîners romantiques.
- Ne dis pas ça, s'il te plaît, soupiré-je, la bouche pleine.
- Pourquoi ? Parce que tu veux que Soren soit ton Mark Darcy ?
- Pff, est-ce qu'on peut arrêter les métaphores ?
- C'est toi qui as commencé !
- De toute façon, je ne suis pas Bridget Jones, soufflé-je, défaitiste. Enfin... sauf pour le physique.
- Oui ! Et elle trouve son prince charmant, donc t'inquiète, ça va arriver !

Emma engloutit alors, à son tour, une énorme cuillère de glace.

- Ou pas, lancé-je.
- Ou alors, tu vas bientôt le trouver, genre... maintenant.

Elle claque des doigts comme si elle faisait un tour de magie.

- Qu'est-ce... ?

Mon portable bipe. Nous nous regardons toutes les deux d'un air interloqué et arrêtons de respirer. Un deuxième bip arrive, puis un troisième. Nous restons figées parce que le timing est vraiment bizarre.

Est-ce que ce serait... ?

D'un seul coup, je saute du canapé et attrape mon portable sur la table basse avec un énorme espoir, avant de me caler de nouveau au milieu des coussins.

– Mince, je suis ta marraine la bonne fée ! déclame Emma alors que j'ouvre mes messages

– Je n'ai pas besoin d'un...

Je m'arrête de parler, car je n'en crois pas mes yeux.

– Alors, c'est qui ? C'est Soren ? Quelqu'un d'autre ?

Je lis les messages deux, trois, quatre fois.

– Paige ?

Elle se penche pour lire par-dessus mon épaule et voit à son tour les mots sur l'écran de mon téléphone.

[Bébé, je sais que tu ne me crois pas,
mais il n'y a que toi qui comptes.
Je n'en peux plus de ces mois de séparation.
Donne-moi une autre chance.]

[Je vais divorcer de Karen.]

[Je ne peux plus vivre sans toi.]

– Oh, merde.

– C'est... c'est Douglas, bégayé-je.

– J'ai bien remarqué. T'étais pas supposée bloquer son numéro, Cacahuète ?

Je fixe mon téléphone et reste silencieuse. Bien sûr que j'aurais dû le faire. Je n'en ai tout simplement jamais eu le courage.

– Paige. Efface ses messages.

Non. Pourquoi ? Non...

– Paige, ne fais pas de connerie. Je sais que tu as le cœur brisé, que tu étais – ou « es » – vraiment amoureuse de Soren, mais ne commets pas cette erreur.

Connerie... Il veut quitter sa femme pour moi... et je ne serai plus seule...

– Paige ! crie Emma.

Je me lève, mais Emma attrape mon poignet, me tire en arrière avant de récupérer mon téléphone, puis elle s'éloigne en courant.

– Je vais effacer ce numéro, ses messages, tout, et je t'interdis de lui répondre !

– Emma... Je ne veux pas finir toute seule...

– Tu as le cœur brisé, Cacahuète, ta réaction n'est pas raisonnable.

Mes nerfs lâchent et je me remets à pleurer comme une enfant. Emma me rejoint et me serre dans ses bras.

– Ça va aller, ma belle, ça va aller...

11 Scène entre Colin Firth (Mark Darcy) et Renée Zellweger (Bridget Jones). Extrait du film *Bridget Jones*, réalisé par Sharon Maguire en 2001

Paige

« *J'aurais tellement besoin de plus de force morale.* »

- Une autre bière ? nous demande Thomas.
- Avec plaisir ! répondent Gina et Emma en chœur.
- Tu m'accompagnes, Doc, pour m'aider ? me propose-t-il avec un petit geste de la tête en direction de la cuisine.
- Pourquoi tu l'appelles « Doc », en fait ?

Thomas rigole de la question de ma meilleure amie. Je suis contente de la leur avoir présentée. Ils s'entendent bien.

- Elle prend soin de nous tous avec ses doigts de fée ! C'est ma Doc, c'est tout ! BFF... *forever* !

Je lui fais les gros yeux. Je me sens un peu mal à l'aise qu'il parle de moi comme ça devant sa femme.

- On sait, mon amour, réplique l'intéressée avec un naturel désarmant. Par contre, t'es au courant que dans « BFF », il y a déjà « *forever* » ?
- Ouais, un certain Jude m'en a déjà parlé, mais t'es comme lui, vous n'y connaissez rien. C'est un truc entre ma Doc et moi !

Gina rit et fait un clin d'œil à son mari. Elle se tourne alors vers moi.

– Paige, j’espère que tu mesures ta chance d’avoir mon mari comme BFFF !

Emma pouffe de rire, tout comme moi, alors que Thomas grogne avec un agacement de façade avant de se pencher vers sa femme.

– Oui, elle le sait. Mais t’inquiète, chérie, je suis tout à toi. Et puis, de toute façon, Paige les préfère avec moins de poils sur la figure ! Allez, Doc, tu viens ?

Je le suis en silence tandis qu’Emma et Gina continuent de discuter. Les deux se sont trouvé un point commun. Le papa de Gina est pilote de ligne tout comme celui d’Emma. Le plus drôle, c’est que toutes les deux se sont aperçues que leurs pères respectifs travaillaient pour la même compagnie. Il est même probable qu’ils se soient retrouvés aux commandes du même 747. Elles sont d’ailleurs en train de spéculer sur cette possibilité.

Arrivée à la cuisine, je ne peux que remarquer la posture rigide de Thomas. Je monte sur le plan de travail, car je sens que je vais subir un interrogatoire musclé. Autant être bien installée. Je tente une manœuvre de diversion.

– Tu vas encore te bousiller le dos à le contracter comme ça.

Ma remarque lui glisse dessus sans produire le moindre effet.

Raté.

– Tu es toute blanche et t’as des cernes plus grands que tes yeux. Tu vas enfin me dire ce qui se passe ? Je m’inquiète pour toi.

– Thomas... grondé-je avec une certaine lassitude.

Il ouvre avec force la porte du frigo et en sort quatre bières, avant de les poser à côté de moi, l’air furieux.

– J’attends, dit-il en croisant les bras sur sa poitrine.

– ...

- Tu vas m’obliger à employer la manière forte ?
- C’est-à-dire ?

Il s’avance vers moi, le regard machiavélique.

- Tu connais le pouvoir des chatouilles ?
- Arrête de faire l’enfant, Thomas.

Il s’approche, arborant toujours un air sévère.

- C’est Soren ?
- Quoi, Soren ? soufflé-je.

Je regarde partout, sauf dans les yeux de mon meilleur ami. Il ne sait toujours pas ce qu’il s’est passé il y a trois semaines. J’en rêve encore de temps en temps et je me réveille souvent en ayant envie de pleurer, mais j’ai repris ma vie en main. À peu près.

Tu crois ça ?

- Tu vas faire comme si tu ne comprenais pas de quoi je parle ?
- Exactement.
- Mais qu’est-ce qu’il s’est passé ?
- Rien.
- Doc. Paige. Merde ! Regarde-moi et parle-moi, s’il te plaît, ou sinon...
- Sinon quoi ?
- Paige, parle-moi. Tu ne peux pas me laisser voir que tu souffres et ne pas me dire pourquoi.

Je soupire et les larmes me montent aux yeux. Je sais que je ne peux pas rester muette indéfiniment.

- Le... le soir du bar...
- Quand il t’a raccompagnée chez toi ?
- Oui... On a... euh...
- Ooooh... mais... euh... non, je ne comprends pas. Vous êtes ensemble ? Vous allez vous cacher ?

Une larme coule le long de ma joue et Thomas comprend. Il prend mon visage en coupe et fronce des sourcils.

– Ah ! le petit connard de Viking... Il s'est barré, c'est ça ?

Je n'ai même pas la force de lui répondre. Il me prend dans ses bras, mais le réconfort se termine vite, car on nous appelle.

– Chéri ? crie alors Gina de la salle à manger. Vous êtes perdus ?

– On arrive, répond-il.

Je descends du plan de travail et commence à me diriger vers la porte, le cœur meurtri de repenser à tout ça, sauf que Thomas attrape gentiment mon coude et m'attire vers lui, m'empêchant de m'enfuir.

– Il t'a fait du mal ? demande-t-il, inquiet.

– Non, il est juste parti.

– Tom ! Elle arrive, cette bière ?

– Et merde. Oui, elle est là !

Je suis soulagée qu'il relâche son attention un instant et j'en profite pour m'enfuir. Je ne veux pas m'étendre sur le sujet. Je fais disparaître les traces de mes pleurs et reviens, tout sourire.

Lorsque nous retournons à table, le repas reprend son cours. Cette soirée était une idée de Gina pour passer du temps ensemble et profiter un peu plus que ce que l'on a eu lors de la fameuse soirée au bar. Elle m'a proposé de venir chez eux, mais j'avais aussi besoin de mon roc, ma sœur de cœur, car j'ai encore du mal à avancer sans elle à mes côtés. Thomas a tout de suite accepté que je vienne avec ma meilleure amie, dont je lui ai si souvent parlé. Le courant passe très bien entre nous quatre, je ne regrette pas ma démarche. C'est aussi un réel plaisir de voir Emma s'intégrer à ma nouvelle vie new-yorkaise. C'est grâce à elle que j'ai arrêté de m'apitoyer sur mon sort. Quant à la présence de Thomas et Gina dans ma vie maintenant... Ils ne le savent pas, mais leur amitié me fait vraiment un bien fou.

– Dessert ? propose alors Gina.

– Volontiers, répond Emma.

Gina part dans la cuisine. Le téléphone de ma meilleure amie se met alors à sonner.

– Excusez-moi, c'est le boulot.

Elle s'en va et je me retrouve à nouveau seule avec Thomas. On dirait que l'univers entier veut que j'aie une conversation avec mon ami. Sauf que j'en ai bien assez dit.

– Allez, viens, on va voir le résultat du match des Yankees contre les Blue Jays.

Dieu merci !

Je le suis au salon en le remerciant silencieusement d'avoir compris que je ne voulais pas en parler. Thomas est vraiment un ami précieux. Ce dernier ne perd pas de temps et allume la télé sur l'une des chaînes de sport, puis se vautre sur l'immense canapé. Je fais de même, en m'asseyant près de lui.

– Les Yankees vont peut-être gagner cette année, tenté-je pour lancer la conversation.

– En rêve, ouais, rétorque-t-il en riant.

Il s'enfonce encore plus dans les coussins, avant de poser ses jambes, chevilles croisées, sur la table basse devant lui. Quant à moi, je retire mes baskets et m'assois plus confortablement, en tailleur.

– Alors, quand est-ce que vous partez pour votre lune de miel ?

– La semaine prochaine.

– Vous êtes contents ?

– Ouais.

– Et sinon, tu vas aligner plus de trois mots, ou bien tu vas faire la gueule toute la soirée ?

– Je ne fais pas la gueule, Doc, je suis inquiet pour toi, c’est tout. J’ai aussi envie de coincer Soren et de lui démolir sa petite gueule de Suédois de mes deux.

– Norvégien.

– Hein ?

– Soren est norvégien. Ne fais pas ça, Thomas. Je t’interdis formellement de lui en parler, d’ailleurs.

– Dans tes rêves !

– Thomas, s’il te plaît.

À la télévision, le match de base-ball se termine déjà, et des journalistes apparaissent à l’écran pour le journal sportif. On écoute les dernières news, qui tournent surtout autour du base-ball, car la saison commence, et bien sûr des playoffs de la NBA. J’en profite pour jeter un coup d’œil vers la baie vitrée, d’où je peux apercevoir Emma, en conversation très mouvementée avec Brad, car elle a beau raconter que c’est le boulot, je sais pertinemment que le feuilleton avec son plan cul est loin d’être terminé.

– Oh, merde... souffle Thomas.

– Quoi ?

Je me tourne vers lui, mais il fixe la télévision, les yeux froncés, visiblement très contrarié.

– Regarde, Paige, m’invite-t-il d’un signe de la tête.

Il attrape rapidement la télécommande et augmente le son, pendant que je regarde enfin l’écran et lis le titre : « Drogue et hockey : fléau ou simple anecdote ? »

– C’est quoi, ce merdier ? m’étonné-je.

– Je ne suis pas sûr.

Le journaliste commence à expliquer le sujet, et nous sommes tous les deux subjugués par ce que nous entendons. Apparemment, durant les derniers Jeux olympiques d’hiver, en février dernier, des tests antidopage ont été réalisés sur les joueurs de plusieurs équipes, et les résultats, rendus

publics seulement maintenant, révèlent que deux d'entre eux ont été testés positifs à la cocaïne. Il semblerait qu'ils appartiennent, le reste de l'année, à des équipes de la NHL, notamment à Ottawa.

- De la coke ? Mais c'est une blague ?
- Non.

Je me tourne vers lui.

- Tu savais ?

Je suis encore plus choquée. Assurément, je dois aussi être trop naïve d'avoir pu penser que l'univers du hockey serait épargné par les scandales du dopage, ce fléau de tous les sports.

– Je n'étais pas au courant pour ces tests, mais j'ai déjà entendu que des entraîneurs avaient tiré la sonnette d'alarme. Je pensais bêtement que c'étaient des rumeurs, mais apparemment je me gourais.

– C'est quoi, l'intérêt ? Ce n'est pas un dopant, la cocaïne, pour autant que je sache.

– Pas au sens strict du terme, mais, d'après ce que j'ai déjà entendu, les mecs se sentiraient invincibles quand ils en prennent. C'est pas seulement de leur faute, tu sais, on en demande vraiment beaucoup aux sportifs de haut niveau. T'es bien placée pour le savoir.

- C'est chaud...
- Comme tu dis.
- Qu'est-ce qu'il se passe ? demande alors Gina derrière nous.

Nous nous retournons tous les deux et la voyons arriver, un plat dans les mains, sur lequel est posé un magnifique cheese-cake.

Son mari lui explique notre désarroi, et c'est le moment que choisit Emma pour revenir enfin. Elle n'a pas l'air dans son assiette.

- Tout va bien ?
- Oui, Cacahuète, ne t'inquiète pas.

– Cacahuète ? s'étonne Thomas. Emma, il va falloir tout me raconter. En profondeur.

Je lève les yeux au ciel quand ma meilleure amie se lance dans les grandes explications. Gina et Thomas rient. Emma retrouve sa bonne humeur. Pour ma part, je suis encore troublée par cette nouvelle à propos de la drogue. J'ai surtout eu des frissons quand j'ai entendu que l'on citait l'équipe NHL d'Ottawa. Je pense à Soren et me demande, un instant, si tous les problèmes qu'il semble avoir ne viendraient pas de là. Une addiction secrète serait-elle la raison de sa demande de transfert ?

Ou alors, je ramène beaucoup trop les choses à lui alors que j'ai juré de l'oublier...

Après qu'Emma a raconté en détail la moitié de mes déboires d'enfance, Gina sert tout le monde et relance la conversation avec mon amie à propos de leur papa respectif. La télé, elle, est toujours allumée, mais Thomas a baissé le son pour nous permettre de discuter sans souci. Alors que je mange ma première bouchée du délicieux cheese-cake de Gina, mon regard est attiré par l'écran. Le journal se termine et laisse place à une émission de potins. Le sujet du jour est : « Les vacances des stars du sport. » Je joue les petites curieuses et, sans trop en avoir l'air, je tends l'oreille et commence à m'intéresser aux ragots. À l'image, plusieurs posts Instagram défilent, montrant la vie trépidante d'une poignée de sportifs. C'est alors qu'une photo de Soren apparaît à l'écran. Il est au beau milieu d'une fête des plus animée, au bras d'une bombe sexuelle absolue. Un court instant plus tard, l'image est remplacée par un cliché d'un joueur des Chicago Bulls exhibant son physique avantageux sur une plage ensoleillée. Ces quelques secondes ont réussi à me remettre le moral au plus bas. Ça m'énerve, mais j'ai envie de pleurer. Emma et Gina ne s'en sont pas vraiment aperçues, mais Thomas, si : il a vu la photo et mon visage perdre toutes ses couleurs en un clin d'œil. Il attrape la télécommande et zappe sur une chaîne de musique.

- Doc, tu viens m'aider ? Je vais retourner chercher à boire.
- C'est un code secret ? demandent alors Emma et Gina en chœur.
- Exactement, plaisante Thomas. Vous êtes jalouses ?

– C’est adorable, mon chéri.

Thomas envoie à sa femme un baiser furtif avant de partir en cuisine.

Je me lève et le suis rapidement. On se retrouve à nouveau seuls, sauf qu’au lieu d’entamer une conversation gênante, il me prend simplement dans ses bras. Pour la première fois depuis des jours, je décide de rendre les armes. Entre les images que je viens de voir, mon sentiment d’être ridicule de souffrir encore à cause de cette stupide nuit et mon soulagement de m’être enfin confiée à mon meilleur ami, je me mets évidemment à pleurer à chaudes larmes, débordée par ce trop-plein d’émotions.

– Tu sais, sur cette photo, Soren n’avait pas l’air très ravi d’être collé par cette bimbo.

– Tais-toi, je t’en supplie, l’imploré-je.

Il m’écarte de son torse et me regarde droit dans les yeux.

– Je sais ce que c’est de vivre ce genre de choses. Avant de rencontrer Gina, j’étais fiancé avec une fille qui, du jour au lendemain, m’a largué comme une merde en me disant que je lui faisais honte, que j’étais immature et que je resterais sûrement un gosse toute ma vie. J’ai été blessé, mais j’ai ensuite trouvé la femme la plus extraordinaire qui soit, et elle m’a montré que j’en valais la peine. Tu vas trouver l’homme qu’il te faut, Paige, et peut-être même que cet idiot de Soren se rendra compte de sa connerie parce que, toi aussi, tu es une femme extraordinaire. Ne l’oublie jamais.

Je frotte mes yeux et essuie les stigmates de mon état. Je suis tellement heureuse d’avoir trouvé un ami comme lui.

On reste silencieux un certain temps, avant que Thomas me reprenne dans ses bras en s’excusant pour l’attitude de Soren.

J’essaie de respirer et d’imprimer dans ma tête ce que mon ami me dit, mais mon esprit n’arrive simplement pas à oublier ce que j’ai vu à la télévision ce soir. Constaté, de mes propres yeux, que Soren va plus que très bien, au bras d’une fille qui semble davantage jouer dans sa catégorie,

me fait un mal de chien. Je ne sais toujours absolument pas comment je vais gérer mes retrouvailles avec lui d'ici la rentrée.

Et rien que d'y penser me terrifie.

PARTIE II

« L'espoir réside dans la faculté de se tromper. »

Lewis Thomas

SEPTEMBRE

Paige

« Je souhaite régler un problème à la fois. »

Le *training camp* commence aujourd'hui, c'est donc la reprise pour les joueurs et le premier jour où je vais revoir tout le monde d'un coup. Ce qui implique, bien entendu, Soren. Pour ma part, je suis retournée au centre un bon nombre de fois pour m'occuper de certains joueurs ou pour des réunions de l'équipe médicale. J'ai essentiellement revu Thomas et Gina, surtout en juillet, avant qu'ils ne partent en voyage de noces. J'ai hâte de passer à nouveau du temps avec eux. Le dernier message que j'ai reçu de mon ami date d'hier et m'a fait beaucoup rire :

[J'espère que t'es en forme pour la reprise, Doc !
J'ai hâte de revoir ta petite frimousse sexy dans les couloirs. En tout bien tout honneur, bien entendu.
J'aime beaucoup trop ma femme, tu le sais. En plus, elle me fait peur ;)]

Quant à Soren, je ne l'ai pas croisé depuis le printemps et je ne sais pas vraiment ce que je ressens à son égard. Je ne veux pas le voir et j'en ai très envie à la fois. Je crois que je me berce de l'illusion que je vais enfin recevoir une explication à tout ce qui s'est passé. Et puis, c'est peut-être stupide de ma part, mais son amitié me manque. Même si la manière dont il est parti n'était vraiment pas correcte (un beau moment de lâcheté), je crois que je lui ai pardonné (ou presque). Après tout, en étant un peu rationnelle, je pense que nous n'étions pas dans notre état normal ce jour-là, et nous avons chacun signé un contrat professionnel qui nous interdit formellement d'être ensemble. Rien de bon ne pouvait ressortir d'un mélange pareil. De plus, je ne pense pas que Soren ait réellement eu la moindre intention de me faire du mal. Il ne savait pas que, de mon côté, j'avais des sentiments très profonds pour lui. Il ne savait pas ce qu'allait signifier cette nuit. C'était une erreur d'un soir qui m'a brisé le cœur. Je n'ai pas encore tout digéré, mais, oui, je crois que, dans un sens, je lui ai pardonné, tout simplement parce que la colère, la tristesse et le ressentiment sont des émotions trop épuisantes à combattre.

Et puis je veux garder mon travail. Il n'est donc pas question de tout remettre en cause pour un homme. Que ce soit l'homme de ma vie ou non.

– Oui ? dis-je quand quelqu'un frappe à ma porte, me sortant de mes pensées.

Emma passe la tête dans l'embrasure.

– Cacahuète, tu veux que mon père te dépose au boulot ?

Le papa d'Emma est venu voir sa fille quelques jours. Tous les deux sont extrêmement proches et ils essaient, le plus possible, de s'organiser des moments père-fille. Aujourd'hui, Jasper repart.

– Ça ne vous dérange pas, Captain ?

– Bien sûr que non ! Allez, en piste, miss Rangers !

Une demi-heure plus tard, Emma embrasse son père, et nous voilà partis pour mon premier jour de boulot. Je ne vais pas mentir : même si j'aime

mon travail, je n'ai pas particulièrement envie d'y aller aujourd'hui. Je crois que c'est la première fois de ma vie que j'ai cette sensation et je pense à tous ces gens qui vont au travail à reculons.

Je regarde à travers la vitre de la Porsche de Jasper, perdue dans mes pensées.

– T'as l'air tendue, Paige. T'es pas heureuse de retrouver tes joueurs ?

– Si, si.

– Mais... ?

– Mais c'est compliqué, soupiré-je sans le regarder.

– Est-ce que ç'a à voir avec cette mine triste qui orne ton joli visage ? Ça ne te ressemble pas.

– Tout va bien, Captain, ne vous inquiétez pas.

Jasper et son ex-femme, Beth, me connaissent depuis que je suis toute petite. Nos parents étaient amis, et la mort des miens a été un choc pour eux aussi. Ils ont toujours été très gentils avec moi et je sais qu'ils font partie des gens sur qui je peux compter.

Dehors, les rues défilent. Je me sens tellement détachée, ce matin, que c'est comme si le monde avançait sans moi.

– Tu sais, je ne suis pas un expert des aptitudes sociales ni un psy. Je ne suis, notamment, pas très diplomate. Enfin, c'est ce que Beth disait toujours. Avant de demander le divorce. Bref, j'ai l'habitude d'appeler un chat un chat. À mon avis, si c'est ton boulot qui te bouffe comme ça, tu devrais le quitter.

– Ce n'est pas vraiment mon boulot... C'est... Il est arrivé un... un truc, et je ne sais pas quoi faire pour passer à autre chose... et...

– Écoute, je ne te demande pas de m'expliquer tout en détail. Sache juste que, dans la vie, parfois, on doit faire des choix. Pose-toi les bonnes questions et je suis sûr que tu trouveras une solution.

Jasper se gare devant l'entrée du parking souterrain du centre.

- Prends chaque problème à la fois et résous-le avant de passer au suivant, d'accord ?
- Merci, Captain.
- Avec plaisir, Paige !

Il se penche et m'embrasse sur la joue, par-dessus la console centrale. Lorsque je m'écarte, une voiture passe devant nous pour rentrer dans le sous-sol, et je croise le regard froid et incrédule de son conducteur.

Soren.

En une seconde, la berline s'engouffre dans l'ouverture et disparaît. Comme anesthésiée, je prends congé de mon chauffeur. Il s'en va, et je reste bloquée devant la porte d'entrée.

Tout va... pas bien du tout.

Je n'aime pas cette pression que je ressens au niveau de la poitrine.

Je savais que j'allais croiser Soren. Je pensais naïvement que j'allais affronter cette épreuve la tête haute. Mais, après la réaction de mon corps à la simple vue de son visage fermé, je réalise à quel point j'avais tort.

Allez, Paige, tu as le meilleur job du monde. Si tu t'étais mise réellement en couple avec Soren, tu aurais perdu ton boulot et déçu tes parents, alors souris !

Je parviens enfin à reprendre le contrôle de mes jambes, plaque une expression avenante et totalement artificielle sur mon visage, et me dirige vers la salle de réunion pour assister au discours de rentrée du président. Il a convoqué toute l'équipe pour une mise au point. Nous ne sommes, pour

l'instant, qu'en présaison : il y aura quelques jours d'entraînement, puis quelques matchs prévus, mais aucun résultat ne comptera au classement. Les choses sérieuses commenceront en octobre.

Arrivée près de la salle de conférence, je retrouve mon acolyte.

– Hé, Doc ! T'es là ! En forme ?

Thomas me saute carrément dessus, me serre fort dans ses bras et me soulève comme si je pesais cinq kilos.

Et Dieu sait que ça n'est pas le cas !

– Gatineau ! Repose immédiatement Paige ! Ce n'est pas un jouet, merde ! aboie le coach en assénant une tape sèche à l'arrière du crâne de Thomas.

– Cette fille, c'est du solide, Coach !

Il me dépose à terre en me tapotant le cuir chevelu. Je vire sa main, faussement agacée, et il rigole.

– Bonjour, Paige.

– Bonjour, Coach.

Il m'adresse un salut de la tête et entre dans la salle pendant que Thomas passe un bras protecteur autour de mes épaules.

– Il semblerait que tu sois venue accompagnée, ce matin.

– Comment tu sais ça ?

– J'ai croisé Soren il y a deux minutes. La première chose qu'il m'a demandée ? Qui était, et je cite, « l'espèce de vieux type avec Paige ».

– Ah...

– Ah ? C'est tout ce que tu as à me répondre ?

Non, en fait, j'ai envie de hurler que Soren n'a aucun droit de poser cette question après la lâcheté dont il a fait preuve, mais je me force à rester calme.

– Euh, pardon, oui... J'étais avec Jasper, le père d'Emma. Il m'a emmenée au boulot.

Il me fixe.

– Quoi ?

– Tu sais, je m'en fous, de ça. J'attendais juste que tu réagisses à ce qu'implique la question de Soren, mais apparemment, en plus de l'ophtalmo, il faudrait que tu consultes un oto-rhino.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ! J'ai très bien entendu, et ne t'attends pas à ce que je réagisse au fait que Soren est agacé, et surtout qu'il a cru que j'étais avec un type qui a trente ans de plus que moi !

– Bien sûr qu'il l'a cru, c'est ce que je lui ai dit.

– C'est... QUOI ?!

– J'ai dit à Soren que c'était ton mec, le gars avec qui tu fais des galipettes la nuit, explique-t-il en faisant tressauter ses sourcils.

Je me sens tout à coup mal à l'aise. Je crois que je vais vomir.

– Pour... pourquoi t'as... fait ça ?

– Pour lui montrer ce qu'il perd. Ce con va réaliser l'erreur qu'il vient de commettre !

– Mais...

– Il va comprendre ce que c'est de faire du mal à ma Doc !

– Thomas, soupirez-je.

– Laisse-le mariner dans son jus, tu verras qu'il comprendra sa connerie.

– Mais même si j'en avais encore envie, je ne peux pas gâcher ma carrière pour lui, dis-je tout bas en serrant les dents.

– Un problème à la fois, Doc. Un problème à la fois. D'abord, ta vie amoureuse et sexuelle ; ensuite, ta vie professionnelle.

Jasper et lui se sont donné le mot ou quoi ?

Mais ils n'ont pas tort. Un souci à la fois et tout ira bien.

Il m'embrasse sur le front et entre dans la salle. Je soupire encore. Quand je pénètre à mon tour dans l'espace réunion, je croise le regard de Soren.

J'ose lui rendre le regard noir qu'il me lance, mais il détourne les yeux.
Comment ose-t-il ! C'est moi qui devrais être en colère, et pas lui !

OK. L'année va être fun.

Paige

« Pourquoi je n'ai pas la force de le haïr ? »

Soren ne va pas bien. Mais alors, pas bien du tout.

Le camp d'entraînement a été plutôt mouvementé. En plus d'être d'une humeur massacrate avec moi, mais aussi avec ses coéquipiers, il a manifestement perdu le feu sacré sur la patinoire. Tout le monde l'a bien remarqué, et certains s'inquiètent de son comportement. Les premiers matchs de la saison régulière commencent dans une semaine et Hennington, le coach, n'est pas ravi des dernières rencontres qui ont eu lieu en amical.

Entre nous, c'est aussi chaud que le désert de Sibérie au mois de février, et il ne m'a pas vraiment adressé la parole depuis la rentrée, c'est-à-dire depuis près de trois semaines. Je tente d'en faire abstraction, mais je ne vais pas me mentir : malgré tout, il me manque. Indéniablement.

Paige... quand est-ce que tu vas passer à autre chose, bon sang !

Aujourd'hui, pas de rencontre prévue, ce qui veut dire préparation physique pour les joueurs et entraînement intensif pendant une bonne partie de la journée. Il est bientôt quinze heures et les mecs sont sur les patins. Comme je n'ai pas grand-chose à faire, je décide d'aller mettre un peu d'ordre dans l'atelier, où les joueurs peuvent entretenir et réparer leur matériel. Alors que je suis en train de terminer ma besogne, j'entends, en

provenance de la patinoire, des cris et du fracas. Je me dirige vers la source du bruit et assiste à un spectacle inattendu.

Isaac, Antoine et Jude s'interposent à grand-peine entre Soren et Thomas. Les deux ont fait tomber leurs gants et leurs casques, et semblent s'être battus avec toute la conviction imaginable. Gatineau a la lèvre ouverte et Soren, l'arcade sourcilière complètement éclatée. Au-dessus des cris des joueurs qui tentent d'apaiser la situation, le coach est hors de lui.

– Pettersen ! Gatineau ! Non, mais vous vous prenez pour qui, putain ?! Sortez de ma patinoire ! Tout de suite !

Les deux se lancent des regards noirs. Thomas crache sur la glace pour évacuer le sang qu'il a dans la bouche et se dirige vers moi, Soren derrière lui. Je me précipite dans le vestiaire pour attraper des serviettes et reviens sur mes pas au plus vite. J'arrive à la rencontre de mon ami et lui en tends une pour qu'il contrôle le saignement.

– Mais qu'est-ce qu'il s'est passé entre vous deux ?

– Ce qu'il se passe ? s'offusque Gatineau. Il se passe que j'en ai marre de l'humeur de ce connard, crache-t-il en désignant du doigt Soren, qui arrive à pas mesurés.

– Le connard t'emmerde ! rétorque froidement l'intéressé. J'en ai rien à foutre, de tes états d'âme, Gatineau.

– Mes états d'âme ? *Mes états d'âme* ?! C'est toi qui fais chier tout le monde ! Putain ! T'es d'une humeur de merde depuis le début de la saison, tu te comportes comme un abruti avec Paige, et avec tous les autres ! Mais merde, va baiser un coup, ça te détendra !

Je vois Soren virer au rouge, et j'ai alors la réaction la plus stupide au monde : je me jette entre les deux avant que ça dégénère. Je ne fais pas le poids face à ces deux montagnes de muscles. Ils me dépassent de trois têtes à cause de la hauteur des patins et, au contraire de moi, ils sont tous deux bien protégés par leur équipement de hockey.

– Paige, barre-toi, siffle Soren entre ses dents.

– Tu lui parles sur un autre ton !

– Hé ! S’il vous plaît, arrêtez ! les imploré-je en posant une main sur leurs torsos pour les obliger à s’éloigner.

Les deux se jaugent comme deux gladiateurs dans une arène. L’air est électrique et ça sent la testostérone à plein nez. Je réalise que, s’ils décident de se taper dessus, je ne pourrai rien y faire. Accessoirement, je risque fort de me retrouver aplatie comme une crêpe.

Ça aura au moins le mérite de régler mes problèmes de silhouette.

Ils se rapprochent chacun d’un millimètre et je décide d’appeler du renfort.

– Coach ! Un peu d’aide, ici ! crié-je en direction de la patinoire.

Un instant après, Isaac fait son apparition. Il hallucine complètement quand il aperçoit la scène.

– Non, mais ça va pas, les deux crétins ! Paige est au milieu, vous voulez la tuer, ou quoi ?

Gatineau souffle, réalise enfin la situation et recule immédiatement en s’excusant. Soren tourne alors les talons. Isaac fait mine de le rattraper, mais je l’arrête avant qu’il puisse s’éloigner.

– Je vais lui parler, annoncé-je.

– S’il te touche, je le crève ! s’énervé Thomas.

– Hé, ça va, calme-toi ! Il ne me fera rien.

Je n’attends pas de réponse et rejoins Soren dans le vestiaire.

Il est assis sur son banc habituel, les coudes sur les genoux, la tête entre ses mains. Il ne m’entend pas arriver, car le revêtement du sol, spécialement conçu pour que les joueurs puissent marcher avec leurs patins aux pieds sans les abîmer, absorbe le son de mes pas.

– Soren, commencé-je, hésitante.

- Va-t'en, Paige, s'il te plaît, soupire-t-il, la tête toujours baissée.
- Non.
- Paige, casse-toi ! hurle-t-il en se levant.

Je recule d'un pas, car, pour la première fois, Soren me fait peur. Des larmes incontrôlables me montent aux yeux et il le voit.

- Oh ! Merde, merde... Pardonne-moi, Paige. Je...

Il tend la main vers moi et je fais un autre pas en arrière. Après la peur, un nouveau sentiment m'envahit : la colère. Ces deux mots, « pardonne-moi », résonnent encore dans ma tête comme un coup de poignard.

– C'est ta nouvelle phrase ? C'est ça ? « Pardonne-moi » ? Tu veux me baiser un coup pour pouvoir le redire encore une fois ? Attends, attends, non, plutôt l'écrire sur un bout de papier, c'est un peu plus ton genre !

Ma réplique lui fait l'effet d'une gifle et c'est maintenant à son tour de reculer.

– Tu t'attendais à quoi, Soren Pettersen ? Tu crois que j'allais faire comme si rien ne s'était passé ?

Il retourne à sa place et commence à retirer son équipement, apparemment incapable de me regarder.

- Et tu vas m'ignorer, en plus ?

Soren ne répond rien, mais ses gestes rapides trahissent son état de nervosité extrême.

– Tu sais ce que j'ai ressenti quand je me suis levée et que tu n'étais plus là ? J'avais envie de disparaître, tu vois ? De disparaître, Soren !

Lorsqu'il entend mes mots, il relève le nez et semble choqué.

– Tu m'as abandonnée comme une moins-que-rien, une... une merde, comme si je ne méritais même pas ton putain de respect !

Il baisse à nouveau la tête, honteux, tandis que je reste plantée au milieu du vestiaire, les poings serrés et le cœur brisé.

– Regarde-moi ! Tu n’avais pas le droit de me traiter comme ça, pas le droit, soufflé-je, anéantie. Si je ne te plaisais pas, si je te dégoûtais à ce point, il ne fallait pas me faire croire l’inverse !

Il lève les yeux vers moi, et je peux y lire de la consternation pure et simple, comme s’il se rendait soudainement compte qu’il était passé à côté de quelque chose. Ce qu’il me renvoie transforme ma colère en résignation.

Le temps se fige et nous restons un petit moment à nous fixer l’un l’autre. C’est lui qui rompt le silence.

– Je ne comprends pas, Paige : tu crois que tu me dégoûtes ? Mais c’est moi qui devrais te dégoûter après ce que je t’ai fait ! J’ai abusé de toi, Paige. Tu ne voulais pas, je t’ai forcée !

Je suis sidérée.

Comment peut-il croire ça ? Bien sûr qu’il ne m’a pas violée ! J’étais consentante, mille fois consentante !

– Que, *toi*, tu me dégoûtes ? Tu es un idiot, Soren...

– Je...

– Attends, laisse-moi finir ! Je ne te déteste pas parce que tu aurais hypothétiquement abusé de moi, mais parce que tu es un idiot. Bien sûr que tu ne m’as pas violée, Soren ! Je le voulais, j’en avais envie comme toi. Aussi fort que toi. J’ai dit « non » avant notre baiser parce que je ne voulais pas dérapier par peur de souffrir. Mais après, tu as bien vu que, quand tu m’as demandé un préservatif, je ne me suis pas enfuie, je t’ai dit où je les rangeais et j’ai eu... Merde, Soren ! J’ai pris du plaisir comme jamais auparavant ! Depuis qu’on s’est rencontrés, dans ce couloir, je suis amoureuse de toi comme je n’ai jamais aimé personne de toute ma vie. Je crois que, si tu me l’avais demandé, j’aurais même pu abandonner mes rêves et trahir mes promesses. Tu sais ce que j’ai cru, moi, quand j’ai trouvé mon lit vide et ton putain de mot, sans une explication ? J’ai cru que tu

regrettait, que tu n'assumais pas d'avoir couché avec la kiné du club, la petite rondouillarde maladroite qui fait rigoler tout le monde. Je me suis sentie comme la dernière des connes, Soren. Voilà ce que j'ai cru, moi, quand tu es parti sans prendre la peine de te... Non, de *me* demander ce que, moi, je pensais de tout ça.

– J'ai cru que... Oh, putain, Paige ! Je suis tellement désolé.

– Quand tu auras terminé de te punir – et de *me* punir – pour une connerie que tu n'as pas faite, tu pourras peut-être arrêter de te comporter avec tout le monde comme le dernier des connards ! asséné-je, la voix tremblante et des larmes coulant abondamment sur mes joues.

Je fais demi-tour et sors du vestiaire, tombant alors sur Thomas et Isaac, qui me regardent avec un air à la fois triste et inquiet.

– Il a tout entendu, c'est ça ? demandé-je à Thomas en parlant d'Isaac.

– Paige, je te jure, je ne dirai rien, répond ce dernier.

– Paige...

– Non. S'il te plaît... je... peux pas. Je peux plus, là. Je veux juste rentrer chez moi.

– Tu ne rentreras pas toute seule, ajoute Isaac.

– Je te raccompagne... commence Thomas.

– Non.

– Paige, s'il te plaît ! Isaac, préviens le coach, je la ramène. Et toi, dit-il en me pointant du doigt, attends-moi dans ton bureau, j'arrive. Je vais juste me changer.

– Tho...

– C'est non négociable.

Son ton ne laisse effectivement pas de place à la négociation. Je me dirige vers mon bureau et m'assois sur l'un des bancs de massage. Je suis seule. Je ressens un profond sentiment d'injustice. C'est vraiment la première chose qui me vient en tête.

L'injustice.

Qu'est-ce que j'ai bien pu faire à l'univers pour mériter d'être traitée comme ça ?

Je suis morte de honte et je veux oublier. Oublier ce qu'il s'est passé, oublier que je viens de lui avouer mes sentiments, oublier que ce n'est pas le lâche que je croyais et oublier jusqu'à son existence. Une autre émotion prend alors le dessus, celle qui revient beaucoup trop souvent depuis la reprise. La colère. J'ai envie de hurler. Je serre les poings pour me calmer, mais les seules choses auxquelles je suis capable de penser sont les mots de Soren. Je ne tiens plus et explose soudainement. Je me lève avec violence et envoie valser tout ce qui me passe sous la main. Je m'acharne sur mon bureau et fais voler toutes mes affaires. Je ne sais pas ce qui m'énerve le plus : mes émotions incontrôlables, la connerie de Soren, même pas capable de venir me parler comme le ferait n'importe quel adulte normalement constitué, ou le fait que, malgré tout, je n'arrive pas à le haïr.

Je sens alors une paire de bras puissants m'entourer et me contenir.

– Calme-toi, Doc. Calme-toi.

La présence de mon ami m'aide et m'apaise peu à peu. Je tremble, et des larmes de frustration coulent sur mes joues écarlates.

– Ça va aller, Doc. Je te promets que ça va aller.

OCTOBRE

Paige

« *J'aimerais y croire.* »

La saison est lancée et le rythme est à l'avenant. C'est, normalement, le moment de l'année que je préfère : l'automne est là, le hockey recommence. Sauf que tout n'est pas si simple. Mon pétage de plombs de la dernière fois n'est pas passé inaperçu, et le fait qu'il se soit déclenché après la bagarre entre Soren et Thomas a quelque peu alimenté les ragots. Heureusement, Thomas et Isaac ont été d'une grande aide, en inventant une histoire de coup de fil de mon ex, que j'aurais reçu après l'altercation entre les deux hommes, et qui m'aurait affectée au point d'en arriver à ma crise de nerfs. Tout le monde a fini par marcher et chacun a eu des mots gentils pour me dire que, si j'avais besoin de quoi que ce soit, ils étaient là. Je suis gênée et mal à l'aise de leur mentir, mais je n'oserais jamais leur dire la vérité pour autant.

L'ambiance entre les joueurs, elle, s'est quelque peu détendue. J'ai même vu Soren avoir une discussion, houleuse au départ, avec Thomas, qui heureusement ne s'est soldée par aucune blessure, mais par une accolade de réconciliation. Mon meilleur ami a été soulagé d'apprendre que *l'autre Norvégien* ne m'avait pas utilisée et jetée comme une vieille chaussette.

Soren et moi, on s'ignore royalement. J'ai dépassé le stade de la colère : je suis résignée et je me demande si ce qu'on a, ou plutôt si ce qu'on avait, est réparable. Malgré nos explications dans le vestiaire, il reste encore beaucoup de travail à chacun de nous deux pour accepter le nouvel état des

choses. J'ai beaucoup discuté de tout ça avec Emma. Étrangement, elle a eu énormément de compassion pour Soren. Pour ma part, je ne sais plus quoi faire : continuer à l'ignorer, lui parler, lui pardonner, passer à autre chose, oublier... Pourtant, à cet instant où je monte dans l'avion, une seule envie me prend aux tripes. Je veux me réconcilier avec lui – en tout cas, au minimum enterrer la hache de guerre pour pouvoir continuer à faire mon boulot dans de bonnes conditions. Alors, quand je vois Soren installé seul, au fond, pour la première fois de ma vie, je me sens soudain téméraire et déterminée comme jamais. Je remonte le couloir et m'assois à côté de lui. Je me fiche qu'on nous voie. Je suis arrivée à un stade où ce qu'on pense de moi m'est parfaitement égal, tout comme les conséquences de mes actes.

Sauf que cette témérité disparaît aussi vite qu'elle est arrivée quand je réalise que je n'ai pas été aussi physiquement proche de lui depuis des mois.

C'est vraiment le merdier dans ma tête.

Je fixe le siège devant moi parce que je n'ai franchement pas le courage de regarder Soren. Je le sens se tendre à côté de moi. Je vois Isaac monter dans l'avion et me lancer un regard interrogateur, prêt à voler à ma rescousse. Je secoue la tête pour lui demander de rester en dehors de ça parce que je ne sais même pas si je vais réussir à demeurer assise assez longtemps à côté de Soren. Je n'ai notamment pas prévu que j'allais revivre, en flash-back, notre nuit d'amour et le vide indicible qu'il a laissé le lendemain. À ce stade, je crois que je n'ai même plus la force de me relever.

Je sens, dans ma vision périphérique, qu'il tourne le visage dans ma direction. Je fixe toujours le siège devant moi et, sans pouvoir les en empêcher, des larmes me montent aux yeux. Une première commence à rouler sur ma joue, et je n'ai pas la force de continuer à cacher quoi que ce soit.

– Viens là, me dit-il tout en douceur.

Il lève le bras. Je ne réfléchis pas et pose ma tête sur son torse. Il m'enveloppe, me serre fort et embrasse ma tête.

– Je suis désolé, murmure-t-il. Je suis tellement désolé, Paige, je ne voulais pas te faire de mal.

Il tremble, lui aussi, et la larme qui tombe sur mon bras me prouve qu'il est dans le même état que moi.

Je pensais naïvement que mes sentiments pour Soren avaient entièrement disparu, mais ce n'est décidément pas le cas, comme à chaque fois que j'essaie de m'en persuader. J'ai dû mettre inconsciemment mon cœur sur pause afin de traverser cette violente déception quand il est parti. J'aime toujours cet homme et, malgré le mal qu'il m'a fait – et me fait encore –, mon cœur lui appartient et lui appartiendra toujours, et cela me terrifie. Je dois me protéger, ne plus le laisser m'atteindre si profondément.

Tout m'atteint trop violemment.

Tout ce que je veux, à cet instant, c'est retrouver mon amitié avec Soren et oublier tout le reste. Alors, je me force à oublier. Je me concentre sur les battements de cœur que j'entends contre mon oreille. Ils sont forts et réguliers. Apaisants. Je me sens complètement partir.

Je suis réveillée, quelques heures plus tard, par Soren, qui me secoue gentiment.

– Paige ? Paige ? Réveille-toi, on est arrivés.

– Je ne peux pas rester là encore un peu ? bougonné-je.

– Ce n'est pas que tu me gênes, mais, si je veux descendre de l'avion et mettre une raclée aux Jets, ça sera nettement moins facile si tu joues les

koalas.

Sauf que je veux rester là, jusqu'à la fin des temps, si possible.

– Désolée.

Je me relève et je remarque avec effarement qu'à cause de mes larmes, j'ai constellé sa belle chemise de traces de mascara et de maquillage. Je deviens rouge de honte et ne sais soudainement plus où me mettre.

– Oh, mince, vraiment désolée ! Je vais m'occuper de la nettoyer, si tu veux, je...

Il regarde son torse et éclate de rire.

– Pas grave, je vais mettre mon manteau, de toute façon, ça caille à Winnipeg.

– T'es sûr ?

– Paige, soupire-t-il, on s'en fout. Ça sert à ça, le pressing. Pour une fois que ça n'est pas pour une trace de bolognaise...

– D'accord.

– Paige ?

– Oui.

– Est-ce que... est-ce qu'on peut repartir de zéro ? chuchote-t-il.

J'acquiesce lentement. Je réalise alors que c'est ça que je voulais. Repartir à zéro. Oublier les derniers mois et reprendre ma vie normalement.

J'ai droit à un dernier câlin, parfaitement platonique, juste avant que l'avion n'atterrisse.

Une fois que nous sommes arrivés, tout le monde sort à la hâte pour rejoindre notre navette. À bord du bus, c'est Thomas, cette fois-ci, qui s'installe à côté de moi.

– Ça va, Doc ?

– Oui.

- Alors ? chuchote-t-il. Tout va bien entre vous ?
- J’espère, soupiré-je.
- Et le câlin dans l’avion ?
- C’était juste amical.
- T’essaies de convaincre qui en me disant ça ?

Je lui envoie un coup dans l’épaule pour qu’il se taise.

- Aïe... Hé ! T’as pas le droit, t’es censée me soigner, pas me martyriser !
- Quand tu arrêteras de dire des conneries, j’arrêterai. Tu sais, ce qu’il s’est passé avec Soren, c’était une erreur due à une trop grosse consommation d’alcool. On redevient amis, un point c’est tout.

Étonnamment, il ne rajoute rien pendant le reste du trajet. Mais, alors que l’on descend du bus et qu’on entre dans l’hôtel, Thomas m’entraîne plus loin dans le hall, sous le regard amusé de ses coéquipiers et du staff.

- Thomas, qu’est-ce que tu fabriques ! râlé-je.
- Gatineau ! crie le coach. Ramène ton cul ici et laisse Paige tranquille, bon sang. Il me semble qu’on en a déjà parlé. Tu veux qu’on t’achète une peluche ou quoi ?
- Désolé, Coach. Miss Kennedy et moi, on doit... discuter... de mon dos !

Il m’attire alors vers une grande porte à double battant.

- Tu sais où tu m’emmènes, au moins ?
- Oui, je connais cet hôtel par cœur. Entre, m’invite-t-il en me faisant un signe de la main.

Nous entrons dans une espèce de bar chic, où il n’y a, pour le moment, personne.

- Assieds-toi.

Je souffle avec exagération et m'avachis dans l'un des fauteuils club. Thomas prend alors l'une des petites tables basses, la tire sur le sol près de mon siège, et s'assoit dessus, face à moi.

- Tu sais que Soren est amoureux de toi.
- N'importe quoi.

Je détourne le regard et commence à fixer un lustre, au plafond.

- Paige, regarde-moi.

Je baisse la tête et vois sur son visage un air extrêmement sérieux, en complète opposition avec son humeur habituelle.

- Il te faut quoi pour ouvrir les yeux ?
- On a couché ensemble et il s'est barré, Thomas.
- Il pensait t'avoir fait du mal, Doc.
- Oui, mais s'il était vraiment amoureux de moi, il me l'aurait dit clairement quand je lui ai avoué mes sentiments.
- Sauf qu'il croit que t'es en couple avec le *sugar daddy* que je t'ai inventé ! Il a abandonné le terrain parce que, maintenant, il pense que tu n'es plus célibataire.
- *Sugar daddy* ?
- Paige ! Merde, arrête de toujours te fixer sur l'information la moins importante quand je te parle. Réfléchis, OK ? Il a passé des semaines collé à tes baskets et il n'a pas pu se retenir de te sauter dessus en avril.

Je commence à me sentir fébrile.

– Encore une fois, ça ne veut rien dire, on vient d'en parler. Et je peux te donner des dizaines d'exemples qui prouvent que tu as tort. *Un*, il a couché avec moi parce qu'il était saoul. *Deux*, il n'est jamais venu me voir en thérapie, il a toujours tout fait pour que ce soit Clark qui s'occupe de lui. *Trois*...

– Stop. Ta raison numéro un est pourrie, l'alcool a juste fait qu'il s'est senti coupable après parce qu'il a cru que tu n'étais pas consentante. J'ai bien entendu ce qu'il a dit, ça n'a rien à voir avec ses sentiments.

Maintenant, ta deuxième raison. Tu aimerais, toi, être soignée par le mec qui te branche ? Le sentir se coller contre toi sans pouvoir rien faire ? Et t'es une fille ! Imagine, deux secondes, si t'étais un mec ? Il en pince pour son ostéo et elle le prend dans ses bras, le masse, le recouvre de crème, t'imagines la gau...

– Vous êtes mes patients...

– Oui, toi, tu sais te détacher de ça, c'est ton boulot. Lui, ce n'est pas le cas. Encore une fois, je te rappelle que c'est un mec, déjà...

– OK, admettons, mais *trois*...

– Non, Paige. Ouvre tes yeux, bon sang. Il est dingue de toi. Et arrête avec tes chiffres, je démontrerai tous tes arguments, de toute façon.

Je soupire et me frotte les yeux. Thomas me fixe avec un air d'espoir sur le visage.

– Je ne peux pas perdre mon boulot pour lui, Thomas ! J'ai fait une promesse !

– Mais putain, t'as promis quoi ? D'être malheureuse toute ta vie ? Tu crois que ton boulot est plus important que ce que te dicte ton cœur ?

Comme la fille faible que je suis, je me mets à pleurer en pensant à ce que mes parents auraient voulu : je croyais le savoir, mais je n'en suis plus si sûre.

– Oh ! Merde, Doc...

Il me prend dans ses bras.

– Je suis vraiment désolé, je me comporte comme un connard, des fois.

– Non, je... articulé-je en reniflant.

– Écoute, réfléchis à tout ça, mais je t'assure qu'on arrivera à trouver une solution.

D'un seul coup, la porte s'ouvre à la volée.

– Merde, Big G ! On t'a dit de ne pas toucher à la doc ! Pense à Gina !

Thomas me lâche et nous nous tournons vers le mec qui vient de nous charrier : Isaac.

– Ça va aller, Paige ? me demande-t-il. Vous avez besoin de moi ?

– Ça va, merci, Isaac.

– Bon, les loulous, je ne veux pas vous interrompre, mais le coach gueule parce qu'il te cherche, Gatineau.

– On arrive, *captain*, déclare ce dernier en massacrant un salut militaire.

Isaac pouffe et repart aussi vite qu'il est arrivé.

Soren

Tu es vraiment un enfoiré de première catégorie. Grande classe. Soren Pettersen, roi des cons.

Ça fait bien une heure que je suis debout dans mon salon, face à ma baie vitrée, à fixer la ville qui s'étend et scintille sous mes yeux, indifférente. Les mains dans les poches de mon survêt en coton, torse nu, je me demande comment j'ai pu être aussi abruti.

T'es juste absolument plus capable de réfléchir correctement quand elle est là, c'est tout.

Peut-être...

Ou peut-être que je réfléchis trop, au contraire. Qui pourrait m'en blâmer après tout ce que j'ai dû endurer ?

Cette nuit avec Paige... Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. J'avais décidé de me couper d'elle, et j'ai tenu... une journée.

Bravo, Pettersen...

J'ai vraiment cru lui avoir fait du mal, que je l'avais privée de son consentement. Quand l'adrénaline est redescendue, j'ai réalisé ce qu'il s'était passé et... j'ai paniqué. J'ai mes raisons, et là encore, ça me ramène à mes démons. Ces bonnes vieilles névroses, ces putains de traumatismes qui me hantent depuis des années.

Oui, mais tu sais pertinemment qu'on t'a manipulé, et que t'as marché comme le dernier des pigeons. Roi des cons.

Paige le voulait, *me* voulait, tout autant que, moi, je la désirais, et j'ai merdé comme jamais. J'aurais dû rester auprès d'elle, j'aurais dû lui montrer à quel point elle compte pour moi. Contrairement à ce que j'ai pu lui laisser croire, elle mérite mon respect. En fait, avant-hier, elle m'a montré à quel point c'était *moi* qui ne méritais pas le sien. Moi, le connard fini, le lâche qui a réussi à blesser la seule femme avec qui j'ai réussi à m'ouvrir depuis des années. Je suis bousillé émotionnellement depuis si longtemps...

Quand elle est venue me voir, dans l'avion, j'ai été touché par le courage dont elle a fait preuve. Je ne pouvais que faire un pas, moi aussi, et quand elle s'est retrouvée dans mes bras, je n'ai pas pu retenir la larme qui s'est échappée. Avec elle, je ne suis plus cet homme froid et distant, abîmé par un passé encore trop présent. Avec elle, je me sens vivant. Mais maintenant, c'est trop tard, Gatineau me l'a dit : elle a quelqu'un dans sa vie. J'ai eu vraiment du mal à accepter cette nouvelle. Je sais que c'est égoïste, mais j'aurais préféré que ce soit moi, même si tout a joué en notre défaveur dès le début. J'aurais tout fait pour la protéger.

Vraiment tout.

Mais soyons réaliste, ça n'aurait jamais marché entre nous. C'est bien qu'elle avance. Je n'ai pas ce luxe... pas encore. Maintenant, tout ce que je souhaite, c'est essayer de réparer au mieux les dégâts que j'ai causés. Je veux voir revenir son sourire, sa bonne humeur, cette... radiance si communicative qu'elle répand autour d'elle quand elle est heureuse. Je veux qu'on redevienne amis.

Mais l'a-t-on déjà été ? Ou était-ce déjà plus que ça ?

Je reste encore un long moment le regard dans le vide, à réfléchir à tout ça, avant de finalement décider d'aller me coucher. J'espère trouver le sommeil. Mes dernières pensées sont pour elle, et seulement pour elle.

Je me réveille en sursaut, le souffle court et le corps transpirant.

Putain de cauchemar...

Mon rêve a pourtant commencé de la plus agréable des manières. Elle et moi, enlacés, faisant l'amour pendant des heures. J'étais apaisé, serein, abandonné dans ses bras. Nous ne faisons qu'un... Et puis tout a basculé, ça n'avait soudain plus ni queue ni tête... Comme si un voile sombre s'était tendu en travers de mes yeux, et une boule d'angoisse viscérale logée au creux de mon ventre. Je la vois émerger des toilettes, m'annonçant qu'elle est enceinte. Et, tout à coup, l'horreur... Je rentre de l'entraînement. Elle est prostrée sur le canapé, la tête entre les mains, catatonique. Je me précipite à ses côtés, mais elle ne semble pas me voir. Elle oscille lentement, d'avant en arrière, chuchotant dans un souffle imperceptible. Je la secoue, mais elle continue à se balancer, comme si je n'existais pas. Et elle chuchote, si faiblement que je dois coller mon oreille à sa bouche pour l'entendre.

– Le bébé, j'ai perdu le bébé...

Putain de merde... je crois que je vais...

Je me lève précipitamment et pars directement aux toilettes, où je suis submergé par un irrépressible haut-le-cœur. Je n'ai rien dans l'estomac qu'une bile acide, qui brûle tout sur son passage avant d'arroser copieusement la cuvette. Mes jambes ne me tiennent plus et je m'assois sur le carrelage froid de ma salle de bains, attenante à ma chambre. Le contact glacial de la faïence finit par m'ancrer solidement dans la réalité et je reprends peu à peu le contrôle.

Mais pourquoi je pense à ça ?

J'entends alors mon portable vibrer sur ma table de chevet.

Je me lève et, les jambes encore flageolantes, je retourne près de mon lit. L'appel s'arrête. Je prends mon portable et reconnais le numéro de ma mère, en surimpression au-dessus d'une photo de son visage souriant. L'image me fait du bien. Je la rappelle sans réfléchir. Il est six heures quarante-quatre, ici, mais pour elle, c'est la fin de matinée.

– Mon poussin ! s'exclame-t-elle d'un ton enjoué en décrochant.

– Maman... soufflé-je, j'ai passé l'âge que tu m'appelles comme ça, non ?

– Je sais... je sais... Tu n'as plus 5 ans...

– Ça dépend pour quoi, essayé-je de plaisanter, même si le cœur n'y est pas totalement.

Ma mère rit avec légèreté. Qu'est-ce que j'aime l'entendre ! Ça fait revenir sur mes lèvres, encore brûlantes, l'ébauche d'un sourire. Je m'accroupis contre mon lit et cale le bas de mon dos contre le cadre. Je répugne encore à m'allonger de nouveau. Une sorte de peur superstitieuse de retomber dans mon si réaliste cauchemar.

– Tu vas bien, aujourd'hui, Soren ? Tu as une drôle de voix.

– Ça va, maman, dis-je en essayant d'y mettre un peu d'entrain.

Autant pisser dans un violon.

– Pas si vite, mon grand.

– Quoi ?

– Soren...

Ma mère est mon premier soutien, celle qui a toujours cru en moi, celle qui m'a toujours défendu, qui a toujours tout su et qui en a, hélas, payé souvent les conséquences. C'est aussi une femme très intelligente, qui n'achète que rarement mes piètres tentatives de la rassurer quand j'essaie de dissimuler mon mal-être. Le numéro du bad boy taiseux, ça ne marche pas plus que ça avec maman Pettersen.

- Soren... t'en es où ?
- On avance. Jeff s'occupe de tout.
- Je sais que ton avocat « s'occupe de tout », comme tu dis. Je parle de toi. Je vois bien que ça ne va pas depuis le début de la saison. Tu ne joues pas comme d'habitude. On dirait que tu n'es même pas là. Alors, parle à ta mère, s'il te plaît.
- Maman... tu as déjà assez subi, je...
- Soren Kristofer Pettersen...

Houlà, le nom complet ! Ça sent mauvais pour mes fesses.

- ... depuis ta naissance, tu es le rayon de soleil de ma vie...
- Maman...
- ... tu as toujours été mon bébé, et j'ai juré de te protéger, peu important les conséquences. Je refuse que tu me mettes de côté pour *me* préserver de tes problèmes, quels qu'ils soient. Tu es déjà loin de moi, chaque jour, alors laisse-moi au moins jouer mon rôle de mère et partager ton fardeau.
- Waouh ! m'amusé-je un rien cynique. Tu l'as préparé en avance, ton discours ?

Ma mère glousse gentiment, plus amusée que vexée, et j'entends mon père crier derrière :

- Elle a tout écrit sur un papier, fiston !
- N'écoute pas ton père. Je n'ai pas besoin de papier pour savoir ce que je ressens, poussin. Allez, raconte-moi ce qui te tracasse.

J'ai le sourire pour la première fois depuis des semaines, un vrai sourire, et c'est grâce à eux.

- Putain, vous me manquez, soupiré-je alors.
- Je sais, mon poussin, tu nous manques aussi.
- On t'aime, mon fils ! crie encore mon père à travers le combiné.
- Alors, où tu en es ? enchaîne ma mère.

Elle ne lâchera pas le morceau. Je décide de tout lui raconter, parce que j'en ai vraiment gros sur le cœur, et il faut que ça sorte. Quand j'arrive au

bout de mon récit, ma mère soupire. Je l'entends alors réfléchir à l'autre bout de la ligne. Un silence qui en dit long. Je m'attends presque à me faire engueuler, quand elle part dans une autre direction. Inattendue, mais pas franchement plus plaisante.

– Je pense vraiment qu'il faut que tu règles tout le reste avant de te lancer dans une relation, Soren. Le contraire ne serait pas trop prudent. Tu sais que ce qui se passe à Ottawa ne reste pas forcément à Ottawa, mon fils.

– C'est trop tard, de toute façon, elle est avec quelqu'un d'autre.

– Et j'en suis désolée, mais mon conseil vaut pour n'importe quelle fille, ou n'importe quel garçon, d'ailleurs...

– Maman... soufflé-je.

Elle rigole encore, car elle est comme ça. Parfois fantasque, mais toujours souriante, toujours avenante et toujours positive, même dans les moments difficiles.

– C'est un peu dur, ce que je viens de te dire, je sais. Mais je veux que tu sois heureux, et ce sera possible si tu arrives à t'en sortir. Fais les choses dans l'ordre, je t'en prie, Soren. Fais un point avec Jeff et clos ce dossier une bonne fois pour toutes. Tu auras tout le temps de penser à ta vie amoureuse après, d'accord ?

Je reste muet. Elle a raison. Elle le sait. Je le sais.

Elle sait que je sais. Et ainsi de suite.

– Mon poussin ?

– Oui, maman ?

– Tu étais amoureux de cette jeune fille ?

Suis-je obligé de donner une réponse maintenant ?

Tu connais déjà la réponse... non ?

– J'en suis pas certain. Je crois que j'ai des sentiments, mais je n'ai jamais été à la hauteur, de toute façon.

– Ne dis pas de bêtises. C’est moi qui t’ai donné la vie et élevé, ne l’oublie pas. Et je sais que mon garçon est capable d’aimer et de rendre une femme heureuse. Ce que d’autres ont pu te dire ne compte pas, ce ne sont que des paroles malfaisantes.

– Peut-être.

– Tu veux que je cite encore ton nom en entier ? plaisante-t-elle alors.

– Non, ça va. Ça me rappelle trop mon adolescence, merci.

Un bruit me fait comprendre que le portable a bougé, et la voix claire de mon père prend alors le relais.

– Fiston, écoute ta mère, OK ? Prends soin de toi, et seulement, ensuite, trouve une fille à cajoler.

Je soupire avec un certain soulagement. Pas uniquement du fait de leurs conseils, mais simplement parce que, malgré la distance, mes parents sont là pour moi.

Ma mère reprend alors le téléphone.

– Tu nous tiens au courant, d’accord ? Tu as bien reçu la dernière déposition que j’ai faite pour le harcèlement ?

Reparler de ça me fait serrer les dents. J’ai des envies de meurtre quand je pense à ce qu’ont dû subir mes parents. Et ma mère, en particulier...

– Jeff l’a reçue, il a ajouté ça au dossier. Ça n’a pas recommencé depuis ? Tu...

– Non, non, ne t’inquiète pas, d’accord ? On se rappelle en fin de semaine ?

– Pas de souci, maman.

– On t’aime fort, mon poussin.

– Moi aussi.

Paige

« À qui peut m'entendre, je souhaite qu'il aille bien. »

Antoine est une muraille. La troisième période est bien entamée et les Flyers n'ont pas réussi à marquer un seul but. Les Rangers mènent trois à zéro, pour la plus grande détresse de leurs adversaires, qui deviennent de plus en plus agressifs.

Après un arrêt de jeu, les lignes changent. Soren, Jarkov et Novak s'installent sur la glace. Le trio fonctionne bien et le coach continue de miser sur eux le plus possible.

L'arbitre effectue la mise en jeu et les joueurs se donnent à fond. Soren récupère le palet et fonce en direction du but adverse, mais l'un des défenseurs des Flyers le talonne. Les deux se disputent la rondelle et foncent à pleine vitesse contre les vitres de protection.

Comme au ralenti, je vois Soren perdre l'équilibre et se fracasser, tête la première, contre la rambarde en bois soutenant les parois en Plexiglas qui protègent les spectateurs. Il s'écroule ventre à terre, comme une poupée de chiffon, et ne bouge plus d'un pouce.

Nooon !

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Une peur sans nom s'empare de moi et je reste figée, choquée. Thomas, assis près de moi, me secoue

alors et je réagis enfin. Je passe la barrière et pose un pied sur la glace, faisant attention en marchant pour ne pas tomber. Jude, encore présent sur la patinoire, vient à ma rencontre, puis m'attrape gentiment par le coude pour m'emmener en sécurité auprès de Soren. Jarkov est à genoux près de lui et essaie de lui parler. Lorsqu'il remarque que je suis tout près, il se relève et vient à ma rencontre.

– Il est sonné, chuchote-t-il en cachant sa bouche pour que le moins de personnes possible puissent l'entendre ou lire sur ses lèvres.

Je mets à mon tour un genou sur la glace et m'adresse calmement à Soren, même si, à l'intérieur, je suis tout sauf calme.

– Soren, tu m'entends ?

Il ne répond pas et ça m'inquiète. Je pose alors une main apaisante sur son dos et sens le lent mouvement de sa cage thoracique.

Merci, Seigneur, il respire.

Je me retourne vers la zone des bancs des joueurs et vois Clark se rapprocher.

« Brancard, commotion, colonne vertébrale », lui indiqué-je en utilisant des signes qu'on a mis en place pour pouvoir communiquer sans inquiéter qui que ce soit.

Il me confirme qu'il a compris d'un signe de tête et repart immédiatement. Le silence est total dans la patinoire ; les spectateurs retiennent leur souffle. Les Rangers et les Flyers sont tous sur la zone de jeu, en attente de nouvelles, et malgré la vraie rivalité entre les deux équipes, tout le monde est inquiet. Je ne fais, évidemment, pas exception à la règle. Je dois rester professionnelle, mais c'est tellement difficile de ne pas laisser ma peur m'envahir. Parce que c'est lui. Parce que, malgré tout, je tiens à lui.

Jarkov et Isaac sont les seuls à être près de moi. Je décide de tenter à nouveau de parler à Soren.

– Soren, tu m’entends ? Bouge un membre, doucement, si tu comprends ce que je dis.

Sa main droite, qui n’a plus de gant, remue légèrement, et je ne peux m’empêcher de la prendre dans la mienne.

Il bouge, bordel, il bouge !

Je n’ai jamais été aussi soulagée devant un si petit geste. Même si je sais que ça ne veut pas dire que son état est bon, c’est encourageant !

– Ne bouge pas plus, d’accord ? On va apporter la civière et te mettre une minerve avant de te déplacer.

Je le sens alors serrer mes doigts avec force.

– Ça va aller, je t’assure. N’essaie pas de te relever, d’accord ?

Je tourne la tête et vois le brancard arriver avec les secouristes. Il ne nous faut pas moins de cinq bonnes minutes pour lui installer la minerve, le retourner, le soulever et le positionner. Le risque que la colonne soit touchée est trop élevé pour se précipiter. Quand, enfin, on le sort de la patinoire, tous les spectateurs applaudissent, et les joueurs tapent leur crosse sur la glace pour faire de même.

Ma main solidement arrimée à la sienne, j’accompagne les pompiers jusqu’à la sortie.

Lorsque j’arrive dans les couloirs de la patinoire, l’un des médecins présents sur place prend alors le relais. Je m’apprête à le laisser, mais Soren serre davantage ma main. Il articule silencieusement un « reste, s’il te plaît » et m’envoie un regard implorant. Il est tout bonnement impossible pour moi de partir. Je regarde le médecin vérifier rapidement les constantes de Soren, avant qu’il nous envoie près du garage pour rejoindre

l'ambulance. Pas de tergiversations, il doit aller à l'hôpital pour passer des radios et que l'on puisse vérifier en profondeur l'état de son corps. Même s'il est réveillé, je m'inquiète. J'ai eu tellement peur lorsque je l'ai vu tomber ! Alors, j'avoue que je suis contente de rester près de lui.

– Tu veux que je t'accompagne à l'hôpital ?

Sa main, qui de nouveau écrase la mienne, est sans équivoque : la réponse est oui.

– D'accord. D'accord. Je viens avec toi.

Je suis assise dans le couloir, attendant des nouvelles depuis plus d'une heure. Si j'étais seulement inquiète, ça irait, sauf que je suis carrément morte d'inquiétude. La chute de Soren était vraiment effrayante.

Il aura beaucoup de chance s'il s'en sort indemne.

Il a été transporté dans la clinique privée qui travaille pour le club. Je sais qu'il est entre de très bonnes mains, mais intérieurement, je prie de toutes mes forces pour qu'il s'en sorte avec seulement une mauvaise migraine.

Mon portable vibre pour la énième fois. J'ai reçu une vingtaine de textos des joueurs et du coach pour avoir des nouvelles et me prévenir que le match était terminé. Je n'ai même pas demandé s'ils avaient gagné ou pas, parce que je m'en fiche éperdument à cet instant. Gatineau et Blake m'ont annoncé qu'ils allaient tout faire pour arriver le plus vite possible. J'ai aussi reçu un appel du CEO, qui m'a expressément demandé de rappeler au docteur de le contacter personnellement. J'ai eu envie de lui dire que je n'étais pas sa secrétaire et que je me foutais bien qu'il soit au courant, mais

j'ai gardé tout ça pour moi. J'ai fait passer le message. Maintenant, la seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir comment va Soren. J'en ai plus qu'assez d'attendre, alors je me lève et pars à la recherche d'une infirmière ou de n'importe quel membre du staff médical que je pourrai trouver.

En chemin, je rencontre l'un des docteurs qui nous ont accueillis tout à l'heure.

– Miss Kennedy, c'est ça ?

– Oui.

– M. Pettersen a terminé ses examens. Hélas, je ne peux pas vous transmettre les résultats, vu que vous n'êtes pas accréditée. Secret professionnel.

Un poids énorme se pose sur mes épaules et j'ai l'impression de suffoquer.

Je ne peux même pas savoir s'il va bien ?

Le médecin continue alors :

– Cela dit, M. Pettersen a demandé à vous voir. Donc, si vous le voulez, on l'a transféré au premier étage, chambre 15. Comme il est conscient et plutôt lucide, je vous autorise à vous rendre à son chevet. Il pourra décider lui-même de communiquer ou non sur son état.

– Merci, soupiré-je, soulagée.

– De rien. Ça fait un moment que vous êtes là, ça m'aurait quand même embêté de vous renvoyer chez vous sans vous donner l'occasion de vous rassurer. On m'a dit que la chute a été terrible, et vous avez la tête de quelqu'un qui a eu sacrément peur.

J'acquiesce lentement.

– Vous prenez l'ascenseur, là, au fond du couloir, et c'est un étage au-dessus, d'accord ?

– Oui.

– Bonne soirée, miss Kennedy.

– Bonne soirée, docteur.

Il s'en va et je ne perds pas une seule seconde. Je cours jusqu'au bout du couloir et appuie frénétiquement sur le bouton d'appel. Fort heureusement, les portes s'ouvrent tout de suite. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je me retrouve au bon étage, sur le chemin de la chambre. Lorsque je trouve enfin le bon numéro, je frappe doucement à la porte avant de l'ouvrir.

Soren est allongé sur son lit d'hôpital, une blouse sur le dos et une minerve autour du cou. Cet accident m'a révélé une chose que je pensais pourtant réglée : je suis encore désespérément amoureuse de lui. Je ne peux pas combattre mes sentiments. C'est absolument impossible.

Soren

Je me réveille complètement désorienté, et surtout avec une douleur fulgurante au cou et à la tête. J'essaie de bouger, mais un éclair de souffrance parcourt toute ma nuque dès la première seconde. Je renonce.

Putain, mais qu'est-ce qu'il s'est passé ?

– Hé ! lance doucement une voix féminine près de moi.

J'essaie de faire le point. Ce n'est pas la première fois que je me réveille, du moins j'ai cette impression, mais je n'arrive pas à me souvenir de ce qu'il se passe. Je sens l'angoisse monter en moi à l'idée de m'être amoché le cerveau et je...

– Soren ?

Je réalise alors qu'il s'agit de...

– Paige ?

– Oui, c'est moi. Tu te sens comment ?

– Où suis-je ?

– À l'hôpital.

– Je déteste les hôpitaux, grogné-je.

– Tu t'es blessé pendant le match, tu t'en souviens ?

– Non, je ne m'en souviens pas vraiment. Vraiment pas, même.

Paige me montre alors un Post-it, collé sur l'un des moniteurs. Elle le décroche et le place devant mes yeux pour m'éviter de bouger le cou.

– L’infirmière m’a dit que ta mémoire déconne un peu. Temporairement, je te rassure. Elle a écrit cette note.

Je lis le fameux mot, et rien que ce petit effort me donne mal au crâne.

*Vous avez une légère commotion, votre mémoire
va peut-être vous faire défaut. Vous avez une entorse
aux cervicales due à votre chute sur la glace.
Reposez-vous, vous sortirez demain.*

Je suis soulagé de voir que ce n’est que ça. L’angoisse qui tenaillait mon estomac relâche quelque peu sa prise tandis que Paige retourne s’adosser au mur du fond. Je vais vite être remis sur pied. Ce n’est pas une entorse qui va m’empêcher de jouer. L’hôpital, c’est une autre histoire. Je déteste vraiment ces endroits, ils me foutent les jetons. J’ai envie de me barrer, là, tout de suite.

– Il est quelle heure ? lui demandé-je parce que je suis complètement paumé.

– Vingt-trois heures, me répond-elle avec un sourire timide.

Elle est là, au bout de la pièce, comme si elle avait peur de venir près de moi.

– Je suis heureux que tu sois là, avoué-je. Mais il est tard, tu ne devrais pas rentrer ?

– Je suis bien, là, t’inquiète pas. Je peux m’asseoir ?

– Si tu veux.

Elle approche la chaise qui est dans le coin de la pièce pour s’installer près de moi. Je suis complètement coincé par mon cou blessé et ça m’empêche de tourner la tête vers elle pour bien la regarder. Elle a l’air un

peu blanche, ce qui m'inquiète automatiquement. Je sens l'angoisse revenir à pas de loup.

– Tu as besoin que je prévienne quelqu'un en particulier ? me demande-t-elle.

– Non, je n'ai personne ici, il n'y a que toi.

En plus de ma mémoire qui part en live, je n'ai plus de filtre ? Bordel de merde.

Du coin de l'œil, je vois qu'elle rougit. Je ne voulais pas dire ça à voix haute, évidemment, mais maintenant, c'est fait. Je ne mens pas, d'ailleurs : ici, à New York, je n'ai... qu'elle.

Putain, je suis complètement dans le gaz. J'ai la bouche pâteuse et je me demande quelle heure il peut bien être. Elle, elle doit savoir.

– Tu te sens comment ?

– Bizarre, oppressé... Euh... il est quelle heure ?

– Vingt-trois heures.

Ah ? J'ai comme une impression de déjà-vu. Paige ne devrait pas rester là... dans cette... clinique.

J'ai franchement la trouille des hôpitaux... ça me rappelle... Non. Je ne dois pas penser à ça maintenant.

– Il est tard. Tu devrais rentrer, non ?

Je sens alors sa paume se poser sur moi. La chaleur de sa peau me fait vraiment du bien. Je retourne ma main pour entremêler nos doigts. Je n'aime vraiment pas la façon dont je me sens... La seule chose qui me paraît réelle, c'est elle. Le reste, je ne sais pas, tout me semble... lointain. J'ai l'impression d'être tombé dans le terrier du lapin blanc.

Alice Pettersen.

– Tu devrais dormir, Soren. Te reposer, dit-elle alors en me caressant du pouce.

Ce n'est pas une mauvaise idée en soi. Plus vite je me remettrai, plus vite je serai loin de cet endroit qui me fout les glandes, et plus vite je serai sur la glace. Je jette un dernier coup d'œil au Post-it.

Match... accident... entorse... contusion... mémoire qui part en couille.

– Oui, t'as raison.

– J'ai toujours raison, ironise-t-elle avec un petit rire.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Cette femme est tout simplement celle qu'il me faut. J'ai besoin de sa joie de vivre. De son humour. De sa présence lumineuse. C'est tout. Et, oui, elle a probablement raison sur ce coup-là. Enfin, toujours.

Bref.

– Oui, tu as toujours raison. J'ai vraiment été un idiot.

J'ai même été un abruti de première classe, et j'espère qu'elle entend mon aveu comme j'ai envie qu'elle l'entende et comme ce qu'il est : des excuses pures et simples.

– Ce n'est pas moi qui l'ai dit, plaisante-t-elle.

Elle arrive encore à me faire sourire alors que cet endroit... me fout des frissons...

Quand est-ce que je sors, déjà ?

Putain, je préférerais être dans *mon* lit, avec elle, si possible. Il fait nuit dehors, en plus. Il doit être tard.

– Soren, ça va ?

– Pas vraiment. Désolé, je ne supporte pas les hôpitaux, ça m'angoisse.

Il doit être tard, il faudrait qu'elle rentre chez elle, mais je n'ai franchement pas envie de me retrouver tout seul ici... J'avale ma salive avec difficulté. Ça me fait un mal de chien. Je ferme les yeux et respire un bon coup en m'agrippant à sa main comme si c'était une bouée de sauvetage.

– Je reste avec toi, alors, tu peux dormir, souffle-t-elle.

Je crois déceler dans sa voix un soupçon de tendresse qui me remue les tripes.

C'est égoïste, mais j'avoue que ça me soulage... Mais il est quand même hyper tard, non ?

– Oui. Il est quelle heure ?

– Je te l'ai dit, tu ne t'en souviens pas ?

Elle me l'a déjà dit ? Putain, je ne me suis pas raté !

– Désolé, je crois que ma mémoire à court terme part en couille.

– Il est vingt-trois heures. Dors, Soren, je reste là.

Je m'apaise enfin et ferme les yeux. Sa main solidement accrochée à la mienne, je sens alors un mouvement de son côté. Je jette un œil autant que me le permet mon cou blessé. Elle vient de poser sa tête sur le matelas, près de ma cuisse, et elle a fermé les yeux.

– Je reste là. Toujours, dit-elle avant que je m'endorme, vaincu par l'écrasante fatigue qui s'est soudain abattue sur moi.

Plus tard, je suis réveillé par des chuchotements dans ma chambre. Je suis trop épuisé pour bouger ou ouvrir les yeux. La main de Paige n'est plus

dans la mienne, mais je sens encore sa présence, juste à côté de moi.

- Doc ? Doc, réveille-toi, je te ramène chez toi.
- Thomas ? Il est quelle heure ?
- Vingt-trois heures quarante-cinq, répond une autre voix.

Le coach ?

– On a vu le médecin, il nous a dit qu’il laisserait sortir Pettersen demain. Vous devriez rentrer dormir chez vous, miss Kennedy.

– Si vous le voulez bien, j’aimerais rester là. Soren me l’a demandé, il a la phobie des hôpitaux.

– C’est gentil à vous, Paige, mais ça ne fait pas partie de vos attributions. Pettersen est un grand garçon, il est parfaitement capable de passer la nuit sans sa kiné à son chevet. Rentrez chez vous.

C’est à nouveau le silence, puis... Paige se met à grogner.

Paige vient de grogner ?!

– Arg, sauf votre respect, taisez-vous ! Je ne vais pas le laisser seul alors qu’il souffre. Je reste là, revenez demain. Je vous assure, Coach, je suis bien, là. Si vous voulez, revenez demain pour le ramener chez lui.

– Paige...

– Bonne nuit.

Le lendemain, je me réveille avec toujours autant de douleurs, mais je me sens nettement moins dans le coton. J’ai l’impression d’avoir regagné mon propre corps après une nuit dans un état second. Paige dort toujours à côté de moi. La pauvre, elle va avoir mal partout, aujourd’hui, après avoir dormi dans cette position. Dehors, le soleil brille ; ce sera une belle journée.

Paige marmonne dans son sommeil. Je la regarde et, même endormie, la bouche entrouverte, je la trouve belle. Je ne peux m'empêcher de tendre la main et de caresser ses cheveux. Je voulais la réveiller en douceur avec mon geste, mais c'est l'effet inverse qui se produit : elle sursaute et se relève d'un seul coup. Elle me fixe, les yeux écarquillés.

– Ça va ? Désolé, je ne voulais pas te faire peur.

– Non, ça va. Il est quelle heure ?

Je ne peux m'empêcher de rire sous cape.

– Quoi ?

– On dirait moi hier soir, plaisanté-je.

– Tu te souviens ? s'étonne-t-elle, le sourire aux lèvres.

Lèvres que j'ai envie de dévorer pendant des heures...

– Pas de tout, mais j'ai une impression persistante de t'avoir demandé cinquante fois la même chose.

– Oui, mais ne t'inquiète...

Nous sommes coupés par l'une des infirmières, qui vient vérifier mes constantes. Paige commence à se lever pour partir, mais je ne veux pas qu'elle s'en aille. J'attrape alors sa main et l'invite à rester assise.

– Bonjour ! Alors, comment on se sent ce matin ?

– J'ai connu pire...

– Pas la peine de jouer les gros durs avec moi, vous ne vous êtes pas raté.

– J'ai aussi connu mieux, c'est sûr. Ne vous inquiétez pas, j'ai la tête dure.

Du coin de l'œil, je vois Paige ricaner. Après un bref examen, je suis formellement autorisé à sortir et j'apprends que le coach a envoyé un chauffeur pour me ramener chez moi.

– À moins que votre petite amie puisse vous raccom...

– On n'est pas ensemble, répliqué-je en même temps que Paige.

- Ce n'est pas mon petit ami, précise-t-elle.
- Oh, pardon ! s'excuse l'infirmière.

Elle continue ensuite son briefing et nous explique comment les prochaines semaines se dérouleront pour moi. J'écoute d'une oreille distraite parce que je repasse mes mots et ceux de Paige en boucle dans ma tête... Non, on n'est pas ensemble. J'aimerais... mais tout a toujours été contre nous. Maintenant, elle a un mec, alors je ne rentre même plus dans l'équation. Tout ce qu'on peut faire, c'est profiter des moments qu'on peut avoir ensemble, même si c'est juste en tant qu'amis.

Tu es pathétique, Pettersen.

Je reprends le fil de la conversation quand l'infirmière explique que je vais devoir suivre une kinésithérapie.

On voit où nous ont menés mes idées de rester le plus possible éloigné d'elle. Je n'ai encore jamais voulu aller voir Paige en tant que kiné, car c'était au-dessus de mes forces d'être aussi près d'elle, de sentir ses mains me manipuler, me toucher, me...

Arrête tes conneries, putain !

Je veux guérir vite, et Paige est la meilleure. Et puis Clark est foutu d'essayer de me retaper avec des coups de pied au cul. Très peu pour moi. Plus sérieusement, même si Clark est bon, je préfère que ce soient les doigts délicats de Paige qui s'occupent de mon cou. Ça me rassure davantage, même si c'est complètement maso de ma part... Enfin, c'est aussi une bonne raison pour être auprès d'elle... LA bonne raison, en toute honnêteté.

- Ça tombe bien, ma thérapeute est là.
- Ah, d'accord, dit l'infirmière en riant. Ça explique un peu les choses, alors ! Je n'ai pas besoin de vous préciser la marche à suivre, dans ce cas, votre thérapeute s'en chargera, hum ?
- Euh... tente Paige.
- Ça t'embête ?

– Non. Non, je peux m'en occuper. Je suis en effet capable de prendre en charge ta rééducation sans souci. Je suis kiné, moi aussi, ne l'oublie pas. Sauf si... toi, ça te gêne ?

– Non, Paige, je serais heureux que tu me soignes. Je ne veux pas que tu sois mal à l'aise, c'est tout.

– Il n'y a pas de raison, conclut-elle en attrapant ma main par réflexe.

Elle réalise alors ce qu'elle vient de faire, mais avant qu'elle réussisse à se dérober, j'ajoute mon autre main pour éviter qu'elle ne s'enfuie.

Je jette un coup d'œil à l'infirmière, qui nous regarde avec curiosité. Notre conversation a été distrayante pour elle, c'est certain.

– Bon, vous avez une prescription pour des anti-inflammatoires et des antidouleurs, au cas où. À utiliser seulement en cas de nécessité pour les antidouleurs. Je vous laisse voir avec votre kiné, ici présente, pour la rééducation.

– D'accord, dis-je d'un ton neutre.

Elle ne s'attarde pas davantage et quitte la pièce. Un silence quelque peu gêné s'installe entre nous. Je ne veux pas que mon envie de rester près d'elle lui pose problème...

– Si ça t'embête, Paige...

– Ça me va, Soren, ça fait partie de mon boulot, ne t'inquiète pas.

Je suis un peu déçu de cette réponse, honnêtement... « Partie du boulot », hein ?

Oui, elle fait son travail, mais j'aimerais croire qu'il y a plus que ça entre nous... non ? Je ne peux pas m'imaginer un monde où Paige et moi, ça reste strictement professionnel.

– Euh... oui, ton... boulot.

Je n'ai pas vraiment réussi à masquer ma déception. Elle fronce les sourcils et lâche lentement ma main.

– Je... je vais rentrer. Ça ira si je laisse le chauffeur te ramener ?

Je lui fais un signe de tête sans rien ajouter. Je ne veux surtout pas dire encore une connerie. Je crois que j'ai déjà explosé mon quota.

– On va te laisser quelques jours de repos, et ensuite on se prévoira un planning pour ta rééducation.

– Merci.

Elle s'enfuit. Je ne lui en veux pas. Ces derniers moments passés ensemble ont été intenses, et je crois qu'en me vexant bêtement et sans aucune discrétion de son « ça fait partie de mon boulot », je n'ai pas franchement envoyé le bon message.

Décidément, tu réussis tout avec brio, en ce moment. Tocard.

Une heure plus tard, de retour chez moi et après avoir extorqué la fiche contact de Paige à Thomas, je décide de lui envoyer un message pour m'excuser.

[Bonjour, Paige.
Je me suis permis de demander
ton numéro perso à Big G.
Je voulais vraiment te remercier
d'être restée avec moi hier.
Je n'étais pas dans mon état normal
et j'avais la trouille de me retrouver seul.
Je serais plus qu'heureux
qu'on redevienne amis.
On se voit bientôt,
pour ma rééducation. Soren.]

Paige

« De temps en temps, il m'arrive de souhaiter d'être sourde, vraiment sourde. Ou aveugle. Aveugle, c'est bien, aussi. »

Nous sommes le 15 octobre et cela fait une semaine que Soren est sorti de l'hôpital, mais il sera absent de la patinoire jusqu'au mois prochain. Ce matin, nous sommes de retour à New York et je dois enfin le voir pour commencer la rééducation. Lorsque j'arrive au centre, je le trouve près des vestiaires, en pleine discussion animée avec Jarkov. Je me demande ce qu'il se passe, mais je n'ai pas le temps de m'attarder, car mon téléphone se met à sonner.

- Oui, allô ?
- Ma chérie ?
- Grand-mère ! Je suis trop heureuse de t'entendre !
- Moi aussi, moi aussi.
- Désolée, je n'ai pas assez pris de temps pour t'appeler, ces derniers temps, m'excusé-je avec tendresse.

Je me dirige vers le cabinet que je partage avec Clark et ferme la porte pour m'isoler.

- Ce n'est pas grave, ma puce, je voulais juste m'assurer que tu allais bien. Je m'inquiétais.
- Oui, je vais très bien. Pourquoi ?

Elle soupire, et je sens que la conversation ne va pas se passer comme prévu.

– J’ai reçu un coup de fil d’un mystérieux jeune homme : Tyler... Tobias... To...

– Thomas ?

– Oui.

Je vais le tuer...

– Je crois que c’est Emma qui lui a donné ton numéro.

Je vais les tuer...

– Il n’aurait pas dû t’appeler.

– Pourquoi ? Pour éviter qu’il me dise que tu étais malheureuse, que tu avais besoin de conseils ? Je pense plutôt, jeune demoiselle, que tu as des amis qui tiennent à toi et qui ne veulent que ton bonheur. Alors, maintenant, tu vas tout me raconter.

– Tout ?

– Oui, j’ai tout mon temps, ma chérie, je ne travaille plus depuis des années et j’adore écouter les histoires de cœur des autres, alors raconte-moi.

Je ne peux pas résister à ma grand-mère. Je déballe tout à une vitesse impressionnante. Quand je termine, j’en suis essoufflée.

– Donc, tu es en train de me dire que tu es amoureuse de ce garçon depuis toujours, que vous étiez fâchés parce qu’il a cru t’avoir blessée, que tu as eu du mal à lui pardonner, mais qu’une fois que tu l’as fait, tu n’as plus voulu que vous soyez ensemble pour ne pas souffrir ? Et comme ton contrat t’interdit d’avoir une quelconque relation intime avec un collègue, tu te réfugies derrière ça, alors que la vérité est que tu as seulement peur de souffrir. Et donc, tu as tiré, définitivement, un trait sur l’amour.

– Merci, mamie, de résumer ma vie comme ça, je passe vraiment pour une idiote.

– Change de travail, ma puce, et ce sera réglé. Tu pourras te poser les vraies questions.

– Tu es comme Thomas, comme Emma, tu ne comprends pas ! Ce travail, c'est le rêve de toute une vie, et j'ai promis à papa et maman que je n'abandonnerais jamais mes rêves.

– En renonçant à ce jeune homme, est-ce que ce n'est pas exactement ce que tu es en train de faire ?

Je bloque. Les paroles de ma grand-mère résonnent en moi, comme un écho à ce que m'a dit Thomas, l'autre jour, et j'en ai le souffle coupé.

– Tu savais que ton père aurait pu être repêché et intégrer la NHL ?

– Quoi ?

– Oui. Il était extrêmement doué, mais il a choisi ta mère. Ils avaient 16 ans quand ils sont tombés fous amoureux l'un de l'autre. Un soir, il devait avoir 17 ans, il est venu nous voir, ton grand-père et moi. Il nous a dit : « Papa, maman, aujourd'hui un agent est passé au club et m'a donné sa carte. Il pense que j'ai mes chances pour intégrer une équipe de la NHL d'ici ma majorité. Mais je crois que, la NHL, c'est trop compliqué. Trop de pression, et puis je refuse d'être séparé de Lily. Je veux jouer au hockey, peut-être en ligue mineure, mais je renonce à en faire mon métier si ça peut me permettre de rester dans le Minnesota avec elle. » On s'est regardés, tous les deux, et on est restés sans voix, parce que c'était la première fois que ton père nous parlait comme un homme, et non plus comme notre fils adolescent. Et puis, évidemment, on lui a répondu qu'il ferait ce qu'il croyait être le mieux pour sa future famille. Si tu savais ce qu'on a été fiers de lui, ce soir-là ! Il savait ce qu'il voulait et il a choisi ce qui le rendrait le plus heureux. Et presque dix ans plus tard, tu as pointé le bout de ton nez. Ce jour-là, il m'a prise dans ses bras et il m'a dit : « Je crois que, finalement, renoncer à la NHL était la meilleure des décisions que je pouvais prendre. Il est là, mon rêve, maman. »

J'ai les larmes aux yeux. Ma grand-mère m'a touchée en plein cœur, mais nous sommes coupées lorsqu'on frappe alors à la porte du cabinet. Je sursaute.

– Mamie, merci du fond du cœur, mais je dois te laisser, j'ai un joueur à soigner.

– Oui, pas de soucis, ma puce, mais pense à tout ce que je t’ai dit, d’accord ?

– D’accord.

Je me remets en état à la hâte et ouvre la porte sur Soren avant d’entendre un dernier petit mot de ma mamie.

– Plein de bisous, ma caille, je t’aime.

– Je t’aime aussi.

Soren détourne le regard, un peu gêné. Je raccroche et me justifie.

– Euh... c’était ma grand-mère.

– OK.

– Comment tu te sens ?

Il entre d’une démarche un peu raide.

– J’ai mal, mais j’imagine que ça va passer.

– Oui. Viens, tu vas t’installer dans l’un des fauteuils.

Je lui montre l’un des sièges près de la table de massage. Je l’aide à enlever son manteau, que j’accroche sur la patère à l’entrée. Il porte une seconde veste en dessous, que je retire également et dépose par-dessus, puis je l’invite à s’asseoir. À cet instant, je dois absolument réussir à passer en mode thérapeute et oublier d’abord ce que ma grand-mère m’a dit, ensuite que c’est la première fois que je m’apprête à prendre soin de Soren pour plusieurs semaines, ce qui ne sera pas sans impliquer une certaine intimité.

– Voilà, installe-toi confortablement, lui demandé-je, presque sans que ma voix tremble. On va commencer par discuter. Bon, ton médecin m’a envoyé les radios. Tu n’as qu’un traumatisme léger et c’est une bonne nouvelle. La première chose, c’est qu’on va devoir enlever ta minerve. Tu l’as gardée toute la semaine ?

– Oui, le docteur m’a dit de la porter pendant trois semaines.

– C’est là qu’on n’est pas d’accord. Si tu la gardes trop longtemps, tu vas affaiblir tes muscles. Une semaine, c’est bien assez. Je sais que ça peut

paraître flippant, mais tu dois me faire confiance.

– J'avoue que je suis inquiet à l'idée de ne plus la sentir autour de mon cou. J'ai l'impression que ma tête est montée sur un vieux bout de fil de fer.

– C'est normal, la plupart des gens ont peur quand il s'agit de la colonne, et même une petite semaine d'immobilisation te donne des sensations d'atrophie musculaire, surtout quand on est aussi entraîné que toi.

Je me penche vers lui, pose mes mains sur le collier de mousse et l'enlève délicatement. Il me regarde avec curiosité et je rougis. Je détourne vivement les yeux et pars poser la minerve sur mon bureau.

– Ne t'inquiète pas, on va y aller doucement, en plusieurs étapes. Je ne toucherai pas à tes cervicales avant un bon moment. Je vais d'abord travailler sur tes muscles à distance, en bossant sur ton dos. Tu vas voir, on passera essentiellement par des techniques dites « myotensives ». Tu vas devoir résister gentiment à mes gestes, tout en douceur. Le but, c'est d'éviter que tu aies un réflexe de blocage de la nuque et que tu prennes une mauvaise position pour compenser la douleur. Je vais t'apprendre à retrouver une bonne posture et à connaître les bons gestes pour ne pas te faire mal. Je passerai aussi par des massages pour éliminer la crispation. Après tout ça, on pourra travailler sur ta mobilité, et ensuite sur les muscles du cou. Enfin, il faudra renforcer tout ça pour éviter un nouvel accident. Je verrai si on fait de l'électrothérapie à ce moment-là. Tu arrives à me suivre, jusque-là ?

– Ça peut aller. Et ça prendra combien de temps, tout ça ?

– Ça va dépendre de plusieurs paramètres, mais à mon avis, tu ne pourras pas reprendre avant fin novembre. Quarante-cinq jours, c'est la base, mais même après ça, il faudra que l'on continue à se voir. On va commencer par faire une séance tous les jours de cette semaine, et quand tu seras plus à l'aise, on intensifiera un peu le rythme. Des questions sur le programme ?

– Je ne me souviens pas de la moitié de ce que tu as dit, mais je te fais confiance. En tout cas, je suis content que ce soit toi qui t'occupes de moi.

Mon cœur se met à battre à toute allure. J'essaie de ne pas trop extrapoler après ce simple aveu, mais c'est plus fort que moi. Je ne peux d'ailleurs m'empêcher de sourire.

- Tant mieux. On s’y met ?
- Si tu veux. Qu’est-ce que je fais, alors ?

C’est là que commence la partie qui risque de devenir un peu gênante.

– Il faudrait que tu enlèves ta chemise. On va vérifier comment tu te tiens.

Il me regarde, incrédule.

– J’ai mis deux heures à enfiler des vêtements soi-disant faciles à mettre, j’ai parcouru mon répertoire de gros mots, en anglais *et* en norvégien, et tu veux que je les retire, et qu’ensuite je les remette, encore ?

La tête qu’il fait est à mourir de rire.

– Arrête de faire ton bébé, m’amusé-je. Allez, viens, je vais t’aider.

Je déboutonne sa chemise. Je ne peux m’empêcher de rougir parce que mon geste semble plutôt intime. J’essaie de rester le plus professionnelle possible, mais je ne peux pas ignorer que Soren va être à moitié nu dans deux secondes.

Son vêtement quitte enfin ses épaules, mais j’arrive à reprendre une posture neutre, technique.

Tant que je ne le regarde pas dans les yeux, tout ira bien.

Ce corps est celui de n’importe quel sportif, ce corps est celui de n’importe quel sportif...

Je m’écarte et observe la manière dont il positionne ce *corps de n’importe quel sportif*. Je pose délicatement mes deux mains sur ses épaules et vérifie que tout est symétrique, en appliquant de très légères pressions de chaque côté. J’examine ensuite le reste : ses hanches, la courbure de son dos, la tenue de sa tête. Comme toute personne qui a porté une minerve pendant un certain temps, il a adopté une mauvaise position et je vais devoir

corriger ça. Pourtant, malgré ma posture de thérapeute, je ne suis pas insensible à ce que je vois. Son corps est parfait, assez musclé, mais pas trop ; il sent surtout divinement bon. J'arrive néanmoins à rester impassible. En apparence, du moins, car intérieurement, c'est une autre histoire.

– Tu es si concentrée, remarque-t-il en fronçant des sourcils, intrigué. Je ne t'avais jamais vue comme ça avant.

Je rougis encore en souriant.

Oui, je suis concentrée, car j'ai besoin de ça, au minimum, pour ne pas venir me coller contre toi.

– Clark n'était pas du genre sérieux ? plaisanté-je.

– Si. Trop, justement.

Ça me fait rire. Je décide de commencer par manipuler légèrement son dos, mais, pour cela, je dois vraiment m'approcher.

– Hum... t'as changé de parfum, Paige ?

– Soren, grondé-je, amusée. S'il te plaît, ne me déconcentre pas.

Après quelques minutes de manipulation, je retourne devant lui et vérifie à nouveau ses épaules. Il reste très sérieux et me fixe.

– Je préférerais celui d'avant.

Je suis un peu intimidée par la tournure de la conversation et par le peu de cas qu'il fait de ma demande de ne pas me déconcentrer.

– Euh... j'ai voulu changer, c'est tout.

– C'est ton compagnon qui te l'a offert ?

– Je n'ai personne dans ma vie, Soren, Thomas t'a fait marcher.

– Pardon ?

– C'est le père d'Emma, ma meilleure amie, que tu as vu dans la Porsche.

Il reste muet, presque choqué. Je discerne une lueur dans ses yeux. De la colère ? Je dois absolument changer de sujet avant que tout ça ne tourne à la catastrophe.

– Tout va bien avec Jarkov ? Je vous ai aperçus, tout à l’heure. Ça n’avait pas l’air d’être une conversation agréable.

Je le sens alors se tendre sous mes doigts, mal à l’aise, me semble-t-il. J’essaie à tout prix d’ignorer cet élément troublant et poursuis mes manipulations.

– Pardon, ça ne me regarde pas, je...

– T’inquiète, c’est juste que... on a un différend à régler, c’est tout.

Je ne le questionne pas plus.

Pourtant, pendant le reste de la session, je sens qu’il est préoccupé. Je termine la séance par un léger massage du dos en le faisant asseoir.

– Voilà. Tu veux un coup de main pour te rhabiller ?

– Je veux bien.

Je l’aide à boutonner rapidement sa chemise. Mon geste est très familier, intime, comme le feraient des amants. Sauf qu’il regarde droit devant lui et ne pose pas un œil sur moi.

– Tu veux me parler de cette discussion, Soren ? osé-je alors lui demander tandis que je rajuste tout doucement son col.

– J’en ai envie, mais je refuse de te mêler à ce merdier.

Il s’écarte et j’attrape sa veste, avant de l’aider à la passer.

– Merci pour le soin, articule-t-il alors qu’il se dirige vers la sortie, soudain pressé de partir. On se revoit demain ?

– Oui...

Il commence à sortir d'un pas décidé, mais je ne peux pas le laisser s'enfuir comme ça, je dois encore essayer.

– Tu sais que je suis là si tu as besoin de te confier, ou autre, d'accord ?

Il s'arrête dans l'embrasement de la porte et soupire. Il se retourne, l'air soucieux.

– C'est si grave que ça ? me hasarde-je.

– Assez.

Je vois sa pomme d'Adam bouger sous l'effet de sa forte déglutition et je sais que je n'en obtiendrai pas plus pour le moment.

– So...

– Oublie, d'accord ? Oublie ce que j'ai dit, me coupe-t-il, les sourcils froncés.

– S'il te...

– Paige. Je tiens vraiment à toi, mais là, ce n'est pas possible, je ne peux pas t'en dire plus. Je ne veux pas.

Il revient sur ses pas, puis attrape ma main dans la sienne. Moi, je retiens ma respiration.

– Ne t'inquiète pas, OK ? Je vais gérer et tout ira bien.

Il m'embrasse sur le dessus de la main, puis repart.

Je reste plantée comme un piquet.

Il tient à moi.

Avant que je n'aie pu y réfléchir davantage ou sauter de joie à cette idée, la porte s'ouvre et Clark entre dans la pièce.

– Paige, ça va ? me demande-t-il.

Je fais « oui » du menton. Je dois vraiment avoir une sale tête pour qu'il ait l'air aussi inquiet.

– Tu ne te sens pas bien ? Tu veux que j'appelle quelqu'un ?

Je secoue la tête.

– Ça va, j'ai juste besoin d'un peu de sucre. Tu veux bien me rapporter quelque chose de la salle de pause, s'il te plaît ?

– Oui, j'arrive.

Il part en courant tandis que je m'assois à mon bureau et prends quelques grandes inspirations pour me recomposer une tête neutre et professionnelle. Cinq minutes plus tard, j'entends plusieurs personnes descendre le couloir à la hâte. Je lève les yeux vers la porte et vois rentrer Thomas en trombe, Clark sur ses talons.

– Doc, qu'est-ce que tu fabriques ? Je viens de croiser Barnes et il m'a dit que tu étais en train de faire un malaise.

Je lance un regard irrité à Clark, qui lève les mains comme pour se défendre. Depuis ma petite « crise de nerfs » après l'aveu de Soren, tout le monde s'inquiète beaucoup trop pour moi.

– Je l'ai bousculé accidentellement, et il a commencé à m'interroger sur le pourquoi de ma course à travers les couloirs, alors je n'ai pas vraiment eu le choix, m'explique Clark, confus, en me tendant une barre au chocolat.

Thomas ricane, me rejoint et s'accroupit devant moi pendant que je grignote.

– Ça va ? me questionne-t-il en posant une main sur ma joue.

– Ne t'inquiète pas, ça va très bien.

– Tu veux autre chose ?

Je fais alors une petite moue, qui produit l'effet escompté, et il me prend dans ses bras.

- Tu es une accro des câlins, c’est ça ? suppose Thomas.
- Hum.
- T’as raison, moi aussi.

Nous rions tous les deux et profitons du contact de l’autre. Il a raison.

- Bon, c’est pas le tout, annonce Thomas en me lâchant, mais je dois retourner faire des pompes. Zach est en furie aujourd’hui.
- D’accord.
- Hé, on rentre toujours ensemble, ce soir ?
- Oui, oui ! Emma nous rejoint plus tard !
- Pas de soucis ! BFF *forever* ?
- BFFF.

Il part en trotinant. Moi, je me sens mieux, même si j’ai toujours un milliard de questions dans la tête, et les doutes qui vont avec.

Deux heures plus tard, je me retrouve seule et prête à rentrer avec Thomas. Je vérifie que tout est en ordre dans le cabinet, lorsque je remarque que Soren a oublié son manteau. Vu la manière dont a tourné notre discussion, ça ne m’étonne pas qu’il ait eu autre chose en tête. Je fais alors le truc le plus étrange de toute ma vie. Je m’approche, attrape le vêtement et le porte à mon visage pour respirer son parfum. N’importe qui entrant dans mon cabinet à cet instant me prendrait pour une psychopathe. Je m’enivre de cette odeur divine et me mets à penser à des choses auxquelles je m’étais promis de renoncer.

Il tient à moi.

Il me faut quelques secondes pour réaliser ce que je suis en train de faire, puis je reprends mes esprits et repose la veste.

Non, mais qu’est-ce qu’il te prend ! Arrête ça tout de suite !

Je suis à deux doigts de me donner une gifle, lorsque je remarque un sachet en plastique noir par terre, qui semble être tombé du manteau. Je le

ramasse, curieuse, me demandant de quoi il peut bien s'agir. Je l'ouvre délicatement et suis choquée par son contenu. De la poudre blanche.

Merde...

Je fixe ma main pendant un bon moment.

Soren ne peut pas... c'est impossible. Je le verrais s'il... s'il... se droguait !

Je referme vite le sachet et le pose sur la table de massage, puis je m'écarte comme si j'avais, face à moi, une bombe sur le point d'exploser. Je me retrouve face à un dilemme terrible. J'ai envie de pleurer. Ça me fait un mal de chien lorsque je réalise tout ce qu'implique ce merdier.

Je décide, pour une fois, de faire taire mes émotions et de réfléchir rationnellement. Je ne peux pas fermer les yeux sur ça, je dois en discuter avec lui et...

– Doc ?

– Oh, Seigneur ! crié-je en sursautant. Tu m'as foutu la trouille !

Thomas se tient dans l'embrasure. Avec un mouvement un peu anarchique, je me recule contre la table pour dissimuler le sachet. Discrètement, je chope le plastique et le cache dans ma main.

– Désolé, Doc. T'es prête ?

– Euh... oui. Euh... donne-moi deux secondes, je prends mon manteau et mon sac.

Je recule, en le gardant en ligne de mire, jusqu'à l'armoire où je range mes affaires.

– Pas trop crevé ? lancé-je pour le distraire.

– Ça va, j'ai...

Pendant qu'il me raconte comment s'est passé son entraînement, je me retourne et planque le sachet dans l'armoire, sous une pile de bandes de rééducation en latex. Je n'ai pas vraiment d'autres solutions pour le moment. Je n'ai vraiment ni le temps ni les idées pour monter un plan de génie. Je ne me vois pas, non plus, me trimballer avec de la coke sur moi ni jeter ça à la poubelle devant Thomas, c'est trop risqué. Je prie seulement pour que j'arrive avant Clark, demain matin, afin de me débarrasser de ce poison. Je tremble légèrement et tente à tout prix de contrôler ma respiration. J'attrape mes affaires et me retourne vers Thomas.

– ... et Zach a juste passé une heure à raconter son dernier rencard.

Je porte toute mon attention vers mon ami.

– Et toi, avec Soren ?

– Comment ça, avec Soren ? lancé-je en arrêtant de respirer pendant quelques secondes.

– Tu ne devais pas lui faire sa première séance de kiné ?

– Euh... si. Tout s'est bien passé, il est docile.

– Ça ne m'étonne pas !

– Comment ça, ça ne t'étonne pas ?

– Parce que Soren ferait n'importe quoi si tu le lui demandais gentiment.

Allez, on y va ?

Il ferait n'importe quoi... Il tient à moi... Oh, putain ! Je suis dans la merde jusqu'au cou...

Il passe ses bras autour de mes épaules et me secoue gentiment.

– Il est temps de se faire une petite soirée détente, non ?

– Oui, t'as raison.

Alors qu'on se dirige vers le garage, où nous attend sa voiture, et qu'il me raconte les derniers potins sur les autres joueurs, mon esprit reste focalisé par le contenu de mon armoire. Je dois absolument résoudre cette histoire avant que Soren ne détruise sa santé, et sa carrière par la même occasion.

Paige

« J'aimerais arrêter de me faire des illusions. »

La soirée chez Thomas et Gina a été très étrange. J'avais l'impression de tout survoler, de ne pas toucher terre, et ce, pour la pire des raisons. J'avais l'impression d'être rongée de l'intérieur, de me retrouver face à une voie sans issue. Je ne sais pas encore ce que je vais faire, car j'ai la trouille des conséquences – mais, surtout, j'ai peur pour Soren. Je ne comprends pas comment il a pu en arriver là. J'essaie, de toutes mes forces, de trouver un sens à tout ça, mais aucune réponse sensée ne me vient à l'esprit. Soren est un excellent joueur qui n'a aucun besoin de la stimulation apportée par la coke. Je repense à ce reportage sur les joueurs testés positifs aux derniers JO. L'un d'entre eux était... d'Ottawa... Je repense alors à la conversation que j'ai espionnée, quand le coach a évoqué le fait qu'il avait délibérément demandé son transfert. C'était sa décision, absolument pas une envie du club de se séparer de lui pour cause d'une quelconque incompétence. En tout cas, pas officiellement. J'ai beau retourner le problème dans tous les sens, j'arrive toujours à la même conclusion... Je n'ai pas envie d'y croire, mais les signes sont là.

Après être rentrée avec Emma, à qui je n'ai encore rien dit, j'ai passé la nuit à ruminer et à m'imaginer avoir une conversation avec Soren. Dans tous mes fantasmes, la discussion finissait systématiquement par mal tourner. Je suis donc là, à quatre heures du matin, à fixer le plafond sans arriver à trouver le sommeil. La seule chose que je sais, à cet instant, c'est

que je dois parler avec lui et le confronter à ma découverte. En aucun cas, je ne peux risquer d'en parler à quelqu'un d'autre et de voir la carrière de Soren voler en éclats.

Putain, quel merdier...

Je fixe mon réveil et maudis ce temps qui passe si lentement. Bizarrement, j'aimerais qu'il soit déjà l'heure d'aller au boulot pour enfin jeter cette merde planquée dans l'armoire. Ensuite, je dois absolument discuter avec lui. Parce que, là, je pense que je vais devenir dingue. Je prends mon téléphone et ne peux m'empêcher de regarder le dernier message qu'il m'a envoyé après l'hôpital :

[Bonjour, Paige.
Je me suis permis de demander
ton numéro perso à Big G.
Je voulais vraiment te remercier
d'être restée avec moi hier.
Je n'étais pas dans mon état normal
et j'avais la trouille de me retrouver seul.
Je serais plus qu'heureux
qu'on redevienne amis.
On se voit bientôt,
pour ma rééducation. Soren.]

Je relis le texto, encore et encore, pour trouver un message subliminal que j'aurais loupé. Sans vraiment y avoir réfléchi, je tape un nouveau SMS.

[Soren, il faut qu'on discute
seul à seul, c'est super

important et assez urgent.
Paige.]

J'hésite longuement, et avant même de réaliser ce que je suis en train de faire, j'appuie sur « envoyer ».

Le lendemain, quand je rentre dans le cabinet d'un pas déterminé, en avance et prête à en finir, je me retrouve nez à nez avec Clark, un air embarrassé sur le visage, et le coach, assurément en colère.

Merde...

– Bonjour, miss Kennedy. Asseyez-vous, s'il vous plaît, me dit Hennington un peu sèchement et avec un formalisme que je ne lui connais pas.

Ils ont trouvé la drogue...

Je m'assois et attends l'arrivée imminente de la catastrophe. Une immense boule se forme dans mon ventre et j'ai soudain envie de vomir.

– Je ne sais pas par quoi commencer, et je dois vous avouer que j'espère que vous aurez une explication plausible à ceci.

Il sort le sachet de sa poche et le lance sur mon bureau.

– Clark est venu me voir ce matin. Il était très inquiet, et au lieu de vous dénoncer aux ressources humaines, il est venu me voir, moi. Il a trouvé ça dans l'une des armoires, et comme vous n'êtes que deux ici, ce sachet est soit à vous, soit à lui. Sauf que l'équation est vite résolue, puisqu'il m'a

apporté le sachet lui-même et que, pour autant que je sache, il n'est pas un demeuré.

Je fixe mon bureau et fais tout pour ne pas me mettre à pleurer. Je suis piégée. J'aurais dû jeter cette foutue drogue dans les toilettes du couloir dès le moment où je l'ai eue entre les mains.

– Je peux avoir une explication ? insiste le coach. Vous êtes une fille sensée et je suis persuadé que vous n'êtes pas une droguée. Alors, je vais poser la question une seule fois et je veux une réponse. Une vraie. Pas de « je ne sais pas », est-ce bien clair ?

J'acquiesce, complètement terrorisée, car je sais que je ne pourrai jamais le dénoncer, c'est au-dessus de mes forces.

– Auquel de mes joueurs appartenait cette coke, et comment êtes-vous entrée en sa possession ?

Je regarde tour à tour les deux hommes en face de moi. J'avale ma salive. J'ai la gorge sèche et le cœur à deux doigts de lâcher.

– Je ne sais pas, monsieur, déclaré-je à mi-voix.

Il se lève et claque violemment ses paumes sur le bureau. Je sursaute, complètement terrorisée.

– Arrêtez de vous foutre de moi ! Quel joueur ?

– Je... je ne sais pas, monsieur.

– Faites attention, miss Kennedy. Vous voulez risquer votre place pour ça ? Parce que, si ce n'est pas à un joueur, c'est à vous, et personne ne tolérera une thérapeute qui ramène de la drogue ici ! Quel joueur ?

– C'est à moi, monsieur.

Il relâche sa tête et soupire.

– Monsieur Barnes ? Sortez, s'il vous plaît, je dois parler seul à seul avec Paige.

Clark part sans discuter.

– Paige, souffle-t-il. Je comprends, OK ? Je comprends. Ce club, c'est comme une vraie famille. Durant les six mois de la saison, on passe plus de temps ensemble qu'avec nos véritables proches, et je comprends pourquoi vous refusez de parler. Je ne suis pas un monstre, Paige, et je veux bien faire un compromis avec vous. Je vous laisse deux jours. Deux jours pour tenter de raisonner le gars à qui vous avez confisqué cette drogue. Deux jours pour le convaincre de venir me voir et de trouver une solution pour résoudre ce problème. Si, dans quarante-huit heures, vous n'êtes pas revenue me voir, ou si le joueur ne s'est pas dénoncé, je serai obligé d'en parler aux ressources humaines, et croyez-moi, personne n'en sortira gagnant. Peu importe qui c'est : il a besoin d'aide, il doit être accompagné pour qu'on s'en sorte tous, et surtout lui, sans casse. Sachez bien que, si je peux éviter de ruiner sa carrière, je le ferai. Tout cela ne tient qu'à vous. Deux jours, Paige. Pas davantage. Sinon, je ne peux pas vous garantir que l'affaire sera sans conséquences pour vous. Et je ne vous parle même pas de celui que vous essayez de couvrir.

Il n'attend même pas que je lui réponde et sort de mon cabinet, posant, au passage, une main apaisante sur mon épaule.

Je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps. J'essuie mes larmes et tente de me redonner une contenance. J'ai la possibilité de sauver la carrière de Soren si j'arrive à le convaincre d'aller voir le coach en aparté et de suivre une cure de désintox. J'attrape mon portable à la hâte et compose le numéro de Soren. Je regarde ma montre : il est huit heures, et il est possible qu'il dorme toujours. C'est la seule raison, je pense, pour qu'il n'ait pas répondu à mon message. Je tombe alors directement sur sa messagerie.

– Soren. Tu as oublié ton manteau hier, et j'ai trouvé... j'ai trouvé...

Parler à voix haute de la situation est difficile. Je prends alors une grande inspiration et termine ma phrase du mieux possible.

– Je peux t'aider. Je ferai tout pour t'aider, je te le promets.

Je raccroche sans en ajouter davantage, car, lorsque je suis sous le coup de l'émotion, je ne fais plus attention à ce que je dis.

Les minutes passent et je ne tiens plus en place. Je fais les cent pas dans le cabinet. Clark n'est pas revenu, et personne n'est heureusement passé me voir. Les garçons sont sur la patinoire, sous la supervision d'Hennington. Je n'attends qu'une seule chose, que Soren arrive et que nous puissions mettre cartes sur table. Le problème, c'est que je ne sais pas comment je vais parvenir à lui dire les choses, comment il va réagir. Les messages que je lui ai laissés sont sans équivoque, il ne peut que comprendre de quoi je parle. La seule chose qui m'effraie, c'est qu'il ne se montre pas. Le coach a été plus que clair et, le connaissant, il ne lâchera rien. Il aura d'ailleurs raison. Le problème est grave, et j'ai mal au bide rien qu'à l'idée d'imaginer Soren prendre ce poison et ruiner sa vie. C'est vraiment insupportable.

Je regarde l'heure. Cela fait trente-cinq minutes que je tourne comme un lion en cage. Je ronge mes ongles et m'assois enfin derrière mon bureau.

Une autre demi-heure d'attente angoissante plus tard, la porte s'ouvre alors, me faisant me lever d'un bond, tandis que Soren entre, un air grave sur le visage. Nous nous dévisageons. Je m'aperçois que je n'ai pas la force de dire quoi que ce soit. Je me sens submergée et triture mes doigts pour m'empêcher de faire un pas vers lui.

- Paige, ce n'est pas à moi.
- Soren... soufflé-je.
- Je te le promets, ce n'est pas à moi. Je...
- Sûr ? Ça n'a aucun rapport avec ton transfert d'Ottawa à ici ?
- Non, bien sûr que non ! s'exclame-t-il, sincèrement surpris. Je te jure que ce n'est pas à moi...

Je n'en peux plus. Je cours vers lui et me blottis dans ses bras, en faisant attention à ne pas le blesser. Il m'accueille et me serre aussi fort qu'il le peut. Je le crois ! Je suis tellement soulagée de m'être trompée. Je n'aurais jamais dû douter de lui... jamais. J'ai presque honte de l'avoir fait.

– Merde, Soren, j'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

Il me serre encore plus contre lui, puis me relâche, m'invitant à m'écarter, sauf que je refuse de le lâcher. Je m'accroche et je pense un instant à rester cramponnée à lui jusqu'à la fin de ma vie.

– Paige ?

Je secoue la tête contre sa poitrine pour lui faire comprendre que je ne le lâcherai pas. Il remet alors ses bras autour de moi.

– Je vais vraiment t'appeler « petit koala », maintenant.

– Si tu veux.

– J'ai chopé Jarkov avec le sachet.

– Jarkov... lancé-je en m'écartant de lui, choquée.

– Ouais. Je... j'avais des doutes depuis la saison passée. Je l'ai pris en flag en septembre et j'ai essayé de régler le problème. Il m'a promis de tout arrêter, mais hier, j'ai trouvé le sachet dans ses affaires.

– C'était de ça que tu ne voulais pas me parler ?

– Oui. Paige, je suis désolé. Hier, j'étais à côté de la plaque, je n'aurais jamais dû oublier mes affaires, et tu n'aurais pas dû trouver ça. Heureusement que le coach n'a pas...

– Le coach est au courant.

– Oh, putain... Putain !

Il me repousse doucement pour laisser sa colère s'exprimer. Sauf qu'il est toujours blessé, et le mouvement instinctif mais irréfléchi qu'il esquisse avec son cou lui arrache un cri de douleur. Je me précipite vers lui.

– Fais attention !

Il grimace et commence à vouloir masser la zone douloureuse. Je l'en empêche en prenant ses mains dans les miennes.

– Paige, si le coach le sait, ça va très mal se passer, grince-t-il entre ses dents. Je ne pourrai pas aider Jarkov, mais je ne veux pas le dénoncer non plus.

Comment j'aurais pu ne pas tomber amoureuse d'un homme pareil, qui a tout fait pour aider son collègue à s'en sortir ?

Je lui explique alors ce que m'a proposé Hennington : les deux jours qu'il m'a accordés pour régler le problème. Soren soupire et se mord la lèvre inférieure, assez fort pour la faire blanchir.

– Je m'en veux de t'avoir mêlée à tout ça. Tu n'aurais pas dû te taire, tu aurais dû me balancer et...

– Même pas en rêve ! crié-je en lâchant ses mains et en m'éloignant.

– En faisant ça, tu as mis ta carrière en danger, putain !

– Oh ! Excuse-moi d'avoir essayé de te protéger !

– Mais je ne t'aurais jamais demandé de le faire ! réplique-t-il, le visage traversé par une autre grimace de douleur. Je...

Les heures de stress et d'angoisse sont petit à petit en train de se transformer en colère pure et simple.

– Je crois que j'ai encore le droit de faire ce que je veux. Si t'es pas capable de comprendre pourquoi je t'ai protégé, alors je vais répéter ce que je t'ai déjà dit : tu es un idiot !

Comme sortis de nulle part, les mots de ma grand-mère me reviennent. Je repense à mes parents, à mon père, qui a tout lâché pour ma mère. Et, à cet instant, je sais ce que je dois faire : je vais avouer à Soren mes véritables sentiments et lui dire que je vais démissionner s'il souhaite, comme moi, que nous soyons ensemble. Je peux faire carrière dans un autre club. Voilà, il suffit que je lui dise la vérité. Pas de faux-semblants, juste la vérité nue. Et je verrai bien si ce que je ressens est partagé.

– Non, tu ne m’as rien demandé, Soren, continué-je après avoir rassemblé mon courage. Mais c’était une évidence pour moi de refuser de ruiner ta carrière en te balançant, et je suis absolument certaine que tu aurais fait la même chose si les rôles avaient été inversés ! Et puis...

– Tu n’en sais rien, me coupe-t-il. Tu ne sais pas ce que j’aurais fait à ta place, Paige ! Je ne suis pas systématiquement et parfaitement honnête comme toi ! Depuis qu’on se connaît, je ne fais que te blesser. Pire, je fais n’importe quoi. Alors, maintenant, reste en dehors de tout ça.

Au moment où je décide d’arrêter de me comporter comme une adolescente, il me repousse.

Pour la deuxième fois.

Le message est clair, cette fois.

NOVEMBRE

Paige

« Comme ce serait plus facile si j'avais le pouvoir d'avancer le temps ! »

Trois semaines.

Trois semaines de pure torture.

Nous sommes le 6 novembre et le temps ne m'a jamais paru aussi long.

Entre Soren et moi, ça reste professionnel, uniquement. Je le soigne, et point barre. Il a tenté, à de nombreuses reprises, de réengager la conversation, de s'excuser, mais à chaque fois, j'ai fermé la porte. Deux fois qu'il me rejette sans aucune explication. Je refuse de souffrir ne serait-ce qu'une seconde de plus.

Pour l'histoire de la drogue, personne n'en a finalement eu vent. Jarkov a subi une « blessure » et devrait être *out* pendant deux mois. J'imagine que Soren a parlé au coach et qu'ils ont décidé de la jouer discrète. Jarkov doit sûrement être en cure de désintoxication pour gérer son addiction et enfin s'en débarrasser.

Moi, je le veux toujours, lui, mais pas à n'importe quel prix. J'ai enfin ouvert les yeux : oui, je crois que Soren a eu des sentiments pour moi. Thomas avait raison : il a tenu à moi, et peut-être plus encore. Mais il lutte aussi contre ce qu'il ressent. Je l'ai vu lors de notre dernière dispute. Alors, oui, je suis peut-être faible de l'aimer toujours, mais pas folle au point de ne

pas comprendre qu'il n'est pas prêt, et ne le sera peut-être jamais. Faible comme à cet instant, où je suis assise à table avec tout le staff et les joueurs, et où je ne peux m'empêcher de regarder Soren. Une multitude de pensées me passent par la tête.

Soren qui m'embrasse.

Soren qui me dit qu'il m'aime en me serrant fort dans ses bras.

Soren et moi, allongés au lit.

...

Soren, sans moi, qui trouve son âme sœur.

Soren, sans moi, qui se marie.

Soren, sans moi, qui avance dans la vie pendant que je me morfonds dans un coin comme je sais si bien le faire.

L'assiette devant moi ne me donne absolument aucune envie. Le seul point positif, c'est que j'ai perdu du poids – encore. Pas énormément, mais je me dis que c'est déjà ça de gagné. Je me lève de table en silence et pars pour rejoindre ma chambre.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? me demande Thomas, qui vient d'engloutir la fin de son assiette en quatrième vitesse afin de me courir après.

– Tu veux une liste ?

– Yep ! se réjouit-il en croisant les bras.

– Alors, voyons voir... Ma grand-mère m'a dit de suivre mon cœur. J'ai donc voulu enfin avouer mes véritables sentiments à Soren. Mais, au moment où j'allais le faire, il m'a rembarrée, car il a trop de problèmes à gérer, et moi, j'en suis un de plus, si j'ai bien compris. Il m'a aussi dit qu'il tenait à moi. Là, j'avoue, tu avais raison.

– Tu vois, j'ai toujours raison, se rengorge fièrement Thomas.

– *Mais* tu avais raison seulement en partie, lui précisé-je. Oui, peut-être que Soren a des sentiments pour moi, mais il lutte aussi contre eux de toutes

ses forces. Donc, voilà, l'homme que j'aime ne veut pas de moi, alors qu'il partage probablement mes sentiments, comme tout le monde n'a cessé de me le répéter. J'ai l'impression que, depuis le début, on a tout raté. Alors, tu vois, du coup, je n'ai pas faim.

Je reprends mon souffle après avoir sorti, sans m'arrêter, cette description moche mais efficace de ma vie amoureuse désastreuse. Dire tout ça à voix haute rend les choses vraiment réelles. Et toujours aussi douloureuses.

– OK. Alors, je vais parler à l'autre abruti.

– Parce que tu crois que c'est aussi simple ?

– Ouais ! Pas plus difficile que ça.

– Ça se saurait.

– Paige...

– Tu as tort, c'est tout. Soren ne va pas miraculeusement changer d'avis, même si tu le jettes dans la neige en lui fichant des coups de crosse.

Il rigole, puis se retourne et s'en va.

– Mais... mais...

– Quoi ? me demande-t-il en me faisant à nouveau face, à quelques mètres de distance.

– J'ai même pas le droit à un câlin ? remarqué-je.

– Non, pas aujourd'hui ! Tu es privée de câlins, plaisante-t-il sans pour autant revenir sur ses pas.

– Traître, tu me le paieras ! le menacé-je sans parvenir, hélas, à être parfaitement crédible.

– On verra ça, Doc.

Un quart d'heure plus tard, je suis emmitouflée dans ma couette, devant *Funny Girl*, à la télé. Nous sommes à Edmonton pour affronter les Oilers, et il fait un froid de canard dehors. Alors, j'emmagasine de la chaleur en prévision de ce qui m'attend cet après-midi, après ma pause.

J'entends soudain qu'on frappe, depuis le couloir. Je me lève, drapée dans ma couverture comme un empereur romain particulièrement ridicule, ou frileux, et ouvre la porte sur Thomas.

– Tu veux ton câlin ?

– Non. C'est trop tard, affirmé-je, faussement sévère.

Je retourne sur mon lit, m'enroule encore plus étroitement dans ma couette comme un burrito et regarde Barbra Streisand chanter « My Man » sur l'écran en face de moi.

*« Oh, my man, I love him so
He'll never know
All my life is just despair
But I don't care
When he takes me in his arms
The world is bright, all right »¹²*

– Tu ne rigoles pas, toi, quand tu déprimes !

– Non.

– Qu'est-ce que tu regardes ? m'interroge-t-il en se tenant debout au pied de mon lit et en fronçant les sourcils face à l'envolée lyrique de l'héroïne.

– *Funny Girl*.

– OK, et ça parle de quoi ?

– Sérieusement, tu ne connais pas *Funny Girl* ? lancé-je, un peu étonnée.

– De nom, mais jamais vu.

Il se vautre alors à côté de moi, sur le lit, me faisant légèrement décoller du matelas.

- Ça parle de quoi, alors ?
- C’est l’histoire de Fanny Brice.
- OK, et... ?
- C’était une actrice des années 1940, qui misait plus sur son potentiel comique que sur son physique.
- OK.
- Quoi ?
- Je n’ai rien dit !
- Je t’entends réfléchir d’ici, Thomas.

Il ricane avant de se caler plus confortablement. Nous restons silencieux. Le film se termine, mais la télévision annonce déjà que *Funny Lady*, la suite du premier, va commencer juste après la pub.

- Toujours pas de câlin ?

J’hésite un instant, puis me tourne de son côté. Il ouvre son bras et je me serre contre lui sans hésiter.

- Tu sais, je suis persuadé que Soren pense agir pour le mieux.
- Ça me fait une belle jambe, soufflé-je, désabusée. Et depuis quand tu le défends ?
- Oh, arrête de bougonner, me sermonne-t-il en me secouant. Je le défends parce que je vois qu’il est malheureux. Il en a marre du hockey, je crois. Ça se voit sur la glace. Enfin, je sais pas si c’est à cause de votre histoire ou si c’est un ras-le-bol général, mais il est malheureux, c’est certain.
- Il m’a dit, un jour, qu’il attendait d’avoir une bonne raison pour tout arrêter.
- Ah ouais ?
- Oui.
- Mais pourquoi cet idiot ne plaque pas tout pour toi, alors ?
- Je ne suis peut-être pas une bonne raison, Thomas.

– Mais arrête tes bêtises, n’importe quel homme au monde tuerait pour t’avoir à ses côtés.

– Je suis grosse, Thom... aïe !

– Je te pince parce que tu dis vraiment des conneries... Il a des problèmes, il te l’a dit. Ce n’est pas toi, le souci. Allez, ne t’inquiète pas. Je vais vite le savoir et vite lui secouer les puces. Le « Méga Plan » est en marche.

Le « Méga Plan » ? Oh ! la saloperie !

– Quand est-ce que tu l’as appelée ? m’énervé-je en me relevant.

– Tout à l’heure. Et Emma est d’accord en tout point avec moi, ce qui prouve que j’ai raison. Cacahuète.

– Mais...

– Chut... Le « Méga Plan » est en route, je t’ai dit. Ne t’inquiète pas, Doc, on va vite régler cette affaire. Bon, réveille-moi à la fin de ton film, je vais faire une sieste.

– Thomas...

– Chut, j’ai besoin de me reposer, j’ai un match dans quatre heures. Et ensuite, le coach m’a condamné à huit mille pompes, payables en plusieurs fois, pour avoir annoncé que j’allais sûrement passer... embêter notre Doc nationale dans sa chambre. J’ai *peut-être* fait une blague un peu limite pour énerver Soren... Et devine quoi : ça a marché ! Bref, je suis fatigué, alors pas un bruit, faut vraiment que je m’économise.

[12](#) « Oh, mon homme, je l’aime tellement. Il ne le saura jamais. Toute ma vie n’est que désespoir, mais je m’en fiche. Quand il me prend dans ses bras, le monde est radieux, parfait. »

Paige

« Je souhaite montrer que je suis parfaitement capable de surmonter ce que la vie m'enverra. »

- Votre plan est vraiment absurde !
- C'est le meilleur plan du monde, me contredit Emma, assise à l'arrière de la voiture de Thomas.
- Elle a raison, Doc. Sinon, on ne l'aurait pas appelé le « Méga Plan » !
- Vous avez vraiment un grain... Et pourquoi vous voulez m'accompagner, en plus ? J'aurais très bien pu aller à la patinoire toute seule.

Je tourne la tête vers Gina et Emma, assises à l'arrière du véhicule, ainsi que vers Thomas, qui conduit, en les dévisageant. Je ne vois vraiment pas ce qu'ils peuvent bien faire dans cette voiture.

- Ben voyons ! Avec ton sac d'équipement plus gros que toi, tu aurais arpenté la moitié de New York en métro ? réplique Thomas.
- Exactement ! bougonné-je en croisant les bras.
- Tu te serais enfuie si on n'avait pas été là, enchaîne Gina.
- Absolument pas !
- À d'autres, Cacahuète !
- Vous êtes chiants... soupiré-je.
- C'est pour ça que tu nous aimes, plaisante ma meilleure amie en faisant rire tout le monde.

Thomas entre dans le parking souterrain avant de se garer.

- Allez, on recommence depuis le début, commence-t-il.
- Pfff... J'ai compris les quinze premières fois...
- Paige, gronde Gina.
- D'accord... Je rentre, je m'équipe. Pendant ce temps, tu vas voir Soren et tu lui dis qu'il s'est fait avoir, que tu lui as menti, et que ce n'est pas un entraînement qui l'attend, mais qu'il va me voir. Je le rejoins sur la glace, je le provoque en duel et je me fais ratatiner pendant que j'essaie de le convaincre qu'entre nous, c'est possible...

Je marque un temps d'arrêt.

- La vache, c'est vraiment pourri, comme plan.
- Non ! Parce que ça fait plus d'une semaine que je le travaille au corps et que je suis sûr qu'il n'a besoin que d'une toute petite raison pour franchir le pas.

Mais Thomas ne sait pas pour la drogue, et ça m'étonnerait que Soren lui en ait parlé.

De ça, et de ce qu'il cache encore.

En même temps, j'ai envie d'essayer. S'il y a une chance que je puisse aider Soren, je la saisirai. Je n'ai plus rien à perdre.

- T'es sûr qu'il n'y aura personne ?
- J'ai soudoyé Henry, le gardien, t'as rien à craindre.
- Mouais...
- Fais-nous confiance ! chantonne Emma.
- Si vous voulez... Et si ça marche, je démissionne dès demain.
- Non ! crient alors mes trois amis en chœur.
- On a dit qu'on réfléchirait à ça plus tard, Doc. Mon avocat est en train d'étudier ton contrat pour proposer un amendement aux RH.
- Je vais être ridicule sur mes patins...
- Mais non ! Tu avais un vrai don pour le hockey, tu étais implacable, souviens-toi, et tu vas mettre une raclée à Soren ! lance Emma.

– Allez, Doc ! Tu vas y arriver !

Je regarde mes trois amis, qui font tout pour que je sois heureuse. Je suis tellement chanceuse de les avoir.

– BFFF ? demande alors Gatineau en tendant le poing.

Gina et Emma se joignent à Thomas.

– BFFF, concédé-je à mon tour.

– Allez, en piste, Doc !

Voilà : dix minutes plus tard, je me retrouve à enfiler une tenue que je n'ai pas mise dans son intégralité depuis longtemps. Je fais du patin de temps à autre, mais me préparer comme pour un match, c'est une chose que je n'ai pas faite depuis plus de dix ans. Je me rappelle alors mon rituel de préparation : je mettais toujours mon équipement dans un ordre précis, et c'est ce que je vais faire ce soir. Après tout, je crois que j'aurai besoin de toute la chance qu'on voudra bien me donner.

Avant toute chose, je prépare ma crosse avec du *tape* noir, que j'applique sur l'ensemble de la palette. Je découpe avec soin tout ce qui dépasse, puis la cire légèrement. Je m'applique pour que le boulot soit parfait. Ensuite, je m'habille avec la tenue complète de la hockeyeuse. Par-dessus mon legging, j'enfile mes bas de hockey, que je fixe avec un porte-jarretelles. J'ajoute à ça l'espèce de short rembourré que l'on appelle « culotte », mes patins, puis mes jambières, que j'insère sous mes bas. Je sais que mon ordre d'enfilage n'est pas très conventionnel, mais c'est comme ça que je fais. Je farfouille dans le sac que m'a concocté Thomas et dénêche du Scotch transparent, que j'applique par-dessus tout ça pour éviter que ça bouge. Je passe au buste : plastron, coudières, protège-cou, jersey. J'enfile enfin mes

gants, avant de prendre mon casque en main, puis ma crosse, et de me diriger vers la patinoire.

Un calme olympien règne dans le bâtiment d'entraînement. Il est tard, près de vingt heures, et je sais qu'il n'y a personne. Ce qui ne m'empêche pas de stresser pour autant, car j'ai toujours peur qu'on nous surprenne, même si Thomas m'a assuré qu'il avait filé au gardien un billet de cinq cents. « Pour être vraiment sûr », a-t-il dit. Lorsque je rentre dans la patinoire, Soren n'est pas là. Les grands spots sont éteints, et seules les lumières faiblardes émanant des couloirs trahissent une présence humaine. Mon cœur bat à mille à l'heure, et pas uniquement à cause de Soren. Je n'ai pas joué depuis si longtemps... La sensation est vraiment étrange, à la fois irréaliste et profondément euphorisante.

J'enfile mon casque intégral, le sécurise pour qu'il ne bouge pas, puis, les deux mains sur ma crosse, je pose un pied sur la glace, puis le deuxième. Je suis d'abord fébrile, hésitante, avant de retrouver ces sensations qui me rendaient tellement heureuse, avant la mort de mes parents. Je prends de la vitesse et fais le tour de la patinoire en longeant la bande. Mes genoux se plient automatiquement, abaissant mon centre de gravité et me permettant d'augmenter ma force et ma vitesse. Je prends un virage serré avant de m'arrêter au centre de la glace en soulevant une grande gerbe de particules.

C'est à ce moment que Soren apparaît. Il me rejoint vite sur la patinoire et se poste devant moi sans dire un mot. Cela fait quelques jours qu'il a été autorisé à reprendre le hockey, je n'ai donc pas à m'inquiéter du risque qu'il se blesse d'une manière ou d'une autre.

On se dévisage, et je lui décoche mon regard le plus noir, celui que je réservais aux adversaires que j'avais envie d'écraser. Sur la glace, avec mon équipement comme bouclier, je ne suis plus la Paige timide et peu sûre d'elle. Je suis on ne peut plus déterminée.

Rien ne bouge, jusqu'à ce qu'un petit sourire en coin apparaisse sur son visage.

– Ça te fait rire ? lancé-je un peu sèchement.

- Absolument pas.
- T’es prêt ?
- Prêt à quoi, exactement ?

Il commence lentement à patiner autour de moi.

– À te prendre une raclée. Raclée que tu mérites amplement, par ailleurs...

- Pourquoi ?
- Arrête avec tes questions, m’agacé-je.
- Non. Pour... quoi ?
- Parce que tu es un idiot, je crois que je te l’ai déjà dit...

Il s’arrête, abasourdi.

– Seigneur, qu’avez-vous fait de ma Paige ? La fille que j’ai en face de moi ne lui ressemble absolument pas !

Mon équipement, c’est ma protection, et aujourd’hui je me bats pour nous. J’étais encore fébrile dans la voiture, mais là, maintenant, je suis prête à tout. Je me sens invincible, nourrie par l’afflux de sensations que j’ai enfouies dans ma mémoire depuis l’adolescence.

– Voilà le deal : on fait du « un contre un », et le premier qui met trois points gagne.

- OK, mais tu sais que je suis plus fort que toi, plaisante Soren.
- Ne fais pas l’arrogant, ça ne te va pas du tout...
- C’est comme ça que je suis sur la patinoire, va falloir t’y faire. Comme, moi, je dois me faire à cette nouvelle Paige, pleine de confiance.
- Arrête de flirter, grondé-je.
- Interprète ça comme tu veux, dit-il nonchalamment, un sourire en coin.

Je suis soulagée qu’il ne le nie pas.

Je lève les yeux au ciel et essaie de rester impassible.

- Si tu gagnes, il se passe quoi ? demande-t-il.

Il s'arrête de nouveau devant moi et me regarde dans les yeux. J'ai vraiment toujours eu du mal à lui résister. Son regard est intense et je sens déjà ma carapace d'assurance se fissurer.

- Si je gagne, tu m'écoutes, lui expliqué-je.
- Juste ça ?
- Oui.
- Et si, moi, je gagne ?
- C'est toi qui décides.

Il rit, en complète opposition avec son sérieux du moment précédent.

- C'est quoi, les règles ?

Il a posé sa question à mi-voix. Son attitude changeante est aussi déstabilisante pour moi que doit être la mienne à ses yeux. J'essaie de garder ma contenance du début, mais sa présence m'impressionne et je serais incapable d'expliquer pourquoi.

– On se place au niveau du centre, commencé-je en montrant la zone. L'un de nous lance la rondelle vers l'un des coins. On compte jusqu'à trois et on s'élançe tous les deux pour la rattraper. Ensuite, que le meilleur gagne.

Heureusement que j'ai des gants, sinon Soren pourrait voir à quel point je tremble. Il acquiesce avant de passer derrière moi et de souffler à mon oreille.

- J'aime ce côté autoritaire.

Je serre les dents pour me forcer à ne pas trop laisser mes émotions prendre le dessus. Le but, ici, est de lui montrer que je suis capable de me battre pour ce que je veux. Je soupire avant de me diriger vers l'entrée de la patinoire pour attraper un palet. Je le pose sur la glace et l'envoie à Soren avant de le rejoindre au centre.

- T'es prêt ?
- *Toi*, t'es prête ?

Je pose ma crosse au sol, plie mes genoux en lui montrant que, oui, je suis prête à gagner, pour nous.

Soren exécute un léger tir d'une flexion du poignet pour envoyer le palet. Je m'abaisse encore sur mes appuis en comptant à voix haute.

– Trois, deux...

Soren s'élançe à une vitesse fulgurante vers le *puck* avant que j'aie pu dire « un ».

Quel tricheur !

Je ne m'avoue pas vaincue. Je sais qu'il va attraper la rondelle en premier. Celle-ci a glissé jusque derrière les buts. Je fonce vers la cage et me positionne pour lui barrer la route. Cet idiot pensait peut-être que j'allais lui courir après, mais non : j'anticipe et j'arrive devant lui. Il essaie de me feinter, mais je vois, à l'orientation de ses hanches, qu'il ne va pas aller dans la direction dans laquelle il veut me perdre. Je lis un certain étonnement sur son visage lorsqu'il réalise que je vais lui foncer dessus. La collision est inévitable, mais elle l'a pris par surprise, alors que je m'y préparais depuis plusieurs secondes. Je le fais tomber en arrière, récupère le *puck* et marque.

– C'est interdit, les mises en échec de ce genre. Tu triches, gronde-t-il en se relevant.

– Tu es parti avant les trois secondes.

Il se rapproche de moi rapidement, aussi près que nos casques nous le permettent.

– T'es obligée d'être aussi sexy quand tu joues ?

Je deviens en un instant écarlate, mais je tiens ma position. J'ai la confirmation que j'attendais : je plais à Soren.

J'espère que je ne suis pas en train de rêver !

Son regard est déstabilisant et je suis certaine que c'est fait exprès. Une certaine tension s'installe et je commence à être un peu oppressée dans ma tenue.

- Un pour moi, soufflé-je.
- Pas pour longtemps, *Kjæreste*.

Ce n'est pas la première fois qu'il m'appelle comme ça. Je me fais la promesse de lui demander ce que ça veut dire. Mais avant, je dois gagner cette partie. Soren s'écarte, récupère le palet et se dirige vers le centre de la patinoire. Je ferme les yeux, respire profondément et compte jusqu'à cinq pour me calmer. Je me retourne pour l'observer.

- Pourquoi t'as triché tout à l'heure ? lui demandé-je. T'avais peur que je te batte ?
- Non.
- Pourquoi, alors ?
- Parce que j'en ai marre de suivre les règles.

Il positionne le palet sur la glace à côté de lui, avant d'effectuer un tir frappé surpuissant, qui fait voler la rondelle jusque dans le filet, me frôlant au passage.

- Un partout, statue-t-il.
- Tu triches encore.
- Je m'en fous.

Le regard qu'il me lance est concentré, puissant, digne d'un prédateur. Il se rapproche en enlevant son casque, qu'il lance sur la glace.

- Tu vas le bousiller, articulé-je lentement.
- Je m'en fous.

Il lance ensuite sa crosse et ses gants au sol. Je reste immobile. Ma respiration s'accélère. Il fait ensuite passer son jersey par-dessus sa tête. Je remarque alors qu'il est torse nu sous son équipement. Il n'est qu'à quelques mètres de moi et j'ai déjà envie de poser mes mains sur lui. Il

déscrache son plastron et ses coudières, qui tombent sur la glace avec fracas. Il n'a plus rien sur le haut du corps lorsqu'il me rejoint.

- Tu vas attraper froid, murmuré-je.
- Je m'en fous.

Ses doigts se posent alors sur mon casque, qu'il détache et lance avec force au milieu de la patinoire. Je n'ai pas le temps de prendre une inspiration que sa bouche se plaque sur la mienne pendant que ses deux mains encadrent mon visage. Notre baiser est instantanément passionné, furieux. Il me goûte avidement et je me laisse complètement aller, mes paumes caressant son torse encore chaud sans aucune retenue. C'est alors qu'il commence à nous faire reculer. Il pousse sur ses jambes et je le laisse nous faire glisser. Mon dos rencontre une surface dure. Une chaleur profonde m'envahit complètement et je me sens fondre dans ses bras. Il continue de m'embrasser. Sa langue se lie à la mienne. Je suis à bout de souffle et mon cœur est à deux doigts d'exploser. Lorsqu'il s'écarte pour nous laisser reprendre notre respiration, je lis dans ses yeux tout le désir qu'il a pour moi. Ce trop-plein d'émotions est irrésistible et une larme s'échappe de mes yeux.

- Tu as raison, je suis un idiot.

Je ferme les yeux, submergée.

- Paige ?
- Hum, marmonné-je, toujours les yeux fermés.
- Je t'aime. J'ai cru que je pourrais te protéger de mes problèmes. Mais impossible, surtout après ce soir.
- Je t'aime aussi, Soren, depuis le premier jour.

Je soulève mes paupières et lui saute dessus pour l'embrasser encore. Nos souffles se mêlent et nos gestes deviennent frénétiques. Il essaie de se faufiler sous mon équipement, mais c'est pour le moins fastidieux.

- Il faut retirer tout ça, tout de suite ! grogne-t-il.
- Je suis d'accord !

En désespoir de cause, Soren s'écarte, m'attrape la main et me tire vers la sortie. On quitte la glace et on ne prend même pas le temps d'aller jusqu'au vestiaire. Soren me plaque contre l'un des murs du couloir avant de prendre d'assaut ma bouche. Je réponds fiévreusement à son baiser. Cela ne dure qu'un instant, car il s'écarte rapidement et se met à genoux.

– Paige, grouille-toi de retirer ce merdier.

Il est en train d'enlever ses patins. Je me dépêche de tout retirer, mais mon maillot se prend dans mon plastron. Je me retrouve emmêlée, et assez honteuse, d'un seul coup.

– Un peu d'aide, s'il te plaît, bougonné-je, la tête dans mon jersey.

J'entends Soren rire. Pas un rire moqueur, mais plutôt sexy, grave, qui me donne envie de lui sauter à nouveau dessus. Ses mains se posent sur mon ventre, avant d'attraper ce qui me gêne et de le virer sans ménagement. Quand je retrouve la vue, j'ai devant moi un Soren glorieusement nu.

– Waouh, t'es... t'es rapide, commenté-je bêtement pour cacher le trouble que je ressens.

– J'ai trop envie de toi, dit-il en m'embrassant dans le cou et en plaquant son corps puissant contre le mien.

Ses doigts se baladent sur toutes les parties exposées de ma peau. J'essaie d'enlever mes coudières, mais Soren décide de s'en prendre à ma bouche, encore. Je ne peux m'empêcher de rire.

– Soren, aide-moi au lieu de m'embrasser !

Il s'écarte et se remet accroupi pour m'aider à enlever mes patins. Le reste suit rapidement. Je n'ai pas le temps de réfléchir que nos deux corps dénudés se rencontrent, et son membre tendu frotte contre mon ventre. Ses lèvres se baladent sur ma mâchoire, mon cou, ma poitrine, et je deviens ivre de ses caresses. Mes doigts s'enfoncent dans son dos ; nos respirations s'accélèrent. Soren remonte alors son genou entre mes jambes pour venir frotter sa cuisse contre mon sexe avide.

– Oh, merde, Paige, tu es trempée. Tu me rends fou.

Sa bouche se plaque alors sur la mienne. Il décale légèrement son bassin, puis attrape l'une de mes cuisses avant de la relever contre la sienne. Il plie alors les genoux et son gland vient caresser mes lèvres.

– Sor...

– Dis-moi « oui ».

– Oui, soufflé-je.

Sa langue se faufile encore dans ma bouche alors que sa deuxième main empoigne son érection et la dirige avec aisance vers le centre de mon plaisir. Il me pénètre lentement. Son avant-bras soulève ma cuisse davantage, me forçant à me mettre sur la pointe des pieds. On gémit tous les deux. J'ai l'impression de vivre une expérience extrasensorielle où la moindre parcelle de ma peau serait tellement sensible qu'elle pourrait s'embraser. Il s'enfonce en moi jusqu'à la garde et se réfugie dans mon cou, qu'il mord violemment.

Je crie de plaisir. Je veux qu'il me marque, encore et encore.

Il commence alors à m'asséner des coups de hanches de plus en plus puissants et implacablement réguliers. Je m'accroche à ses épaules et me laisse envahir par un plaisir intense. Plus rien d'autre n'existe que nos deux corps qui fusionnent, fébriles. Mes jambes commencent à trembler. Il glisse alors une main de ma hanche vers mon autre genou et, avec une agilité impressionnante, me soulève entièrement dans ses bras, son sexe profondément enfoui en moi. Il lève alors la tête et plonge son regard dans le mien.

– *Kjæreste.*

Il me prend et je vois les étoiles. Je me mords la lèvre et un orgasme foudroyant me balaie jusqu'au firmament.

– Qu'est-ce que t'es belle quand tu jouis, murmure-t-il tout contre mes lèvres.

Ses pénétrations continuent et je plane alors qu'il se tend davantage et se déverse en moi. À bout de souffle, il m'embrasse alors tendrement, puis frotte son nez contre le mien.

– Je t'aime, Paige Kennedy. Et t'as raison, je suis un putain d'idiot.

Paige

« J'aimerais que ça dure toujours. »

Soren me dépose lentement au sol en frottant ses lèvres contre les miennes, mais mes jambes sont encore flageolantes. Il me serre contre lui pour m'éviter de tomber.

– Qu'est-ce que ça veut dire Ka... Kar...

– *Kjæreste* ?

– Oui. Tu m'appelles comme ça, des fois, mais je ne comprends pas...

– C'est du norvégien. On pourrait le traduire par « bien-aimée », m'annonce-t-il en souriant, ou « petite amie », ça dépend. En fait, peu importe le genre ou l'âge de la personne désignée, c'est un mot d'amour assez universel.

– Oh...

– Je t'ai appelée comme ça dans ma tête après notre rencontre. Tu faisais une très bonne candidate pour être ma copine imaginaire quand j'étais tout seul, sous les draps, au début de ma carrière.

Je lève les yeux au ciel et rougis tout en même temps. Il se rapproche alors de mon oreille et susurre tendrement :

– Je t'ai attendue bien assez longtemps. Fini l'imaginaire, maintenant, je veux profiter de toi en vrai.

Alors qu'il se serre contre moi, je sens son sperme couler le long de ma cuisse et réalise ce qu'on vient d'oublier. Je fais les gros yeux et le regarde en grimaçant.

- Quoi ?
- On... n'a... pas mis de...
- Oh, merde !

On se fixe, un peu incrédules, jusqu'à ce que j'éclate finalement de rire.

- Merde, Paige, je suis désolé.

Je l'embrasse. Je devrais paniquer, mais il n'en est rien. C'est assurément la chose la plus irresponsable que j'ai faite de toute ma vie, mais je ne pourrai jamais regretter le moment infiniment charnel et érotique que nous venons de partager.

Lui n'a pas l'air de trouver ça drôle. Il s'empresse alors de m'expliquer :

- Je te promets que je ne suis pas contaminé par quelque MST que ce soit. Je te jure que la seule fille avec laquelle j'ai eu des rapports depuis mon dernier test, et depuis mon arrivée à New York, c'est toi, Paige.

Je mesure alors l'importance de ses propos – pas sur son absence d'infection, mais sur l'autre détail : il n'a couché avec personne d'autre que moi depuis près de dix mois. Je n'en crois vraiment pas mes oreilles. Mon visage doit trahir ma surprise et mon incrédulité, car je le vois frémir.

- Paige, crois-moi, je suis *safe*.
- C'est... c'est pas ça, commencé-je en avalant ma salive. Tu... tu... n'as... que... moi ?

Il comprend où je veux en venir. Il prend alors mon visage entre ses mains et plonge ses pupilles dans les miennes.

- Paige, depuis que je t'ai revue dans cette salle de réunion, le jour de mon arrivée, il n'y a que toi. Tu ne te rends pas compte à quel point tu as

chamboulé ma vie le jour où tu as recousu la veste de cet ado un peu paumé, fraîchement débarqué de sa Norvège natale. Ce bout de tissu est devenu mon porte-bonheur. Il est toujours soigneusement plié dans mon sac et je l’emmène partout avec moi. Et quand j’ai découvert la femme que tu étais devenue, je suis tombé sous le charme.

– C’est la plus belle déclaration qu’on m’ait jamais faite, dis-je timidement en souriant.

– Les autres ont été si minables que ça ? plaisante-t-il.

– Il n’y a eu qu’un seul autre candidat sérieux, et il avait « oublié » de me signaler qu’en réalité, j’étais sa maîtresse.

Soren fronce les sourcils et semble gêné.

– Désolée. Parler de mon ex n’est pas vraiment super délicat alors qu’on est nus tous les deux, c’est ça ?

L’adrénaline est retombée et je prends conscience que je suis, en effet, complètement nue devant lui. Je me mets à stresser et il le sent. Il me regarde dans les yeux, inquiet :

– Je t’ai fait mal ?

Je secoue la tête.

– Dis-moi, murmure-t-il tout prêt de mes lèvres.

– Je... tu aimes vraiment mon corps ? Parce que je suis...

Un sourire désarmant de tendresse se plaque sur son visage, me coupant dans ma lancée dépréciative.

– Magnifique. Tu es magnifique. Et tu n’as pas à avoir honte de quoi que ce soit avec moi. J’aime ton corps, et je te prouverai tous les jours à quel point.

Il m’embrasse alors sans me laisser le temps de lui répondre.

– Viens, on va aller à la douche, tu es glacée.

– D'accord, murmuré-je en me recroquevillant contre son corps chaud.

Il me prend dans ses bras et commence à nous diriger vers les vestiaires.

– Attends, on a laissé notre équipement étalé partout.

– J'irai le chercher après, quand on se sera réchauffés, OK ?

– OK.

Quelques secondes plus tard, nous nous retrouvons sous la douche des vestiaires principaux, à nous bécoter comme des collégiens.

– T'es sûre qu'on ne craint rien si on n'utilise pas de préservatif ? demande-t-il alors que ses mains sont partout sur moi et que ses lèvres effleurent ma peau.

– Je suis *safe* aussi, si c'est ce qui te préoccupe, peiné-je à articuler.

Sa main remonte le long de ma colonne, me donnant des frissons partout.

– Non, pas ça...

Il enserme ma nuque et plonge sa langue dans ma bouche, m'empêchant de répondre. Je le repousse un peu pour pouvoir le rassurer.

– Tu parles d'un bébé, c'est ça ?

– Oui, dit-il, un peu tendu.

Je le fixe.

– J'aime les enfants, je t'assure, se dépêche-t-il de dire, mais... voilà... c'est un peu prématuré, non ? Enfin... quoi qu'il arrive, si tu tombes enceinte, je serai là, je ne te laisserai pas tomber, je te le promets.

– Soren ?

– Oui.

– Pas d'inquiétude.

Son visage s'illumine à nouveau.

– Sûr ?

À peine ai-je acquiescé qu'il me saute dessus. Il m'entraîne alors au sol et me positionne à califourchon sur lui. J'ai à peine le temps de réagir qu'il est déjà en train de me pénétrer. L'eau chaude ruisselle dans mon dos et la vapeur épaisse qui émane de la douche nous plonge dans une ambiance sensuelle. Le plaisir que je ressens est absolument renversant. J'ondule des hanches au rythme de ses mains posées sur ma taille. Je ferme les yeux, la tête en arrière, et prends conscience de chaque parcelle de mon corps. Les mains de Soren s'aventurent sur mon ventre, la courbure de mes seins, mon visage.

– Tu es sublime. J'adore tes courbes.

Je me penche et vole un baiser passionné au demi-dieu qui s'affaire sous moi avec une ardeur remarquable. Je me rends compte que sa passion dévorante est communicative. Le voir vénérer ces courbes qui, d'ordinaire, me causent tant de tracas fait sauter en un instant le blocage mental que ma gêne m'imposait.

– Je me sens belle avec toi, murmuré-je contre ses lèvres.

L'un de ses bras encercle mes épaules tandis que l'autre se pose sur mon bassin pour augmenter la cadence de mes mouvements.

– Je crois que je pourrais passer ma vie à te faire l'amour, susurre-t-il à mon oreille avant d'en mordiller le lobe.

Je vrille et jouis avec force. Il me rejoint quelques instants après.

Quelque temps plus tard, Soren nous dirige vers sa voiture. Il m'ouvre la porte et je m'installe dans l'habitacle de son coupé sport. Lorsqu'il me

rejoint côté conducteur, un silence un peu étrange s'installe. On reste immobiles, et je sais qu'il va falloir qu'on parle sérieusement, lui et moi.

– Qu'est-ce qu'on va faire ? se lance Soren.

– Tu regrettes ?

Ma réplique a le mérite de briser la tension.

– Non. Jamais, affirme-t-il.

Il pivote vers moi et prend l'une de mes mains dans les siennes. Alors qu'il trace de petits cercles au creux de ma paume avec son pouce, il enchaîne.

– La seule chose que je regrette, c'est d'avoir vraiment réagi comme un connard et de t'avoir repoussée deux fois, alors que je te désirais plus que tout au monde.

– C'est pas gr...

– Si, c'est grave. Je veux qu'on ait une chance, tous les deux, mais je te l'ai dit, j'ai des choses à régler. Et puis il y a cette histoire de contrat. Tu risques ton travail en acceptant d'être avec moi. Thomas m'a dit qu'il était sur le dossier, mais j'ai peur que ce soit plus complexe que de simplement dire aux RH qu'on est consentants. Je n'ose même pas imaginer la gêne des autres s'ils savent qu'on couche ensemble, qu'on est ensemble.

– Qu'est-ce que tu proposes ?

– Je mets un terme à ma carrière en NHL.

Ce que je craignais est en train de se réaliser et je ne supporterais pas, moi non plus, qu'il s'arrête pour moi. Je ne veux pas être responsable de ça. C'est un fardeau trop lourd à porter.

– Je refuse, Soren.

– Chier, grince alors mon amant.

Je fuis son regard.

– Regarde-moi.

Ses deux mains se posent sur mes joues. Il ne me force pas à relever la tête. Non, il pose simplement son front contre le mien. Je laisse échapper un soupir empli de désarroi. Il s'écarte, et lorsque je rencontre ses yeux, ce que j'y lis me coupe le souffle. J'y vois une dévotion absolue et un engagement sans limites.

– Paige, écoute-moi. Je refuse que tu abandonnes ta carrière pour moi et...

– Mais alors, comment veux-tu que je ne fasse pas pareil, Soren ?

Mon cœur se serre et une boule se forme dans ma gorge. Nous sommes aussi bornés l'un que l'autre, et aucun de nous ne laissera l'autre se sacrifier.

– Je veux arrêter, insiste-t-il. Je suis fatigué de lutter. Fatigué de courir après mon bonheur.

– Sor...

– Tu ne me feras pas changer d'avis. Je t'aime, et je veux essayer avec toi.

Voilà, je craque. Je me mets à pleurer. J'ai tellement rêvé de ce moment. Soren me prend dans ses bras en me serrant avec force. Son cœur tambourine à mon oreille et la chaleur de son corps se diffuse lentement contre moi.

– Laissons-nous du temps, d'accord ? reprend-il affectueusement. Je ne ferai rien avant la fin de la saison, et en attendant on fera avec.

– Tu veux dire nous cacher ? articulé-je contre sa poitrine.

– Oui, soupire-t-il. Je sais que c'est beaucoup te demander, mais ça nous donnera assez de temps pour, peut-être, trouver une autre solution. D'accord ?

J'acquiesce contre son torse, soulagée qu'on n'en soit plus à se rejeter pour se protéger. Il m'invite alors à relever la tête. Il m'embrasse tendrement – je crois que je ne me laisserai jamais de ses baisers. Je me sens vivante dans ses bras.

– En attendant, murmure-t-il contre mes lèvres, je vais profiter de chaque microseconde passée avec toi. Fais-moi confiance, c'est tout ce que je demande.

C'est moi qui initie le baiser, cette fois-ci, pour lui montrer que, oui, je lui fais confiance.

– Tu veux venir chez moi et passer la nuit entière à nous épuiser ? me demande-t-il alors.

Son invitation des plus explicites a le mérite de me faire rire, et je suis sûre qu'il l'a fait exprès. Ses mains se font baladeuses et il commence à m'embrasser très délicatement dans le cou, derrière mon oreille. Je passe ma main dans ses cheveux et tire gentiment dessus pour qu'il cesse d'essayer de me rendre dingue, mais je crois que ça ne l'encourage que davantage.

– Hein ? Qu'est-ce que t'en penses ? Toi, moi, sous la couette, toute la nuit (un baiser), et la nuit de demain (un autre baiser), et dans ta chambre d'hôtel, dans deux jours (il me mordille), et tous les jours suivants jusqu'à ce qu'on en puisse plus.

Je ne me fais pas prier deux fois et lui demande de démarrer.

Trois bons quarts d'heure plus tard, nous pénétrons dans son appart, l'un sur l'autre. On s'est sautés dessus dans l'ascenseur, et même lorsque Soren a dû trouver ses clés, je me suis accrochée à son flanc, tel son koala, comme il semble se plaisir à m'appeler.

– Prête pour la suite de notre marathon de sexe ? s'amuse-t-il alors qu'il essaie de me débarrasser de tous mes vêtements à la fois.

– Je suis toute à toi. T’as intérêt à être à la hauteur de ce que tu annonces, monsieur Pettersen.

J’ai droit à son sourire de prédateur avant qu’il ne me saute dessus avec voracité. Sans grande surprise, il se révèle tout à fait à la hauteur.

Paige

« Qu'est-ce que je souhaite ? Lui. Tous les jours, toutes les nuits... chaque seconde de ma vie. »

– Arrête, on va nous voir, chuchoté-je en essayant vainement de repousser Soren.

Il tente de fusionner avec moi et glisse sa main sous mon chemisier tout en me léchant le lobe de l'oreille.

– On est dans un putain de placard, grogne-t-il. Personne ne va nous voir ! J'en peux plus, ça fait plus de six heures que je t'ai pas touchée.

Nous sommes, en effet, dans un placard d'hôtel à Chicago, complètement dans le noir. On dirait deux collégiens saturés d'hormones.

– Aïe ! Un truc dur s'est enfoncé dans ma fesse !

– Paige... grogne-t-il encore une fois.

Depuis plus d'une semaine, j'ai appris à reconnaître plusieurs signes. Par exemple, lorsque Soren est particulièrement excité, il grogne.

– Elle n'est pas si longue que ça, faut pas exagérer, ajoute-t-il.

Je marque un temps de pause, car je n'ai pas comp...

Ah, le crétin !

– Crétin ! Tu es un obsédé !

Il ricane avant d'enfoncer sa langue dans ma bouche, me poussant encore plus contre, me semble-t-il, un manche à balai très entreprenant. J'essaie de changer de position, mais mon coude se retrouve bloqué contre une étagère.

– Aïe !

– Pai...

D'un seul coup, une lumière aveuglante nous éblouit, suivie par le fracas d'une porte qu'on ouvre sans ménagement.

– On vous dérange ? râle alors à voix basse un Thomas rouge de colère, qui vient d'apparaître dans l'encadrement.

Oh, merde !

Il ne faut pas que quelqu'un d'autre nous voie !

Derrière lui, Isaac se retient de rire. Soren se place devant moi en un geste protecteur.

– Big G, Blake, à ce que je sache, j'ai le droit de peloter ma femme !

Ma femme ?

– Isaac, engueule-les, toi, parce que moi, ils me fatiguent. Méga plan... Méga plan cul, oui !

Thomas se retourne pour partir en grommelant dans sa barbe pendant qu'Isaac nous regarde, toujours amusé. Je ne pense pas qu'il va se lancer dans les remontrances.

– Attends, tenté-je, excuse-nous, on...

– On est désolés, souffle Soren.

– Oui, désolés. En plus, ce n'est pas prudent pour nos carrières à tous.

Nous sortons du placard, plus qu'un peu honteux. Je n'ose même pas regarder mes amis dans les yeux. Je m'écarte de Soren et sa présence me manque déjà.

– Oui ! Vous jouez avec le feu, nous prévient Thomas, pontifiant comme une maîtresse de maternelle. Vous êtes mignons, tous les deux, mais va falloir contrôler vos pulsions !

– Sérieusement, écoutez tonton Thomas, plaisante à son tour Isaac avant de pouffer de rire.

– Tu ne m'aides pas, là. Bon, qu'est-ce qu'on doit faire pour vous empêcher de vous sauter dessus ?

– Gatineau, on s'excuse, d'accord ?

Un silence s'installe, pas vraiment pesant, plutôt entendu. Soren et moi savons qu'on devrait faire attention, mais il y a des moments (nombreux) où c'est plus fort que nous. Je n'ai jamais connu un amour aussi passionnel, une attirance aussi forte pour un homme, ni une telle traversée du désert avant d'avoir pu, enfin, vivre mon amour avec Soren.

– Paige, enchaîne Blake, le coach veut te voir, c'est pour ça qu'on te cherchait.

– D'accord, j'arrive.

Je me tourne vers mon amant et dépose un baiser sur ses lèvres.

– À plus tard.

– À plus tard, koala.

Je jette un dernier coup d'œil à Thomas et Isaac, et vois sur leurs visages des airs d'adolescentes attendries.

– Vous êtes vraiment trop mignons, couine Thomas en prenant une voix de jeune fille.

– Oh, tais-toi ! soufflé-je en levant les yeux au ciel.

– C'est quand même un peu vrai, non ? ajoute alors mon homme, un sourcil levé.

Je le regarde, étonnée.

– Quoi ?!

Je secoue la tête et m'en vais, en leur faisant un signe de la main tout en rougissant parce que, mince, Soren lui-même trouve qu'on est mignons.

Une heure plus tard, je ressors de mon entretien avec le coach, à nouveau taraudé par des douleurs chroniques, que j'essaie de soigner depuis mon arrivée chez les Rangers. J'apprécie énormément Hennington : c'est un homme droit qui considère ses joueurs comme ses bébés. C'est ça que j'aime, ici : les Rangers sont devenus, pour moi, comme une seconde famille. Et, oui, je dois avouer que la perspective de quitter ce boulot ne m'enchante guère, mais pour Soren, je ferai n'importe quoi. Je suis tellement bien avec lui ; j'ai envie de hurler au monde entier que j'ai l'homme le plus extraordinaire de la création. Je n'ai plus aucun doute sur le fait que mes sentiments ne sont pas des réminiscences d'un fantasme d'adolescente ! Je suis désespérément amoureuse et je chéris chaque instant passé avec lui, même si une part de moi brûle d'en avoir davantage. J'aimerais ne pas avoir à me cacher et pouvoir gagner sur tous les plans. Par-dessus tout, j'ai une peur panique, irréfléchie, irrationnelle que notre si belle histoire naissante s'effondre du jour au lendemain, comme un château de cartes.

Le bus qui doit nous emmener au United Center pour affronter les Blackhawks ne part que dans deux heures, j'ai donc tout ce temps libre. Je n'ai qu'une envie, retrouver Soren, mais j'essaie de me raisonner, car nous sommes censés faire attention et garder nos distances. J'ai l'impression infernale qu'on a déjà perdu trop de temps. Je décide d'aller frapper à sa chambre. Je sais qu'il y est seul, car il la partage avec Erik, qui est en train de jouer aux échecs avec son frère jumeau, dans le salon privé de l'hôtel.

Lorsque j'arrive près de ma destination, j'entends mon amant à travers la porte. Il a l'air particulièrement en colère et crie tellement fort que la porte ne parvient pas à étouffer sa voix. Je devrais partir ou frapper. Tout, sauf rester là à espionner, mais certaines de mes questions demeurent, encore aujourd'hui, sans réponses. Je brûle, par exemple, de savoir quels sont les problèmes personnels dont il ne veut pas me parler et qui l'empêchaient d'être avec moi. Pourquoi a-t-il demandé son transfert ici ? Qu'est-ce qui s'est vraiment passé avec le coach, le jour où je les ai espionnés par inadvertance ? Et cette envie malsaine me gagne une fois encore.

– Je te paie pour faire ce putain de boulot, merde !... Oui, je m'énerve. Je veux que cette histoire soit réglée... Je m'en fous... T'es mon avocat, Jeff, alors tu vas bouger ton cul et mettre un terme à tout ça, peu importe le moyen... Fais ton boulot, c'est tout ce que je demande !

J'entends un coup violent résonner contre le mur et sursaute. Je reste tétanisée. Je n'ai rien compris à cette conversation, mais ça me terrorise. La porte s'ouvre à toute volée et je tombe à la renverse, le cœur au bord des lèvres.

– Paige !

Soren se précipite et me remet sur pied.

– T'es toute blanche, ça va ?

Il caresse mon visage, inquiet.

– Je t'ai entendu crier, articulé-je.

Il soupire et me prend la main avant de me faire entrer dans sa chambre. Il nous dirige vers son lit et s'y écroule en m'entraînant avec lui. Il me serre alors dans ses bras.

– J'ai des affaires à régler à Ottawa et c'est un peu compliqué.

– Tu veux en discuter ?

– Je ne vais pas t'emmerder avec mes histoires, *Kjæreste*.

– C’est pour ça que tu es parti ?

Il embrasse ma tête.

– Oui, c’est une des raisons, mais ne t’inquiète pas, d’accord ?

Il se penche et m’embrasse. Je ne suis pas bête, je me rends bien compte qu’il me cache quelque chose de grave, mais j’ai envie de lui faire confiance. Après tout, il semble vouloir laisser ces histoires, quelles qu’elles soient, au placard, à Ottawa.

– Tu vas au gala, la semaine prochaine ? dit-il en soulevant mon chemisier et en m’embrassant sur le ventre.

Je sais qu’on n’ira pas plus loin, car il y a toujours le risque qu’Erik rentre plus tôt dans sa chambre. Même si, depuis le temps, je connais mes joueurs, et les jumeaux ont besoin de faire une partie d’échecs en trois manches avant chaque match, que ce soit chez eux, à l’hôtel ou pendant le vol.

– Oui, j’y vais. Toi aussi ?

Il se relève et me regarde dans les yeux. Fin novembre, les Rangers participent à un gala de charité en faveur de la lutte contre le cancer. C’est un événement mondain particulièrement couru, qui a lieu chaque année dans le cadre du mois « Hockey Fights Cancer », organisé par la NHL.

– Oui, j’y serai. Et, si tu veux, je te réserve mon bras pour danser.

– Tu sais danser ?

– Disons que je ne me débrouille pas trop mal et que j’ai une envie furieuse de le faire avec toi.

– Les autres ne vont pas se poser de questions ?

– Étant donné que tu es la seule fille de ce staff, ils vont surtout regretter de ne pas t’avoir invitée avant moi !

Il dépose un tendre baiser sur mes lèvres avant de se rallonger sur le dos, en me calant au creux de son bras.

- Tu vas mettre un smoking ?
- Seulement si tu es *très* gentille, plaisante-t-il.

Je me redresse.

- Gentille ? Mais je suis toujours gentille !
- Donc, t’as pas à t’inquiéter, si ?

Une vilaine idée germe alors dans ma tête. Je me mords la lèvre en le regardant avec mon air le plus coquin.

- Paige ? Non.

Il hausse un sourcil interrogateur. Je me lève alors pour aller fermer la porte de la chambre à clé. Je reviens vite auprès de lui. Je me penche, l’embrasse rapidement, avant de descendre vers son entrejambe et de déboutonner son pantalon.

- Tu es diabolique !

Je descends presque entièrement son vêtement avant de m’attaquer au dernier bout de tissu qui me sépare de mon objectif. Il commence alors à baragouiner des paroles incompréhensibles en norvégien lorsque ma bouche entre en contact avec son membre dressé. L’une de ses mains empoigne mes cheveux avec une surprenante douceur. Il gémit comme un dingue alors que j’aspire son gland. Mes doigts viennent enserrer son érection alors que mes lèvres descendent lentement pour le contenir autant que possible.

- Paige, Paige, Paige...

Je serre davantage son sexe et aspire avec force. Il tremble sous mes doigts et j’utilise mon autre main pour masser la zone tendre, juste en bas de ses testicules. Je sens son membre se gonfler, preuve qu’il n’est plus très loin de l’orgasme. J’ai à peine le temps de m’écarter que Soren éjacule violemment sur son ventre. Son corps entier est agité de petits soubresauts et les sons rauques qui sortent de sa gorge sont sans équivoque.

Je souris, extrêmement fière de moi. Je n'ai jamais été aussi entreprenante avec un homme avant ça, et surtout pas pour lui proposer une fellation. C'est l'effet qu'il me fait. Je suis folle de lui. Je me sens libre comme jamais, comme si j'étais autorisée à être moi-même et à ne pas avoir honte de quoi que ce soit. J'adore, notamment, quand il me mord ou, très étrangement, quand on risque d'être surpris. Je deviens complètement dingue quand ses dents se plantent dans ma peau.

Soren a l'air de planer. Je me lève et récupère des mouchoirs dans la salle de bains pour le nettoyer.

– Tu es la femme la plus extraordinaire au monde, souffle-t-il alors que je remets ses vêtements en place.

Je me réinstalle contre lui, et il me serre alors dans ses bras.

– Tu as définitivement été assez gentille avec moi.

– Oui, je crois aussi, dis-je en souriant.

Soren

Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai été aussi heureux.

Il y a des jours où je me demande si tout ça est bien réel. Si, en fait, je ne serais pas tombé dans le coma après mon accident en octobre et que je ne serais pas, par un caprice du destin, enfermé dans une sorte d'hallucination permanente. Cette femme illumine ma vie, même si l'épée de Damoclès qu'on a au-dessus de nos têtes est là, et bien là. Mais plus pour longtemps.

J'ai dit à Paige que j'avais des problèmes à régler et je vais tout faire pour tenir ma promesse. Je déteste avoir à lui mentir de cette façon. Par omission. Le mensonge du lâche. J'aimerais tout lui révéler, mais j'en suis incapable. Quand j'aurai tout géré, on pourra passer à l'étape suivante : pouvoir vivre au grand jour notre relation.

Je déteste devoir me cacher comme ça. Je déteste être auprès d'elle sans pouvoir la toucher. Je déteste ne pas pouvoir crier au monde entier que cette femme est à moi et que je suis à elle. Je dois faire avec. C'est comme ça.

Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec Jeff, mon avocat, pour clore définitivement ce chapitre de ma vie. Cette erreur monumentale.

Je veux passer à la suite. Mon avenir radieux avec Paige.

Il pleut des cordes et il commence sérieusement à faire froid. Je suis trempé quand je rentre dans l'hôtel où loge Jeff pour quelques jours. Après avoir traversé le hall, je me dirige vers l'ascenseur. J'envoie un dernier

message à Paige avant de devoir passer un désagréable moment avec mon avocat.

[Je voulais que tu saches
que je t'aime.]

[Je t'aime aussi.]

Je souris comme un idiot. Un idiot... amoureux.

Avant, j'aurais cru ça impossible. Avant, j'aurais lutté contre l'idée de tomber amoureux. Mais pas avec Paige.

Mon sourire s'efface vite quand je frappe à la porte de la suite de Jeff. L'homme qui m'ouvre est complètement débraillé, comme s'il avait dormi dans son costume pendant trois jours. Mais ce n'est pas le plus grave : l'œil au beurre noir qu'il arbore est tout sauf beau à voir.

- Putain, Jeff, t'as une tête de déterré ! Tu t'es battu ?
- Comme si j'avais que ça à foutre. Entre.

Je le prends au mot et constate immédiatement l'état de merdier total dans lequel se trouve sa chambre. Des dossiers dans tous les sens et, surtout, une carafe de whisky bien entamée.

- T'es bourré ?
- Pas encore. J'aimerais. Assieds-toi. Faut qu'on parle.

Je ne suis pas tranquille, parce que *lui* ne l'est pas, alors que je n'ai jamais connu un mec avec un sang-froid comme le sien. C'est d'ailleurs ce qui m'a convaincu de l'engager, à l'époque.

– Alors, où on en est, Jeff ?

Je me sers un verre et m'installe sur l'un des canapés.

– OK. La version courte, c'est que tu vas gagner.

– Sérieux ?

– Mais on a un souci.

Jeff s'assied en face de moi. Il me prend mon verre des mains avant d'en boire une longue gorgée et de me le redonner.

– Lequel ? Explique-toi, putain.

– On a réveillé un monstre. Faut aller plus loin.

– Je ne te suis pas du tout, là...

– Tu vois mon œil ?

Je fais le rapprochement en deux secondes.

– Attends, c'est...

– On s'en fout. Un taré. Mais on sait, toi et moi, qui lui a filé du blé pour « casser de l'avocat ».

– Merde ! T'as porté plainte ?

Il se relève et commence à remettre de l'ordre dans mes dossiers, étalés partout.

– Contre qui ? lance-t-il, amer. Un mec anonyme qui m'a chopé dans une ruelle, quand je sortais du boulot, le soir ? Putain, Soren, je n'ai même pas vu son visage. Il avait un sweat à capuche. En trente secondes, il a disparu. J'ai prévenu la police, mais ils vont classer l'affaire. Pas assez de preuves.

Je prends une large rasade de whisky parce que je pense que je vais en avoir besoin pour la suite.

– Mais comment tu sais que c'est lié, alors ?

– Le type m'a étalé, puis il m'a dit que ma femme serait la prochaine si je continuais à bosser pour Pettersen. Après, il m'a balancé un coup de pied

dans le torse, même pas fort, juste pour la forme, et il est parti.

– Putain... soufflé-je.

– Comme tu dis... Pour autant, ça, plus que le reste, ça me prouve qu'on est en train de gagner. C'est une mesure désespérée. C'est des menaces en l'air. Si le mec revient, ça va monter d'un cran et, cette fois, les flics ne lâcheront pas l'affaire. Non, c'était une manœuvre d'intimidation. Un sale coup bas digne de la dernière... Enfin, tu as compris, mais faut pas le voir autrement.

– Tu dois quand même te protéger, Jeff. Toi et ta famille. Et *elle* ne doit surtout pas savoir pour Paige et moi.

Mon avocat est au courant de ma relation. Je lui ai d'ailleurs demandé d'examiner nos deux contrats pour trouver une faille juridique. Mais lorsque Jeff baisse la tête et soupire, je me mets à serrer les poings.

– Jeff ?

– Ça m'a échappé devant son avocat. J'imagine qu'il a dû tout lui dire.

– Fais ch...

Je me lève et commence à faire les cent pas. C'est vraiment la merde...

Tu dois protéger Paige. Tu dois la protéger coûte que coûte !

– Je n'ai pas dit son nom, je te jure. Personne ne sait que c'est Paige et que tu bosses avec elle. Je n'ai pas fait exprès. C'était tendu, la dernière séance à Ottawa. J'ai sous-entendu que tu étais en train de refaire ta vie. Par erreur. Je n'ai pas contrôlé...

– Mais putain, Jeff, j'ai promis de la protéger !

– Mais tu *vas* la protéger !

– Comment ! Comment, Jeff ? Ma mère est tombée malade à cause des messages qu'elle a reçus, mes anciens coéquipiers ont subi ça, aussi. Et toi, tu t'es fait tabasser ! Qu'est-ce que ça sera, la prochaine fois, hein ?

– Tu fais profil bas et je m'en occupe. Je te promets que c'est bientôt terminé.

– C'est ce que tu me dis depuis des mois... Regarde ! Ça s'était calmé, j'ai même cru que je pouvais reprendre ma vie, mais là, tu me dis de

patienter encore ?

– Je répète : c'est bientôt terminé, ça prend juste un peu plus de temps que prévu.

Je soupire. Jeff pète alors littéralement un câble.

– Tu crois que ça m'amuse ? On a affaire à une vraie folle qui a un putain d'avocat aussi teigneux qu'elle ! J'en ai ma claque, moi aussi ! Alors, n'aie aucun doute quand je te dis que je suis impliqué à fond. De toutes mes forces. C'est même plus une histoire de pognon, maintenant. Pour moi, aussi, c'est personnel. C'est bien pour ça que je suis dans une chambre d'hôtel pourrie et que je me tue au taf. Je fais de mon mieux, Soren. Et on va gagner. Alors, laisse-moi juste faire mon boulot, et tout sera bientôt fini.

Je m'assois lourdement sur le canapé avant de passer les mains sur mon visage.

– Je sais, je sais. Tu crois que je ne regrette pas tous les jours d'avoir croisé son chemin ? Désolé, Jeff. Désolé que ça prenne une ampleur pareille pour toi, alors que ça devrait juste être ton boulot... Je... je suis à bout, c'est tout.

On se calme tous les deux. On reste silencieux un bon moment avant qu'il se dirige vers la bouteille de whisky. Il revient près de moi et nous ressert un verre à tous les deux. Puis il se vautre à côté de moi. Je commence à croire que cette galère aura transformé mon avocat en un véritable ami.

– On va en finir une bonne fois pour toutes. Tu vas retrouver ta sérénité, Soren, c'est pour ça que tu me paies.

– Ouais, comme tu dis, c'est pour ça que je te paie. Mais prends quand même soin de toi, je ne te paie pas pour que tu te fasses tabasser.

– T'inquiète pas. Rentre chez toi et va te consoler dans les bras de ta kiné...

C'est exactement ce que je vais faire, mon vieux. Personne ne pourra m'enlever ça.

Paige

« Je voudrais que cette soirée soit aussi magique que le jour de notre rencontre. »

Nous sommes le 30 novembre, la fameuse nuit du gala. Ce soir, les Rangers participent à une soirée de bienfaisance pour la lutte contre le cancer, et je suis sur la liste des invités.

Je n'arrive toujours pas à croire qu'on soit déjà presque aux portes de la nouvelle année. Les derniers mois sont passés à une vitesse impressionnante et ont été particulièrement éreintants. Avec toutes les histoires qui me sont tombées dessus, je me sens vidée. Mais je suis heureuse depuis qu'avec Soren, nous avons décidé de rendre les armes et d'essayer. Pourtant, tout n'est pas complètement rose, et plusieurs ombres demeurent au tableau : le fait qu'on doive se cacher, d'abord, et surtout ce pesant secret qu'il garde jalousement. Il s'est passé quelque chose à Ottawa, une chose qui l'a forcé à demander son transfert, et surtout à prendre un avocat. A-t-il des ennuis avec la justice ? Il ne veut pas en parler, c'est certain, et je crois que ça m'inquiète encore plus que le reste, car il pense peut-être que ça peut mettre notre relation en péril. Il ne devrait pas imaginer une chose pareille. Après tout, quand j'ai cru qu'il avait des problèmes de drogue, je ne suis pas partie. J'ai tenu bon et j'ai tout fait pour le protéger. Je n'arrive d'ailleurs pas à envisager ce qui pourrait nous séparer.

À moins qu'il ne me cache une femme éplorée quelque part ou des triplés illégitimes.

Quoi qu'il en soit, j'essaie de ne pas trop y penser. Il me parlera quand il se sentira prêt.

En attendant, je suis devant mon armoire, en train de choisir une tenue de soirée. J'hésite sans parvenir à me décider. Je me tourne vers Emma, vautreée sur mon lit, occupée à mettre du vernis.

– Laquelle ? la questionné-je.

J'ai un vêtement dans chaque main : à droite, ma robe en mousseline asymétrique vert émeraude, et à gauche ma robe fourreau en taffetas noir.

– Essaie les deux, Cacahuète, on verra bien dans laquelle tu es la plus belle.

Je laisse tomber mon peignoir pour enfiler la noire en premier, quand Emma pousse un petit cri d'étonnement ravi.

– Quoi ?

– Paige ! Mais c'est une trace de morsure que t'as sur les fesses ! Ma petite Cacahuète a bien grandi !

Je me mets instantanément à rougir et enfile rapidement ma robe pour cacher les stigmates de la passion dévorante de Soren pour mon postérieur.

– C'est carrément torride, Cacahuète. Il a l'air de vraiment savoir de quoi il parle au lit.

Je la regarde, presque outrée.

– Ne fais pas ta sainte-nitouche, on se connaît depuis longtemps. Je sais que tu aimes quand c'est mordant. Et là, c'est le cas de le dire, vu la belle marque que tu te trimballes.

– Je ne suis pas une sainte avec lui, en tout cas, dis-je en lui adressant un clin d'œil.

– Petite veinarde...

– Attends, toi aussi, tu t'envoies en l'air avec Brad.

C'est à son tour d'arborer un air ahuri.

– Mais je ne couche pas avec Brad !

– Mais bien sûr ! Je t'entends, le soir, l'appeler et lui dire des mots cochons...

– Cacahuète !

Je rigole et termine d'ajuster ma robe.

– Sexy, grogne ma meilleure amie, mais passe l'autre quand même, par précaution.

J'enlève la première et enfile la mousseline verte.

– Parfaitement parfaite ! Mon Dieu, Paige, cette robe te va comme un gant, on dirait une princesse !

Je me regarde dans ma psyché. Cette robe me fait, il est vrai, une belle silhouette malgré mes hanches larges. Elle est cintrée à la taille et sur la poitrine, sans pour autant m'empêcher de respirer, et légèrement évasée sur sa moitié inférieure. Je pense que c'est celle qui me met le plus en valeur. Et l'on ne va pas se mentir : le vert de la robe, mes cheveux auburn et ma peau claire rendent l'ensemble vraiment sympa. Je ne le dis pas souvent, mais oui, ce soir, je suis jolie.

– Soren va tomber à la renverse.

– Oui, j'espère bien.

Mon homme ne jure que par mes formes. Je n'arrive toujours pas à y croire, mais il se fiche de mes vergetures aux cuisses ou de la cellulite qui s'agrippe à mes fesses depuis la sortie de l'adolescence. Il passe d'ailleurs son temps à vénérer chaque parcelle de mon corps, et je ne me suis jamais sentie aussi aimée.

– Allez, je vais m'occuper de ton maquillage.

Quinze minutes plus tard, et grâce au talent de mon amie, je ressemble désormais à une reine irlandaise : du noir pour faire ressortir mes yeux et un rouge à lèvres nude. Mes cheveux sont lâchés, mes larges boucles cascading jusque dans le creux de mes reins. Je me regarde de nouveau dans le miroir et le résultat me plaît. Je n'arrive toujours pas à y croire.

– Tu n'as jamais été aussi belle, ma Cacahuète, souffle alors Emma avec une certaine émotion dans la voix.

Je me retourne et remarque qu'elle a les larmes aux yeux.

– Ma petite Cacahuète a enfin trouvé un homme, un vrai.

– Emma...

Je la rejoins et la prends dans mes bras.

– Tu mérites tellement d'avoir un mec comme Soren.

On termine en rigolant. Quand il est enfin l'heure de partir, une boule énorme se forme dans mon ventre, le genre de boule qu'on a quand on est amoureuse, adolescente, et que l'on stresse avant de partir au bal du lycée au bras du garçon de ses rêves.

La salle où a lieu la soirée est absolument sublime. Il reste à peu près un mois avant Noël et elle est décorée en conséquence. Tout est fait pour qu'on ait l'impression de se retrouver au milieu d'un paysage enneigé. C'est véritablement magique.

– Mon Dieu, Paige, tu es magnifique !

Je reconnais cette voix. Je me retourne pour faire face à une Gina resplendissante. Elle me serre dans ses bras, bientôt rejointe par son mari,

époustouflant dans un smoking taillé à la perfection, une coupe de champagne dans chaque main.

– Waouh ! Doc ! Tu nous as caché des choses ! Tu es ravissante.

– Je ne suis pas aussi belle que ta femme. Tu as vraiment un corps de rêve, avoué-je à Gina, quelque peu envieuse, en me tournant vers elle.

– Si seulement, me répond-elle. Tu sais, je n’arrive jamais à remplir mes décolletés, alors que le tien, j’ai envie de plonger la tête dedans !

Thomas et moi rions à sa petite réplique, puis il tend une flûte à son épouse.

– Mon amour, tes seins sont très beaux, lui dit-il avant de l’embrasser tendrement.

Il se tourne alors vers moi, pendant qu’elle rougit de plaisir, et manque de me briser les côtes dans son étreinte d’ours.

– Ma femme a raison, tu es magnifique, Doc.

– Et ton mari a raison aussi, Gina. Tu es vraiment belle et tu n’as pas à complexer sur tes seins. Ton mari t’aime comme tu es.

Décidément, tous ces moments avec Soren m’ont fait réaliser le plus important : que l’homme de nos rêves nous aime telles que nous sommes.

Mince, alors... on dirait bien que je l’ai trouvé, mon Mark Darcy, en fin de compte ! Et sans le pull à tête de cerf !

– Où est ton cavalier ? chuchote alors Gina.

– Je ne l’ai pas encore vu, dis-je en rougissant et en triturant mes doigts.

– Il ne devrait pas tarder. À sa place, j’aurais peur qu’on te vole, réplique Thomas. Il sera bientôt là, j’en suis sûr.

– Ne dis pas de bêtises, Thomas.

Il avale une bonne gorgée de sa coupe, un sourire malicieux sur les lèvres, et regarde derrière moi.

– Qu’est-ce que je disais, déclare-t-il, fier de lui, en faisant un signe du menton vers l’entrée de la salle.

Je me tourne et découvre de qui il parle avec autant de joie enfantine. Soren vient d’arriver. Il est aussi en smoking, tout aussi impeccablement ajusté, et semble figé sur place. Il me regarde comme s’il avait vu une apparition. Il avance vers moi en se triturant les mains et je suis morte de trouille à l’idée qu’il s’approche. Dire qu’il respire l’élégance et le charisme est un euphémisme. Il est époustouflant, et je suis littéralement incapable de détourner le regard.

Je sens alors Thomas s’approcher derrière moi. Il me chuchote à l’oreille.

– J’en connais un qui va se trimballer avec une gaule d’enfer toute la soirée !

Je lui donne un coup de coude dans le ventre.

– Aïeëëë !

J’avale ma salive avec difficulté et, comme attirée par un aimant, je fais un premier pas vers lui, puis un deuxième. Le charme est rompu lorsque Soren est soudain intercepté par Hennington.

Je soupire de frustration. J’ai tellement besoin de le rejoindre, mais notre relation est toujours secrète pour une bonne partie des personnes présentes ici.

Et je ne dois pas l’oublier !

Je sens alors une présence dans mon dos.

– Allez, viens, Doc, je vais t’offrir un verre en attendant que ton prince charmant soit libre.

Je les regarde, penaude. Gina m’adresse alors un clin d’œil entendu.

Thomas me tend son bras, puis fait de même du côté de sa femme. C'est avec deux filles accrochées à lui qu'il nous dirige vers le bar.

– Qu'est-ce que je peux vous proposer, mademoiselle ? me demande le barman.

– Un jus de cran...

– Vodka pour la demoiselle et moi, annonce Thomas. Gina ?

– Pourquoi pas ! se réjouit-elle.

Il se tourne vers moi.

– Tu vas rentrer en taxi, Doc. Tu boiras ton jus détox quand tu seras à la retraite !

Le barman me tend un shot et je l'avale d'un seul coup, sous les yeux médusés des Gatineau. L'alcool me brûle la gorge et ça fait un bien fou.

– Une autre, demandé-je.

– Doc !

– Quoi ?

– Tu bois comme un mec !

– Chéri, garde tes réflexions sexistes pour une autre occasion, lance alors Gina en avalant aussi son shot cul sec.

Thomas écarquille alors les yeux et je sens qu'il est à deux doigts de sauter sur sa femme. Ça me fait rire : ils sont tellement adorables, tous les deux !

J'ai à peine attrapé mon deuxième verre qu'une main se pose délicatement sur mon poignet pendant qu'une autre me débarrasse de l'alcool et le dépose sur le bar. Je jette un œil à côté de moi, mais je sais déjà de qui il s'agit.

Soren.

– *Kjæreste.*

Il me sourit avec une tendresse certaine et le regard d'un homme amoureux. La chaleur de ses doigts sur ma peau est comme thérapeutique. Dès qu'il est près de moi, plus rien ne compte. Seuls m'importent Soren et notre relation.

Il prend alors ma main dans la sienne, entremêle nos doigts et m'emmène. Je me retourne légèrement et cherche mes deux amis du regard. Ils me sourient, et Thomas me fait même un clin d'œil.

Soren fend la foule devant nous, et je reste au plus près. Je remarque alors qu'il nous dirige vers la piste, où plusieurs couples enlacés nous ont précédés.

– Je crois que je t'ai promis de danser avec toi.

Je n'arrive pas à parler. Je suis incapable de le lâcher des yeux. J'ai l'impression que mon cœur va exploser dans ma poitrine si je ne me calme pas, mais la sensation est addictive. Il est si beau que c'en est irréel, et ce que je lis dans ses yeux est incroyable.

Il passe son bras droit autour de ma taille et, de sa main gauche, saisit la mienne. Il m'incite gentiment à venir plus près de lui. On garde une distance décente pour ne pas éveiller de quelconques soupçons sur notre relation. Il commence alors à tourner, lentement, en me regardant avec un sourire désarmant. J'en ai presque du mal à respirer. Il nous rapproche, jusqu'à ce que je puisse poser ma tête contre son épaule et m'apaiser. Son étreinte est forte, assurée, et se fait peu à peu protectrice. On ne devrait pas faire ça devant tout le monde, mais lui comme moi sommes incapables de résister. Je m'enivre de son parfum, une senteur boisée et envoûtante. Il prend alors une grande inspiration et soupire, comme soulagé.

– Tu es magnifique, ce soir.

Je perds la notion du temps. Plus rien n'existe autour de nous. J'en oublie qu'on est censés faire profil bas.

– Je dérange ? dit alors une voix féminine à côté de nous.

Je m'écarte rapidement de Soren et tombe nez à nez avec une femme que je n'ai jamais vue. Je tourne la tête vers mon homme et remarque alors qu'il est blanc comme un linge.

– Alors, c'est avec ça que tu me remplaces ? demande la blonde au physique de top model.

– Qu'est-ce que tu fous là ? éructe alors Soren en serrant les dents et les poings.

– Je suis venu voir mon mari, pardi !

Ses paroles me font l'effet d'un coup de poignard. Je me sens tout à coup très mal. Tout ralentit autour de moi. Ma respiration s'accélère et mes oreilles bourdonnent. Sous mes yeux, Soren commence à s'énerver contre cette femme... sa femme. J'ai envie de vomir, et surtout de hurler. Je sens alors une main se poser sur mon avant-bras, me ramenant fermement dans la réalité. Je lève des yeux remplis de larmes vers Thomas, qui m'attire contre lui avec douceur.

– Tu es marié ? articulé-je en direction de Soren, qui semble à deux doigts d'exploser de rage.

Mes paroles ont le mérite de le calmer, mais lorsqu'il se tourne enfin vers moi, je lis en lui la honte, pure et simple.

– Tu es marié ! répète Thomas avec une colère froide dans la voix.

– Oui, il est marié. Un mari inutile et incapable, mais marié quand même, conclut la blonde.

– Non ! crie Soren. On est séparés depuis bien longtemps, et depuis le premier jour, notre histoire n'a été qu'une mascarade ! La seule chose que tu voulais, c'était prendre possession de moi comme d'une marionnette et t'amuser à tirer sur les fils. Tu n'es qu'une garce manipulatrice, et maintenant que j'ai enfin retrouvé un peu de bonheur, tu veux me prendre ça aussi ? Va te faire foutre, Enora !

Il s'approche alors de moi et écarte Thomas.

– Paige, regarde-moi. Je ne t’ai jamais menti sur ce que je ressens, je te jure.

Je regarde partout, sauf dans sa direction, et je réalise qu’une foule de gens nous dévisagent. La femme intervient alors :

– On est officiellement toujours mariés, joli cœur. Ta parole ne vaut rien.

– Parce que tu refuses le divorce depuis le début, espèce de tarée, s’énerve-t-il en me fixant toujours.

Moi, je reste tétanisée. Je ne sais pas quoi faire. La seule chose que je retiens, c’est que je suis vouée à être l’éternelle maîtresse.

– Paige, laisse-moi t’expliquer…

– Expliquer que tu t’es foutu de sa gueule, de notre gueule, intervient alors Thomas.

– C’est ce qu’il sait faire de mieux, décevoir les gens, enchaîne la blonde, qui, à l’inverse du reste d’entre nous, a l’air de follement s’amuser.

Soren me lâche, se retourne, et j’ai un instant l’impression qu’il va la frapper.

– Mais qu’est-ce qui se passe ici ? demande alors une voix à côté de nous, coupant court au drame.

J’aperçois Hennington, furieux, qui nous rejoint à grandes enjambées.

– Bonjour, monsieur. Je me présente : je suis Enora Pettersen, la femme de Soren. Il semblerait que mon salopard de mari ait trouvé un nouveau jouet en la personne de cette petite grosse.

– Ne parle pas d’elle comme ça ! s’insurge Soren. Contrairement à toi, elle n’est pas une manipulatrice glaciale et avide d’argent.

– On se calme ! intervient le coach. Paige, Soren ? C’est quoi, cette histoire ?

Un silence incroyablement gêné s’installe, et c’en est trop pour moi. Je me retourne et pars en courant, le visage inondé de larmes.

Je cours autant que mes chaussures à talons me le permettent. Je veux m'enfuir le plus loin possible de tout ce merdier. Personne ne me suit. J'imagine que c'est en train de tourner à la catastrophe au gala, que le coach est en train de comprendre que Soren et moi avons enfreint les règles. Je réalise que je vais perdre mon travail et qu'en plus, je ne gagnerai même pas Soren au change.

Il est marié.

Il est... marié.

Je commence à être essoufflée. Je m'arrête et m'appuie contre un mur. J'ai envie de hurler. Depuis le début, il m'a menti. Tout ce qu'on a construit est basé sur un mensonge.

Il est marié.

Je regarde autour de moi. Je suis dans une rue que je ne connais pas, au milieu de nulle part. J'ai de plus en plus de mal à respirer et la panique me gagne. Un couple de passants se rapproche de moi.

– Vous allez bien ? me demande l'homme.

Je réponds « non » en secouant la tête.

– Calmez-vous, me dit la jeune femme en posant une main sur mon dos.

Je commence à hyperventiler et je vois des points blancs danser dans mon champ de vision. Ils m'invitent alors à m'asseoir et à poser la tête sur mes genoux.

– Oui, bonsoir. Je vous appelle, car une jeune femme est en train de faire un malaise, nous sommes...

Je n'entends même pas la fin de la phrase, car je suis arrivée au bout de mes capacités physiques et morales. Sans crier gare, je m'évanouis.

Lorsque je sors des urgences, le lendemain matin, je suis dans un état lamentable. J'ai passé la nuit à l'hôpital après avoir subi mon malaise de plein fouet. Mon état n'était pas alarmant, j'ai seulement été terrassée par mon trop-plein d'émotions. Pourtant, l'urgentiste qui s'est occupé de moi m'a conseillé d'aller voir mon médecin traitant pour discuter de ma santé parce que, selon lui, ce n'est pas normal de tomber dans les pommes, même à cause d'un chagrin d'amour aussi intense. Le problème, c'est que je n'ai pas de médecin attitré, et c'est donc auprès de l'équipe médicale des Rangers que je me dirige, ma robe de soirée toujours sur le dos. J'ai eu l'occasion, à plusieurs reprises, de discuter avec le médecin-chef de l'équipe, Mark Jenkins. Il possède un cabinet, avec les autres spécialistes, dans une annexe à part du centre d'entraînement. Il m'a toujours fait l'effet d'être un gars sensé, et c'est donc à lui que j'ai pensé lorsque l'on m'a conseillé de consulter quelqu'un.

Une heure plus tard, je sors de mon rendez-vous, terrorisée. Pas parce que Mark m'a mise au repos forcé à cause de ma tension trop basse, mais plutôt à cause du fait qu'il a dû contacter le directeur RH Richard Farrow pour annoncer mon arrêt. Je suis désormais convoquée dans l'heure à son bureau.

Je frappe à sa porte, qui s'ouvre tout de suite. Il ne me dit même pas bonjour et me fait signe de m'asseoir.

– Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Nous avons un problème, miss Kennedy. Hier soir, j'ai été témoin d'une scène très étrange qui ressemblait à un très discutabile soap opera. Hennington a tenté de m'expliquer qu'il n'y avait aucun souci, mais je ne le crois pas. Il est plutôt du genre à protéger ses poulains et je ne suis pas complètement idiot. Alors, je vous le demande franchement : entretenez-vous une relation intime avec M. Pettersen ?

– Oui, soupiré-je, incapable de me battre.

– Merde, Paige... Vous savez que c'est interdit par vos contrats ! On aurait pu s'arranger si vous étiez venue me voir en amont, mais là, je n'ai pas le choix. Trop de monde a vu ce qu'il s'est passé.

– Je suis virée, c'est ça ?

– Je suis désolé, mais, hélas, c'est vous ou Pettersen, et je ne peux pas me séparer d'un joueur aussi important au cœur de la saison. Je veillerai à ce que vous touchiez des indemnités équitables et je ne ferai pas mention de votre rupture de contrat si vous me rédigez une lettre de démission en bonne et due forme dès votre retour d'arrêt. J'espère que vous comprenez bien qu'il s'agit d'une faveur que je vous fais au regard de la qualité de votre travail passé, Paige.

Je n'essaie même pas de discuter. J'ai joué avec le feu et, maintenant, je n'ai que ce que je mérite. Je me lève et sors. Je ne pleure même pas.

Paige

À quoi ça sert de faire des vœux ? Absolument à rien... rien du tout.

Arrivée à mon appartement, je suis accueillie par Biscuit, qui n'est plus le chaton minuscule des premiers jours, et qui commence même sérieusement à devenir immense. Je le prends dans mes bras et fonds en larmes. J'ai perdu mon travail et l'homme que j'aime. Plus rien ne me retient ici. J'y réfléchis sérieusement, jusqu'à arriver à la conclusion que c'est d'un pathétisme affligeant. Je prends mon portable pour envoyer un texto à Emma, qui est partie très tôt ce matin pour travailler.

J'ai tellement honte pour hier soir. J'ai honte d'avoir été la parfaite idiote qui s'est laissé berné trois fois de suite et qui a cru, un instant, vivre dans un conte de fées. J'ai envie de m'enfuir à l'autre bout du pays et...

Grand-mère...

Cette pensée soudaine est comme une bouée de sauvetage en pleine tempête. Je m'y raccroche désespérément. Sans perdre de temps, je compose son numéro. Elle décroche à la troisième sonnerie, comme toujours.

- Ma chérie, comme je suis contente de t'avoir !
- Mamie... sangloté-je.
- Oh, mon cœur, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

– J’ai... besoin de... toi, avoué-je en essayant vainement d’essuyer mes larmes. Je peux rentrer, s’il te plaît ?

– Mais bien sûr, ma chérie. Tu sais que tu seras toujours la bienvenue. Et ton travail ?

– Je suis en congé.

– D’accord. Tu veux en discuter ?

– Non, soufflé-je, défaite.

– Alors, rentre, d’accord ?

– Oui. Mille fois oui.

– Bisous, mon ange.

Sans perdre de temps, je commande un billet d’avion pour le Minnesota. Départ l’après-midi même. Je commence à faire mes valises. À peine une heure plus tard, j’ai tout préparé – ma valise et le sac pour voyager avec Biscuit. Avant de quitter mon appartement et de mettre ma vie à New York de côté pour toujours, je laisse un mot à Emma, qui doit rentrer demain, puis j’envoie un message à Thomas :

[Je m’en vais chez ma grand-mère.
Farrow m’a demandé de démissionner
et je vais le faire.
Je suis tellement désolée,
mais je ne pense pas
qu’on se reverra un jour.
Tu as été un ami extraordinaire.
Merci encore d’avoir pris ma défense
hier et encore désolée pour tout.]

Je suis à peine montée dans mon taxi que mon téléphone sonne.

– Comment ça, tu vas démissionner ? Comment ça, on va plus se voir !
Où tu étais toute la nuit ? On était tous morts d’inquiétude...

– Thomas, articulé-je, sanglotant à nouveau. Je... je ne peux pas.

- Paige ? Où es-tu ? demande-t-il, presque paniqué.
- Dans un taxi pour l'aéroport, lui expliqué-je en reniflant discrètement.
- Pourquoi tu t'en vas ?
- Farrow a compris pour hier. Il m'a convoquée ce matin et il m'a virée.
- Paige... on va régler ça, d'accord ? Je ne les laisserai pas te traiter comme ça, tu m'entends ?
- Arrête, Thomas, c'est trop tard.
- Mais bien sûr que non ! s'énervé-t-il, un sanglot dans la voix. Je vais arranger les choses. Tu as parlé avec Soren ?

Soren...

- Paige, je t'en supplie, ne laisse pas tomber, ne baisse pas les bras.

Je n'ai même pas l'énergie de lui répondre.

- En tout cas, moi, je ne te laisse pas tomber, d'accord ?
- D'accord.

Je raccroche et fixe mon téléphone. Je vois les alertes des messages que je n'ai toujours pas lus. Je n'ai pas la force de les ouvrir.

DÉCEMBRE

Paige

« J'aimerais passer le plus beau Noël de toute ma vie. »

– Paige, rapporte-moi aussi de la cannelle ! crie ma grand-mère depuis la cuisine alors que je me prépare à sortir pour faire quelques courses.

– Ça marche.

Je finis d'enfiler mes bottes, puis attrape mon gros manteau, mon écharpe et mon bonnet. Il fait un froid glacial dans le Minnesota en ce 24 décembre. La neige et la glace ont recouvert tout le paysage. Ma grand-mère habite en ville, donc pas besoin de prendre la voiture. Je peux aller directement au magasin à pied, ce que je m'empresse de faire. L'ambiance est magique. Il y a des guirlandes dans les arbres, les boutiques sont toutes plus belles les unes que les autres, de la musique de Noël filtre à travers les haut-parleurs disséminés un peu partout dans le centre. J'avais l'habitude d'adorer vraiment Noël, mais cette année, la joie n'est pas au rendez-vous. Mes amis me manquent – tous mes amis –, mon boulot me manque, et surtout, Soren me manque.

Durant ces semaines, j'ai pensé à lui sans arrêt : le matin, devant mon petit déjeuner ; durant toute la journée, peu importe ce que je faisais ; le soir, dans mon lit. Tout le temps. Ces moments de pur bonheur que nous avons partagés repassent en boucle dans ma tête. Son sourire. Son regard posé sur moi. Ses gestes doux mais aussi passionnés. Son mensonge reste, aussi.

J'ai eu quelques nouvelles de la part de Thomas, qui m'a bombardée de messages pendant ces trois semaines : des petits mots gentils, des blagues qu'il avait apprises, des photos de l'équipe et, de temps en temps, des nouvelles de Soren, qui ne m'a jamais recontactée. J'ai surtout reçu un coup de fil du manager général des Rangers, qui m'a fait des excuses pour la manière dont j'ai été traitée. Il m'a expliqué que je méritais une mise à pied, mais qu'apparemment les joueurs et le coach avaient menacé de se mettre en grève si on ne me redonnait pas une chance. Leurs conditions sont décentes : notre histoire doit rester au vestiaire et ne pas avoir d'incidences sur la vie de l'équipe. Si nous restons discrets, il n'y aura pas d'autres conséquences. Je n'ai pas eu le cœur de leur dire que nous n'étions plus ensemble.

Je ne sais pas trop si je serai capable de retourner là-bas, après tout ce qu'il s'est passé. J'ai demandé une période de réflexion. Il m'a concédé jusqu'à janvier pour lui donner une réponse, mais pourrai-je retourner là-bas si je ne suis plus avec Soren ? Son avocat m'a appelée la semaine dernière pour s'assurer que je n'avais pas été contactée par Enora, car il semblerait que cette femme soit bien la manipulatrice sans scrupules que Soren m'a rapidement décrite.

Mais pourquoi me l'avoir caché, alors ?

Arrivée au centre commercial, je passe devant le stand du père Noël où, un an auparavant, j'ai pris la fameuse photo avec Emma. Il n'y a pour l'instant personne parce qu'il est encore tôt, et alors que je commence à me diriger vers les autres boutiques, on m'interpelle.

– Mademoiselle !

Je me retourne et constate que c'est le père Noël lui-même qui m'a appelée. Je le regarde, interloquée, car je me demande ce qu'il peut bien me vouloir.

– Alors, ce vœu ? m'interroge-t-il.

– Pardon ?

– Je me souviens de vous, vous savez, rigole-t-il en s’approchant de moi. Avec votre copine, la jolie brune et sa villa sous les tropiques.

Tout me revient alors très rapidement et je souris au souvenir de ma meilleure amie aguichant le gentil barbu.

– Oui, je me rappelle aussi. Je n’étais pas sûr qu’il s’agissait encore de vous. Vous savez, la barbe...

– Vingt ans de bons et loyaux services, et toujours fidèle au poste ! Elle n’est pas là, votre amie, aujourd’hui ?

– Non, elle travaille beaucoup en ce moment, mais je crois qu’elle a pris des heures supplémentaires pour être près de Brad, le mec que, soi-disant, elle n’aime pas.

Mon œil, va...

– Ah ! Tant mieux pour elle. Et vous, vous l’avez trouvé, ce beau célibataire que vous m’aviez demandé ?

– Vous vous souvenez de ça ?

Je suis vraiment surprise par sa bonne mémoire. Il acquiesce et attend ma réponse.

– C’est compliqué, concédé-je.

– Compliqué ? Hum, hum. Et si vous faisiez un autre vœu ? Je pourrais m’en occuper.

Je me rapproche alors de lui comme une conspiratrice et, lorsque j’arrive assez près, je lui chuchote :

– Vous savez que le père Noël n’existe pas...

– Allons bon ! Et je suis quoi, moi ? Le lapin de Pâques ?

Je glousse comme une adolescente.

– Allez, jeune fille, faites-le, votre vœu, et je vous promets qu’il se réalisera avant la fin de la semaine.

Je réfléchis. Je me dis qu'un souhait innocent ne fera de mal à personne. Je regarde mon bienfaiteur et me lance.

– Je...

– Hé, hé ! Non, dans votre tête, sinon ça s'annule. On ne vous l'a jamais expliqué ? Pas étonnant que vous reveniez tous les ans !

– Vous l'entendrez comment, alors ?

– Je suis le père Noël, pardi ! C'est mon boulot, alors allez-y.

– D'accord, acquiescé-je en souriant.

Je ferme les yeux et me concentre.

J'aimerais passer le plus beau Noël de toute ma vie.

– C'est bon ?

– Oui !

– Bien, bien, je m'occupe de tout, maintenant. Joyeux Noël, ma petite !

Après quelques gentilles paroles, je prends congé de ce drôle de bonhomme et pars faire mes courses. Il m'a demandé si j'avais encore souhaité rencontrer un homme, et je lui ai répondu que non, car je suis fatiguée d'être déçue. Je lui ai dit que j'avais fait un vœu sans danger et qui avait une meilleure chance de se réaliser.

Le dîner était extraordinaire et m'a redonné le sourire pour la soirée. Comme d'habitude, ma grand-mère nous a concocté, pour toutes les deux, le meilleur des repas de réveillon. Nous sommes maintenant installées devant un bon feu de cheminée, avec des chocolats chauds débordant de crème et de marshmallows, et des plaids pour faire bonne mesure. Le sapin brille intensément et je me sens bien. Nous sommes interrompues par des coups légers frappés à la porte, pour la deuxième fois de la soirée. Il y a une

demi-heure, une chorale est venue chanter dans le quartier. Je commence à me lever quand ma grand-mère m'arrête et m'incite à me rasseoir.

- Je vais m'en occuper, ma chérie. Reste là.
- T'es sûre ?
- Oui, profite !

Elle se lève, non sans avoir, au préalable, déposé un baiser sur mon front. Je me demande qui peut bien se présenter aussi tard. Il n'est que vingt et une heures, mais c'est le soir du réveillon et la nuit est tombée depuis longtemps. Ma grand-mère met un temps infini à revenir et je commence à me demander ce qu'elle peut bien trafiquer dans l'entrée. Pourtant, quelques instants plus tard, elle arrive, un sourire malicieux sur les lèvres, et elle n'est pas seule. Derrière elle, un air presque gêné sur son visage angélique, un paquet dans les bras, se tient Soren. Mon cœur s'arrête, littéralement.

- Tu as de la visite, ma chérie.

Je me lève d'un bond en réussissant, par je ne sais quel miracle, à ne pas renverser ma tasse de chocolat. Je regarde ma tenue – un pyjama avec des rennes qui font du hockey et de grosses chaussettes de Noël –, puis fixe nerveusement mon Soren.

La honte intersidérale...

Il sourit alors, et toute trace d'anxiété disparaît de mes traits en quelques secondes. On reste comme deux idiots à se regarder sans pouvoir détourner les yeux, et le rouge me monte aux joues.

- Je vais me coucher, mon cœur, me dit alors ma grand-mère. Je vais vous laisser discuter.

Elle m'embrasse tendrement et nous laisse seuls.

Je ne sais absolument pas quoi dire. Je ne sais d'ailleurs pas si je serai capable de sortir un seul mot sans craquer. Je n'ai qu'une envie, sauter dans

ses bras et ne plus le lâcher. Son regard en dit long, lui aussi. Je le vois alors déposer soigneusement son paquet sur l'un des guéridons, mais il reste à quelques mètres de moi. Il semble sur la réserve.

– *Kjæreste*.

– Soren... dis-je timidement.

Le revoir et sentir mon cœur qui palpite comme au premier jour me fait comprendre que je ne peux décemment pas vivre sans lui. Cependant, j'ai besoin de réponses. J'ai besoin de lui faire confiance et j'ai besoin qu'il me prouve que tout ceci n'était pas une erreur monumentale.

– Je...

– Non, attends. J'aimerais te dire un truc d'abord. Je sais que je suis impardonnable...

– Soren...

– Laisse-moi finir, s'il te plaît. Je sais que j'aurais dû t'en parler. Je ne savais pas comment faire sans te perdre. Je t'aime, ne doute jamais de ça. Et je suis profondément désolé de tout ce qu'il s'est passé. Tu n'aurais pas dû subir ça le soir du gala, tu n'aurais pas dû affronter Farrow toute seule. J'aurais dû être là pour toi.

Je prends une grande inspiration et le regarde. Il m'a tellement manqué ! Je ne sais pas comment j'ai fait pour survivre sans lui pendant ces trois semaines, mais je *veux* comprendre, alors je le laisse s'exprimer.

– Je ne sais pas par où commencer... C'est une histoire très longue, et pas vraiment agréable. Moche, même.

Il soupire avant de reprendre.

– Il y a trois ans et demi, j'ai fait la plus grosse connerie de ma vie. J'ai rencontré une fille. Elle était belle et... j'étais avide de la mettre dans mon lit. Je lui ai dit que je ne voulais pas être en couple et elle m'a promis une nuit, « un de ces jours ». Je lui ai couru après. Je lui payais tout ce que je pouvais pour la satisfaire. Elle me rendait fou et elle le savait. J'étais complètement aveuglé par mon désir. Après une soirée bien arrosée, où j'ai

fait tout ce qui était en mon pouvoir pour la séduire, elle m'a enfin cédé, sauf que je ne me suis pas protégé et qu'elle est tombée enceinte. Ce qui devait n'être qu'une histoire de cul sans lendemain est devenu bien plus que ça. Elle m'a dit que c'était ma faute et que je devais assumer parce qu'on était saouls, ce soir-là, que j'avais profité d'elle, mais...

– C'est pour ça que tu as eu aussi peur de m'avoir forcée...

– Oui. J'ai tellement cru être le salaud qu'elle décrivait... Ses accusations m'ont complètement retourné. J'ai été terrifié à l'idée de toucher une femme pendant très longtemps. J'avais surtout peur que tout soit vrai. Peur d'être ce genre de sale type qui profite des femmes, peur de ma propre faiblesse. Je me sentais tellement coupable... Je voulais à tout prix réparer ce que j'avais fait et je lui ai dit que j'allais la soutenir financièrement, bien sûr, et que je serais présent pour le bébé si elle le voulait. Alors, on a passé un peu de temps ensemble, et tout à coup, elle est devenue beaucoup plus accessible, plus douce. Elle m'a avoué qu'elle avait eu peur, que je ne l'avais pas forcée, qu'elle avait raconté ça pour me faire réaliser à quel point c'était grave.

– Et t'y as cru ?

– Oui. Si je pouvais, je retournerais dans le passé pour m'ouvrir les yeux ! Alors, j'ai commencé à me dire que, finalement, le hasard faisait peut-être bien les choses. Je lui ai proposé qu'on habite tous les deux. Ainsi, je pourrais prendre soin d'elle, mais surtout de mon enfant. Elle a dit oui. Et puis, deux semaines plus tard, je l'ai épousée, rien que nous deux et des témoins, à la va-vite. J'étais tellement chamboulé par les événements, et puis je ne voulais pas la laisser seule avec une grossesse. On a appris à vivre ensemble. C'était un mariage de convenance, je ne l'ai jamais véritablement aimée, mais... je croyais sincèrement que ça pourrait coller. Il y avait des hauts et des bas. Parfois, elle était gentille, souriante, et parfois je sentais une froideur, une distance. Ça me faisait flipper. Je me suis dit que c'était peut-être la nouveauté de la relation, ou ses hormones qui lui en faisaient voir de toutes les couleurs. Mais parfois, j'avais l'impression qu'elle essayait de prendre le contrôle de ma vie. Elle m'imposait tout, toutes ses décisions, tout en subtilité, jamais de front. Et puis elle a fait une fausse couche à trois mois de grossesse...

– Seigneur, Soren...

Il inspire un grand coup comme pour se donner le courage de me raconter son histoire. Pour ma part, je suis sous le choc : je n'aurais jamais pu imaginer qu'il ait autant souffert.

– Ce soir-là, je suis rentré de la patinoire et je l'ai trouvée assise sur le canapé, à marmonner. Elle se balançait doucement d'avant en arrière. On aurait dit que plus rien n'existait. Je n'arrivais pas à la faire me regarder. Et puis j'ai compris : elle murmurait qu'elle avait perdu le bébé, comme ça, en boucle. Un vrai film d'horreur. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la reconforter – même si, moi aussi, je me sentais comme une merde. Je me voyais comme le responsable de tout ce merdier. Le truc, tu vois, c'est que je n'ai même pas pensé à lui demander quoi que ce soit, sur le moment, tellement je la voyais souffrir... Finalement, jamais on n'a vu un médecin, rien. Du jour au lendemain, elle a perdu le bébé. Point. Et puis, au bout d'une dizaine de jours, elle s'est comportée comme si de rien n'était, mais malheur à moi si j'abordais le sujet.

Je le sens mal de parler de ça et j'admire le courage dont il fait preuve de remuer le passé ainsi... pour moi.

– Ça a été dur, parce que je m'étais fait à l'idée que j'allais être papa. Et puis, plus le temps passait, plus je m'étais projeté... Quand elle a perdu le bébé, j'ai vu que, finalement, dix jours après, ça ne l'avait absolument pas atteinte. Elle me tannait pour repartir danser en boîte le soir et elle me traitait comme un serviteur ou un étranger la moitié du temps. J'ai d'abord pensé que c'était le choc, qu'elle faisait un déni. Elle a refusé d'aller voir un psy, alors j'ai demandé une première fois le divorce. J'ai même eu de sérieux doutes sur cette grossesse, et j'en ai encore.

– Tu penses que c'était faux depuis le début ?

– Je ne le saurai jamais vraiment, mais elle a toujours été à ses rendez-vous de suivi toute seule. À sa demande. Moi, j'y serais bien allé quand je rentrais à Ottawa, mais elle insistait, elle me disait que c'était à elle de gérer ça. Et puis elle me culpabilisait en me répétant que j'en avais déjà fait bien assez... Quoi qu'il en soit, après que j'ai tiré la sonnette d'alarme pour la première fois, elle a tout fait pour me convaincre qu'on avait encore une chance. J'ai essayé, je te jure que j'ai essayé, mais je ne pouvais pas

continuer à vivre avec elle qui refusait de faire son deuil. Un jour, elle m'a dit que, si je la quittais, elle pourrait bien faire une grosse connerie, car elle m'aimait. Je l'ai crue et je nous ai donné une nouvelle chance. Un an s'est écoulé avant que je la retrouve au lit avec un autre mec. J'étais hors de moi, mais elle a commencé à dire que c'était ma faute, que j'étais responsable de tout ça. Que, si je n'avais pas abusé d'elle cette première nuit, je n'aurais pas ruiné sa vie avec ce bébé – alors que c'est elle qui voulait le garder. Après, plus rien n'était cohérent. Alors, plutôt que de tuer le type, je me suis barré, en furie.

– Tu as encore demandé le divorce, après ça ?

– Pas tout de suite, j'étais vraiment con. Je sentais bien qu'elle avait besoin d'aide, qu'elle n'était pas stable psychologiquement. Et je me sentais responsable d'elle parce que je croyais que tous les maux dont elle m'accusait avaient un fond de vérité. On s'est d'abord séparés, et j'ai promis de l'aider financièrement. Jusqu'au jour où j'ai commencé à avoir de nouveaux doutes, comme quand elle me disait qu'elle ne pouvait pas payer son loyer, alors que je lui avais déjà donné une tonne de fric, mais qu'elle en redemandait. Quand j'allais la voir, elle me faisait un numéro de femme fragile, instable. Elle avait les cheveux en bordel, des fringues sales, elle faisait tout pour me faire pitié. J'ai engagé un détective privé et j'ai découvert qu'elle me manipulait depuis des années. En fait, dès que j'avais le dos tourné, elle repartait comme si de rien n'était, elle allait bosser, elle sortait, tirée à quatre épingles. Elle voyait des tas de mecs... Et dès qu'elle manquait de pognon, elle refaisait un tour au bureau des pleurs pour que je lui signe un chèque. J'ai redemandé le divorce en décembre, l'année dernière, sauf qu'elle est devenue ingérable. Elle ne voulait pas divorcer. Elle m'a encore fait du chantage au suicide, elle disait qu'elle ne pourrait pas survivre sans mon aide. Je n'ai pas mordu, cette fois, donc elle a trouvé d'autres moyens de me pourrir la vie. Et puis c'est allé plus loin encore. Elle a harcelé ma mère avec des mails et des appels, elle a envoyé des sextapes à mes coéquipiers en disant que c'était moi qui l'avais filmée avec d'autres mecs en la menaçant... Ma mère est tombée malade : elle m'a caché tous ces messages pendant des semaines... et l'inquiétude l'a rongée au point de l'envoyer à l'hôpital. Ça m'a traumatisé de la découvrir dans sa chambre, à la clinique, alors que je revenais en Norvège pour décompresser en famille. Je n'ai jamais été un grand fan des hôpitaux, mais depuis ce

jour-là, c'est clairement monté d'un cran. Et puis certains de mes amis d'Ottawa, hockeyeurs ou non, sont devenus distants. J'ai ensuite compris qu'Enora les avait tous contactés et fait douter : et si Pettersen était juste un salaud ? Je n'en pouvais plus et j'avais surtout peur de faire une connerie. Comme je te l'ai dit, j'ai une super relation avec ma mère, et qu'Enora ait osé lui faire du mal... ça aurait pu me faire péter les plombs. J'ai demandé mon transfert pour mettre de la distance entre nous le temps que mon avocat fasse son boulot. Sauf qu'elle n'a pas apprécié. Du coup, elle a commencé à harceler le coach et elle a envoyé une lettre au siège pour expliquer quel monstre j'étais. Elle a même envoyé un mec tabasser Jeff, mon avocat. C'était un cauchemar, et c'est aussi pour ça que je t'ai rejetée plus d'une fois. Parce que je ne voulais surtout pas que tu te retrouves sur son radar. Je me disais que j'arriverais toujours à arranger les choses entre toi et moi plus tard, tu vois ?

Nous restons silencieux. Je digère une à une toutes ces choses qu'il m'a cachées depuis le début.

– Je ne sais pas comment je peux faire pour que tu me pardonnes, Paige. Je sais que je t'ai dissimulé tout ça, mais je voulais te protéger. Je ne voulais pas qu'Enora apprenne ton existence et je ne voulais pas que tu apprennes à quel point ma vie était un désastre.

– Soren...

– Je t'aime, Paige, je n'ai jamais aimé personne comme ça. Dis-moi ce que je dois faire pour te récupérer, parce que je ferai n'importe quoi.

– Et ton divorce, où ça en est ?

– Réglé.

– Réglé ?

– Réglé. C'est pour ça que j'ai mis tant de temps pour revenir te voir. Je voulais qu'Enora soit jugée et je voulais que ce soit définitivement derrière moi. On a monté un sacré dossier, avec mon avocat. Elle a été reconnue coupable de harcèlement et de fausses déclarations, et le divorce s'est conclu en ma faveur. L'expertise psychiatrique a relevé une tendance à la sociopathie de je ne sais plus quel degré... On pourra en reparler, si tu veux, mais...

Je ne veux rien entendre de plus, car il n'a rien à faire pour que je lui pardonne ; il a déjà assez subi comme ça.

– Tu m'as tellement manqué, soufflé-je alors.

Il ne répond rien, mais le fait qu'il me rejoigne est sans équivoque : je lui ai manqué aussi. Ses mains viennent entourer mon visage, son corps se plaque contre moi et, un instant plus tard, ses lèvres se posent sur les miennes tout en douceur. Il est d'abord tendre, presque hésitant. Puis l'une de ses mains quitte ma joue pour venir se poser contre ma taille et me rapprocher encore plus de lui. Son étreinte se fait plus appuyée, plus intense. Je brûle de l'intérieur et, sans que je puisse les retenir, des larmes coulent sur mon visage. Des larmes de soulagement, des larmes de bonheur. Il prolonge son baiser et penche la tête sur le côté pour l'approfondir davantage. Ce contact est divin, transcendant. Son autre main quitte à son tour mon visage et remonte dans mon dos. Il me serre contre lui comme s'il avait peur que je disparaisse à nouveau. On continue à s'embrasser comme des fous pendant un temps qui me paraît infini. Lorsqu'il s'écarte enfin, il pose son front contre le mien et ferme les yeux.

Je recule encore. Il remarque alors l'humidité sur mon visage et essuie le restant de mes larmes.

– Je ne peux rien te promettre, car je déteste faire de fausses promesses, mais je ferai tout pour te mériter et réparer mes erreurs. En revanche, Paige, plus jamais : plus jamais je n'accepterai qu'on soit séparés comme ça. J'ai vécu l'enfer.

Il m'embrasse à nouveau, avant de m'envelopper complètement de ses bras. Je me blottis contre lui et réalise alors que je suis, véritablement, en train de passer le plus beau Noël de ma vie. Ce n'est pas du tout le moment, après tout ce que Soren m'a raconté, mais je me mets à rire, presque nerveusement, en repensant à cet enfoiré de père Noël. Soren s'écarte et me regarde avec amusement.

– Qu'est-ce qui te fait rire ?

– Rien. Enfin, si, mais ce n'est pas important.

Il me sourit encore. Il se mord alors la lèvre comme s'il pensait à quelque chose d'inconvenant.

– J'ai un cadeau pour toi.

Il se retourne, récupère le paquet et me le tend.

– Tu savais que j'allais te pardonner ? plaisanté-je en acceptant mon présent.

– Je comptais sur ce cadeau pour te convaincre. Sinon j'avais prévu de me mettre à genoux et de te supplier.

– Rien que ça ? m'étonné-je.

– J'aurais fait n'importe quoi pour que tu me souries encore une seule fois.

Je n'arrive pas à croire que Soren Pettersen ait pu se trouver dans de pareilles dispositions à mon égard. Pour moi, Paige Kennedy, la petite kiné rigolote. Après tout ce qu'il a vécu. Si c'est pas de l'amour, ça, je ne sais pas ce que c'est.

– Joyeux Noël en avance, *Kjæreste*.

– Merci, soufflé-je avec révérence.

– Désolé, c'est un cadeau super égoïste, même un peu mégalo.

– Mégalo ? demandé-je avec le sourire.

– Ouaip ! Après tout, je suis une star, non ?

Je le repousse par jeu, et ma réaction le fait beaucoup rire.

Il caresse mon visage pendant que je déballe mon présent. C'est un maillot de hockey, son maillot, mais ce n'est pas son numéro, le 91, qui y figure. C'est un 19 qui suit le nom Pettersen, écrit en capitales. Je lève les yeux vers lui, perplexe.

– C'est l'inverse de 91, comme s'ils se complétaient. Comme nous.

Je suis touchée au plus profond par la signification de ce geste, et il m'embrasse avant de souffler, tout contre mes lèvres, un « je t'aime » qui

balaie mes derniers doutes. Je lâche le maillot et entoure son cou de mes bras. Je m'accroche de toutes mes forces. Il m'attrape par les cuisses et me soulève de terre. Je noue alors mes jambes autour de sa taille.

Il commence à m'embrasser dans le cou.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine lorsqu'il entreprend de me laisser une marque.

– Tu es à moi, me promet-il, et quand je jouerai, tu mettras ce maillot pour montrer à tout le monde que nous ne faisons qu'un.

Il s'écarte et me regarde dans les yeux, attendant sûrement une réponse de ma part. J'acquiesce comme je le peux, vu l'état dans lequel je me trouve.

– Je sais ce que tu penses, Paige, mais crois-moi, tu es la plus belle et la plus incroyable femme que j'ai eu la chance de prendre dans mes bras.

Je rougis.

– Dis-le, me chuchote-t-il en m'embrassant.

– Je t'aime.

– Et ?

– Et ?

– Et je t'aime, Paige. Dis-le.

– Tu m'aimes et je t'aime.

– Bien, dit-il en souriant. Très joli pyjama, remarque-t-il enfin.

Je baisse les yeux sur ma tenue, à l'opposé de l'idée même de *sexy*.

– Euh... désolée, ce n'est pas vraiment très affriolant, expliqué-je, gênée.

Il s'approche de mon oreille et, tout en effleurant mon lobe, continue à me parler.

– Dis-moi où est ta chambre, Paige, parce que ce pyjama me rend complètement dingue.

Ce mec va m’achever s’il continue à me parler comme ça. Mon corps tout entier bouillonne de désir. Je descends de ses bras, prends sa main et l’attire à l’étage. Lorsque nous arrivons dans la chambre, il enlève son pull et ses chaussures, et se colle dans mon dos. Ses mains passent alors sur mon ventre en une caresse langoureuse. Je me délecte de la présence de ce corps massif et puissant contre le mien.

– Tu m’as tellement manqué. Ton parfum, ces courbes sublimes, ton sourire... Tout, tout m’a manqué...

Il accompagne sa déclaration d’un frôlement sur mes hanches, puis ses mains descendent le long de mes cuisses et remontent sensuellement, agrippées à mon pyjama. Ma respiration s’accélère lorsque ses doigts nouveaux commencent à me caresser à travers le tissu.

– Dis-le, Paige, susurre-t-il à mon oreille, toujours derrière moi.

– Tu m’aimes et je t’aime.

– Tu as envie de ça ?

– Oui, soufflé-je, emplie d’un désir que j’ai oublié.

Il me retourne, me soulève et nous laisse tomber sur mon lit. Il commence à retirer mon pyjama, avant de s’occuper de ses propres vêtements. Complètement enveloppés dans la chaleur de nos deux corps, nous faisons l’amour. Il est à la fois tendre et fougueux, attentionné et sauvage, et lorsqu’arrive le point culminant, quand nos orgasmes irrépessibles nous foudroient sur place, j’ai une fois encore droit au plus beau des « je t’aime ».

Paige

« Je souhaite... Non, pas la peine, tout est déjà parfait. »

Je me réveille dans un lit vide.

Sauf que, cette fois, je ne m'inquiète pas, car j'entends, dans la salle de bains attenante, un bruit d'eau. Je n'ai pas besoin de réfléchir bien longtemps pour savoir ce que je veux. Je me lève et gagne la pièce en quelques pas. J'ouvre la porte et assiste à un spectacle des plus exquis. Soren est sous l'eau. La buée a tout envahi, mais ça ne m'empêche pas de voir un corps superbe se détacher à travers la paroi de la douche. Il est de dos et j'ai le plaisir de mater le plus beau cul au monde. Tout chez lui est une véritable œuvre d'art. Je me mords la lèvre rien qu'en repensant à ce corps divin pressé contre moi.

– Tu as l'intention de me rejoindre ?

Sa voix me fait sursauter, et je rougis d'avoir été prise en flagrant délit de matage caractérisé. Il se retourne et se rince tout en me regardant intensément.

- Je ne sais pas, je réfléchis encore.
- Grouille-toi, petit koala, parce que je vais commencer sans toi.
- Tu n'oserais pas !
- Paige... grogne-t-il. Viens ici ou je mets ma menace à exécution.

Nous nous fixons encore un court instant. Un sourire sensuel se dessine sur son visage, puis sa main descend sur ses pectoraux et sur son ventre, avant d'attraper son sexe, déjà en érection. Il me regarde intensément tout en se masturbant. J'avale ma salive avec difficulté et envisage un instant de le rendre dingue. Même si, pour l'instant, la dingue, c'est moi devant un tel spectacle.

– Paige... c'est quand tu veux.

Sauf que je ne peux pas jouer maintenant, car même moi, j'en veux davantage, maintenant, tout de suite. En fait, j'ai l'impression d'en vouloir encore et encore, et que je n'en aurai jamais assez. J'ai à peine mis un pied dans la douche que Soren m'attrape par la taille, me soulève sans effort et me serre contre lui, avant de me laisser remettre un pied à terre.

– Joyeux Noël, *Kjæreste* !

– Joyeux Noël, dis-je, un air béat sur le visage.

Ses lèvres humides se posent alors sur les miennes. Je le laisse donner la cadence. Sa langue envahit ma bouche et nous nous dévorons littéralement. Je sens son sexe dur contre mon ventre et ça me rend complètement dingue. Ses mains se baladent partout – ma taille, mes hanches, mes fesses –, remontent sur mon dos, jusqu'à mes épaules. Mes bras viennent alors se nouer autour de son cou et je me mets sur la pointe des pieds pour tenter d'être encore plus près. On est tellement proches que le seul moyen de l'être encore plus serait qu'il me pénètre. Mon cœur bat à une vitesse impressionnante, et je sens le sien taper contre ma poitrine. Ses lèvres quittent les miennes et descendent dans mon cou. Il m'embrasse, me mord, me suce la peau. J'ai la sensation de perdre complètement pied. Alors, je m'accroche encore plus à l'homme que j'aime.

– Paige...

– Tu m'aimes et je t'aime.

– Encore.

– Tu m'aimes et je t'aime.

– Encore...

Il me demande de répéter inlassablement notre vérité, celle qu'on s'est refusée pendant si longtemps, puis qu'on s'est dite en secret, avant qu'elle n'éclate et mette notre histoire en danger.

Un hoquet de surprise trouve le chemin de ma gorge quand il m'attrape les fesses, me soulève et me plaque contre le carrelage trempé. Il m'embrasse encore plus passionnément et je m'abandonne complètement à ses assauts. Il ondule des hanches contre les miennes et j'ai peur de devenir dingue s'il ne fait pas rapidement quelque chose.

– Soren, j'ai envie de toi, soufflé-je.

Il me redépose au sol, puis sort de la douche.

– Mais... ?

– Surface plane, tout de suite.

Il s'empare d'une serviette, la met autour de sa taille, avant de me tendre mon peignoir, que j'enfile juste le temps de me sécher un minimum. Je n'ai pas le temps de faire un pas qu'il m'attrape et me prend dans ses bras comme le ferait un jeune marié avec sa femme.

– Voilà, petit koala. Accroche-toi, s'il te plaît.

J'enroule mes bras autour de son cou et il nous transporte dans la chambre en ne me lâchant pas des yeux. Son sourire est désarmant. Il me regarde comme si j'étais la plus belle chose au monde.

Arrivé près du lit, il me dépose au sol en m'embrassant avec tendresse. Il enlève sa serviette et me débarrasse de mon peignoir, qui tombe à nos pieds. Ses mains caressent ma peau avec une grande douceur, comme s'il voulait se souvenir de toutes les sensations sous ses doigts. Moi, je me serre encore plus et m'extasie devant la chaleur qui émane de son corps. Il recule, puis s'assoit sur le bord du lit. Il m'invite alors à le chevaucher en me constellant toujours de baisers plus intenses les uns que les autres. Nos deux bassins se rencontrent et j'ondule des hanches par automatisme. Son sexe frotte contre le mien et la sensation est tout bonnement divine. L'excitation monte de

plus en plus. J'ai chaud, ma peau devient hypersensible et ma respiration s'accélère. Ses mains viennent se perdre dans mes cheveux tandis qu'il susurre des mots doux au creux de mon oreille. Je crois que je pourrais atteindre l'orgasme rien qu'en me frottant contre lui et en m'ouvrant complètement au plaisir de ses caresses. Il relâche ma chevelure, puis part en arrière, m'entraînant avec lui. Nos deux corps s'alignent, puis, très lentement, il me pénètre. Il est partout autour de moi, en moi, et je me réfugie dans son cou.

– Je t'aime tellement, Paige. Tu n'imagines pas à quel point, souffle-t-il en embrassant ma tempe.

Je lève la tête et plonge mon regard dans le sien. Nous ondulons tout doucement, puis ses mains agrippent mes hanches pour m'aider à donner plus d'amplitude à mes mouvements. Il relève une jambe, plantant son pied dans le matelas, m'obligeant à basculer un peu plus en avant et lui donnant plus d'aisance pour bouger son bassin. Mes lèvres rencontrent les siennes, et c'est installés dans cette position que nous faisons l'amour. Nos respirations sont de plus en plus fortes. Je gémiss sans cesse en réponse à ce contact répété entre nous. C'est divin. Mon plaisir est d'une rare intensité et j'ai l'impression que la montée est sans fin, que chaque pénétration me rapproche inexorablement d'un paroxysme inimaginable. On ne se lâche pas des yeux. Je suis ballottée par d'immenses vagues de jouissance absolue. Il encadre mon visage avec ses mains. Mes cheveux sont dans tous les sens et tombent tout autour de nous, nous fermant au monde extérieur. Il relève légèrement la tête et attrape ma lèvre avec ses dents, avant de m'embrasser encore et encore. Un orgasme colossal me prend alors par surprise, et je serre les dents en fermant les yeux pour ne pas crier. C'est tellement fort, tellement puissant que j'ai l'impression de partir à des années-lumière de là, sans plus être ancrée au sol. Quelques instants après, Soren atteint ses limites et je sens son sexe pulser au plus profond de moi. Je m'écroule sur son torse et il m'entoure de ses bras puissants, me serrant plus que de raison. On reste silencieux un long moment, profitant l'un de l'autre. J'entends les battements de son cœur et je crois que je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. Puis Soren nous fait pivoter en douceur. Il se débrouille pour que je reste dans ses bras, puis il nous emmitoufle sous la

couette. Je niche ma tête contre son torse et l'une de ses jambes vient par-dessus les miennes, m'enfermant dans une étreinte impossible à briser, pour mon plus grand plaisir.

Un bruit de grattement à la porte nous fait alors sortir de notre bulle.

– Je crois qu'un certain petit chat n'est pas content d'avoir dormi dans le salon, et pas avec moi, dis-je en riant.

Je me relève et ouvre la porte à Biscuit, qui court sur le lit sans se préoccuper de ce qui se trouve sous ses pattes. Soren n'a encore jamais vraiment eu l'occasion de faire connaissance avec ma terreur. La dernière et unique fois qu'il est venu chez moi, on était occupés à autre chose.

– Soren, voici Biscuit, le chat le plus terrible au monde. Biscuit, voici Soren.

– L'homme de sa vie, précise alors ce dernier.

– Ah oui, rien que ça ?

– Oui, rien que ça.

Je me réinstalle, assise près de « l'homme de ma vie », en me mettant le plus possible sous la couette, tandis que mon petit démon s'installe sur l'entrejambe de mon homme. Je rigole face à la mine inquiète de Soren, qui n'est pas particulièrement rassuré par la tournure des événements. J'attrape Biscuit et le pose sur mes cuisses. Soren se relève à son tour, assis à côté de moi, appuyé contre la tête de lit.

– Ouf, merci ! lâche-t-il en riant.

Il gratouille mon chat, et Biscuit ronronne comme un bon petit moteur.

– J'ai encore envie d'avoir une descendance, cher petit félin, précise alors Soren avec le sourire.

Il me jette un petit coup d'œil et je lui souris aussi. C'est tellement naturel entre nous. Même si ces derniers mois n'ont pas toujours été faciles,

maintenant que tout a été réglé et mis à plat, je sais que la suite coulera de source. Et je crois que Soren le ressent aussi.

– Bon, alors, petit chat, ça te tente de changer de maison ?

– Hé, tu ne vas pas voler mon chat ! C'est pas cool, ça, m'offusqué-je légèrement.

– Paige... ça suppose que, toi aussi, tu viennes vivre avec moi.

– Ah ! Euh... oh... euh... je... je...

– Prends ton temps.

– C'est pas un peu prématuré ? Enfin, je veux dire... après tout ce que tu as vécu... Oui, je veux vivre avec toi, mais on est ensemble depuis... d'ailleurs, merde, on va dire quoi ?

– Ce que tu veux, mais je vote pour hier, parce qu'aujourd'hui, on ne se cache plus. Et, Paige, mon histoire avec Enora a longtemps été un fardeau. Je refuse que ce soit un problème entre nous. Si on a envie de vivre ensemble, on le fait. Si on a envie d'attendre, on ne le fait pas. D'accord ?

– D'accord ! Je me concentre sur le futur, promis !

Je suis touchée et rassurée que son passé ne soit plus un obstacle à notre amour. Je réfléchis à sa proposition d'habiter ensemble. Je n'ai pas vraiment de doutes, je veux juste qu'on soit sûrs.

– Paige ? m'interpelle-t-il en relevant la tête.

– Oui ?

– J'aimerais vraiment que tu viennes vivre avec moi. Biscuit est le bienvenu, bien entendu.

– T'es sûr de toi ?

– Oui. Ce n'est pas non plus une demande en mariage, Paige. Je ne te demande pas de signer un contrat. Si t'en as marre de me supporter, tu pourras toujours retourner vivre avec ta coloc.

– C'est toi qui vas avoir du mal à me supporter, plaisanté-je.

– Alors, mettons le palet au centre. On va être insupportables tous les deux. On se réconciliera sous la couette, suggère-t-il en faisant tressauter ses sourcils.

Je glousse et me penche pour sceller nos lèvres, comme pour nous faire la promesse qu'entre nous, c'est pour la vie.

Quelque temps plus tard, nous décidons de rejoindre ma grand-mère. Je lui présente Soren en bonne et due forme. Il a droit à un accueil des plus chaleureux. Les deux trouvent très vite un terrain d'entente, et mon cœur se serre de bonheur à la vue de deux des personnes les plus importantes de ma vie partageant un moment de complicité. Je pense à Emma et décide de lui envoyer mon message.

[Joyeux Noël à la plus parfaite des amies
Tu te souviens de Noël dernier ?
Tu avais demandé les clés d'une villa
aux Caraïbes, et moi, un homme.
Figure-toi que j'ai revu ce gentil père Noël
et j'ai souhaité passer le plus beau des Noël.
Soren est à la maison.
Je te laisse imaginer quel Noël merveilleux
ça va être. Je t'embrasse fort.]

Une heure plus tard, alors que Soren, ma grand-mère et moi finissons notre brunch, mon téléphone bipe.

[Ouvre la porte, Cacahuète.]

Je me dirige d'un pas rapide vers la porte d'entrée et, quand je l'ouvre, j'ai la plus belle des surprises.

– Livraison express de New York !

– Joyeux Noël, Doc !

Devant moi se tiennent les trois personnes sans qui tout ça n'aurait jamais pu arriver : Thomas, Gina et Emma. Je saute dans les bras de mes amis et remercie l'univers de les avoir mis sur mon chemin. Maintenant, je peux passer le plus merveilleux de tous les Noëls, car toutes les personnes qui comptent pour moi sont là : l'homme de ma vie, ma grand-mère et mes amis les plus chers. Je suis tellement heureuse qu'Emma soit présente. Elle a décidé de laisser tomber Brad pour de bon et ne désespère pas de trouver « son Soren », comme elle dit. Je sais aussi, à cet instant, que je ne pourrai pas vivre sans les Rangers et, s'ils veulent toujours de moi, je serai plus qu'heureuse de les retrouver.

Tout a véritablement changé la veille de Noël.

Ce jour-là, tout a basculé. Tard dans la soirée, quelqu'un a frappé à la porte et Soren, l'homme qui habitait mes rêves depuis des années, a rendu ce jour encore plus exceptionnel.

Mais ce n'est pas ce jour-là que mon histoire a commencé.

Ce n'est pas ce jour-là, car, pendant des mois, je ne me suis pas rendu compte de ce qui se passait devant moi.

Je ne me suis pas rendu compte qu'il était, déjà, amoureux de moi.

ÉPILOGUE

Soren

Un an plus tard

– Tu n’as pas le droit de tricher ! lui ordonné-je.
– Je ne triche pas ! s’amuse-t-elle.
– Si, tu triches. Je vois bien que tu essaies de regarder à travers ton bandeau.

Paige lève les bras comme pour prouver son innocence. Ça me fait rire, comme à chaque fois qu’elle réagit comme ça. Je me rapproche à nouveau d’elle et l’embrasse fougueusement. C’est à son tour de s’amuser de mon attitude. Mon koala est au milieu de notre future maison, sauf qu’elle ne le sait pas encore. Je lui ai bandé les yeux avant de prendre la voiture, il y a une heure. Ce n’était franchement pas évident de l’empêcher d’enlever le cache, car c’est une vraie tête de mule qui n’a pas beaucoup de patience.

C’est mon cadeau de Noël pour cette année. Dans trois jours, nous serons dans le Minnesota pour passer le réveillon avec sa grand-mère. Ce sera bientôt notre anniversaire, et j’ai décidé de faire d’une pierre deux coups.

Une année.

J’ai encore du mal à réaliser que l’on a déjà passé une année ensemble. Il y a quelques mois, Enora a été internée dans un hôpital psychiatrique, et depuis aucun obstacle ne se dresse entre nous. Paige reste la kiné-ostéopathe des Rangers, elle a la carrière de ses rêves. Et même plus

encore ! Notre taux de blessés ayant drastiquement baissé cette année, notre « Doc » a reçu des offres alléchantes de la concurrence, qu'elle a bien entendu déclinées. De mon côté, j'ai découvert que je pouvais très bien gérer ma carrière professionnelle et trouver le bonheur dans mon couple en parallèle. Sans me vanter, ce nouvel équilibre m'a redonné le feu sacré sur la patinoire. Entre ça et le fait que mes parents adorent Paige, que sa grand-mère approuve notre relation, que Thomas, Gina, Emma, Isaac, Jeff ainsi que Marie, la femme de ce dernier, sont toujours là pour nous proposer des soirées entre copains, que de demander de plus ?

J'ai bien une petite idée...

Je repense à nos retrouvailles à New York. Je me souviens encore de ce petit bout de femme que je n'ai jamais réussi à oublier, avec ses cheveux magnifiques dans tous les sens et ses jolies taches de rousseur, qui est arrivée en retard au meeting du matin. Je me souviens d'avoir eu envie de démonter le coach pour avoir mis cet ange au pilori, tout ça parce qu'elle était seulement en retard. Je me souviens de la manière dont elle a rougi lorsque Gatineau l'a défendue, de son regard timide rencontrant le mien. On ne va pas se mentir, j'ai eu aussi envie de la coincer dans un coin, de lui arracher ses vêtements sans ménagement et de lui faire son affaire, et de réaliser ce rêve qui m'habitait depuis qu'une jeune fille m'avait sauvé en recousant la poche de ma veste. Certains parleraient de coup de foudre, d'autres, d'une simple attirance sexuelle. Moi, je ne saurais le dire. La seule chose que je sais avec certitude, c'est que cette femme a changé ma vie. Je repense au jour de notre première dispute, chez le médecin, quand elle a refusé de rentrer chez elle après s'être explosé son joli nez. Ce jour-là, j'ai su. J'ai su que j'étais dans la merde, car ce que je ressentais n'était pas uniquement physique, et surtout parce que j'étais empêtré dans le calvaire de mon divorce et que je pensais que je n'arriverais jamais à rendre une femme heureuse.

– Je peux retirer le bandeau ? me demande Paige, me tirant soudain de mes pensées.

– Je ne sais pas, petit koala. T'as été sage ? Tu es sûre que tu le mérites ?

– La pipe magique que je t'ai faite ce matin, c'était pas suffisant ?

– Je n'appelle pas ça être sage, miss Kennedy...

Elle prend un air faussement outré. Je ricane, mais rien que de penser à notre petit intermède sous la douche, au lever, me fait durcir instantanément.

– Ça mérite au moins une récompense, non ?

– On en est là, alors ? la taquiné-je en croisant les bras et en levant un sourcil.

– Oui, monsieur Pettersen, on en est là ! lance-t-elle en souriant à pleines dents.

Je ris, mais j'ai aussi envie de lui enfoncer à nouveau mon membre dans la bouche pour retirer ce sourire moqueur de ses magnifiques lèvres pulpeuses. Cependant, ce n'est pas le moment, car je veux voir l'émerveillement dans ses yeux quand elle découvrira ce que je lui réserve.

– Vas-y.

– Je peux ?

– Oui !

Elle enlève le cache et écarquille instantanément les yeux. Un air ébahi se plaque alors sur son visage et j'aperçois la fameuse étincelle que j'attendais.

– Oh, merde !

Moi, je suis fier de ma petite surprise, car l'émotion que je lis sur le visage de ma future femme (qui ne le sait pas encore) vaut tout l'or du monde.

– Soren ?

– Oui, petit koala ?

– Tu n'as pas fait ça ? s'extasie-t-elle.

– Si.

Elle commence à avancer tout doucement dans l'immense salon encore vide. Je sens qu'elle trépigne intérieurement.

– Tu peux visiter, si tu veux.

Son visage s'illumine alors et elle commence à courir partout en gloussant. Je ne peux me retenir longtemps et éclate de rire. Je la laisse découvrir toute la maison. J'entends au loin des « oh, putain ! » ou des cris de joie, puis des bruits de pas précipités. Elle repasse devant moi, m'embrasse avec fougue, avant de repartir, toujours en courant, à la découverte de notre nouveau chez-nous.

C'est ce que j'aime chez elle, ce naturel dont elle fait toujours preuve. Elle n'essaie pas de cacher ses émotions et s'exprime toujours comme elle en a envie. Pas de faux-semblants ni de grands airs. Paige est une fille simple, dans le meilleur sens du terme. Elle se fout de ma notoriété et de l'argent. Elle va assurément bien en profiter avec la maison, mais si demain je lui proposais de venir vivre avec moi dans un studio de quinze mètres carrés, dans un quartier pourri, elle dirait oui. Je me souviens de cette fête qu'a organisée T.J. et où l'on s'est rencontrés un peu par hasard. J'ai passé tout le début de la soirée à penser à elle, et elle est apparue. J'ai eu un instant l'impression d'halluciner. Mais non, elle était bien là, en chair et en os. Je me souviens surtout qu'elle avait l'air de se foutre complètement d'être au milieu du gratin. J'ai pensé, à ce moment, qu'elle était comme un agneau au milieu des loups. Je me suis imaginé qu'un mec lui mettrait le grappin dessus et je n'ai pas eu à réfléchir bien longtemps avant de lui proposer de partir. On a passé le reste de la soirée ensemble. Je n'avais pas vécu un moment aussi agréable avec une femme depuis longtemps. Quand je l'ai quittée, ce soir-là, j'ai eu un petit pincement au cœur, car j'aurais aimé rester avec elle, encore. En réalité, le problème était là : il était tout bonnement impossible pour moi de rester loin d'elle. J'ai eu beau résister, c'était perdu d'avance. Heureusement que j'ai réussi à changer d'avis, car depuis, je passe les meilleurs moments de ma vie.

Paige revient en courant et me saute dans les bras. J'arrive à gérer son arrivée fracassante en faisant appel à toutes mes capacités d'équilibre.

– Oh, mon Dieu ! Elle est magnifique !

Je la serre contre moi le plus fort possible, sans lui faire mal. On reste à s'étreindre un temps qui me paraît hélas trop court. Elle s'écarte et je remarque qu'elle a les larmes aux yeux – des larmes de joie, c'est indéniable. Je l'embrasse encore et encore en la tripotant comme il faut au passage. Cette femme me fait un effet de dingue.

– Alors, elle te plaît ?

– Oui, dit-elle en reculant et en jetant un coup d'œil circulaire autour d'elle. Mais, tu sais, ton appart était bien aussi, tu n'étais pas obligé.

– J'en avais envie.

Elle me sourit et je sais que c'est le moment. Je fouille dans la poche de mon manteau et en sors une petite boîte. Elle remarque alors ce que j'ai dans les mains et bloque, la bouche ouverte. Elle essaie de parler, mais rien ne sort. Ce n'est pas vraiment un problème parce que, moi, je sais exactement ce que je veux lui dire. Je m'approche jusqu'à n'être plus qu'à un mètre d'elle. J'ouvre la boîte contenant la bague que j'ai achetée le jour où j'ai signé pour la maison et me lance.

– Paige, je...

– Oui ! me coupe-t-elle.

– Oui ? Tu ne me laisses même pas faire mon petit discours ? plaisanté-je.

– Pas la peine, je sais déjà ce que je vais répondre ! Alors oui, oui, oui !

Elle m'offre un sourire désarmant de bonheur et de sincérité. Je prends sa main et décide d'au moins prononcer à voix haute la phrase que je rêve de lui dire depuis des mois :

– Mademoiselle Paige Kennedy, mon petit koala personnel, ma *Kjæreste*, veux-tu devenir ma femme ?

– Oui, mille fois oui.

Je passe à son doigt la bague en or rose et la prends dans mes bras. Sauf qu'elle ne l'entend pas de cette manière. Elle prend d'assaut ma bouche et

nous fait reculer. Mon dos rentre en collision avec un mur. Paige commence à retirer mon manteau avec frénésie et essaie de me débarrasser du reste de mes affaires. C'est toujours passionné avec elle. Elle est insatiable et ça me plaît, car je suis fou d'elle. J'aime absolument tout chez elle, ses qualités comme ses défauts. Le principal : l'estime de soi. Elle reste persuadée de ne pas être à ma « hauteur » physiquement. Bon, OK, j'ai un corps carrément sculpté, mais je fais tellement de sport qu'il ne pourrait pas en être autrement. Je pense que, si je n'avais pas été un sportif de haut niveau, je ressemblerais probablement à Homer Simpson, avec des cheveux. J'espère ne jamais avoir à le vérifier. Son corps à elle, je l'aime. Il ne correspond pas tout à fait aux critères dictés par la mode et les célébrités, mais pour moi, il est *parfait* : pulpeux, sensuel, doux, et surtout vrai. Je ne me lasse pas de l'avoir dans mes bras, comme en cet instant. Il ne nous faut pas longtemps pour nous retrouver complètement nus, allongés sur le sol froid, sur le point de faire l'amour. Nous nous connaissons par cœur. Je sais ce qui la fait vibrer, ce qui la mène à l'orgasme ou ce qui peut la retenir. Je sais qu'elle adore lorsque je la bombarde de mots doux, mais aussi quand je la mordille. Elle aime quand je la serre fort dans mes bras, quand je caresse l'intérieur délicat de ses cuisses, quand je l'embrasse juste derrière le lobe de son oreille, ou encore quand j'encercele sa nuque avec mes mains et la pénètre fougueusement. Mais, par-dessus tout, elle adore s'envoyer en l'air dans des endroits où le risque de se faire prendre est élevé. C'est son truc, et j'adore la rendre folle en jouant le jeu.

Allongés l'un contre l'autre, mon manteau comme seule protection contre le froid, on se câline après notre intermède divin. Paige admire sa bague.

- Elle est sublime, Soren.
- Regarde à l'intérieur, lui proposé-je en l'embrassant dans le cou.

Elle enlève l'anneau et l'inspecte.

- Soren... souffle-t-elle. C'est adorable...

J'ai fait graver « Mon koala, Kjæreste pour toujours » à l'intérieur. Ces surnoms sont restés, car Paige est tout ça à la fois – mon koala, ma bien-aimée. Big G dit toujours que c'est une accro des câlins, et c'est complètement vrai. Elle profite de toutes les occasions possibles pour se blottir contre moi. Je ne m'en plains pas, bien au contraire. Je suis quelqu'un de très tactile et j'ai passé tellement de mois à me priver de tout contact que, depuis qu'on est ensemble, je prends ma dose à n'importe quel moment.

- Tu veux un vrai mariage ? me demande-t-elle.
- Tu préfères un faux ?

Elle me donne alors un coup dans les côtes, qui ne me fait pas vraiment mal et qui a le mérite de me faire rire.

- Crétin ! plaisante-t-elle.
- Tu vas te blesser !

Elle me fait les gros yeux et je ne peux m'empêcher de lui voler un baiser.

- Tu as très bien compris ma question, en plus, dit-elle en souriant.
- Oui ! Mais j'adore te taquiner.

Je l'attire contre moi et l'oblige à s'allonger sur moi.

– On fera ce que tu veux pour le mariage. Juste tous les deux, ou avec toute l'équipe, ou uniquement la famille. Ça m'est égal, tant que je t'épouse.

Je caresse son visage et le dégage de toutes les boucles auburn qui l'encadrent. Elle ferme les yeux et soupire d'extase.

- D'accord, murmure-t-elle. Est-ce que je peux avoir du temps pour réfléchir ?
- Tout. Ce. Que. Tu. Veux.
- Je t'aime.

– Je t’aime aussi, *Kjæreste*.

Je relève un peu plus la tête pour poser mes lèvres sur les siennes et l’embrasser encore. Je ne me laisserai jamais de ce contact, de cette intimité.

Chaque jour, Paige me prouve que je n’aurais pas pu trouver mieux qu’elle. Tout n’est pas parfait : on s’engueule parfois, on n’est pas toujours d’accord, mais on trouve toujours un moyen de revenir l’un vers l’autre. Après ce qu’on a vécu, on ne se ment pas, on parle de ce qu’on ressent, même quand c’est dur. On s’aime, et c’est le principal, le reste n’a pas d’importance.

– Tu veux que je prenne ton nom ? me questionne-t-elle doucement en rompant notre baiser.

Je m’attendais à avoir cette question. J’y ai déjà beaucoup réfléchi et une seule réponse satisfaisante m’est finalement venue.

– Et si tu gardais le tien et rajoutais le mien ?

– T’as pensé à tout, n’est-ce pas ?

– Pas à tout, mais à ça, oui.

Je sais à quel point son nom de famille est important pour elle : c’est la dernière chose qui lui reste de ses parents, et il est tout bonnement impossible de lui imposer quoi que ce soit.

– Je commence à avoir froid, m’avoue-t-elle.

– On va rentrer.

Elle se relève et je fais de même. Quelques minutes plus tard, nous sommes dans la voiture, en route vers notre appartement.

– On emménage quand, alors ? m’interroge Paige depuis le siège passager.

– Qu’est-ce que tu penses de profiter de la semaine de pause dans la saison ?

– En février ?

- Yep !
- C'est parfait !

En effet, tout est parfait. Je pose ma main sur sa cuisse. Je me sens apaisé, car tout s'est passé comme je le rêvais. J'ai encore du mal à réaliser qu'elle m'a dit « oui ». J'ai hâte, en tout cas, de lui passer la bague au doigt. Ensuite, il nous restera à faire assez de bébés pour monter une équipe de hockey, et je serai le plus heureux des hommes. Je sais qu'elle en a envie et qu'avec elle, je n'aurai pas peur, même après tout ce que j'ai vécu.

Le chemin n'a pas toujours été facile entre nous et je suis conscient que je suis entièrement à blâmer, même si Paige est la première à dire qu'elle a aussi sa part de responsabilité. Sauf que je ne le vois pas comme ça. La première nuit qu'on a passée ensemble aurait dû être le commencement de notre relation, mais ça n'a pas été le cas. J'ai réagi comme un connard. J'étais intimement persuadée de lui avoir enlevé son libre arbitre. Tellement convaincu que je n'ai pas eu les couilles d'assumer les conséquences de mon acte. J'ai fui et j'ai passé les mois d'été à me haïr, à me flageller pour une chose que je n'avais finalement pas faite. De retour au club, en septembre, je n'étais que l'ombre de moi-même. Cela a été une période très difficile et j'ai mis plusieurs mois pour me rendre compte de mon erreur. Le soir où elle m'a provoqué en duel a été une révélation. J'ai compris que je ne pouvais plus résister : je voulais l'aimer et tout lui donner. Absolument tout, parce que c'est le minimum qu'elle mérite. C'est la femme la plus généreuse, gentille et désintéressée que je connaisse. Elle est aussi bornée, maladroite, avec des tendances bordéliques, pour mon plus grand plaisir, car c'est ce qui fait d'elle une personne unique, avec ses défauts, qui ne cherche pas la perfection chez les autres, et surtout pas chez moi. D'ailleurs, je suis loin d'être parfait, mais je fais tout pour la rendre heureuse.

Absolument. Tout.

Tout a véritablement changé la veille de Noël, l'année dernière.
Ce jour-là, tout a basculé. Tard dans la soirée, j'ai frappé à la porte de la
femme qui allait changer ma vie.

Ce n'est pas ce jour-là que notre histoire a réellement commencé.
Mais c'est ce jour-là que je me suis rendu compte que je voulais passer ma
vie à ses côtés.

Passer ma vie à ses côtés, et ne plus jamais la laisser m'échapper.

FIN

Playlist

Prologue : [« My Kind of Love »](#), [Leon Else](#)

PARTIE I

Janvier : [« New Beginning »](#), [Far Out](#)

Février : [« Waves »](#), [Dean Lewis](#)

Mars : [« Poison »](#), [Freya Ridings](#)

Avril : [« Elephant »](#), [Freya Ridings](#)

PARTIE II

Septembre : [« Lesson Learned »](#), [My Indigo](#)

Octobre : [« Fortitude »](#), [HAEVN](#)

Novembre : [« The Night We Met »](#), [Lord Huron](#)

Décembre : [« I Need You »](#), [M83](#)

Épilogue : [« Love is Fire »](#), [Freya Ridings](#)

Remerciements

Merci à mon homme pour son soutien indéfectible, son aide et son travail de relecture. Comme toujours, tu es là pour moi, tu t'es autant passionné que moi pour l'histoire de Soren & Paige et tu n'as pas manqué une occasion de me dire que tu étais fier de moi et que ce deuxième roman était une réussite ; je t'aime de tout mon cœur et pour toujours.

Merci à Camilla Simon, ma bêta-lectrice du tonnerre. Notre amitié déjà solide s'est considérablement renforcée au fil des semaines. Je pense sincèrement que tu as été d'une aide incroyablement précieuse pour ce roman ; tu as su trouver les mots pour me rassurer et me motiver. Sans toi, je ne suis pas sûre que j'aurais réussi à finaliser cette histoire, donc merci du fond du cœur. Ne change surtout pas, j'aime quand on se taquine sur nos expressions régionales ou pour savoir qui de nous deux a raison !

Merci à Jeanne Pears et Mélodie Chavin, mes deux autres acolytes, qui sont devenues de véritables amies, tout comme Camilla. Merci pour votre soutien, vos paroles réconfortantes et toutes ces journées et soirées de papotages intenses ! Merci, Mélodie, de toujours nous faire rire par ta bonne humeur. Merci de partager mon amour pour les histoires « fleur bleue », et tant pis pour les mauvaises langues ! Merci, Jeanne, d'être là, tout simplement, on s'est trouvé tellement de points communs (comme l'amour du hockey) que ça ne peut pas être une coïncidence.

Merci à Laurie Eschard et Laura Black pour tout leur soutien, leurs conseils et leur présence.

Merci à Ana Scott pour son expertise technique et tout le temps qu'elle a passé à me donner des explications détaillées pour rendre mon histoire plus vraisemblable.

Merci à Émilie, mon éditrice, qui a encore une fois aidé à sublimer mon histoire, merci d'avoir été là pour toutes les étapes de l'édition de ce roman, d'avoir toujours été aussi bienveillante, de m'avoir soutenue et d'avoir tant compris mon histoire. Je ne changerais d'éditrice pour rien au monde.

Enfin, merci à toi, lectrice, lecteur, d'avoir plongé à mes côtés dans l'univers du hockey et d'avoir fait ce voyage avec Soren & Paige.

À bientôt pour de nouvelles aventures !

Nina Loren

Disponible :

Sulfurous bad Boy

Amber est indépendante, libre, et refuse toute forme d'attachement. Elle aime le sexe et les relations sans lendemain et surtout sans prise de tête !

Mais ses certitudes n'ont aucun poids face à Sam. Sombre, torturé, déterminé, il la rend dingue... et pas que de désir.

Et le pire, c'est qu'elle va devoir cohabiter avec lui : un mystérieux ennemi la menace, et elle a besoin d'un garde du corps, que ça lui plaise ou non.

Deux options : soit ils s'entretuent, soit ils se sautent dessus !

[Tapotez pour télécharger.](#)



LAURA
BLACK

Sulfurous
BAD BOY

Luv  addictives

Découvrez *Fucking Paradise Island* : Nouvelle édition, bonus
inclus de Mila Jensen

FUCKING PARADISE ISLAND

Premiers chapitres du roman

ZDRA_001

Je dédie ce livre à Sophie Vanille ♥

« La vie, c'est comme une boîte de chocolats, on ne sait jamais sur quoi on
va tomber. »

Forrest Gump, de Robert Zemeckis, 1994

Prologue

Personne ne naît méchant. Ce sont les événements, heureux ou malheureux, qui façonnent notre caractère.

Si j'ai retenu une chose ces dernières années, c'est que la plus grande garce sur terre est la vie elle-même. Pour lui survivre, j'ai dû m'adapter. Faire en sorte que mes émotions ne guident plus mon cerveau. Je les ai bridées jusqu'à ce qu'elles disparaissent pour enfin laisser mon cœur en paix.

L'amour, peu importe la forme qu'il prend, est un sentiment qui rend faible, je l'ai appris à mes dépens.

Ne jamais aimer, ne jamais être aimé.

Voilà la clé de la survie.

Une fois que l'on a compris cela, on peut avancer à nouveau.

Pour ma part, je me suis jetée corps et âme dans le travail. C'est devenu mon moteur, l'essence de mon existence. Mon cœur n'est plus meurtri depuis bien longtemps : il est vide, réduit à sa fonction primaire. C'est ma carrière professionnelle qui me permet de combler le désert qu'est volontairement devenue ma vie.

Alors vous comprendrez pourquoi la simple idée de prendre des vacances m'est intolérable. Néanmoins, lorsque j'ai été contrainte au repos, envoyée sur cette île maudite, j'étais loin d'imaginer ce que le destin me réservait.

Je n'étais pas préparée.

Pas préparée à *ça*.

Pas préparée à *eux*.

1. Bande d'incapables !

Je suis entourée d'une bande d'incapables !

Mes doigts s'agitent sur le clavier de l'ordinateur tandis que je cherche le document que je suis censée présenter dans moins de dix minutes.

Je hurle à travers la pièce, plus énervée que jamais :

– Bénédicte ! Où est ce maudit PowerPoint ?

Mon assistante sursaute. Elle manque de renverser le dossier qu'elle tient en main, sa lèvre tremble comme si elle allait se mettre à pleurer. Je souffle fort par le nez pour tenter de contenir mon agacement.

Les yeux levés au ciel, je lui demande d'une voix irritée :

– Qu'est-ce qu'il y a, *Bénédicte* ? Ton clébard a fini écrasé sur le bitume ?

À son air dévasté, je crois que j'ai visé dans le mille. C'était à prévoir : son chien, en plus d'être moche, est débile. Je l'avais pourtant mise en garde, qu'à force de le ramener dans nos locaux, il lui arriverait un pépin. La route devant notre immeuble est dangereuse et son cabot fugueur ne possède aucun instinct de survie. Pour preuve : dès qu'il me voit, il me fait des joies.

Toujours est-il que ces boules de poils ont une espérance de vie plus courte que la nôtre, plus tôt elle se fera à cette réalité et mieux ce sera.

– Allez, remets-toi : des chiens puants, ce n'est pas ça qui manque. Un de perdu, dix de retrouvés. C'est ce qu'on dit, non ?

Pressée qu'elle se reconcentre sur son travail, je me lève pour lui tapoter l'omoplate dans une piètre tentative de consolation. Je grimace lorsque mes doigts s'emmêlent par inadvertance dans ses cheveux jaune paille aux pointes effilochées.

Elle étouffe un sanglot.

– C'est ma grand-mère. Elle est morte hier soir.

Ah...

Ma gorge se noue pendant une demi-seconde ; je déteste cette sensation, symbole de ma faiblesse.

– Oui, bon, je suppose qu'elle était vieille, il fallait bien qu'elle meure un jour.

Je soupire en me pinçant l'arête du nez. Si elle pense pouvoir pleurer sur mon épaule, elle se trompe. Cela fait bien longtemps que celles-ci sont couvertes d'épines acérées. Malheur à celui qui voudrait s'y reposer.

Ses états d'âme m'épuisent, pourtant j'ai le sentiment qu'ils ne font que commencer. Il faut que j'y mette un terme.

Je regarde ma montre.

Cinq minutes de perdues, alors qu'on est déjà à la bourre !

Mes ongles manucurés pianotent le cadran pour lui signifier mon impatience.

– Allez, la minute épanchement est finie. (Je tape dans mes mains.) Elle est morte. C'est triste. Toutes mes condoléances et patati et patata. Maintenant, on passe à autre chose et on s'active. OK ? Ce PowerPoint, il est où ?

Elle me dévisage comme si je venais de la frapper. Un cri s'échappe de sa bouche grande ouverte tandis que ses petits yeux de cocker s'emplissent

à nouveau de larmes.

Et c'est reparti !

– Qu'est-ce qu'il y a, *encore* ?

Ce n'est pas du tout le jour idéal pour s'appesantir. Ce minable de Dexter, un arriviste débarqué il y a moins d'un an dans l'agence, cherche par tous les moyens à me piquer mon poste. La réunion de ce matin est primordiale. Une fois que j'aurais présenté mon projet, ce blanc-bec à peine sorti des jupons de sa mère viendra me manger dans la main. Sale petit opportuniste qui pense que ses diplômes et sa gueule de jeune premier vont lui ouvrir toutes les portes. Je vais l'écrabouiller comme l'insecte nuisible qu'il est ! Mais pour ça, j'ai besoin de ma présentation.

– J-j-je... J-je... bégaie mon assistante, dont le visage habituellement rubicond vient de blêmir d'un seul coup.

– J-j-j-j-je... ! Tu es pathétique, là, ma fille. Donne-moi ce fichu PowerPoint et dégage de ma vue.

– C'est que je ne l'ai pas. Je n'ai pas eu le temps de le finir.

Elle bafouille, en totale panique.

– Comment ça, tu n'as pas eu le temps de le finir ?

Mon timbre glacial l'incite à reculer de quelques pas. Ses jambes tremblent si fort que je suis étonnée qu'elle tienne debout. Son gabarit miniature la rend encore plus frêle à cet instant. Si j'avais un cœur, je ressentirais peut-être de la pitié.

Elle renifle à plusieurs reprises tout en essuyant son nez épaté du revers de la main. Puis dans un filet de voix, elle tente de se justifier :

– Comme je vous l'ai expliqué, ma grand-mère est décédée et...

Elle se moque de moi ? Elle a eu dix jours pour accomplir ce travail !

– Et quoi ? Elle n’a pas mis toute la semaine pour clamser, si ?

Adam, rentré dans la pièce quelques instants plus tôt, me foudroie du regard. C’est le seul ici qui n’ait pas peur de moi. Il me connaît depuis trop d’années pour cela. Il représente ce qui s’apparente le plus à un ami, sauf que je n’ai pas d’amis. D’ailleurs, les trois quarts du temps, je ne le supporte pas, et vice versa.

Il prend Bénédicte par les épaules pour la conduire hors du bureau et lui murmure à l’oreille quelque chose que je n’entends pas.

C’est ça, console-la ! Bande d’ingrats !

Je sue sang et eau pour cette entreprise et voilà comment je suis remerciée.

– Katheleen, grogne-t-il à mon encontre une fois la porte refermée, ton comportement est inacceptable !

– Mon comportement ? C’est la meilleure, celle-là ! Dois-je te rappeler quel jour nous sommes ? La réunion pour la campagne Wiwanski, ça te parle ?

Wiwanski est mon plus gros client. Depuis deux ans, je m’occupe avec succès de ses lancements publicitaires. Cependant, Berthier, notre patron, aime nous mettre en concurrence au sein même de l’entreprise, afin « d’optimiser au maximum nos compétences ». Ainsi sous pression, nous ne pouvons pas dormir sur nos lauriers et sommes sans cesse sur le qui-vive. Résultat : si je veux garder ma position, ma présentation doit remporter les suffrages tout à l’heure. L’inimitié que ressent le personnel envers moi est un désavantage que je dois pallier par un travail d’autant plus rigoureux. Je n’ai pas le droit à l’erreur.

– Si le contrat me passe sous le nez parce que cette idiote n’a...

– Elle vient de perdre un membre de sa famille !

– Ce sont des choses qui arrivent, oui. La terre ne s’arrête pas de tourner pour autant, je t’assure ! Crois-en mon expérience. Encore une excuse bidon pour tirer au flanc, voilà tout.

Il lève les bras au ciel, exaspéré.

– C’est sa grand-mère qui l’a élevée ! Elle est chamboulée, la pauvre gamine. N’as-tu donc aucune compassion ?

– Rho, c’est bon. Je ne savais pas.

Je me renfrogne. Ce n’est pas écrit sur son front, non plus. Je ne pouvais pas le deviner. De toute façon, Bénédicte est une chouineuse : elle pleure pour un oui ou un non. Alors, un peu plus un peu moins, on n’est plus à ça près.

– Et puis, je ne l’ai pas obligée à venir bosser, aujourd’hui ! Elle n’avait qu’à rester chez elle, dans ce cas. Les problèmes familiaux ne doivent pas empiéter sur...

– Katheleen, je ne te reconnais plus.

Je sais. Mais c’est ainsi que je fonctionne dorénavant. Il est grand temps qu’Adam s’y fasse.

Il secoue la tête d’un air triste, avant de poursuivre d’un ton moralisateur qui m’horripile :

– Ça te coûtait quoi de partager deux minutes de sa peine ? De te montrer un peu humaine ?

– Mon TRAVAIL ! Je risque de tout perdre ! Toutes ces années à trimer comme une dingue, tout ça va partir en fumée parce que cette incapable n’est pas fichue de tenir les délais. Et après on me demande de déléguer ? MON CUL !

Ce n’est jamais bon signe quand je deviens vulgaire ; cela signifie que je perds le contrôle. Or, je déteste perdre le contrôle.

Je frôle l’hystérie. Je m’écroule sur la chaise, en pleine crise de tachycardie. La respiration erratique, j’essaie de reprendre mon souffle sans y parvenir. Tout tourne autour de moi et des points noirs brouillent ma vue.

Je distingue vaguement l’ombre d’Adam penchée au-dessus de moi.

– Regarde-moi l'état dans lequel tu te mets !

Sa remarque pourrait paraître désobligeante, cependant j'y perçois une sincère inquiétude. Du Adam tout craché. Si je suis le démon, lui c'est l'ange, toujours prévenant et attentionné.

Il porte à mes lèvres la bouteille de jus d'orange que Bénédicte a laissé à mon intention sur le bureau. Des gouttelettes roulent sur mon menton pour finir sur mon beau chemisier blanc. J'écarte le goulot d'un mouvement vif de la main ; la moitié du contenu se déverse sur la jupe de mon tailleur hors de prix.

Une auréole s'épanouit pile-poil au niveau de mon entrejambe. Adam ricane bêtement, tandis qu'on frappe à la porte. Un stagiaire, dont j'ai oublié le nom, glisse sa tête apeurée dans l'entrebâillement pour nous signaler que la réunion vient de démarrer.

Formidable !

2. Pétage de plombs

Je débarque comme une furie dans la salle de réunion. Je n'ose imaginer l'image que je renvoie : les joues rougies, la respiration trop forte, mon chemisier parsemé de gouttes orangées, sans compter l'immonde tache qu'arbore ma jupe, présumant un problème d'incontinence. Et, pire que tout, je n'ai pas de présentation.

Rien.

Nada.

Que nenni !

PEAU DE ZOB !

Calme-toi, Katheleen. Calme-toi !

Berthier, situé au fond de la pièce, me dévisage, intrigué par mon comportement. Mon allure dépenaillée le laisse pantois. Tous les collaborateurs sont déjà assis autour de la table. Cette dernière, imposante, de forme ovale et en bois d'acajou, accapare presque tout l'espace. Sans les grandes baies vitrées qui surplombent un Paris en ébullition, on pourrait facilement se sentir oppressés. J'avise d'un œil satisfait la desserte vide, face à la porte. En temps normal, elle est garnie de petits fours ou autres mignardises, mais puisqu'il s'agit d'une réunion interne, où la présence du client n'est pas requise, ces attentions nous sont retirées. Tant mieux. Il n'y a rien de plus agaçant que de voir ses collègues s'empiffrer et de devoir supporter leurs bruits de mastications.

Tous les regards sont maintenant braqués sur moi. Je pointe mon menton vers l'avant et les toise tous méchamment, les défiant d'ouvrir la bouche. La plupart ont le bon sens de baisser les yeux, gênés. Néanmoins, sur ma

droite, un sourire narquois, pour ne pas dire triomphant, me nargue : Dexter. Nom de psychopathe qu'il porte à merveille. La vingtaine à peine entamée, costume bleu nuit assorti à la couleur de ses iris, cravate dans les tons lie de vin, cheveux châtain clair coiffés vers l'arrière par une tonne de gel, nez et menton pointus, visage anguleux. Des caractéristiques qui lui confèrent un air de conquistador prêt à dévorer le monde.

Je carre les épaules, replace derrière mon oreille une mèche blonde tombée de mon chignon, puis m'avance d'un pas fier dans la salle pour m'asseoir juste en face de cet insupportable mégalomane. Adam, le seul dans la pièce à être habillé en jean et baskets, prend la dernière chaise libre à mes côtés.

– Un incident ? Tu n'as pas trouvé les toilettes à temps ?

Je toise d'un œil hautain mon adversaire qui vient de susurrer ces paroles d'un ton moqueur.

Je vais arracher tes cheveux gominés et te refaçonner la face à coups de talons !

– À moins que ça ne soit la crainte d'échouer qui t'ait fait mouiller la culotte ? D'une manière ou d'une autre, les femmes finissent toujours par mouiller pour moi, se vante-t-il, un rictus de crétin aux lèvres. Ravi de constater que tu ne fais pas exception.

Il me provoque à dessein. C'est son truc : mettre les gens à bout pour qu'ils perdent leurs moyens. Hors de question de lui procurer ce plaisir. Je ne répondrai pas à ses attaques, je suis bien au-dessus de ça. Un feu brûlant s'écoule dans mes veines ; je bous littéralement de colère. Pourtant, je me contiens et reste impassible. Malgré tout, ma respiration saccadée trahit ma nervosité, ce qui n'échappe pas à Dexter dont les yeux pétillent d'une lueur victorieuse.

On encourt combien déjà pour un meurtre ?

Sentant mon agitation, Adam pose une main prévenante sur mon bras. Par ce geste, il me fait comprendre qu'il ne faut pas rentrer dans son jeu et laisser couler. Je lui offre un sourire crispé, mais dégage néanmoins sa main.

Ne jamais montrer ses faiblesses. Je suis forte. Déterminée. Je n'ai besoin de personne.

Une fois le laïus du grand boss terminé, Dexter prend la parole. Je me hérise au son de sa voix gutturale. Comment certaines femmes peuvent-elles trouver cela sexy ?! J'ai l'impression qu'il vomit à chaque fois qu'il ouvre la bouche. Comme à son habitude, il est aussi à l'aise qu'un poisson dans un bidet. Un champion lorsqu'il s'agit de se pavaner.

Le pire : il est encensé par toute la boîte. Il est malhonnête, vicieux, perfide. Toujours à manigancer ses coups en douce. Pourtant, sa cote de popularité ne cesse de grimper. Ce fourbe sait y faire : lèche-bottes de première, il graisse la patte du petit personnel, charme la gent féminine par une prévenance exagérée et n'hésite pas à sortir le grand jeu pour la crème de l'entreprise.

Et ça fonctionne. Ce qui confirme que je suis entourée de débiles.

Navrant.

Quant à moi ? Plutôt crever que de faire des courbettes. Je n'aime pas les gens et ils me le rendent bien. Tout le monde me déteste, ce qui me va parfaitement. L'homme, de nature hypocrite, vit dans un système tout aussi hypocrite. J'ai décidé de ne plus être un mouton. Ce qui fait de moi la méchante. Je dis les choses telles qu'elles sont, tant pis si ça ne plaît pas. Ou plutôt, tant mieux.

Je réalise que mon esprit s'est égaré lorsque j'entends des applaudissements. Dexter se gargarise des innombrables éloges qu'il reçoit.

Donnez-moi un seau que je vomisse ! Ou un marteau que je l'achève. Oui, un marteau, c'est bien. Ainsi qu'une pelle pour l'enterrer.

– Katheleen, c’est à vous.

Je me lève en remerciant brièvement mon chef. Je n’ai pas l’aisance verbale de Dexter, mais mes idées font toujours mouche. À la différence de ce crétin, je sais cibler les attentes de la clientèle. Cependant, sans mon dossier pour m’appuyer, mes chances de succès sont minimales, j’en suis consciente.

Sous la panique qui m’étreint, je cille. Dexter ricane et quelques téméraires l’imitent. Je vais les étripper, tous autant qu’ils sont ! Un regard assassin dans leur direction calme instantanément les suiveurs. Hélas, cette mise en garde silencieuse n’impressionne pas mon ennemi juré. Il sent bien que quelque chose cloche, aujourd’hui. L’occasion rêvée d’avoir enfin le dessus, puisqu’il est incapable de me battre à la loyale.

Son sourire s’étire jusqu’aux oreilles, une étincelle s’anime dans son regard. Il n’essaie même pas de cacher son exaltation quand il me lance :

– Oh, mais tu es venue les mains vides ? Où est ton argumentaire ?
– DANS TON CUL, FACE DE RAT !

Il aura fallu exactement une seconde avant que j’explose. Sans que je comprenne comment, l’instant suivant, je suis à quatre pattes sur la table, la cravate de ce fumier dans la main, à serrer de toutes mes forces. Ma rage est telle qu’elle prend le dessus sur tout autre sentiment. Je hurle, frappe, gesticule jusqu’à ce qu’un grand choc me fasse perdre connaissance.

3. Burn out, vous avez dit burn out ?

🎵 Bobby McFerrin, « Don't Worry Be Happy »

Une lumière artificielle m'aveugle. Je bats des cils à plusieurs reprises pour ajuster ma vue. Le flou se dissipe. Encore un clignement et je perçois enfin les éléments qui m'entourent. Une pièce spartiate, sans grande chaleur, mais propre. Les murs sont d'un blanc crème insipide, à moins que ça ne soit l'effet du néon qui rende cette chambre austère. Il est évident que c'est une chambre, puisque je suis allongée sur un lit. Lit qui ne m'appartient pas, je précise.

J'essaie de lever le bras pour me frotter les yeux, sauf que je ne peux pas : je suis entravée. Un malade m'a ligotée ! Et j'ai la bouche pâteuse comme si l'on m'avait droguée.

Oh, non !

Je jure. Me débats. Rien ne se produit : la sangle est bien trop solide.

OK. Paniquer ne servirait à rien. Je souffle et m'exhorte au calme. J'ai soif, mal à la tête, sinon je me sens à peu près bien. Le matelas est plutôt confortable et les draps blancs m'ont l'air propres – quoique, d'une qualité médiocre. Je me tords le cou afin d'observer avec plus d'attention mon environnement. J'ai déjà établi que c'était une chambre, néanmoins un truc me chiffonne. Un sentiment de familiarité que je n'arrive pas à m'expliquer. Je regarde le bureau face à moi, le fauteuil beige disposé dans le coin, les barrières du lit auxquelles je suis attachée, puis soudain je percute en avisant les appareils médicaux au-dessus de ma tête. Je suis dans un hôpital. Ou plutôt dans une clinique privée, vu la télé écran plat, les rideaux jaunes à fleurs ridicules aux fenêtres et l'absence de « camarade » de chambre. En

revanche, pour qui pour quoi ? Je n'en sais fichtre rien ! Je ne m'explique pas non plus ces liens autour de mes poignets. Tout cela n'a aucun sens.

– Ah, tu es réveillée ! s'exclame Adam en pénétrant dans la chambre.

Il s'approche de moi, probablement pour m'embrasser, toutefois mon expression peu amène l'en dissuade.

– J'étais parti me chercher un café, m'explique-t-il en touillant son gobelet. (Il avale une gorgée qui lui tire une grimace.) Enfin, ce que je prenais pour un café. Ça en a la couleur, l'odeur, mais en bouche, j'ai comme un doute. On dirait...

– Je m'en tape de ton café à la noix ! Qu'est-ce que je fiche ici ? Et surtout, pourquoi je suis attachée ?

– Ah... ça.

– Oui ! *Ça* !

– Ils ont dû prendre des... précautions pour ne pas que tu te blesses. Ou que tu blesses quelqu'un d'autre.

Je lui lance un regard sidéré.

Qu'est-ce qu'il raconte ?

– C'est quoi ce délire ? Vous m'avez confondue avec un chien enragé ? (Je tire sur mes liens, de plus en plus énervée.) Et enlève-moi ces saloperies !

– Pour que tu m'en colles une ? On va se détendre un peu avant, si ça ne te gêne pas.

Bien sûr que ça me dérange ! Il kiffe de me voir en position de faiblesse, j'en suis certaine. D'un œil mauvais, je le regarde traîner le fauteuil pour le rapprocher du lit. Cependant, il maintient une distance de sécurité entre nous.

Mauviette ! Je suis attachée, que veux-tu que je te fasse ?

– Puisque ta mémoire te joue des tours, je vais t'éclairer...

- Détache-moi avant !
- Je n’ préfère pas, non.

Il me sourit. Ce crétin ose me sourire !

– De toute façon, reprend-il, affable, c’est l’infirmière qui s’en chargera. Elle a dit qu’elle t’enlèverait les liens à ton réveil.

– Je suis *réveillée*.

– J’avais remarqué.

– Alors, va la chercher. Et grouille-toi !

– Non.

– Comment ça, *non* ?

– Non, comme : non. J’ai à te parler avant. Et vu ce que je dois t’annoncer, j’aimerais autant que tu gardes tes attaches. Je tiens à ma vie.

Note à moi-même : rajouter Adam Rossi à la liste des personnes que je déteste le plus au monde.

– J’espère pour toi que tu es toujours un bon sprinteur, parce qu’une fois libérée, je vais te faire la misère.

– Oh, ça, je n’en doute pas. Mais en attendant, je savoure l’instant. Ce n’est pas tous les jours que la grande et terrible Katheleen Manfray se retrouve ligotée à un lit. À moins que tu ne sois adepte de ce genre de pratique dans ta vie privée... (Il me lance un regard trouble, puis frissonne.) Bref ! Vaut mieux ne pas s’étendre sur ce sujet, il y a des choses que je ne tiens pas à savoir.

Je lui offre mon plus beau sourire. Un sourire carnassier, prédateur, que je réserve habituellement à mes ennemis avant leur « mise à mort ».

– Savoure, savoure... Pendant que tu peux encore. Quand mon pied fera la connaissance de ton postérieur avec tant de puissance que ton rectum pourra accueillir le Stade de France, on verra qui rira le dernier. Si j’aime porter des talons de dix centimètres, ce n’est pas seulement par coquetterie.

Un rictus amusé s’épanouit sur les lèvres charnues d’Adam. Il ne se laisse pas démonter par ma menace qu’il sait pourtant vraie. Mes stilettos

sont réputés pour leurs spectaculaires vols planés. L'an dernier, j'ai amoché un de nos collaborateurs qui avait vendu mes idées à la concurrence – ma chaussure a malencontreusement rencontré sa tête. Bien sûr, cet échange s'est effectué à l'abri des regards ; cela a suffi toutefois à parfaire ma réputation. Une mise en garde nécessaire pour ceux qui auraient eu la mauvaise idée de me trahir. Je n'agis jamais sur un coup de tête – enfin, jusqu'à aujourd'hui. Mes gestes sont calculés et mes colères plus froides que l'Arctique.

– Pratique ces liens quand même, renchérit Adam, apparemment suicidaire.

Cette situation grotesque a assez duré. Ma patience s'effrite de seconde en seconde. Je plisse les yeux dans sa direction et siffle entre mes dents :

– Fini de faire mumuse ! Dis-moi ce qui se passe, puis disparaît de ma vue pour les cinq prochaines années.

L'unique chose dont je me souviens avec netteté est l'expression victorieuse de Dexter pendant la réunion. Comme à son habitude, il a essayé de me mettre à bout. Néanmoins, je suis bien plus forte que lui à ce jeu-là. À moins que... !

– Ôte-moi d'un doute... Dexter est toujours vivant ?

Adam éclate de rire. Je ne sais pas si c'est bon ou mauvais signe. Non pas que ça me dérange de savoir ce fumier enterré, mais je ne voudrais pas que son sang salisse mes mains.

Je jette un coup d'œil à ma manucure : certains de mes ongles sont cassés, le vernis écaillé.

Merde, j'ai peut-être déconné.

– Oh, ce n'est pas faute d'avoir essayé de l'étrangler avec sa cravate. Mais oui, il est bien vivant. Et fou de rage.

Silence.

Inspiration, expiration.

Je digère l'information.

Je me contrefous du ressentiment qu'éprouve Dexter à mon égard. Il peut être en colère autant que ça lui chante, il ne m'impressionne pas. Par contre, les conséquences de mes actes me chiffonnent. Perdre mon travail serait la pire des catastrophes.

Est-ce pour cette raison qu'Adam veille à ce que je reste entravée ?

J'exige d'une voix tendue :

– Explique-moi tout.

– C'est simple : un instant, tu étais debout, la tête haute et pleine de défi, avec pour seule arme ton expérience ; puis le suivant, tu étais à quatre pattes sur la table, vociférant comme une diablesse. J'ignorais que tu possédais un tel langage fleuri. Bref. Toujours est-il que tu t'es jetée sur Dexter. L'effet de surprise a joué en ta faveur et tu as eu le temps de salement l'esquinter. Une vraie tigresse. (Il réfléchit, l'index posé sur sa bouche.) Je crois que tu as aussi essayé de lui arracher l'oreille avec tes dents...

Adam se marre. Je le foudroie du regard.

– ... mais je peux me tromper, se reprend-il avec toujours cette esquisse de sourire en coin énervante. Votre rixe n'a duré que quelques secondes. En plus, d'où j'étais, je ne voyais pas bien. Au final, il a réussi à se défaire de ta prise pour t'assommer avec son attaché-case. Ne me demande pas ce qu'il y avait dedans : je n'en sais rien. Tu t'es effondrée comme une masse, on a cru qu'il t'avait tuée.

– Ils m'ont virée ?

Je m'en fiche si Dexter peut dorénavant se prendre pour Van Gogh ou si pendant un moment d'égarement, je me suis prise pour Mike Tyson. Tout ce qui m'importe, c'est mon travail. Ma vie.

– Quoi ? Non, bien sûr que non. Tu es un de leurs meilleurs éléments, ils ne vont pas se séparer de toi comme ça. Même si ta reconversion dans le catch est assurée, si un jour tu... (Je souffle fort par le nez pour stopper son délire.) Bref. Le médecin t'a diagnostiqué un burn out. Ça fait des mois que je te dis de prendre du recul, de lâcher du lest. Depuis l'arrivée de Dexter, tu ne comptes plus tes heures à l'agence. Tu as toujours été une acharnée du boulot, mais là, tu as atteint ta limite.

Un burn out ?

– C'est quoi ces conneries ? On ne travaille jamais trop. C'est vrai, je me suis mis la pression avec ce petit arriviste prétentieux, mais je gère la situation.

– Permets-moi d'en douter. Tu as littéralement pétié les plombs en salle de réunion. D'où la décision du big boss. (Adam inspire, comme pour se donner du courage.) Tu as écopé d'un blâme. Etdunemiseàpied.

Il a débité la dernière phrase si vite que je n'ai pas capté le moindre mot.

– Et de quoi ?

– Une mise à pied, répète-t-il en se raclant la gorge. Enfin, ce n'est pas tout à fait une mise à pied, argue-t-il face à mon silence inquiet, il faut plus voir ça comme des vacances. De super vacances. Tous frais payés, qui plus est.

– Des vacances ? Hors de question. Avec la campagne de pub pour la nouvelle gamme de produits que Wiwanski veut lancer, il n'y a pas de place pour le farniente. Si je loupe ce contrat, c'est la fin de ma carrière.

– Je ne suis pas d'accord. Wiwanski n'est pas le seul gros bonnet. Certes, c'est un client important, mais il y en a d'autres : Miller, Bennaïm, Nozawa pour ne citer qu'eux. Tu peux rattraper ta bévue avec la prochaine campagne de Castel, par exemple. D'après les bruits qui circulent, ça va être énor...

– C'est hors de question, j'te dis ! Préviens Berthier que je refuse, qu'il me mette un autre blâme si ça l'amuse. Quant à moi, je vais appeler Wiwanski, lui présenter mon projet et couper l'herbe sous le pied de ce minable de Dexter. S'il croit qu'il m'a évincée, il se fourre le doigt dans

l'œil. Je file de ce pas à l'agence. Enfin, dès que cette connasse d'infirmière m'aura détachée...

**Découvrez la suite,
dans l'intégrale du roman.**

Disponible :

Fucking Paradise Island

Kate est surnommée la « Dragonne », et ce n'est pas pour rien ! Bourreau de travail, caractère bien trempé, elle impressionne autant qu'elle effraie. Contrainte à des vacances forcées, elle atterrit sur la petite île de Paradise Island, au cœur de la Polynésie française. Au programme : soleil, plage, farniente... tout ce qu'elle déteste !

Et la cerise sur le gâteau ? Anton. Sexy et mystérieux, il lui tient tête et la rend dingue... au point de bouleverser tous ses repères.

Elle refuse de céder même au désir, il est décidé à la faire succomber...
Ça promet !

[Tapotez pour télécharger.](#)

MILA
JENSEN

FUCKING
*Paradise
Island*

Luv **A** addictives

**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

Juillet 2020

ISBN 9791025749586

ZPAI_001